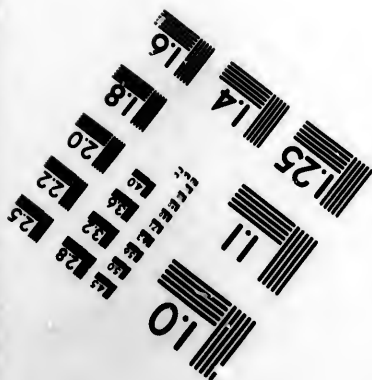
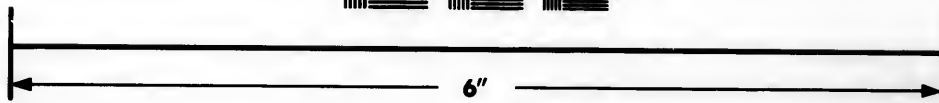
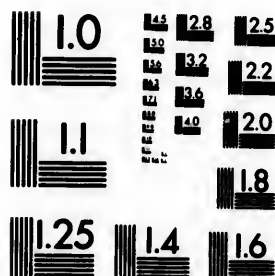


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**© 1983**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité Inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input checked="" type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:  | Pagination multiple.  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

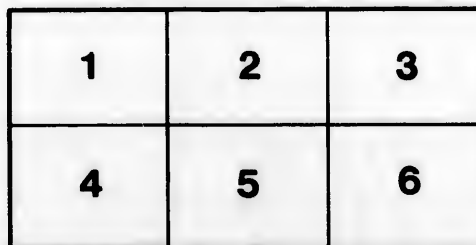
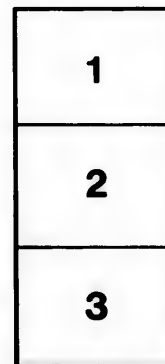
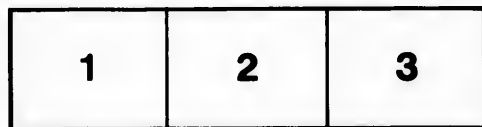
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire  
détails  
ues du  
modifier  
ger une  
filmage

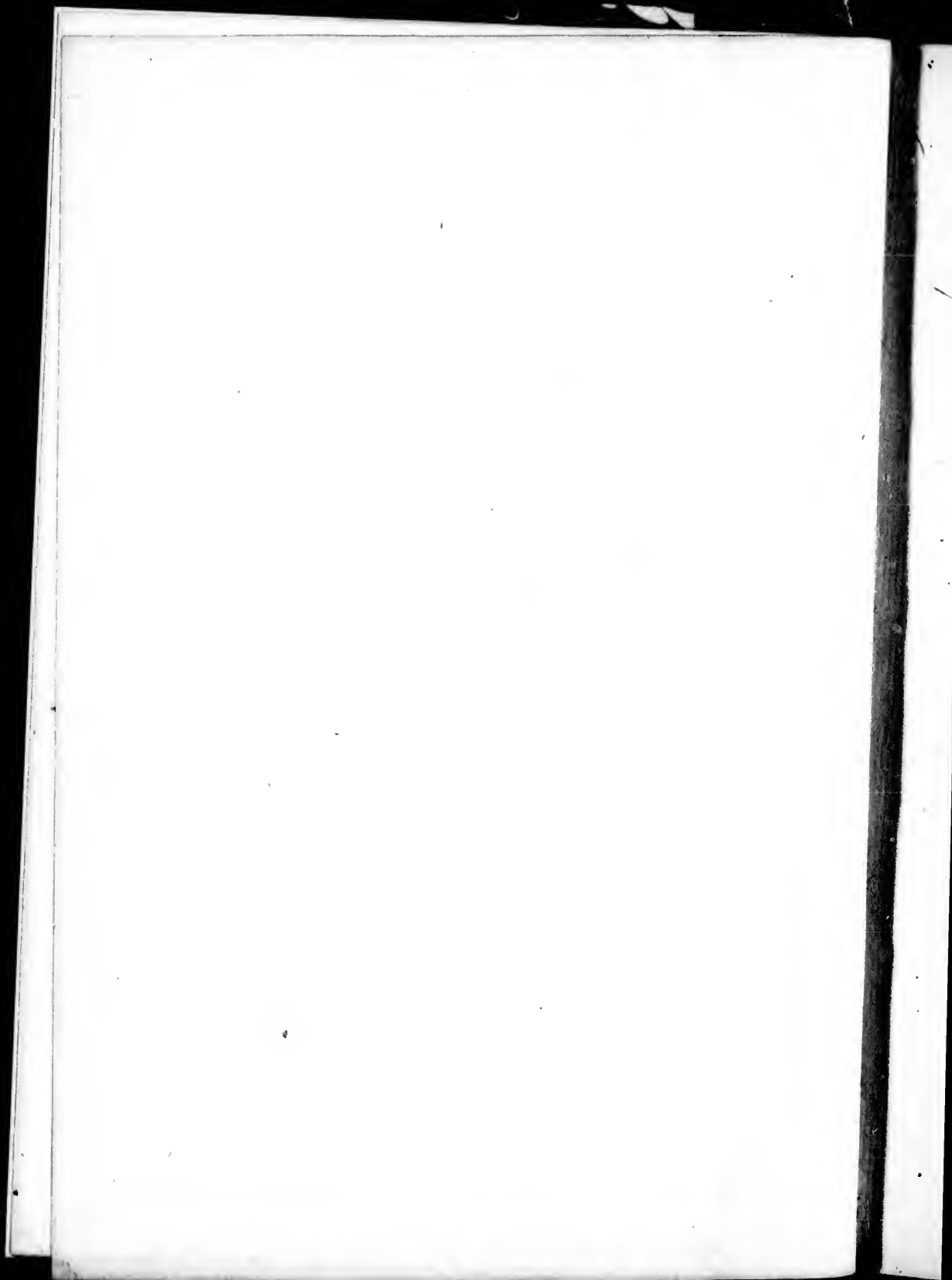
ées

re

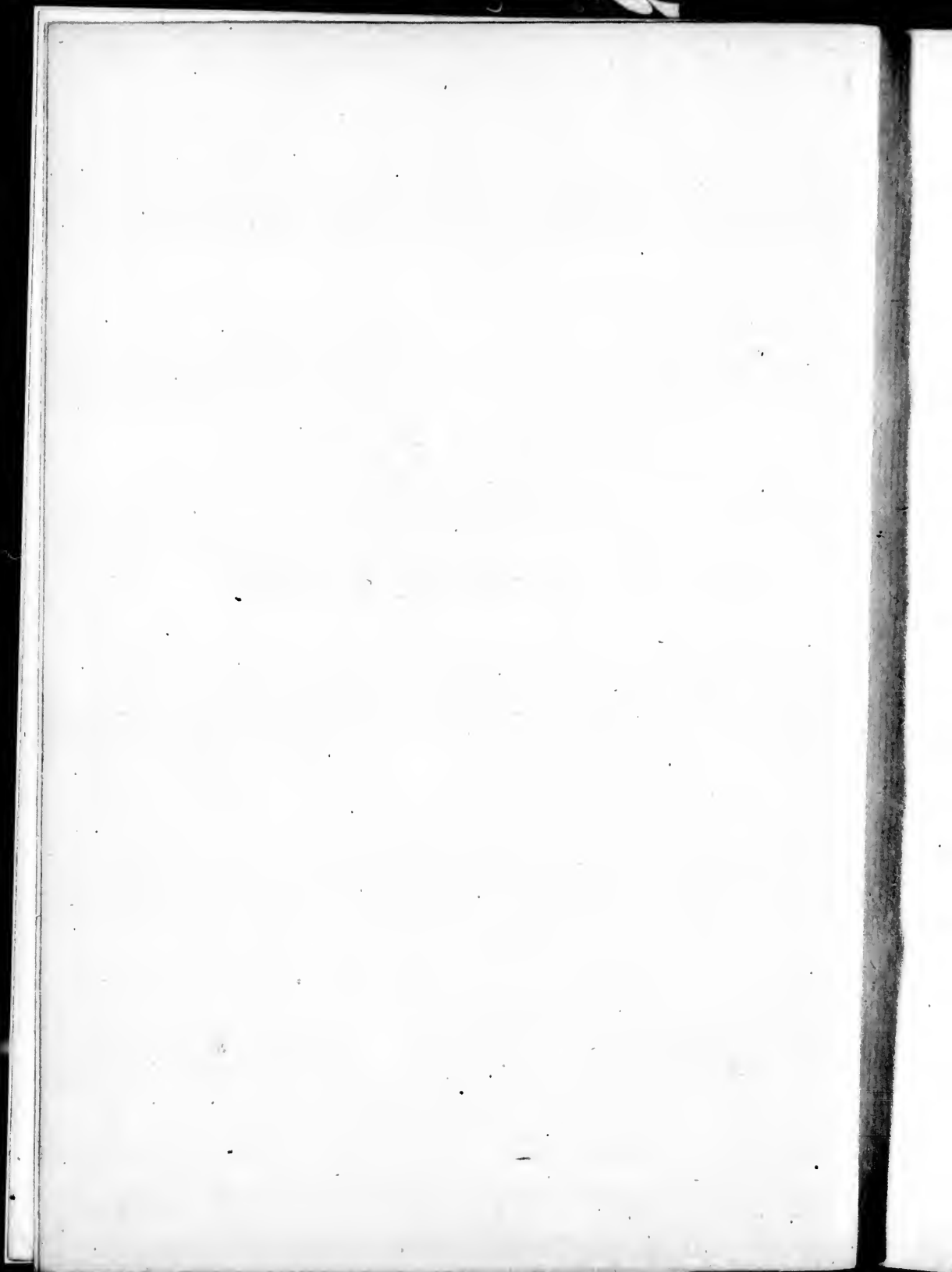
y errata  
ad to

nt  
ne pelure,  
çon à



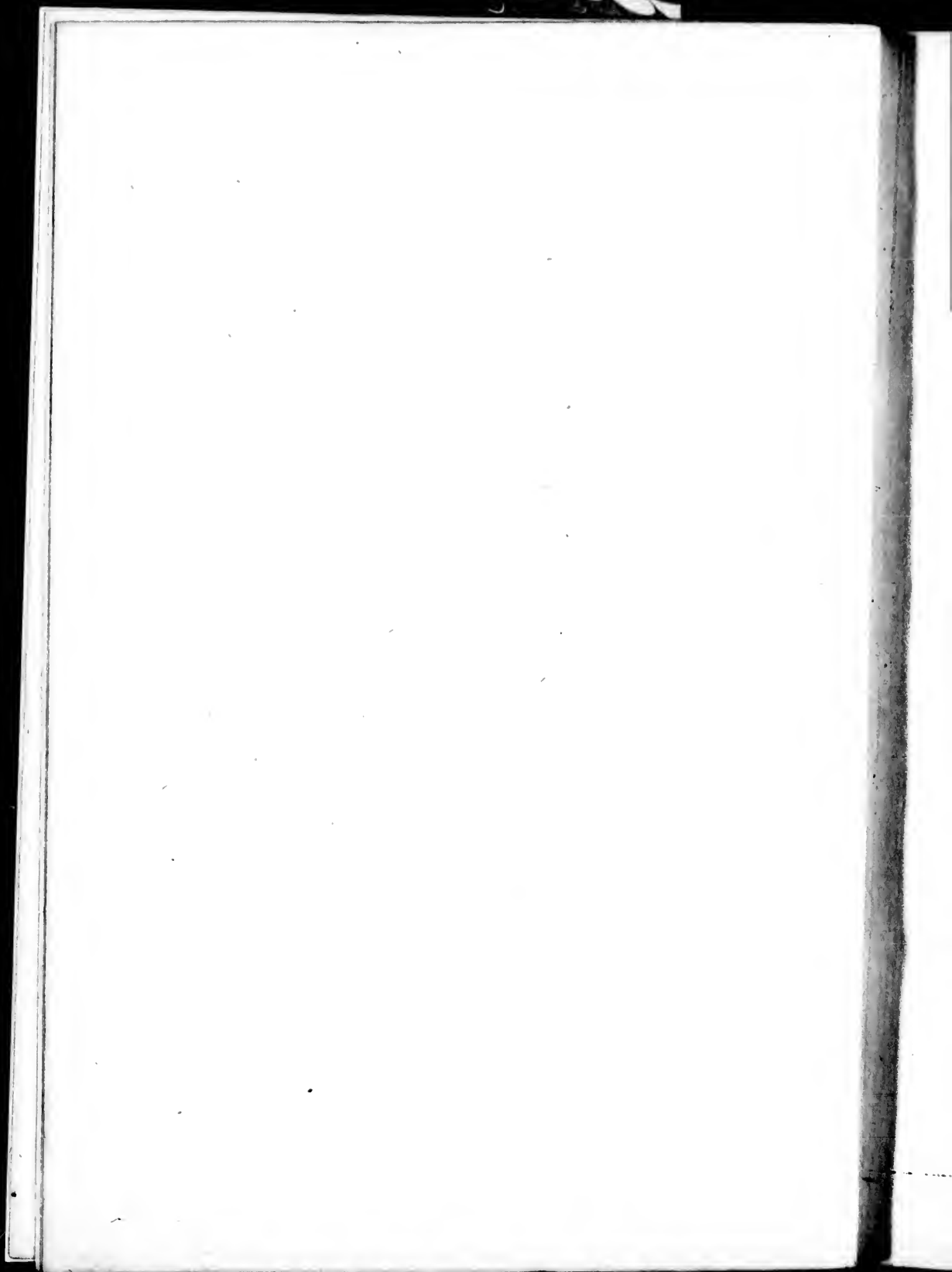


**COSTUMES CIVILS**  
**A C T U E L S**  
**• DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.**











*Darvas, del.*

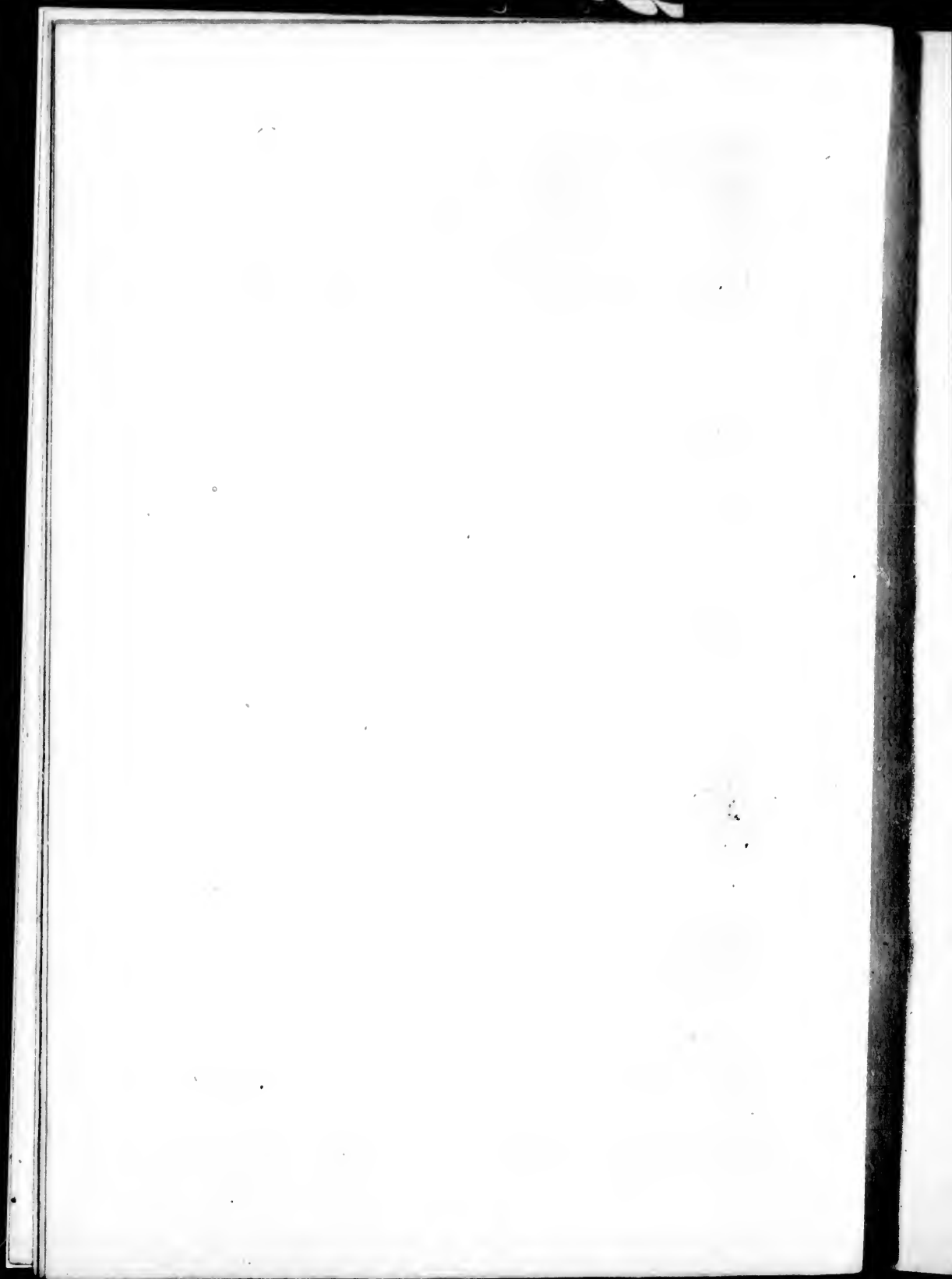
1787.

*Menville, J., sculp.*

*Paris, Chez l'Editeur Poyard, Rue S<sup>t</sup>. Jacques, N<sup>o</sup> 240.*

*Et se Trouve Chez Les Principaux Libraires de l'Europe.*

*Finis, Sculp.*



# COSTUMES CIVILS

A C T U E L S

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DÉSSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs  
Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME TROISIÈME.



A P A R I S,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N<sup>o</sup>. 240.

*Et se trouve*

Chez } KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas  
          } du Pont St. Michel.  
          } BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des  
          } Sergens.  
          } GASTÉY, Libraire, au Palais-Royal,  
          } Et chez tous les Libraires de l'Europe.

---

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

COSTUMES CIVILES

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE



LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

LE TRAVAIL ET LE BIEN COMMUNE

03

031

032

033

034

035

036

037

038

039

040



*Desrau del.*

*Mucelle sculp.*

*femme Bashkirienne.*

*icelle sculp.*









*Destrus del*

*Mivelle sculp*

*Homme Baschkir.*

*ivelle sculp*





M Œ U R S  
E T C O U T U M E S  
DES BASCHKOURTS,  
O U  
B A S C H K I R S.

**I**L s'en faut de beaucoup que les Baschkourts marquent leur existence sur la terre par des travaux aussi utiles & aussi constans que les abeilles (1) dont ils portent le nom, mais dont ils n'ont pas l'industrie. On appelloit jadis paskatirie le terrain qu'ils occupent, & qui faisoit partie de l'ancienne Bulgarie. Après avoir long-temps erré dans la Sibirie méridionale, ils se sont fixés sur les rives du Wolga & de l'Oural, répandus sur les Provinces d'Oufa & d'Isét, dans le Gouvernement d'Orenbourg. Les montagnes de la Baschkirie sont riches en métaux;

---

(1) Dans le dialecte Tatare que parlent les Baschkourts, *kourt* veut dire *abeille*. Les Baschkourts ou Baschkirs s'appellent entr'eux *gens à abeilles*. Baschkourt, dans l'idiôme des Nogais, avec lesquels les Baschkirs ont beaucoup d'affinité, signifie un *chef de loups*, ou bien, un *maître-loup*. Et cette dénomination convient beaucoup mieux au caractère du Peuple qui fait le sujet de cet article.

mais ce qui vaut mieux encore, ses plaines sont fertiles, ses lacs poissonneux, & ses forêts remplies de gibier. Lors de la conquête du Royaume de Kasan par un Tzar de Russie, ils se soumirent lâchement au vainqueur qui leur fit bâtir la Ville d'Oufa, pour les garantir des fréquentes incursions des Kirguises. Mais ce Peuple qui ploya si facilement sous le joug, ne le supporta point avec la même docilité. Il se révolta souvent, notamment en 1676, 1708 & 1735. En 1741 rebelles & vaincus de nouveau, la Couronne dont ils relèvent prit des mesures plus efficaces en établissant sur les frontières de la Baschirie des forts propres à les arrêter dans leurs expéditions militaires qu'ils font toujours à cheval. On fit plus encore, on leur interdit la liberté de s'établir hors de chez eux. Les troubles arrivés en 1774 seront probablement les derniers de la part d'une Nation sans discipline, & affoiblie par ses pertes.

En 1770, cette peuplade comptoit encore vingt-sept mille familles réparties en trente-quatre Wolosts ou branches particulières séparées les unes des autres, & ayant chacune son canton distingué du reste. Chaque Wolost est présidée par un ou plusieurs Starschini, Anciens, pris dans les familles notables, & surveillé par un Adjoint, espèce de Greffier qui représente la Chancellerie d'Orenbourg. Depuis long-temps privés du droit d'être gouvernés par un Kan qui ne relevoit que de ceux qui l'étoient, les Baschkirs n'ont plus même parmi eux de noblesse.

Le tribut qu'ils payèrent d'abord en argent, puis en

cire, en miel & en pelleteries, est remplacé aujourd'hui par le service militaire auquel ils sont assujettis, & à l'entretien des soldats qu'ils fournissent. En outre, ils se sont obligés à acheter à la Ferme de la Couronne le sel qu'ils tiroient auparavant de leurs lacs.

Nomades ou vagabonds jusqu'à l'époque de leur réduction en Province Russe, depuis ils ont combiné la vie errante & pastorale, avec les occupations sédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hyver, & portatives en été. Un village, *aoul*, renferme depuis dix jusqu'à cinquante cabanes assez mal construites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre basse & petite à toit plat, & qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des vessies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée est un cylindre, ou perches revêtues de terre-glaïse. Une marmite de fer y est toujours suspendue. Les sièges ne sont autre chose que des bancs larges où la volaille & le menu bétail séjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq & vingt *Tirmas*, ou chaumières rondes qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaisselle est d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraser le chanvre ou le lin. Leurs vases sont des sacs de cuir. Ils ont imaginé des moulins à eau & à bras assez ingénieux. Le labour, la chasse & l'éducation des troupeaux, sont les seuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, quelques chameaux, de beaux chevaux; mais point de cochons, animaux



impurs selon Mahomet, dont ils suivent le Koran. Ils donnent aussi tous leurs soins aux abeilles; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à cinq cents ruches. Ces ruches sont placées au haut des arbres. Sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils passent une corde autour de l'arbre & autour du corps, & montent ainsi jusqu'au sommet. La fertilité des terres labourables supplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoissent point l'usage du fleau, & ne battent point en grange; à l'exemple des Boughares leurs premiers ancêtres, ils se mettent à cheval ou sur un bœuf, & courent par-dessus les épis. Les riches d'entre eux ne vont à la chasse que pour leur plaisir; mais ils n'interdisent point cette ressource aux pauvres. Un Baschkir, & généralement un Tatar, croiroit déroger s'il exploitoit lui-même ses mines. Il consent plutôt à les laisser en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs ces Peuples sont trop foiblement constitués & trop ennemis d'une occupation suivie, pour se faire à ce rude travail. Paresseux & indolens, ils passent les hyvers constamment accroupis devant leurs foyers, jasant, fumant & buvant du lait aigre. Les femmes, chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

Ce qui les occupe le plus, c'est la préparation des fourrures, des pièces de feutre, & sur-tout des outres de toute grandeur; lesquelles leur servent de vases propres à contenir leur koumiff, liqueur factice à la mode,

composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jumens, de vaches ou de brebis, quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quadrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braïse des flans azimes de gruau & de farine. Le tout dégoûte par la mal-propreté, & c'est dommage. Car les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tatars, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, & mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre. Ils ne manquent jamais de réciter une prière; voici celle qu'ils font quand ils entament une outre, ou flacon de lait aigri :

*Prière des Baschkirs, en buvant.*

« Dieu du monde, Soleil ! nous te rendons graces  
 » de tes bienfaits, l'outre au *koumiss* à la main : fais  
 » qu'elle soit aussi - tôt remplie que vidée; afin que  
 » jamais les lèvres desséchées du voyageur ne la trou-  
 » vent tarie. »

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons, jettés au feu revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq

doigts à la fois. On ne soutiendrait pas la lecture d'une description plus circonstanciée. Irrasiables mangeurs, on en a vu se repaître de quinze livres de viande arrosées de seize pintes de lait aigre. Le pain sert de pâtisserie & de friandise. A la porte de la cabane est toujours un cheval tout sellé à l'usage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards sans reproches*, & les *barbes blanches* (pour me servir de leurs expressions), sont l'objet de toutes leurs complaisances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaisir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard est comme l'idole de la maison, & le Dieu de la fête qu'on y donne. Il est toujours placé au rang d'honneur. On s'occupe de lui plus que de tout le reste; il devient le centre des amusemens. Femmes & enfans s'empresrent à ses côtés. La vieillesse semble être l'âge destiné à recevoir la récompense de tout ce qu'on a fait de bien pendant sa vie jusqu'à cette époque. Comment se fait-il que le respect pour la vieillesse se rallentît en proportion qu'un Peuple se civilise? Seroit-ce parce que la vie sociale offrant plus de sujets de dissipation que les mœurs sauvages, les vieillards ont plus de ressources contre l'ennui dans une Ville, qu'au sein d'une peuplade étrangère aux Arts? Mais quand il seroit vrai que la plupart des plaisirs d'un Peuple poli soient autant à la portée des vieillards que des jeunes gens, devrait-il être sur la terre quelque chose plus digne de nos hommages & de tous nos égards, qu'une tête blanchie par les années & mûrie par l'expérience? Et faut-il qu'une Horde  
grossière

grossière nous donne à cet égard un exemple infructueux ?

Les Baschkirs ne prennent guère que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches & brebis. C'est un Moula, Prêtre Mahométan, qui reçoit le serment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche : Sois brave! nourris & défends ta femme, pendant que tu es jeune; elle te donnera des enfans qui prendront ta défense, & auront soin de toi, quand tu seras vieux. Les mariages ne se célèbrent & ne se consomment qu'en été. En hyver la Nation est trop affoiblie pour s'acquitter dignement des devoirs qu'imposent l'hymen & l'amour. Deux hommes & deux femmes couchent, dit-on, la première nuit avec les nouveaux mariés, qui se passeroient bien de la présence de quatre témoins. Avant d'être livrée à son époux, l'épousée est long-temps disputée par les filles & les femmes du canton qui se l'arrachent, chacune de leur côté. Mais ce combat n'est que simulé. Les femmes l'emportent toujours sur les filles, qui soutiennent mollement une cause que toutes voudroient déjà avoir perdue. Les femmes victorieuses emmènent la future à l'écart, & lui font secrètement la bizarre cérémonie d'usage en pareil cas dans ce pays, & qu'on appelle *Tagui algan*. Elle consiste à passer le rasoir sur cette partie du corps que Vénus Anady-Omène, ou sortant de la mer, cacheoit, dit-on, de l'une de ses mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leur intérêt que les Baschkiriennes. Le

lendemain de la première nuit des noces, la nouvelle mariée fait à son mari un présent de plusieurs paires de bêtes à cornes choisies dans celles qu'on a données pour sa dot. Qu'on ne prenne point cette dernière particularité pour un jeu de l'imagination : en ce pays, la foi conjugale est rarement violée ; & les maris trompés ne donnent pas matière à plaisanterie. Les divertissemens d'une noce sont très-bruyans & assez variés. On mange beaucoup. On boit à l'avenant. On se livre à différens exercices de corps. On exécute des danses, & on répète des chansons nationales, au son de la flûte, qui n'est autre chose qu'un tronc de choux percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la basse. Depuis peu il s'est établi parmi nous une mode qui a lieu chez les Baschkirs depuis un temps immémorial : les femmes portent des espèces de grands éventails, sur les plis desquels sont tracées leurs plus jolies chansons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme est sur le point d'emmener sa jeune femme dans un autre village que celui où elle est née, on la voit ordinairement verser des larmes, en prenant congé de ses compagnes qu'elle va embrasser de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outre au *koumiss*, qu'elle caresse tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, & en lui attachant un petit présent.

Les autres usages des Baschkirs rentrent dans ceux des Tatars. Russes dont ils font partie. Leurs cérémonies funèbres en diffèrent. Un convoi mortuaire ressemble

beaucoup à une cavalcade à la tête de laquelle est le Moula & les fossoyeurs. Le cadavre est attaché sur une planche suspendue entre deux chevaux. La suite du dueil est toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la baraque construite sur le tombeau ; on y prie, on s'y régale, & l'on y danse.

Leur Religion est un Mahométisme mélangé avec quantité de pratiques païennes. Ils ne feroient pas aussi reprehensibles, s'ils se bornoient au culte du Soleil. Dévots envers cet Astre, ils ne tuent point une pièce de bétail, qu'ils ne lui en fassent l'hommage en se prosternant devant lui : ils ont à cet effet un échaffaudage, espèce d'autel, sur lequel ils exposent à ses rayons la chair cuite de l'animal avant de s'en repaître. Ils croient au Démon, & ont des exorcistes pour le conjurer. Leurs Moulas, dans l'occasion, leur servent de Magiciens pour leur prédire l'avenir.

Mais une coutume religieuse qui fait honneur à ce Peuple, & dont il devoit résulter quelque heureux effet pour l'agriculture trop négligée en ce pays comme ailleurs, c'est la fête de la charrue. Elle a lieu au printemps, avant de commencer les premiers labours. Chaque village se rassemble sur ses terres ; tout le monde prend part à cette auguste cérémonie, les nourrissons même à la mamelle. Les bœufs sont attelés. Le père de famille, à la tête de ses enfans, attend pour tracer le premier sillon que le Prêtre, placé au centre, une main levée vers le Soleil, l'autre pesant sur le manche d'une charrue

ornée de fleurs, ait prononcé une prière conçue à-peu-près en ces termes :

### PRIÈRE AU SOLEIL,

*Pour la fête de la charrue.*

« Soleil ! seul bienfaiteur de ces rudes contrées !  
 » nous ne te demandons pas d'introduire tes rayons  
 » au fond de nos mines, pour y mûrir les métaux  
 » qu'elles cachent. Que d'autres plus avides déchirent  
 » les entrailles de la terre pour en arracher de pénibles  
 » trésors. Qu'ils se condamnent aux travaux des esclaves,  
 » pour être placés au rang des riches. Soleil ! les  
 » vœux que nous t'adressons sont plus dignes d'être  
 » exaucés. Nous te demandons d'abondans pâturages  
 » pour nos troupeaux nourriciers, & quelques moissons  
 » de bled pour nous. Benis nos graines, & supplée par  
 » ta chaleur au peu de culture de nos laboureurs ambulans.  
 » Benis la charrue dirigée par des mains grossières  
 » & inhabiles, mais en tout temps ouvertes aux malheureux.  
 » Benis les sillons que nous allons tracer en ta  
 » présence. Tu le fais. La récolte qu'ils nous donneront ne  
 » fera pas toute pour nous ; l'étranger pauvre n'aura qu'à  
 » se montrer pour en prendre sa part. Nous t'invoquons  
 » d'une voix unanime ! Jamais nous ne pourrons, sans  
 » doute, égaler la reconnaissance au bienfait. Mais du  
 » moins, nous ne portons rien à notre bouche qu'il  
 » n'ait été exposé en oblation à tes purs rayons. L'outre  
 » au koumiss a-t-elle jamais coulé sur nos lèvres, »

» avant que nos lèvres n'aient fait monter jusqu'à toi  
» nos actions de graces. Père de la Nature, luis toujours  
» sur tes enfans, qui n'ont que toi pour exister. »

Passons au signalement & au costume des Baschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tatare, quoiqu'ils aient la physionomie un peu plus plate. Leurs oreilles sont grandes & leurs yeux petits ; ils sont plus charnus & d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un & l'autre sexe portent des *kafdaks*, chemises de grosse toile d'ortie, des hauts-de-chauffes longs & amples, des *itaiks* (bottines), & des *sanks* (pantouffles). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, & mettent des fouliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très-amples & fort longs. Le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe par dessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre. Ce qui fait que le vêtement de dessous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hiver sont faites de peaux de brebis. Ils en ont aussi fréquemment de peaux de cheval. Ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent. Ils portent la barbe au menton, se rasent la tête & la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi haut de près de six pouces, fait de drap ayant



un rebord de fourrure, peu large, distant du bonnet, & semblable aux chapeaux des Matelots Hollandois. Quand ils voyagent, ils portent des *salbar*, c'est-à-dire, des hauts-de-chauffes si amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorsqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns se munissent d'un arc & de cinquante flèches, & d'une lance; ils se couvrent d'un casque & d'une cotte de mailles d'anneaux d'acier, fort lourde, & qui coûte très-cher. Aussi en font-ils peu d'usage. Les autres se fournissent d'un sabre, d'un fusil & de plusieurs pistolets. D'autres se chargent de toutes ces différentes armes à la fois. En outre, ils passent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure. Ils sont courageux, adroits, bons cavaliers, & jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baschkirienne en marche offre plusieurs particularités remarquables. Chaque cavalier s'habille à sa fantaisie. Tous portent des habits longs; & chacun, outre le cheval qu'il monte, en a un second de réserve qu'il ménage en cas de besoin, & qui d'ailleurs porte leurs vivres, dont la plus grande partie consiste en bleds fortement séchés. Ce qui nécessite l'usage de plusieurs moulins à bras, que d'autres chevaux de la suite portent avec le reste du bagage. Chaque compagnie de cent hommes a son étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des housses & des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de dessus des femmes, qui se nomme *sapren*, est de drap fin ou d'étoffe de soie, a des boutons, &

s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *diilbega* est une *modeste*, espèce de mouchoir de col garni avec des médailles disposées par couches comme des écailles. Les plus coquettes se couvrent le sein d'une espèce de grillage ou filet, composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en plusieurs tresses; elles y attachent des rubans & quantité de colifichets qui leur pendent jusqu'au gras des jambes. Le bonnet est chargé de médailles & de perles de verre; à la partie postérieure est attachée une pièce qui couvre la nuque, & garnie comme le bonnet.

Les femmes, outre leur bonnet, portent sur le front un bandeau orné de même; elles mettent leurs cheveux en deux tresses seulement; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorsqu'il fait mauvais temps, les femmes & les filles portent le *taftar*, ou voile à la Tatare. On les nomme aussi *yertyaik*. Il n'est en usage que parmi les Baschkires opulentes; il leur sert de négligé.

Les Baschkires aiment beaucoup aussi à monter à cheval. Elles se font des tresses distinguées de celles des hommes par leur grandeur & leur élégance. Leurs éventails, dont nous avons parlé, sont grossièrement faits. Mais on n'en doit pas être moins surpris, en voyant ce petit meuble de goût à la mode chez une Nation encore brute, bien avant qu'il ait été imaginé chez les Peuples les plus policés de l'Europe.

---

#### 14 MŒURS ET COUTUMES DES BASCHKOURTS.

---

Les Baschkiriennes ne prennent pas assez soin de leurs enfans; lesquels sont tous mal-propres & presque toujours mal vêtus. L'éducation y est presque aussi négligée que parmi le Peuple des grandes Villes d'Europe.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Baschkourts.*

URTS.

soin de  
presque  
aussi né-  
s d'Eu-

*urts.*





*J. G. de S. Saviour inv.*

*Bouchar de Siberie.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# MEMORANDUM

TO THE BOARD OF TRUSTEES

FROM THE DEPARTMENT OF CHEMISTRY

The following report was prepared by the members of the Department of Chemistry, University of Chicago, in connection with the investigation of the properties of the new element, Radium, discovered by the late Professor Marie Curie. The results of this investigation are of great importance and interest to the scientific community, and it is recommended that the Board of Trustees be kept advised of the progress of the work.

Very respectfully,  
The Department of Chemistry



2



# M Œ U R S

ET COUTUMES

*DES BOUGHARES (1).*

**L**A Bougharie a pour frontières la mer Caspienne & le Lac Aral, la Perse & l'Inde septentrionale, & plusieurs Provinces Tatares. Boughara, sa ville Capitale, est à 30 journées d'Orenbourg. Les Boughares se disent descendans des Turkomans : d'abord Pasteurs & Nomades, ils devinrent dans la suite Agriculteurs & sédentaires. Ils obéissent à un Kan ; mais ils l'élisent eux-mêmes, & se sont conservé le droit de défaire leur ouvrage, quand ils n'en sont pas contens. Ils en viennent rarement à cette extrémité, parce que leur Chef se conduit en conséquence & n'a garde d'affecter une puissance absolue ou arbitraire. Ils ne s'en sont pas tenus au Coran ; ils ont leurs Loix écrites, peu sévères, mais très-expéditives ; le châtement y suit le crime comme à la piste, & le coupable n'a pas

---

(1) Il ne faut point confondre nos Boughares avec les Bulgares hérétiques qui sont probablement originaires de la Nation dont nous allons donner une esquisse rapide.



le temps de se ménager l'impunité. Leur caractère pacifique & l'esprit de tolérance qui en fait la baze, attirent chez eux leurs voisins & l'étranger ; on se fixe volontiers au milieu d'un peuple qui n'a point la manie d'une indiscrete curiosité. Le Boughare ne s'informe pas de la croyance de ceux qui séjournent sur son territoire ; il lui suffit qu'on observe les devoirs de l'homme dont il respecte les droits ; un Juif ou un Idolâtre , s'il a des mœurs , est aussi-tôt naturalisé Boughare.

Leurs écoles jouissent d'une telle célébrité que toutes les nations Tatares y envoient leurs enfans , pour y apprendre les finesses de leur langue , ainsi que l'Arabe , la Géographie & l'Histoire ; les Marchands même sont instruits , & les Prêtres y sont estimés plus que partout ailleurs. Excepté la Capitale , les autres villes sont plutôt de grands villages percés de plusieurs canaux d'eau vive , & offrant le mélange heureux des travaux rustiques & de l'industrie mécanique. Les plantations & les manufactures sont l'objet des soins de cette nation estimable. Le Boughare n'a pas reçu de la nature une organisation robuste ; mais il en a été dédommagé par son amour & son ardeur pour le travail ; d'ailleurs , il se fait aider par des esclaves qu'il achete chez les Tatares. Un homme grand & nerveux , lui coûte 50 à 100 ducats (1) boughares , un peu plus qu'un cheval-pie de

---

(1) Un ducat Boughare a une valeur à peu près égale à celle des ducats de Hollande qui équivalent à une pistole , monnoie de France. Ainsi un homme Tatar se vend de cinq cens à mille francs.

Boughare,

Boughare, qui vaut de 30 à 80 ducats. Il vaut mieux encore se procurer des hommes à prix d'argent que de les enlever à force ouverte, comme font les voisins du Boughare. Celui-ci, bien loin de les imiter, pourroit encore servir de modèle à d'autres qu'à des Tatares; l'homme qu'il s'est procuré est traité par lui comme son compagnon, son frère; à l'exemple des planteurs de l'Amérique, il ne le regarde pas comme une bête de somme, sur qui il ait droit de vie & de mort. Il ne le force pas à se faire circonci, ni à croire les mêmes choses que lui. Le Boughare a des goûts analogues à sa façon de penser: il est grand amateur du jardinage, & ses jardins sont entretenus avec le plus grand soin; il donne la forme circulaire à ses plantations qu'il entoure ordinairement d'un rang de mûriers. Les maisons sont petites, mais assez commodes; les riches, pour bâtir, se servent du bois & de la brique; les pauvres, de brossailles & de terre glaise; on ne rencontre quelque trace de luxe que dans les mosquées & dans le Palais du Kan.

Le Commerce est assez étendu: il se fait avec les Nations limitrophes & pénètre jusques chez les Chinois & les Russes; mais le quartier est à Orenbourg, où les Boughares se rendent par caravanes. En 1773, on en rencontra une de 900 chameaux; le négoce consiste en échange; les ducats ne servent, pour ainsi dire, que d'apoints. Le Kan des Boughares frappe monnaie, mais il fabrique plus d'espèces d'or que d'argent; à cause de la rareté de ce dernier métal dans le pays.

l'impression est mauvaise & n'offre qu'une simple inscription.

Fidèles à leurs mœurs jusques dans le comestible, les Boughares préfèrent sur leurs tables les productions du règne végétal aux alimens du règne animal : sobres & satisfaits de peu, du pain, du laitage & des fruits font toute leur nourriture en été comme en hiver ; ils n'en varient que la préparation ; ils s'énivrent, ou plutôt ils se rendent plus gais en mangeant des gâteaux de pavot, ou en buvant de l'eau dans laquelle cette plante a distillé sa sève. Pour ne point contrevenir aux préceptes du **Coran**, ils se contentent d'exprimer le jus des raisins qu'ils prennent en boisson, avant de lui permettre de fermenter ; ils aiment aussi beaucoup le thé, avec lequel ils font infuser des graines d'anis. La racine de *Salab* ou *Salep*, brunie au feu & réduite en poudre, leur sert de café & les deux sexes en font un usage fréquent. Cette plante, plus connue en Europe sous le nom d'*Orchis* ou *Satyrion*, exhale, dit-on, une odeur spermatique : mais les Occidentaux éclairés lui refusent la propriété d'exciter aux doux plaisirs de Venus. Les Boughares, d'après une heureuse expérience, ne lui contestent pas cette faculté, qui en effet est moins équivoque parmi eux. Peut-être que le Salep, qui n'est dans nos climats tempérés qu'un restaurant pour nos Phytiques, devient un stimulant sous le beau ciel de la Bougharie ; aussi les naturels du pays, déjà très-portés à l'amour par eux-mêmes, excités encore par l'usage de cette poudre, épousent communément deux femmes, & assez souvent trois, même quatre ;

les mœurs souffrent de ces usages : la nature ne se prête pas toujours à cette multiplicité de caprices ; ces épouses attachées à un seul mari , n'ont pas toutes à s'en louer également , & les besoins renaissans sans être satisfaits nécessitent les infidélités ; n'étant pas toujours à même de choisir , on s'expose à de cruels inconvéniens , pires encore que l'infidélité ; la sœur aînée de la petite vérole accompagne souvent la Vénus populaire , & charie son venin dans le plus beau sang de la terre. D'ailleurs les maris , outre la manie de vouloir l'être de plusieurs objets à la fois , ont encore celle de voyager , & de faire des absences longues & réitérées ; & souvent au retour , un échange des plaisirs les plus vifs dégénère en un échange de peines les plus cuisantes.

A ce fléau presque universel sur la terre, les Boughares joignent encore une maladie qui leur est particulière & qui a retenu le nom de ce Peuple ; elle est causée par un ver capillaire aquatique , qui a la longueur d'une aulne , qui ronge l'intérieur du corps , & mène au tombeau lentement & avec beaucoup de souffrances.

Les Boughares sur-tout , ceux soumis à la Russie , ressemblent beaucoup aux Tatars de Kafan ; leur costume est à peu près le même ; ils portent des moustaches , & laissent croître une petite barbe à la lèvre inférieure ; ils se rasent la tête & la couvrent d'une calotte pointue , communément piquée ou brodée ; par dessus , ils mettent un bonnet aplati , bordé d'une fourrure ; quelquefois ce bonnet , très-élevé , se termine en pointe , & ressemble à une ruche ; Leurs habits de dessus , traînent jusqu'à terre : ils sont de drap , &

garnis, pour l'ordinaire, d'un bord ou d'une frange.

L'habillement des femmes ne diffère en rien de celui des Kafaniennes; celles qui veulent se distinguer du commun, se teignent les ongles en jaune. Ce n'est pas à nos femmes de Cour, qui se couvrent les joues d'une couche de céruse & de carmin, à fourire de la petite vanité des femmes Boughares; toutes les nations peuvent se donner la main en fait de ridicules, comme pour tout le reste.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Boughares.*

frange.  
rien de  
tinguer  
Ce n'est  
es joues  
rire de  
tes les  
licules,



*Desrais del.*

*Mivelle sculp.*

*femme Tatar Tobolsk.*



*Myrica sculp*









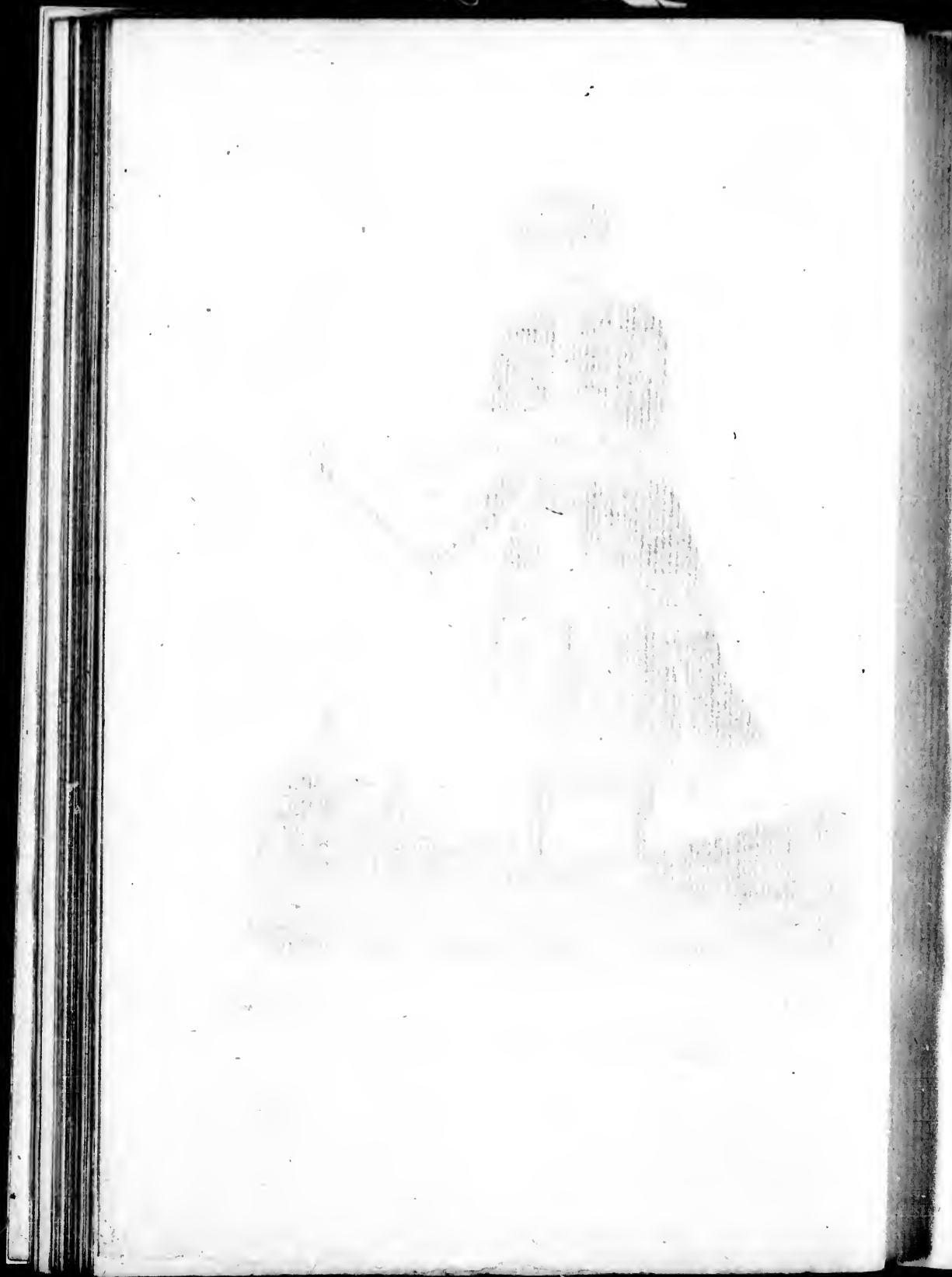
Desrais del.

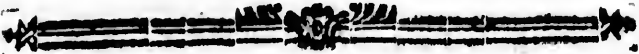
Micelle sculp.

*Homme Tatar de Tobolsk.*



*Mivelle sculp.*



  
**NOTICE**  
**SUR LES TATARS**  
**DE TOBOLSK**  
**ET DE TOMSK.**

**L'**AN 1582, Yermk, Chef de Kofaks, pénétra jusqu'au fleuve Irtych, ruina Sibir, Capitale de Sibirie, bâtie sur la rive droite, & en dispersa les habitans Tatars. En 1587, le Gouvernement Russe se trouvant maître des conquêtes du barbare Yermak, fonda à l'embouchure du fleuve Tobol une autre Capitale (Tobolsk) qui remplaça Sibir.

Les Tatars actuels de Tobolsk représentent les anciens possesseurs de cette contrée. Ils ne fréquentent pas la Ville; mais ils occupent les deux côtés du fleuve Tobol. Les Villages qu'ils ont formés contiennent de dix à cinquante fermes, & peuvent être évalués à plus de quatre mille mâles. Leur constitution physique & morale a tant de ressemblance avec celle des Touralizes, que ces deux Peuples doivent être issus de la même souche. Ils ne diffèrent que par le culte. Les Tatars de Tobolsk ont tenu bon; on n'a pas encore pu leur faire bien comprendre l'avantage du baptême sur la circoncision;

& dans la balance de leur grossier jugement, l'Évangile n'a pas eu plus de poids que le Coran.

Ils sont tous agriculteurs par nécessité: ils eussent préféré d'élever des bestiaux; mais le mauvais air qu'exhalent les eaux mal dirigées de l'Irtisch & du Tobol, feroit périr leurs troupeaux. Plus laborieux, ils seroient plus à leur aise. Chacun d'eux ne laboure que ses trois *difettines* (1) de terrain; la chasse ne sauroit les dédommager; ils ne trouveroient pas de gibier; & les tentatives qu'ils ont faites sur les abeilles n'ont point eu de succès. Les femmes sont presque toutes Tisseranes; mais leurs métiers, d'une mécanique trop simple, n'avancent pas la besogne en proportion du temps. Leur pauvreté habituelle les met dans l'heureuse impuissance de satisfaire au luxe & à la débauche. Le prix d'une fille à marier est de vingt à cinquante roubles. Peu d'hommes ont plus d'une femme.

Les Tatars de Tomsk proprement dits, frères des précédens, n'habitent pas les fauxbourgs de la Ville qui porte leur nom. Ils sont répandus depuis les montagnes de Koufnezsk sur les deux rives du Ton, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans l'Oby. Divisés en quatre *wolofts*, chacun de ces *wolofts* contient trente Villages. Depuis le dénombrement fait en 1760, chaque quartier de trente Villages ne paie la taxe qu'à raison de quatre cents trente mâles. Les abeilles & les bestiaux les occu-

---

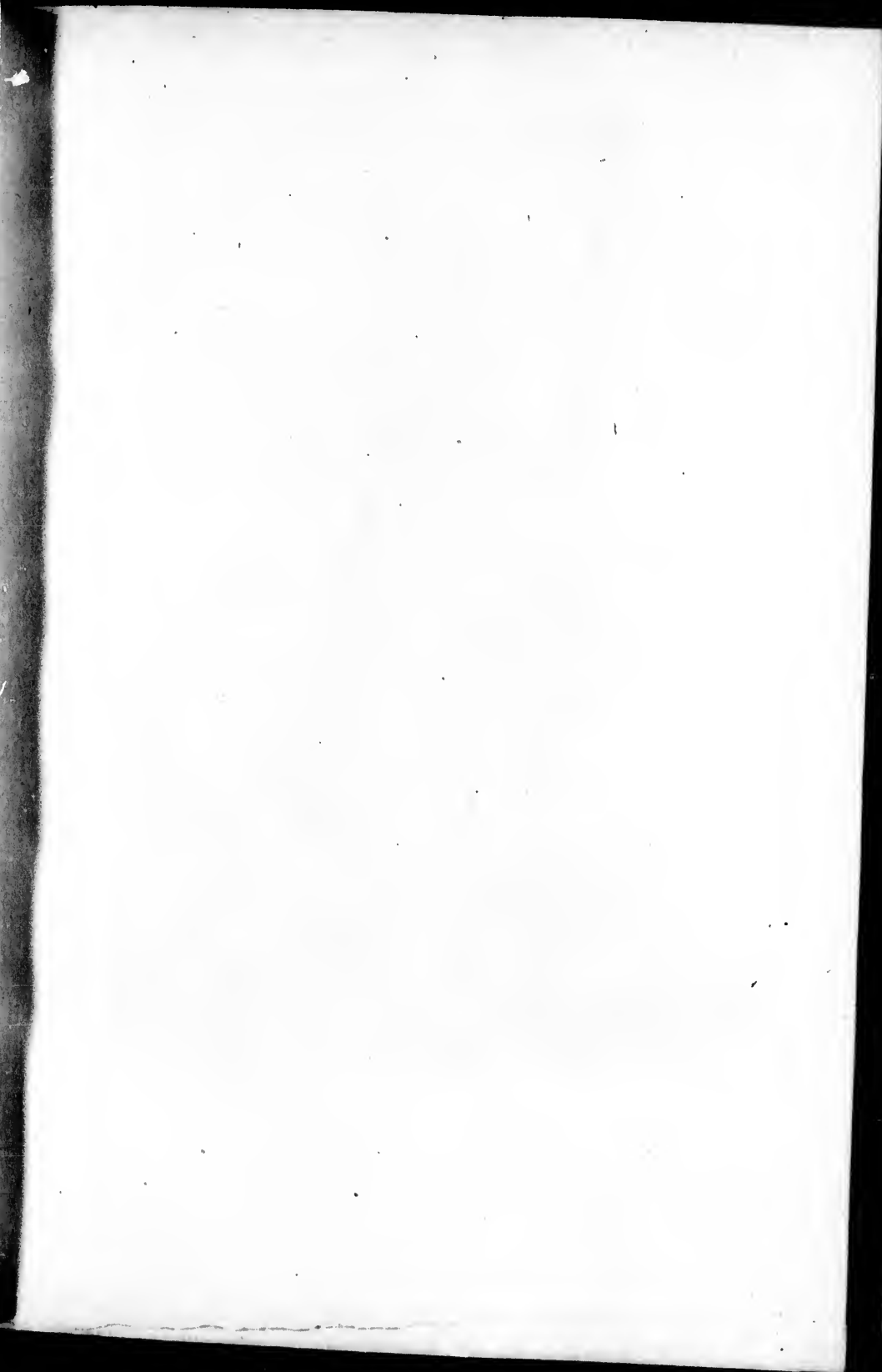
(1) *Difettine* est une étendue de soixante brasses de long sur quarante de large.

pent tout entiers au détriment de l'agriculture; ils ont d'épaisses forêts très-favorables à la chasse. Ce Peuple enterre ses morts toujours près d'un bois, & construit sur la fosse une cabane en poutre qui ressemble beaucoup à une maison; enforte que de loin un cimetière a la forme d'un Village. La loi de Mahomet autorise la polygamie, mais ils ne sont pas assez riches pour faire usage de ce droit. On peut se procurer une jolie fille de vingt ans & d'une bonne complexion, pour un cheval qu'on donne au père, & un habit de gala à la mère. Le principal ornement d'une fiancée le jour de ses noces, est son tatar; c'est un grand linge qui sert de voile. Pendant la cérémonie, on le fait retomber sur le visage avec beaucoup de grace. Pour se parer, on met un petit bonnet de quelque riche étoffe, & par-dessus un autre bonnet applati & garni d'un bord de fourrure. Le col des chemises est toujours brodé en diverses couleurs. Aux oreilles, les femmes de Tobolsk & de Tomsk mettent des cordons, des perles de verre, au lieu de boucles d'oreille. Le reste du costume diffère peu de celui des Kasanniennes. L'habillement des hommes est comme à Kafan.

*Fin de la Notice sur les Tatars de Tobolsk ou Tomsk.*



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and appears to be a formal document or letter.





*Deoras del.*

*Mivelle sculp.*

*femme Touratinze.*



*Mixelle sculp*







*Desrais del.*

*Mivelle sculp.*

*homme Tourainze.*

MAR 15

*Mixelle sculp.*





A

---

M Œ U R S  
E T C O U T U M E S  
D E S  
T O U R A L I N Z E S.

**L**ES Tatars du XIII<sup>e</sup> siècle, lors de leurs conquêtes en Sibirie, y laissèrent plusieurs Colonies. Celle qu'ils établirent sur la pointe orientale du mont Oural, donna naissance à la petite peuplade appelée aujourd'hui *villageois de Toura*, Ville bâtie près d'une rivière qui en a retenu le nom. *Tourali* ou *Touralinzi* signifie hommes sédentaires dans des Villes. Un Chef de parti Kosak venu des rives du Don, les subjuga en 1580, & les céda par foiblesse au Tkar de Russie, qui rebâtit en 1600 le lieu de résidence du Souverain de la Nation vaincue. Les Touralinzes d'à-présent ne sont plus propriétaires que d'une *slobode* considérable (fauxbourg) des Villes Tourinsk & Tioumen, dont ils étoient jadis les maîtres. Le reste de cette peuplade occupe quelques Villages dispersés dans les bois, sur les montagnes couvertes de neige, & le long des petits ruisseaux qui grossissent la Toura,

Dans tous leurs usages, ainsi que dans la langue qu'ils parlent, on reconnoît bien les descendans des Tatars; mais ils ont conservé une sorte de physionomie morale & physique, qui empêche de les confondre entièrement avec ceux dont ils sortent. Le voisinage des Villes leur a fait perdre l'énergie de leur caractère primordial. Moins civilisés que leurs frères de Kafan & d'Orembourg, ils sont plus laborieux; mais ils montrent une docilité qui tient beaucoup d'une ame timide. On voudroit aussi les voir plus amis de la propreté. Ils sont d'ailleurs robustes, & ont beaucoup d'embonpoint.

Peu de leurs Villages (aouls) contiennent plus de dix fermes. Leurs maisons construites en bois de poutre, & composées de deux pièces, sont petites & tenues sans beaucoup de soins. Ils préfèrent l'éducation des abeilles & des troupeaux, aux travaux de l'agriculture. Ils donnent quelques momens à la pêche. Mais l'hiver est consacré à l'exercice de la chasse. C'est alors qu'ils mettent à leurs pieds des chauffers qui méritent d'être décrites. Ces souliers, très-propres à marcher lestement sur la neige, sont de petites planches très-minces recourbées aux extrémités, & recouvertes de la peau des pieds de rennes ou d'élans. On donne à ces espèces de patins une longueur de huit pieds, sur six à sept pouces de large.

Ils apprént leurs mets à la manière Tatare; mais ils ont beaucoup de goût pour les boiffons Russes, & mâchent du tabac presque toute la journée.

Leur costume est un composé de modes Tatares & Russes, avec beaucoup de variations; mais tout cela annonce la misère & la mal - propreté. La parure des femmes tient davantage au goût de leurs ancêtres.

Depuis leurs conversions, les Touralinzes n'osent plus se marier à plusieurs épouses à la fois; & la mort seule de l'un des conjoints peut en briser le joug. Ces deux clauses, assez dures pour des Tatares jadis Mahométans, ont fait tomber de beaucoup le prix des filles, en plus grand nombre que les garçons. On a une femme pour un cheval.

L'idiôme national est la langue Tatare, mais tellement corrompue & défigurée, qu'elle est devenue un dialecte qui leur est propre. Ils parleroient plus purement si, en supprimant les écoles Mahométanes, on leur en eût substitués d'autres. Depuis 1720, époque de leur baptême qui leur fut administré par les soins de Philopée, Archevêque de Tobolsk, il seroit difficile de trouver quelqu'un d'entr'eux qui sût lire & écrire. Le Clergé Grec n'a pas trouvé les mêmes moyens de les instruire que les Moulas. On a apparemment pensé que les lumières de la raison étoient superflues à ceux que la foi venoit d'éclairer. Cependant un peu moins d'ignorance auroit pu les attacher au nouveau culte, comme ils le sont encore à l'ancien. La circoncision leur est interdite. Mais, devenus doublement superstitieux, pour n'avoir rien à se reprocher dans tous les cas, ils observent à la fois le Ramazan & le Carême. Peut-être

---

#### 4 MŒURS ET COUTUMES DES TOURALINZES.

---

eût-il été plus convenable de les mettre à même de changer de Religion avec connoissance de cause. On risque de compromettre la Vérité, en l'exposant aux yeux de ceux qui, accoutumés aux ténèbres, n'ont point été préalablement disposés à voir la lumière.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Touralinzés.*

de l'homme, ne peut être que le fruit de la réflexion, & de la méditation. C'est pourquoi, il est nécessaire que l'homme se livre à ces deux occupations, & qu'il ne se contente pas de vivre dans l'ignorance & dans l'erreur. C'est ce que les Touralinzés ne font point, & c'est ce qui les rend si dignes de notre respect & de notre admiration. Ils ont su, par leur sagesse & par leur courage, se débarrasser de tous les préjugés & de toutes les superstitions qui les opprimoient, & ils ont embrassé la véritable religion, qui est celle de la raison & de la justice. C'est à nous, qui sommes leurs frères, de leur en rendre hommage, & de leur en témoigner notre reconnaissance. C'est à nous, qui sommes leurs frères, de leur en témoigner notre reconnaissance.

ENZES.

ème de  
use. On  
ant aux  
, n'ont  
ère.

ss.

111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130



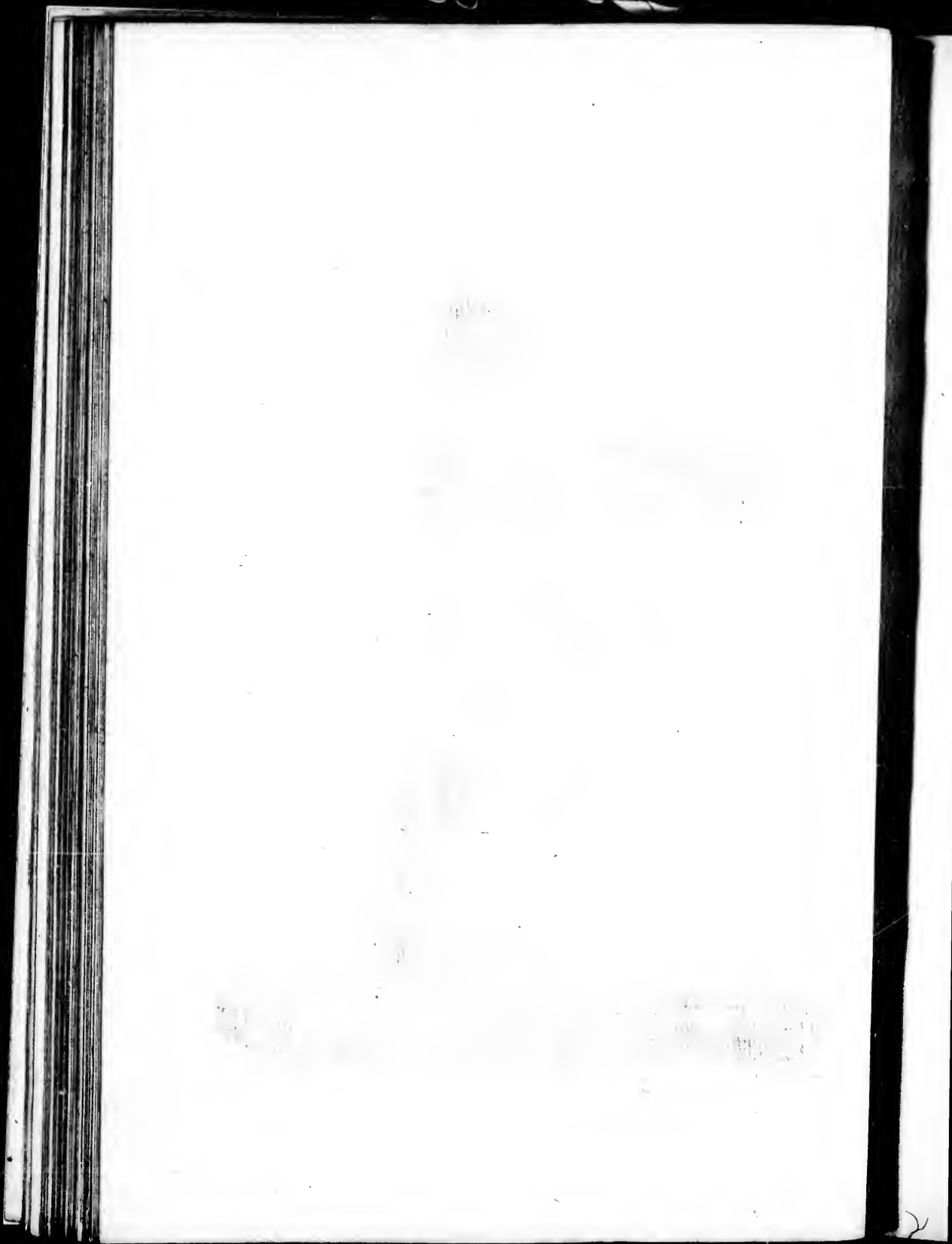
*Desrais del.*

*Mivelle sculp.*

*fille de Barabinze.*

*Mivelle sculp*









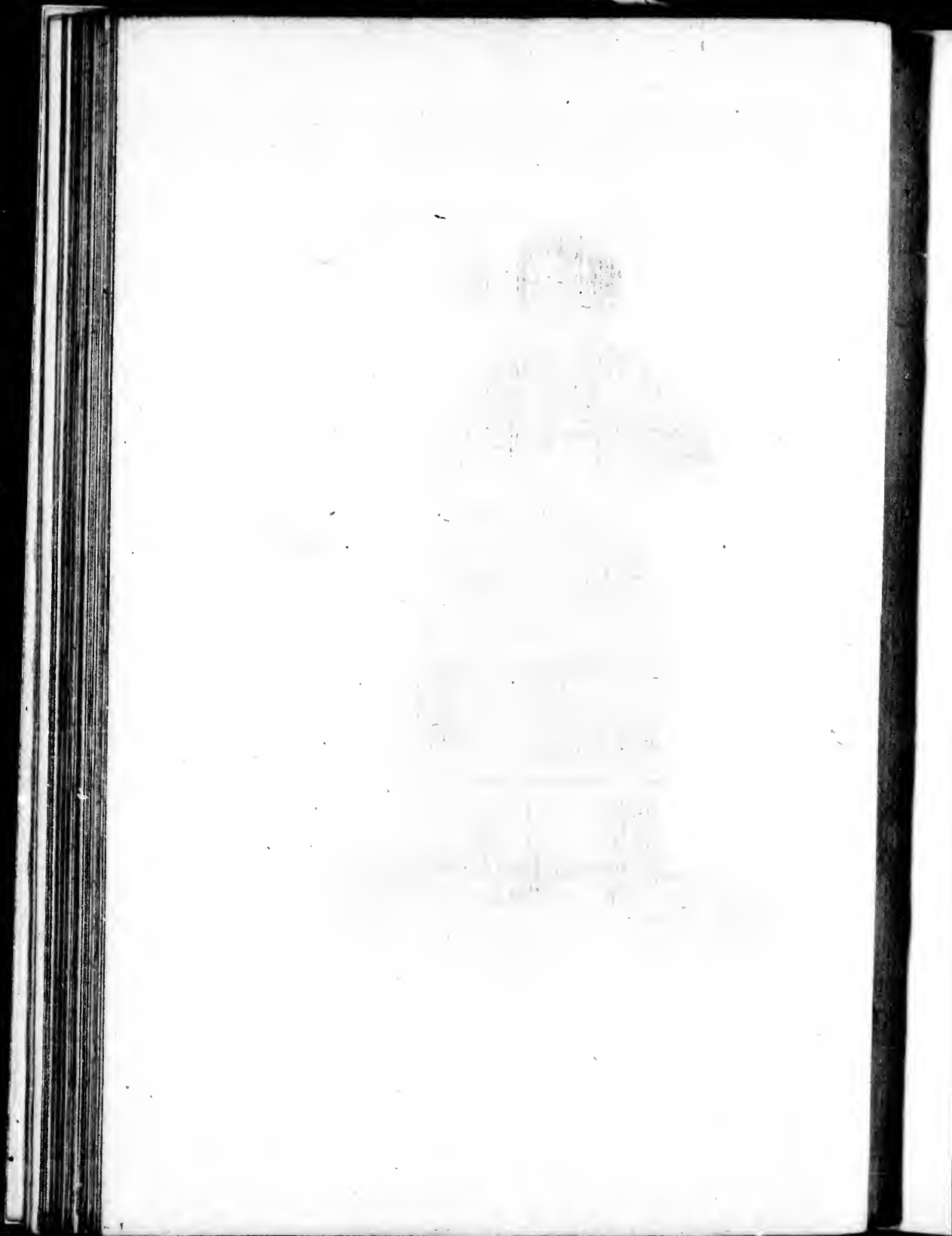
*Desrais del.*

*femme de Barabrinze.*

*Mucelle sculp.*

*[Faint, illegible text]*

*Muelle sculp.*





# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

## DES BARABINZES.

L'AMOUR de la liberté & la connoissance des droits de l'homme, donnent de l'énergie à une Nation, font ressortir ses autres qualités, & peuvent seuls lui conserver son équilibre dans le système politique. Un Peuple peu jaloux de son indépendance, deviendra le jouet de ses voisins, n'aura qu'une existence précaire, & sera toujours misérable.

Les Barabinzes sont dans ce dernier cas, quoique de race Tatare. En possession depuis un temps immémorial des déserts situés entre les fleuves Ob & Irtych, depuis les monts *Alta* jusqu'aux frontières de Narim, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il est vrai que le vaste pays qu'elle occupe, & qu'elle appelle la *Baraba*, est couvert d'eaux stagnantes qui exhalent des vapeurs froides & mal-saines. L'air grossier qu'on y respire épaissit le sang, obstrue toutes les facultés intellectuelles, & plonge dans un engourdissement peu propre à l'héroïsme.

Cependant la basse Béotie, qui n'étoit pas plus favorisée de la nature, produisit Cadmus & Epaminondas, Pindare & Plutarque; les Thébains jouèrent un rôle

parmi les Grecs. Les Barabinzes, soumis au joug du Kan de la Sibirie à l'époque de la conquête de cette Province par la Russie, passèrent en 1595 sous la domination des Kofacs de Tara. En 1606, devenus tributaires à la fois des Kirguises & des Soongariens, un Chef des Kalmouks s'en empara en 1641. Déclarés sujets des Russes au commencement de ce siècle, leurs nouveaux Souverains les voulurent armer, mais sans beaucoup de succès. Ce Peuple, incapable de se défendre lui-même, ne jouit d'une sorte de tranquillité que depuis qu'on s'est occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incursions de ses voisins, dans des retranchemens fortifiés. Les Barabinzes végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur servitude. Ils se rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, & ils conservent une légère trace de leur ancien régime politique. Ils sont divisés en sept différentes races, bien unies entr'elles, & appelées Wolosts; lesquelles prises ensemble, sont composées de villages au nombre de soixante-huit. D'après le cadastre de 1760, ils paient tribut en raison de 2216 arcs, ou mâles seulement, propres à porter les armes. Leur population n'étant rien moins que proportionnée au vaste terrain qu'ils occupent, la couronne Russe a pris le sage parti, sur-tout depuis 1767, d'y envoyer d'assez nombreuses colonies qui commencent à y fleurir. Chaque village Barabinze est présidé par l'*Ancien*, & chaque Wolost gouverné par trois espèces de Magistrats d'autant plus respectés, qu'ils exercent leurs fonctions hono-

tables, *ad honores*. D'ailleurs, rien de moins pénible que de rendre la justice à un Peuple trop stupide pour avoir des passions, trop pauvre pour être intéressé, trop ignorant pour être curieux & inquiet. Le flegme de l'imbécillité ne laisse rien à faire aux loix. Indifférent ou plutôt insensible à tout ce qui émeut, aussi étranger à l'ivresse de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, se bornant au peu qu'il a, parce que son imagination bornée ne lui fait point soupçonner autre chose, le Barabinze n'a pas le courage d'offenser personne, & n'oseroit être à charge à qui que ce soit. Son signallement extérieur annonce parfaitement son caractère abâtardi. Un visage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un tein blême, une contenance mal assurée, laissent à peine deviner un frère des Tatares dont il n'a retenu que le dialecte, sans avoir encore le secret de le lire & de le peindre. Les circonstances locales n'ont que trop influé sur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, presque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chasse, ne lui laisse que la pêche, occupation paisible, mais peu propre à développer les facultés physiques & morales. Le principal objet des Barabinzés est l'éducation de grands troupeaux; car le petit bétail ne réussit pas dans leurs pâturages trop humides. En 1771, un d'entr'eux passoit pour le plus riche, parce qu'il étoit propriétaire de soixante-dix chevaux. On se croit dans une honnête aisance, quand on peut compter depuis cinq jusqu'à vingt vaches, & autant de chevaux. Ils auroient pu s'adonner en même



temps aux travaux du labour. La terre, fertile d'elle-même, n'attend que des bras pour la déterminer à produire au dehors les richesses dont le germe reste caché dans son sein ; mais on ne lui consacre que des momens perdus. Les Barabizzes ont deux sortes d'habitations : des baraques d'hyver, qui composent leurs villages ; & des cabanes d'été, éparfés dans les champs. Elles diffèrent peu des logemens que se construisent leurs voisins, dont nous avons déjà parlé. Leurs meubles & ustensiles font à-peu-près aussi les mêmes pour la forme ; mais ils sont plus mal exécutés, & ont encore un air plus misérable. Ils ne sont pas plus adroits à se servir de l'arc ; & le peu de gibier qu'ils goûtent, ils en sont redevables à leurs levriers. Aux alimens permis dans l'Alcoran, devenu leur code, ils ne se font pas scrupule d'ajouter toutes les autres viandes dont ils se repaissoient lors de leur paganisme. Au pain qu'ils connoissent à peine, ils suppléent par des racines, du fromage mal formé, & du poisson séché. La sauce de leur ragoût leur sert de boisson. Ils ont à-peu-près les mêmes usages que leurs voisins, mais l'apathie où ils sont plongés les préserve des excès en tout genre ; & ils n'en sont que plus heureux. L'absence des peines est préférable, sans doute, à l'abus des plaisirs. Ils n'ont ordinairement qu'une épouse à la fois ; & ils vivent en bonne intelligence dans l'intérieur de leur ménage. Ils achètent leurs femmes, parce qu'elles ne sont pas chères. On peut s'en procurer pour deux ou trois roubles la pièce. Le prix courant est de cinq roubles ; & la fille la plus recherchée monte rare-

ment à cinquante. On en prend quelquefois à crédit ; & dans ce cas, les deux époux s'engagent, pour s'acquitter, à labourer le champ du créancier.

En 1748 la nation Barabinze étoit encore presque toute païenne. Depuis, des Missionnaires Mahométans les ont secrètement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent circoncire ; & c'est-là peut-être la seule marque de leur changement de religion : car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs Prêtres même savent à peine lire ; mais cette ignorance grossière & paisible vaut peut-être mieux encore que le zèle intolérant. . . . .

Un Barabinze ne se rase point la tête, & porte une petite barbe. Il se coëffe d'une calotte & d'un bonnet creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés qui se rencontrent sur le front & derrière la tête. Tout le reste de l'habillement est à la Tatare (Voy. cet art.), à l'exception cependant que l'habit de dessus est garni de petites ganfes ou boutonnières, quoique les habits soient sans boutons. On place ordinairement dans la ceinture une pipe & du tabac.

Les plus riches d'entre les femmes Barabinzes emploient leurs loisirs à tanner les ventres des plongeurs & d'autres oiseaux aquatiques, & savent préparer ces peaux de canards, de façon que les plumes y restent ; elles les cousent l'une à l'autre, & s'en font des pelisses & des bonnets qui tiennent fort chaud, ne prennent jamais d'humidité, & durent long-temps. Dans les mé-

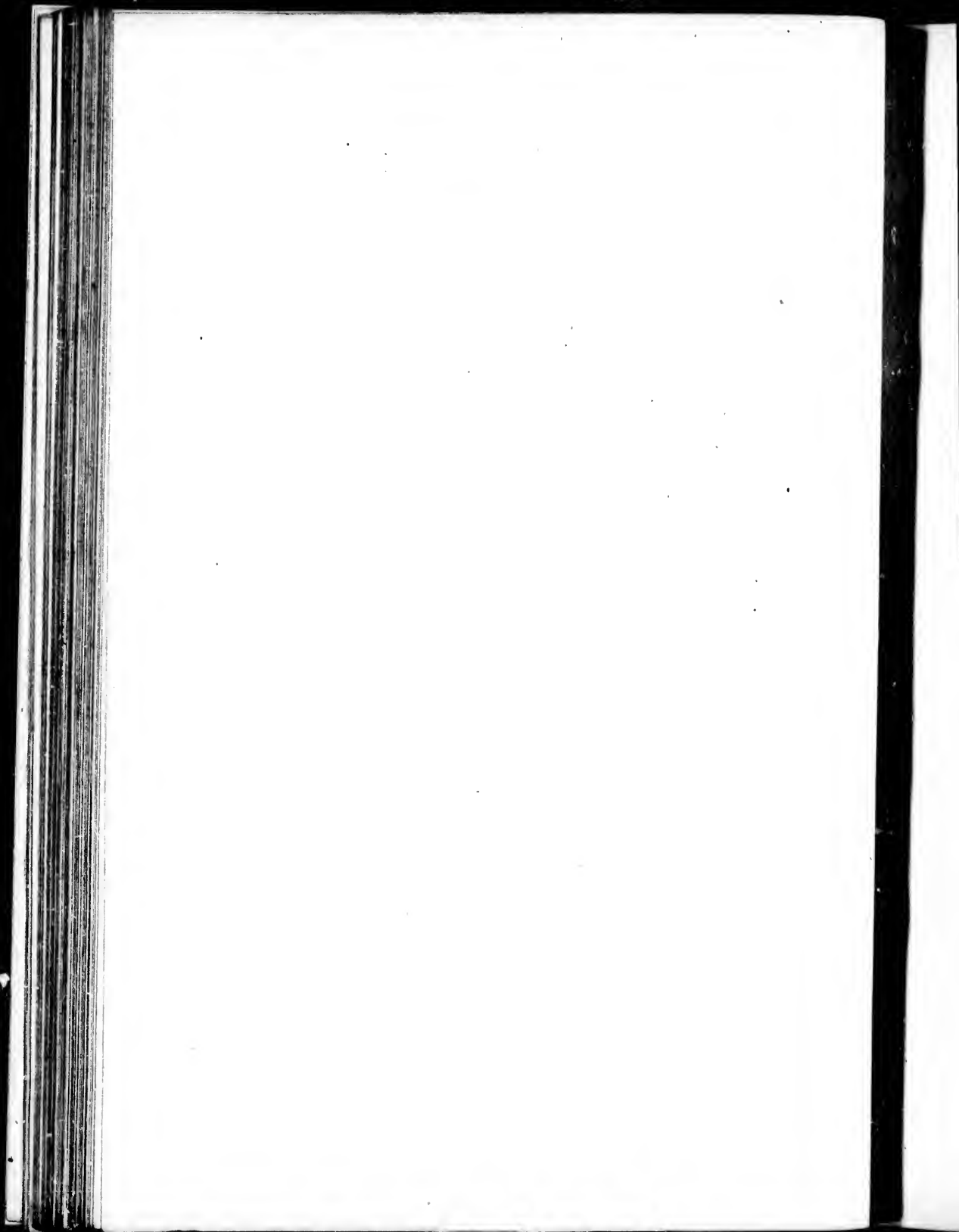
nages pauvres, les maris vont vendre ces ouvrages aux Russes

Les femmes mariées mettent leur chevelure en deux tresses; les filles en portent plusieurs; les unes & les autres les ornent de rubans. La coëffure des femmes est un bonnet aplati, & garni d'un bord de fourrure. Les bonnets des filles sont pour l'ordinaire pointus, garnis d'un bord, & plus petits que ceux des femmes mariées. Quelquefois on les enrichit de perles de verre. Le voile est la coëffure journalière des femmes. En été, elles vont pour la plupart en chemises, lesquelles sont faites d'une grosse toile fabriquée de fibres d'ortie, & garnies d'une broderie de diverses couleurs. Pardevant, ces chemises ferment avec une garniture de boutons & de petits boutons. Pour se parer, elles mettent des robes longues en forme de chemise, faites de coton ou de quelqu'autre étoffe; & une robe de dessus plus courte que la première, afin que l'on puisse voir celle qui est dessous. Elle est garnie d'un bord de fourrure & d'un rang de boutons, mais tout cela est mesquin & misérable. Le pays est trop pauvre pour pouvoir satisfaire à tous les caprices du luxe. Une particularité du long vêtement des filles, c'est qu'outre les boutons & les boutons qui se ferment, elles portent une espèce de cadenas au bas de l'ouverture.

Tous les Barabinzes, hommes & femmes, fument du tabac; & il est du bon ton parmi les femmes mariées, d'avoir presque toujours une pipe à la bouche. On appelle kangsa ces petites pipes de métal d'une composition chinoise.

Il est auffi du bel air parmi les filles à marier, d'avoir dans la main, en été, un gros paquet de crins attachés à un manche, & semblable aux queues qui servent d'enseigne dans les armées Turques; on agite ces espèces d'éventails, pour se garantir de la prodigieuse quantité de mouches.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Barabinzes.*





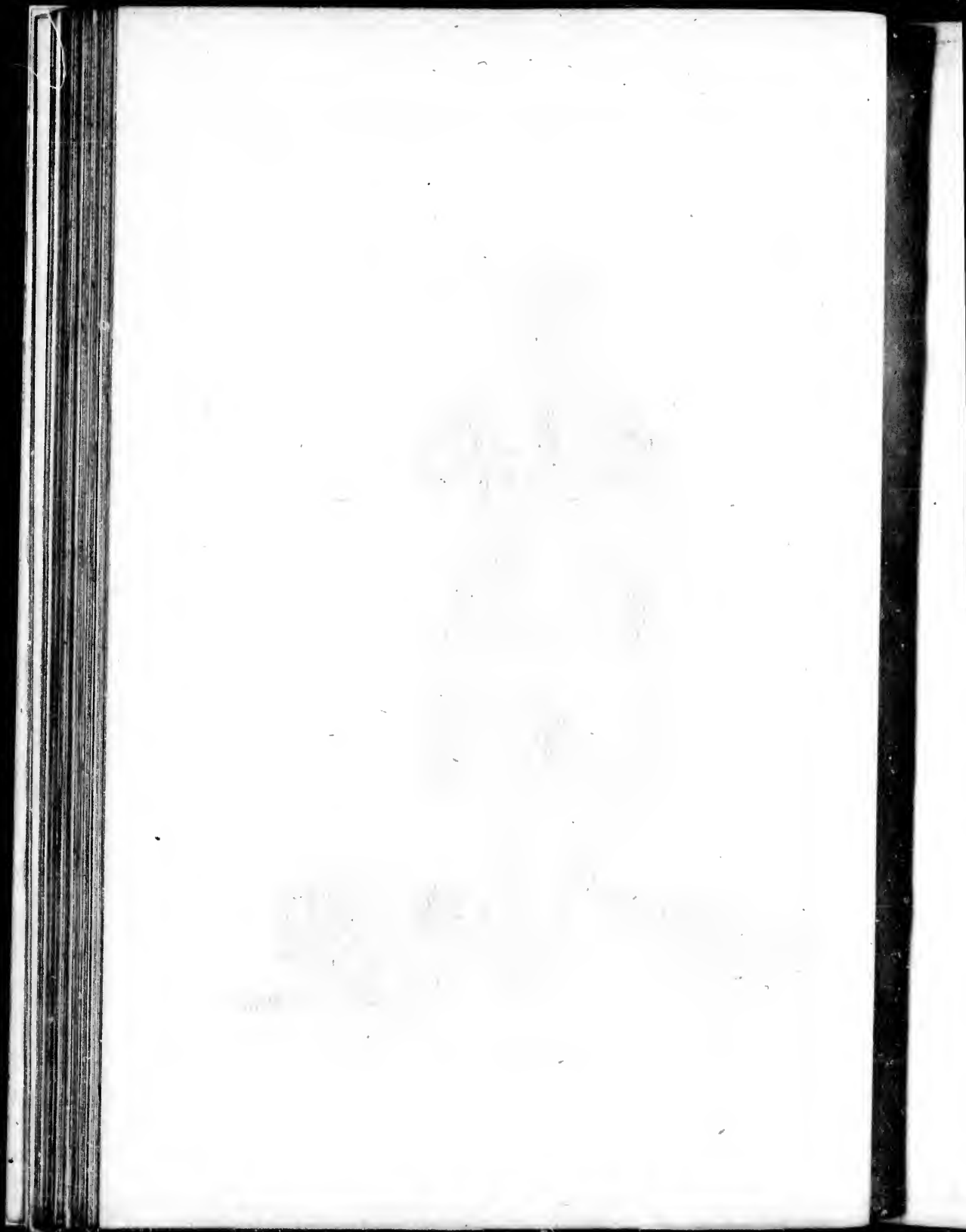


*Debris del. Mucelle sculp.*

*femme Ostiak à la riviere d'Obie.*

ed. *Muselle sculp.*









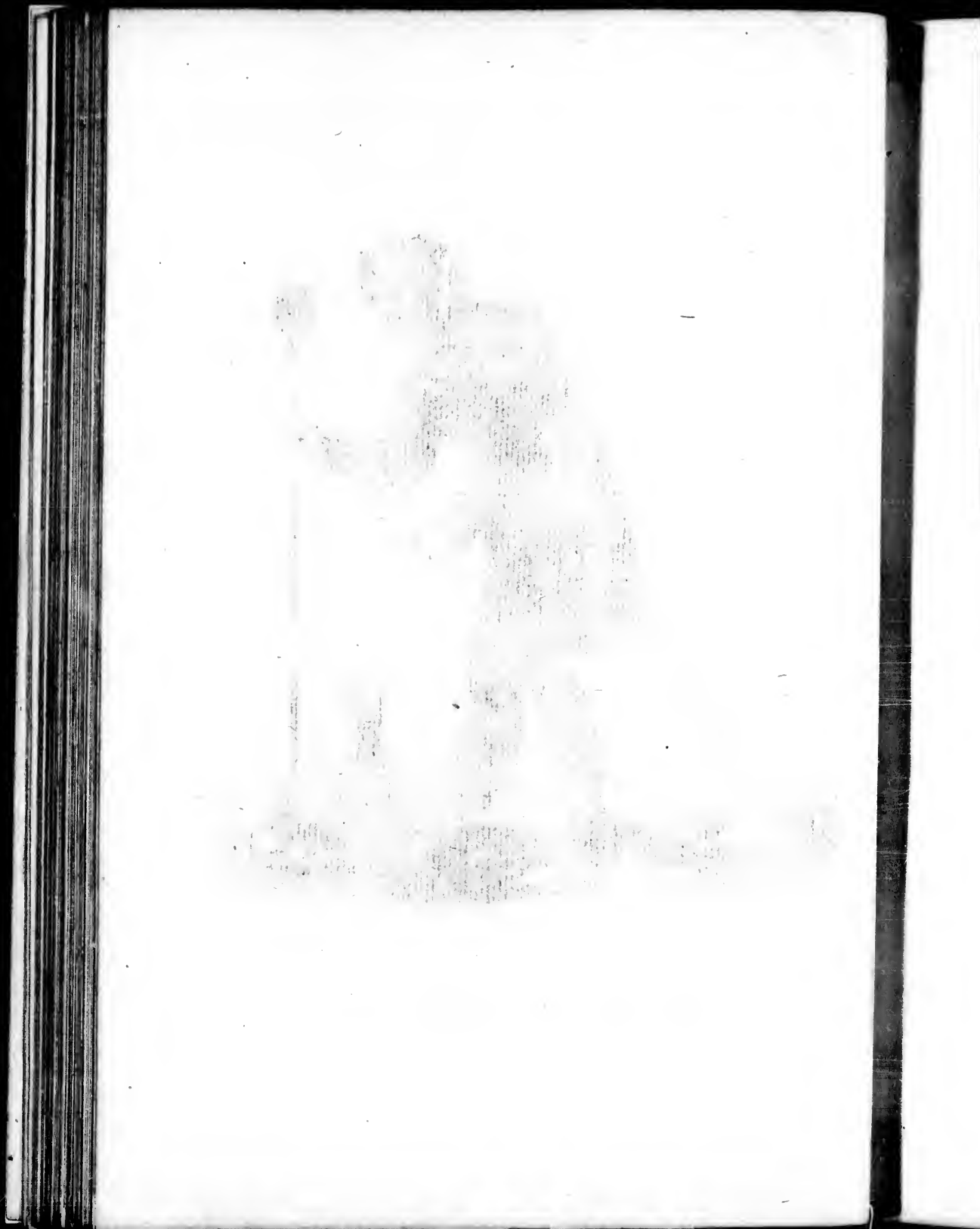
*Desrais del. Mivelle sculp.*

*Homme Ostjak à la chasse d'Ermine.*

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME  
BY  
NATHANIEL BENTLEY

IN TWO VOLUMES.  
VOL. I.  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE YEAR 1780.  
LONDON: PRINTED BY R. CLAY AND COMPANY, ST. MARTIN'S LANE, 1780.

ulp.





M Œ U R S  
 E T C O U T U M E S  
 D E S H A B I T A N S  
 D E L' O S T Y A K I E.

VOLTAIRE penche à croire que les Lapons & leurs voisins forment une espèce particulière d'hommes, faits pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment & qu'eux seuls peuvent aimer. On ne quitte pas, dit-il, une terre moins sauvage pour en aller chercher une autre qui le seroit davantage. Mais les Lapons ont peut-être imité les Ostyaks. Ces peuples, demi-sauvages (comme le désigne leur nom) habitoient jadis les bords de la Konda & du Tom supérieur. Ce n'est pas volontairement qu'ils se sont retirés vers le Nord. Le zèle apostolique de l'Evêque Etienne, qui avoit à cœur, en 1372, de les soumettre à l'Évangile malgré eux, les chassa de leur Patrie dont le sol étoit assez tempéré, pour aller chercher la liberté de Religion sur les rives glacées de l'Oby. Ce ne fut qu'en 1774 qu'un millier d'individus d'entr'eux consentit enfin d'embrasser le Christianisme.

Les Ostyaks sont une des Peuplades les plus nombreuses de la Sibérie. La civilisation n'a point encore fait de grands progrès parmi eux. Ils ont à peine franchi les bornes de l'instinct. Leur climat est si rude ! la vie qu'ils mènent est si

dure ! Il semble qu'ils n'existent sur la terre que pour y faire nombre. Les besoins physiques les occupent tout entiers & ne leur laissent pas le temps de se soigner. Ils vont d'abord au plus pressé ; c'est-à-dire , au nécessaire , qu'ils ne font pas toujours certains de se procurer. Cependant on rencontre par fois de jeunes filles assez jolies. Mais la première couche enlève aux femmes le peu d'agrémens qu'elles avoient reçu de la nature avare. Des rides précoces en font bientôt des objets repoussans. Que ne peut l'intérêt , ou plutôt la nécessité ! dans ce pays on voit des mères partager leur sein entre leurs enfans & des renards tout petits , qu'elles élèvent pour en vendre un jour la peau. Comme cette dépouille acquerra une qualité supérieure , quand l'animal est maigre , on lui casse une jambe quelque-tems avant de l'écorcher. La douleur de cette opération (1) lui fait perdre l'appétit & l'embonpoint.

Les Ostyaks sont tous chasseurs ou pêcheurs. La charrue n'a pas encore tracé de sillons dans leurs pays. De gros chiens , pour suppléer aux Rennes moins communs chez eux que chez les Lapons , tirent leurs traîneaux & portent leur gibier. Les arts se bornent à la construction de leurs canots , à la

---

(1) Dans les Provinces de France, où l'on élève de la volaille , on se fert à-peu-près du même moyen pour produire un effet tout contraire. On enfonce une longue épingle dans le crâne du volatile qu'on veut engraisser , & on lui prodigue la nourriture la plus substantielle. L'oiseau végète ainsi , dans le coin du foyer ; & sa chair se couvre en effet d'une couche épaisse de graisse. Les Despotés d'Asie semblent avoir connoissance de cette pratique , dont ils font l'application sur leurs sujets ; ils les entretiennent dans un état habituel de stupidité , qui les met à la merci du premier qui veut les égorger.

fabrique de leurs fouliers , de leurs paniers , de leurs nasses , & de leurs arcs , dont ils se servent plus que d'armes à feu. Leurs femmes laborieuses tannent les fourrures & cousent des peaux de poissons en forme d'habits. Leur science dans le calcul ne s'élève pas au-dessus du nombre dix, autant qu'ils ont de doigts; ils n'ont pas encore imaginé de caractères pour compter, ni de lettres pour écrire, & ils n'en ont pas besoin; la plupart s'apercevant à peine s'ils sont doués de la faculté de penser.

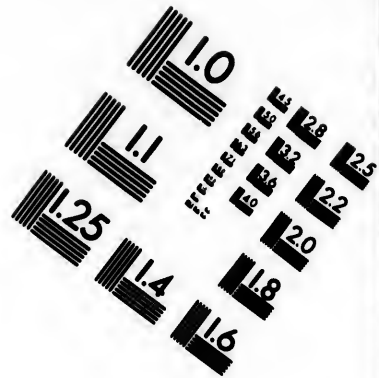
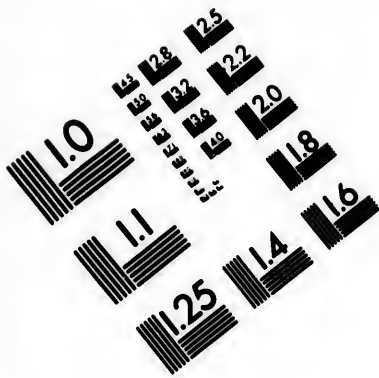
Chacun des villages qui composent cette peuplade consiste en une vingtaine de cabanes , & renferme une seule & même famille. Chaque individu mâle est imposé à deux peaux de Martres Zibelines ; mais souvent la peau d'un seul Renard noir acquitte tout un village.

L'intérieur des huttes n'est pas le séjour de la propreté & de l'aïssance. La fumée de tabac , & l'huile de poisson y caulent une vapeur infecte que respirent pêle-mêle , hommes & femmes , filles & garçons , enfans & chiens. Les lits ne sont que des nattes. Les Ostyaks les plus efféminés y répandent quelquefois de la poussière de bois pourri , comme pour tenir lieu de lits de plume. Mais cette recherche est ordinairement réservée pour les berceaux des nouveaux-nés.

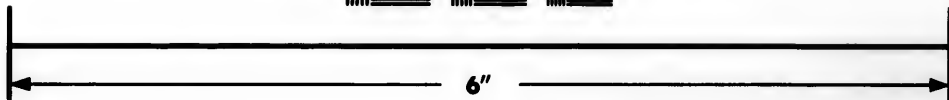
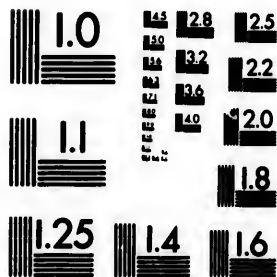
Des marmites , des vases de bois , quelques ustensiles de cuisine forment tout leur avoir. Le ménage le mieux fourni de ces sortes de meubles , précieux , en raison de leur nécessité , reste pendant tout un hyver sans être fermé ; & les propriétaires n'ont jamais eu lieu de se repentir de cette confiance. Il n'y a que les malheureux , a-t-on dit , qui sçachent aimer ; on pourroit dire aussi qu'il n'y a que les pauvres qui ont de la bonne-foi. Heureux du moins en cela , qu'ils n'éprouvent pas le sentiment pénible de la défiance.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
M  
E E E E E E  
E 28  
E 32  
E 36  
E 22  
E 20  
E 18  
6

11  
11  
10  
E  
E

La boisson des Ostyags est l'eau , le bouillon de poisson , le lait & l'eau-de-vie ; les femmes , comme les hommes , font beaucoup d'usage aussi de tabac en poudre & de tabac à fumer ; ils s'enivrent avec ce dernier.

Cette existence misérable les rend heureux , au moins jusqu'au tems de la vieillesse. La santé est le trésor du pauvre ; on est toujours assez riche , quand on la possède. Mais quand le fardeau des ans les rend casaniers , c'est alors qu'ils achèvent dans la langueur une vie qu'ils ne trouvent longue , que quand ils sont privés d'exercice. Renfermés dans leurs huttes , le scorbut & les autres maladies , filles de la misère , leur font regretter d'être échappés , dans leur bon tems , à la petite vérole & à sa sœur aînée , qui n'est que trop commune en ce pays.

Parmi les Ostyaks Payens , la polygamie est de droit coutumier. Ceux qui , dans les premiers tems , embrassèrent le Christianisme , ne gardèrent qu'une seule compagne. Les autres femmes furent mariées à d'autres hommes. Mais la nature , qui se joue de nos institutions les plus graves , remit les choses sur l'ancien pied. Les nouveaux maris furent quittés ; on retourna aux premiers , du consentement & à la grande satisfaction des deux sexes.

Mais une pratique que la nature n'a certainement pas conseillée aux Ostyaks , c'est l'usage où ils sont d'acheter leurs femmes. Le prix d'une fille , qu'on donne pour vierge , va depuis dix jusqu'à cent Rennes. Le paiement se fait en différens termes ; dès le premier à-compte , le futur conjoint en prend un avec sa Belle , & donne un Renne en sus à la mère de sa maîtresse , s'il trouve qu'on ne l'a point trompé. Si la preuve de la virginité , qui se fait à la *Mosaïque* , n'a point lieu , c'est à la belle-mère à dédommager son gendre en lui

rendant un Renne. La seconde échéance tombe ordinairement à l'époque de la nôce , qui se célèbre avec toute la pompe dont le pays est susceptible. C'est dans ces sortes de fêtes que les Ostyaks , enivrés par la vapeur de leurs champignons , improvisent , à la manière des Italiens , des Poèmes amoureux , ou des histoires héroïques. La Poésie est de tous les pays , comme l'amour. Ils s'accompagnent d'instrumens à cordes , d'une construction particulière fort simple , mais très-sonore. Si leurs chants sont monotones , ils ont du moins le mérite de la nouveauté. On ne répète pas deux fois le même air , aussi-tôt oublié que composé ; la danse se mêle toujours aussi à la musique , & paroît plus avancée dans ce canton ; la pantomime y est portée à un degré qu'on est étonné de rencontrer chez une horde si peu civilisée. Les danseurs se masquent ordinairement , & contrefont avec succès les animaux du pays. Les gestes sont d'une expression qui tient beaucoup du cynisme. On exécute ordinairement un quadrille , qui consiste à sautiller l'un devant l'autre , en se frappant des mains & des pieds , & en préludant sans contrainte aucune à tout ce que l'attrait du plaisir peut provoquer au milieu d'une Orgie. Il en résulte assez souvent le vol de quelques filles. Mais c'est le moyen d'obtenir sa maîtresse pour femme à meilleur marché. La jalousie est dans la nature ; car les Ostyaks connoissent ce poison de l'amour. Du reste ils sont bons maris , & ne battent point leurs femmes. Si le cas arrivoit , l'épouse maltraitée peut déserter la maison , & le contrat est rompu par le fait. C'est plus court & moins dispendieux que de plaider en séparation.

Les funérailles , chez ce peuple , se font le jour même du décès. Le cortège n'est composé que d'hommes , si le défunt est un homme ; ou de femmes , si c'est une femme. Le cadavre ,

revêtu des habits de fête du mort , est traîné au Ghalas , ( c'est le nom du cimetière ) par un Renne , qu'on tue sur la fosse pour servir de repas aux assistans. Les familles riches se distinguent dans ces derniers momens , en immolant trois Rennes pour le service de l'autre monde.

Les Ostyaks idolâtres ont pour Prêtres des Magiciens , pour Temples des Collines consacrées , & pour Idoles des simulachres symboliques , des pierres d'une [configuration bizarre; ou des arbres en pleine végétation , & sur la cime desquels les aigles ont leur nid. Quand ils passent devant ces objets révéérés , ils y décochent une flèche. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'ils donnent à leurs idoles le nom générique de *Lous* ou *Satan*. Les habitans de ces tristes contrées doivent en effet plutôt croire aux Génies malfaisans qu'à toute autre Divinité. Cependant , à la tête de leurs Dieux , ils placent *Innen-Nom*, qui veut dire , *le Dieu qui est là-haut , le Dieu du Ciel*. Ils ne se contentent pas de ces grandes Idoles & du Culte qu'ils leur rendent , à la manière des Lapons. Chaque ménage entretient , dans sa cabane , une petite figure , qui ressemble beaucoup aux poupées des enfans. On se la rend propice en la barbouillant de sang & de graisse. Les offrandes & les sacrifices publics se font dans les forêts. On perce la victime d'une flèche; c'est le signal ; les assistans achèvent de l'immoler ; & le sang qui se trouve dans le cœur sert à arroser la bouche de l'Idole. Si l'Idole n'exauce pas les vœux qu'on lui adresse , on l'accable d'injures & de coups. Les ours jouissent , dans ce pays , d'une telle considération, qu'un Ostyak leur fait des excuses , quand il en a tué quelques-uns , & les conjure de ne pas lui rendre la pareille dans l'autre vie. Que ces détails ne nous fassent pas trop mépriser ce peuple crédule. Tous les hommes ont

passé par ce degré de stupidité ; & telle Nation moderne qui se dit tant éclairée, conserve peut-être encore de nos jours plus d'une trace de ces commencemens grossiers & si peu honorables dans l'histoire de l'esprit humain.

Les Ostyaks payens reconnoissent aussi des demi-Dieux ; & c'est en quoi ils se montrent le plus raisonnables. Ceux d'entr'eux qui se sont distingués à la chasse, ou autrement, passent pour des Saints ; on en fait de petites images qu'on place à côté des grandes Idoles. Ils partagent avec les Dieux les honneurs du culte ; on leur présente à manger comme à eux ; on leur donne à boire le sang des victimes. Les veuves qui ont bien vécu avec leurs maris se font une poupée qui leur rappelle celui qu'elles ont tant aimé ; elles habillent, elles ornent cette poupée ; elles la font asséoir à leur table & coucher à leur côté toutes les nuits. Cette pratique superstitieuse, mais touchante, n'a pu être entièrement abolie parmi les Ostyaks baptisés. Un bon fils, un bon ami, qui part pour la chasse, a soin de mettre, dans l'une de ses bottes, l'image du père ou de l'ami qu'il a perdu. Et pourquoi détruiroit-on ce reste de leur ancien culte ? S'il est quelques préjugés respectables, celui-ci, qui part du cœur, a une source trop pure pour en craindre des effets funestes ou honteux. La sensibilité justifie tout. Les Ostyaks plus éclairés n'en deviendront peut-être pas meilleurs.

Donnons le costume des Ostyaks.

Les habits des hommes sont, pour l'ordinaire, de peaux d'animaux ou de fourrures. Ils portent des hauts-de-chausses courts & des bas de peau qui tiennent lieu de bottes, la semelle étant double à cet effet. Sur le corps nud, ils passent un pourpoint ; espèce de chemise fermée tout autour sans fente ni col, & descendant jusqu'aux genoux. Quand il fait

froid , ils passent par-dessus ce vêtement un autre pourpoint plus large , & différent du premier , en ce qu'il a un capuchon , qui ne laisse à découvert que le visage. Les manches sont étroites & terminées par des poches , qui servent de gants. Une courroie serre les habits contre le corps. Dans les grands froids un troisième vêtement très ample , & sans ceinture , recouvre les deux autres. Les habits d'été sont des vestes longues , faites de peaux de poissons.

Le Costume des femmes n'est pas galant , car il ressemble beaucoup à celui des hommes. Mais elles ajoutent des garnitures ou franges de Martres Zibellines ; elles se couvrent la tête d'un capuchon , qui retombe sur les épaules , quand elles le retroussent pour travailler. C'est une espèce de bonnet de drap , de cuir tanné ou de pelleteries , orné de bandes ; elles divisent leurs cheveux en deux tresses. A chaque épaule est attachée une lisière large de trois pouces , & qui descend jusqu'aux cuisses. Ces lanières de drap ou de cuir , qui tiennent l'une à l'autre par des cordons , sont chargées de coquilles , de perles de verre , de lames de cuivre jaune. Et voilà tout le luxe de la parure. S'il a fait si peu de progrès , ce n'est , sans doute , que faute de moyens.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ostiakie.*



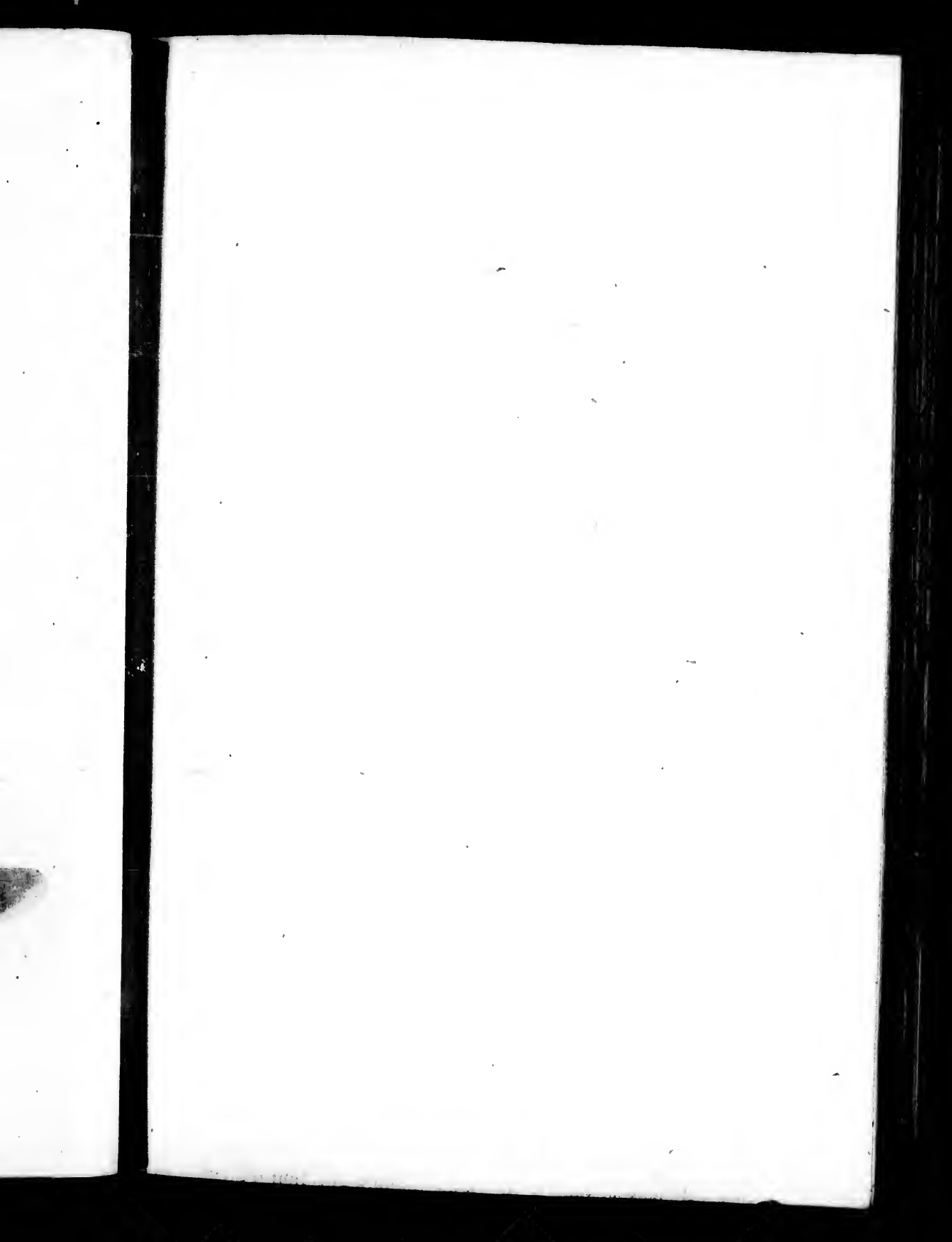
urpoint  
capu-  
anches  
ent de  
. Dans  
& fans  
ont des

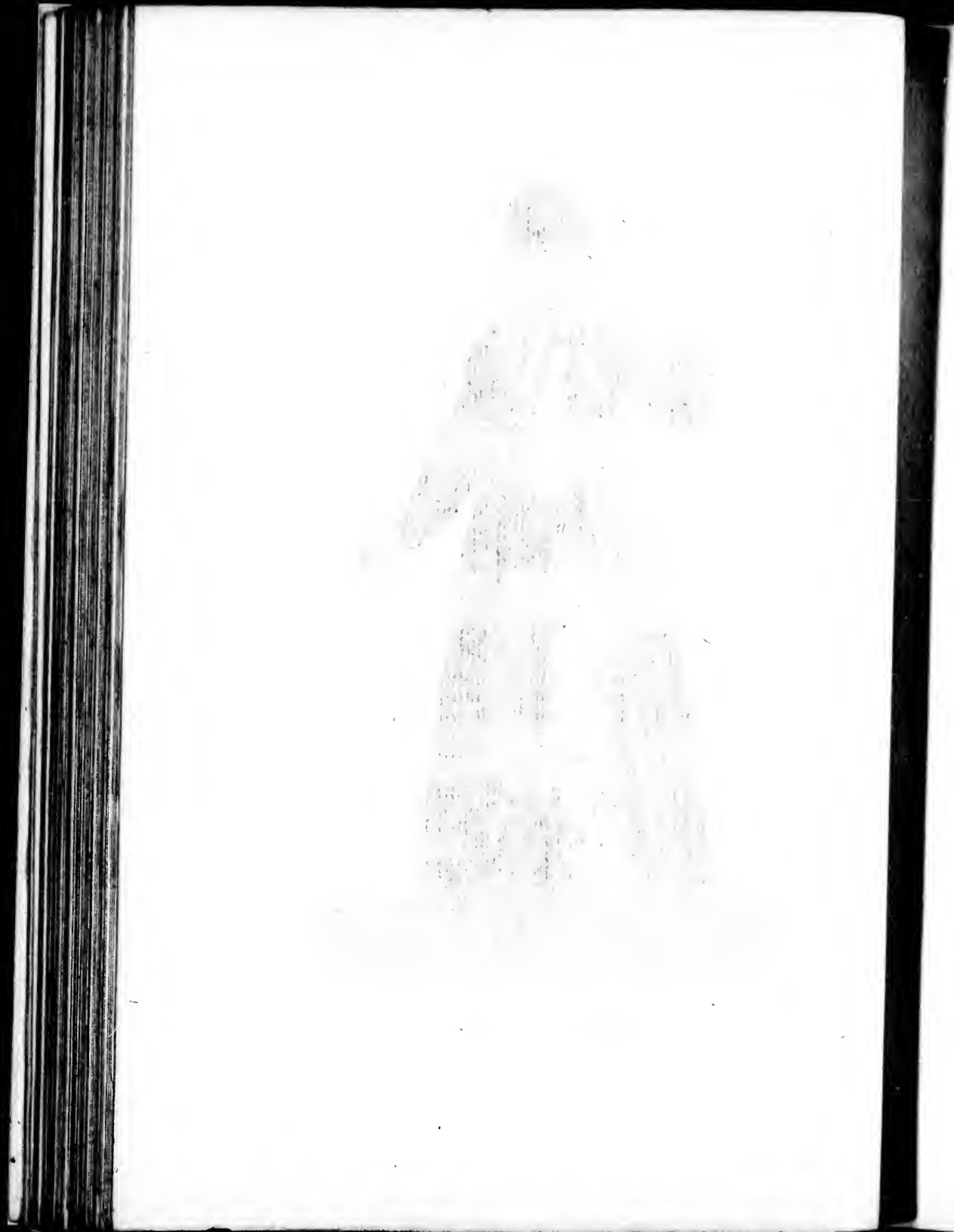
semble  
es gar-  
ouvrent  
quand  
bonnet  
andes ;  
épaule  
descend  
ciennent  
quilles ,  
ilà tout  
est , fans

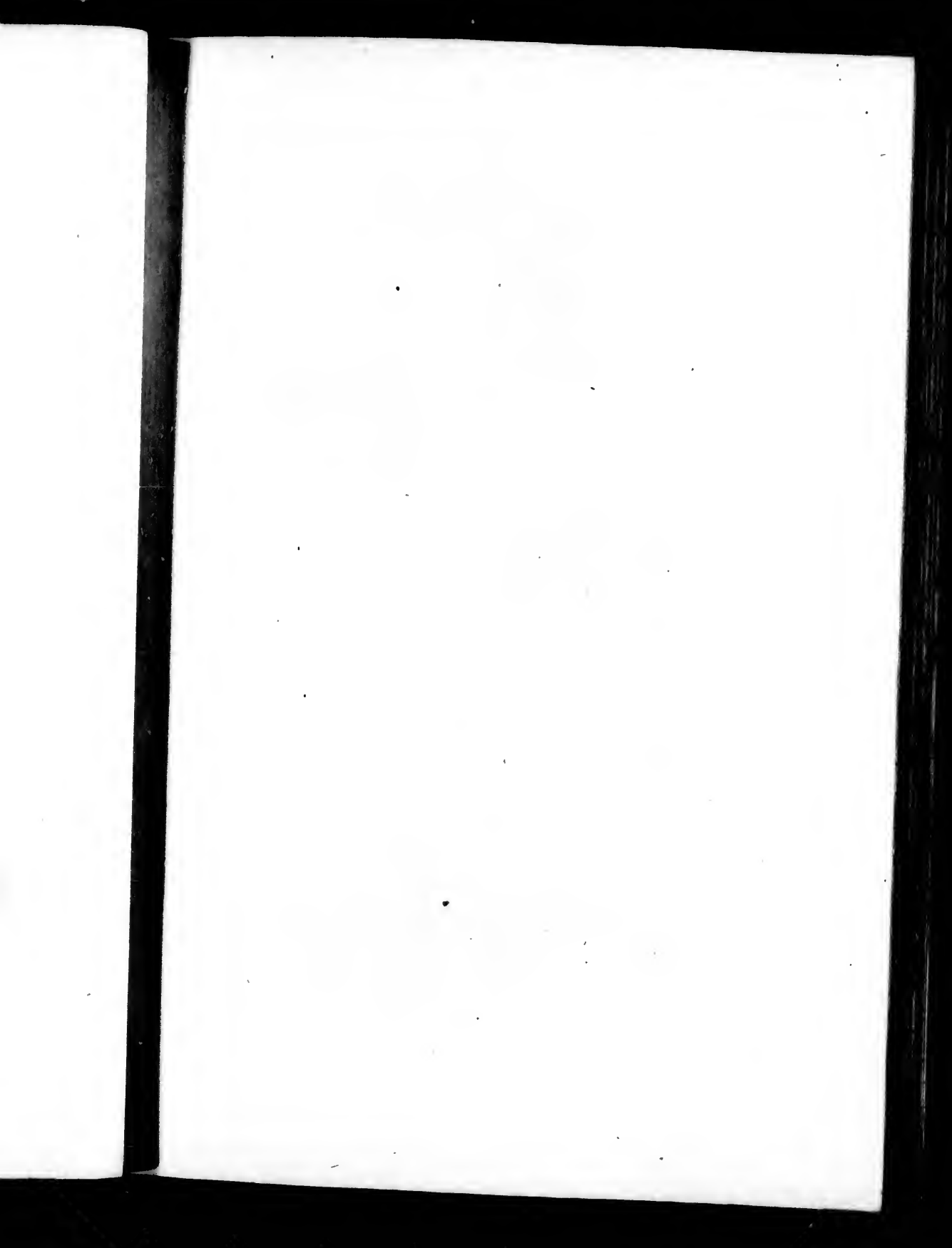
*liakie.*



*Kirguisienne.*









*Kirgise a cheval.*









# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

*D E S K I R G U I S E S .*

C E n'est pas dans les Traités volumineux de nos Publicistes systématiques qu'il faut étudier l'origine & les progrès de la Société civile. L'état présent des choses dans les contrées policées ne peut servir d'induction pour juger du passé. Ceux qui se destinent à la science diplomatique, devroient préalablement faire un cours pratique chez les Nations demi-sauvages éparfées encore sur plus de la moitié du globe connu. Le Philosophe, dont Genève s'honorera à jamais, transporté parmi les *Kirguises*, y eût peut-être corrigé plusieurs chapitres de son immortel Contrat Social.

Quarante *Nogais*, (1) mécontents, désertent leur patrie & se retirent dans le grand désert de la Sibérie. Commandés par la nécessité, le vol des troupeaux & l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître & craindre sous le nom des *quarante Garçons* : & dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable & importante. Rome n'eut point une source pure : mais la même cause produisit des effets tout

---

(1) Voyez l'article de ce Peuple.

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de *Kirguis* a été différemment interprété. C'étoit ainsi, dit-on, que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs dont nous donnons ici l'abregé historique. Mais leurs voisins, qui avoient & ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que *Kirguis* est un mot Tatar qui signifie un homme de rien. C'est le synonyme de notre expression injurieuse *Manant*.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des Nations soumises à son Sceptre Impérial. Leur vie vagabonde les conserve indépendans; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs; tant qu'ils sont vaincus, on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'Empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passèrent du côté des *Turkoslans*. Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Soongariens. Mais en 1643, la Horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve *Ob*, ce peuple s'est divisé en trois Hordes; la grande, la moyenne & la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, & sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 Cavaliers, tout-disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces Hordes, gouvernée par un Kan, & renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en *Oulouffes* ou Sociétés de plusieurs familles d'une souche

---

DES KIRGUISES.

---

commune ; & chaque Horde peut bien être évaluée à 30000 cabanes ou familles.

Les *Steppes*, ou les déserts qu'habitent les Kirguises de la moyenne & de la petite Horde sont immenses, & s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jusqu'au Sarasou ; & du nord au midi, depuis le fleuve Oui jusqu'à la mer Caspienne. On ne trouve dans cette vaste solitude que des sables & du sel. Le Voyageur n'y rencontre point de forêts pour se reposer, ni d'eau fraîche pour ses besoins.

C'est à Orenbourg que se passent les Traités entre l'Impératrice de Russie & les Kans des trois Hordes Kirguises. Mais ces négociations ont rarement leur plein & entier effet, malgré les *Ananati* ou Otages donnés d'un côté, & les présens prodigués de l'autre part.

Les Kirguises ressemblent, pour l'air du visage, aux Tatars de Kafan. Leur regard est aussi vif, sans être farouche. Si leurs yeux sont plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occasionnée par la neige éblouissante qui couvre le sol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être soit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaisirs & à toutes les aïssances tant recherchées par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne sont point féroces, pour le plaisir seul de l'être. Leur existence précaire, & les préjugés nationaux pervertissent en eux les inclinations les plus louables, & même les plus douces.

Les femmes Kirguises sçavent parfaitement tenir un ménage. Les Esclaves que font leurs maris ont beaucoup

---

## M Œ U R S E T C O U T U M E S

---

à se louer d'elles. Sensibles & compatissantes, elles adouci-  
cissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la capti-  
vité, & souvent elles fournissent des moyens d'évasion,  
quoiqu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une  
bonne action les rend aveugles sur les dangers & les  
mauvais traitemens auxquels elles s'exposent. Nous  
aimons à croire que leur caractère obligeant est tout-à-  
fait dénué de motifs étrangers. Réservez nos soupçons  
pour les peuples d'une civilisation plus avancée.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises.  
Peu d'entr'eux sçavent écrire leur langue qu'on croit  
être un dialecte Tatar.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse Noblesse, &  
se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle  
il n'est point du tout question des femmes; sans doute  
parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjudgée  
au plus offrant. Le Prince régnant s'appelle *Saltan*. C'est  
ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême,  
parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste cet  
inconvenient n'a aucune suite. Car l'autorité du Kan  
ou Chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les  
revenus de la Couronne ne sont point fixes; & les  
Ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel.  
Le peuple ne paie que quand il lui plaît. C'est au *Saltan*  
à se faire aimer, s'il veut être obéi. Ce régime politique  
doit nous paroître bien extraordinaire.

Quand le Prince & les Chefs de la Nation ont opiné  
pour la guerre, tout n'est pas fait; il faut encore y faire  
consentir chaque individu du peuple: dans une expé-  
dition, il est permis à chaque Soldat de quitter l'Armée:

---

## DES KIRGUISES.

---

quand il est las de combattre, & de s'en retourner au sein de sa famille consommer le butin qu'il a fait pour sa part sur l'ennemi. Il arrive de-là que les guerres ne sont pas si longues, & qu'elles ne dépendent pas du caprice ou de l'opiniâtreté des chefs. Leur tactique est encore loin de la perfection; ils manient gauchement nos armes; avec leurs égaux, ils sont braves; & prudents avec les autres.

A la peine du talion, leur Justice distributive a substitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'est évalué que vingt brebis. La perte des oreilles est sans prix; il faut se soumettre à l'arbitrage du Juge, si l'on n'est point condamné à la discrétion du plaignant. La mutilation n'est comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les Parties nobles, est un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant sept fois sa valeur, Si ce code n'annonce point de génie dans le Législateur, il fait au moins l'éloge de sa droiture & de son humanité. Nos Jurisconsultes haufferont les épaules de pitié; mais que diroient d'eux les Kirguises, si on leur apprenoit qu'en Europe on punit de la corde le larcin d'un lacet.

Le terrain qu'ils habitent se refusant aux travaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entiers à la vie pastorale & nomade. Le soin des bestiaux fait leur unique occupation. La chasse & la pêche leur servent d'amusemens. Ils changent de contrées selon la saison, emportant avec eux leurs barraques; leurs chameaux se chargent de tout le ménage. Ce quadrupède est leur

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

principale ressource. Ils boivent leur lait , se nourrissent de leur chair , se couvrent de leur laine fabriquée en camelot ; & leur peau sert à faire de grandes outres à lait : mais la chair de brebis est le mets favori des Kirguises , grands mangeurs.

Pasteurs désœuvrés & riches , la plupart des Kirguises ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faux dans une pièce de foin leur content des sueurs ; ils sont obligés de se procurer par échanges tous les ustensiles qui sortent de la forge.

Les paisibles occupations de la bergerie , & l'antipathie pour toute main d'œuvre qui exige de la force , annonçeroient un peuple pacifique & doux. Du moins nos spéculateurs politiques l'augureroient ainsi. Mais l'expérience renverseroit toutes leurs idées. Cette peuplade de Pasteurs réunit en elle tous les contraires. Ces Bergers , si mous au travail , sont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y a le plus à risquer sont ceux qu'ils choisissent de préférence ; & la gloire d'un Kirguise consiste à ramener dans ses foyers le plus grand nombre de prisonniers. Son triomphe est au comble , quand parmi son butin , il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage est pour eux la plus noble des passions ; & ils sont confister l'honneur à déconcerter toutes les mesures que prennent la Russie & les autres Nations voisines pour arrêter leurs incursions.

De telles mœurs sembleront bien étranges : cependant c'étoient en partie celles de Sparte ; le génie de Lycurgue respire tout entier parmi les Kirguises. D'ailleurs , il faut avouer qu'un peuple qui se procure à main

---

DES KIRGUISES.

---

année, & en plein jour, les aïfances de la vie dont le sèvre le climat qu'il habite, est peut-être moins coupable que ceux-là qui, parmi nous, commettent lâchement dans l'ombre, des larcins dont ils peuvent se passer. L'ufure dont le pauvre seul porte le poids, est fans doute un crime plus grand que le brigandage exercé courageusement sur plusieurs Marchands réunis en caravanes.

Ce caractère entreprenant est une fuite de la noblesse de leurs sentimens : l'esprit de servitude leur est tout-à-fait étranger. Indépendans au dehors, les Kirguifes veulent encore l'être entr'eux.

Le besoin qui commande ailleurs tant d'actions viles, la nécessité qui, dit-on, justifie tout, ne peut faire résoudre un Kirguife à servir son semblable. Un Kirguife ne sauroit comprendre comment on peut être le valet de son égal. Le pauvre se croit riche, tant qu'il est libre. Et le riche ne commande qu'aux esclaves qu'il a faits par le droit du plus fort. Les premiers de la Nation ont une Cour, comme nos Grands Seigneurs ; mais les Courtisans du Saltan lui-même sont tous de la classe des esclaves. Un Kirguife ne s'abaisseroit jamais à jouer ce rôle chez celui qu'il a bien voulu nommer son chef, mais dans lequel il ne prétend pas trouver un maître. La Nation Kirguife est comme une famille de frères, dont le Kan est l'aîné. Aussi chacun d'eux se met-il dans le cas de n'avoir jamais besoin des secours de son compatriote. Les services qu'ils se rendent sont toujours réciproques. Un Kirguife indigent accepte fans rougir le superflu du riche, parce qu'il donne en échange des soins à ses

---

## M Œ U R S E T C O U T U M E S

---

troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnoissance ne dégénère en servitude, ni la bienfaisance en despotisme ; l'on ne consent à recevoir aujourd'hui, que dans l'espoir de rendre demain. Tout est réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont semé dans la saison de l'abondance. L'esclavage n'est rude que chez un peuple esclave : chez les Kirguises, ce ne sont pas les mauvais traitemens qui font déserter leurs prisonniers ; ils sont regardés comme de la famille du Maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne servent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, si celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils sont bons maîtres, autant sont-ils ennemis implacables.

Ces détails, qu'on seroit tenté peut-être de regarder comme un jeu de l'imagination, nous sont attestés par de sages observateurs envoyés par le Gouvernement Russe pour faire la description fidelle des Peuples soumis à la Couronne.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguises, sur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Russie. Leurs tentes portatives sont plus ou moins riches, plus ou moins ornées ; mais toutes sont propres & commodes. Les Grands ont des *Yourtes* destinées seulement à l'habitation des femmes & de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre ; & où l'on ne brûle que de la fiente séchée des bestiaux, il n'est pas rare de voir étendus des tapis de Perse. Les parois de l'intérieur sont assez souvent garnis d'étoffes de soie. Les menus meubles sont rangés tout autour avec  
beaucoup



---

## DES KIRGUISES.

---

beaucoup d'ordre ; les armes & les harnois sont suspendus aux côtés. A toutes nos vaisselles plates dont ils ont connoissance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles sont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrain, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui seul, dresse plus de mille tentes.

La propreté la plus scrupuleuse fait le principal affaionnement de leurs mets simples & peu recherchés. Ils observent dans leur comestible les préceptes du Coran. La chair de brebis est leur nourriture d'Hyver. Ils réservent les jeunes agneaux pour la Cour de Saint Pétersbourg. En été, ils ne mangent guère autre chose que du *Koumiss* ; c'est du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats de plus, tels que des racines sauvages, des farines & divers laitages. Ils font aussi usage de bouillons, résultat de la grande quantité de viande qu'ils consomment. Ils sont fort frians de graisse, de suif & de beurre. Ils composent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens bestiaux. Du reste, l'appétit ne leur manque jamais, & n'a pas besoin d'être excité. Une brebis toute entière suffit à peine au repas de quatre Kirguises.

Le koumiss, l'arrak ou l'esprit de lait, & le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoises, ou à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis ; & ils se passent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs & les Romains se passaient à

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

table le même vase à boire. Mais leur grande jouissance est de fumer en nombreuse compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne provision de tabac est ramassée dans une petite fosse ; alors chaque fumeur, couché par terre, & la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loisir de la fumée qu'il aspire, & perd délicieusement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hospitalité avec plaisir ; ils ont un usage pour faire honneur aux convives assis à leur table, qui ne seroit pas du goût de tout le monde ; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux Grands de sa Cour : c'est de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts ; espèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur générosité, doivent leur marquer de la confiance. Qui se remet entre les mains de l'un d'eux n'a pas besoin d'autre escorte pour traverser la Horde en sûreté.

Ce n'est pas par de grands airs que les premiers de cette Nation se distinguent du reste. Un ton impérieux, une démarche altière seroient hués par le peuple. Les Grands n'ont point le pas sur les petits. Tous marchent de front & sur la même ligne. Les plus riches ont nécessairement une suite plus nombreuse en esclaves & en troupeaux ; mais ils se donnent bien de garde de se prévaloir d'un avantage que les mêmes circonstances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent se place où il se trouve, & prend le haut bout indifféremment ; tout le monde met à la

---

DES KIRGUISES.

---

fois la main au même plat. Les Anciens & le Kan sont les seuls objets de la déférence publique. Un Kirguise à cheval met pied à terre quand il rencontre son Saltan, le salue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genouil devant lui.

Leur commerce ne se fait que par échange; ils ne possèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur suffit pour se procurer tout ce qui leur manque. C'est à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, sur-tout des rouges, des étoffes & des mouchoirs de soie, des bottes toutes prêtes à leur usage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes disposées d'avance, des perles de verre, des bagues & autres bijoux.

Ils achètent aussi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voisins: & ils ont la liberté d'en posséder quatre, sans compter les concubines. Mahomet, dont ils suivent le code religieux, l'a permis ainsi. Mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux sur toutes les autres beautés. Les Kirguises sensuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaisir & d'en prendre. Elles possèdent, dit-on aussi, le secret de se conserver au-delà du terme (hélas! si court) la fraîcheur de la première jeunesse. Les femmes de Perse ont peut-être plus d'éclat; mais ce sont des fleurs qui passent vite, & qui n'ont qu'une saison. Aussi abandonne-t-on celles-ci aux Esclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier est de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux ou un esclave & une cuirasse. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres,

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

& d'une valeur bien au-dessus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à peu près comme chez les Tatars de Kafan. (Voyez leur article.)

La gloire d'un mari est d'être souvent père. Une épouse stérile perd tout son crédit, & les concubines sont plus considérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux & les grandes choses qu'on en attend. On les appelle : le *Héros* ; le *Puissant Ami*, *Dost Hali* ; *Témir Ir*, l'*Homme de Fer* ; *Erali*, l'*Homme élevé*, &c.

Si les déserts qu'habitent les Kirguises sont rebelles à toute culture, ils ont du moins l'avantage de laisser respirer un air pur & dégagé de toute vapeur malsaine. Cette circonstance, jointe à la simplicité de la vie qu'on y mène, & au caractère insouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortège des maladies. Celle de Vénus y a pourtant pénétré. On la désigne sous le nom de *Kouroufastan* ; & ils la croient un présent du diable. Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans ; & sur la fosse, creusée peu avant, ils élèvent un amas de pierre ou dressent une lance.

Assez souvent les mères en pleurs viennent déposer le berceau de l'enfant que la mort arrache de leur sein. Un petit drapeau noir, arboré sur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt est mis en pièces, & les morceaux en sont distribués à ses amis pour les garder en sa mémoire. Les Riches & les Grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque personnage sanctifié. Ce qui s'appelle *reposer avec des ossemens blancs*, Quand on passe devant

---

## DES KIRGUISES.

---

la tombe d'un parent ou d'un ami, il est d'usage de le saluer, de lui adresser la parole, de converser avec lui, & de déposer sur la pierre sépulchrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque Ouliss ou Tribut de familles consacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'est alors, ainsi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'est alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, & sur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas ! (s'écrient celles-ci), » c'étoit bien le mari le plus tendre » & en même temps le plus fidèle de la Horde. Il étoit » sage, & sa sagesse ne nuisoit point à sa générosité. Qu'il » avoit bonne grace sous la cuirasse du guerrier ! A cheval » il avoit le port d'un Héros. Mais il n'en étoit pas plus » fier. Comme il prenoit soin de nos troupeaux ! Il s'enorgueillissoit du nombre de ses esclaves ; mais ses esclaves » vantoient par-tout les bontés de leur Maître. Les plus » vives caresses, c'est à moi qu'il les réservoir toutes. » De vils bestiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma possession. Il exposa sa vie, pour mériter mon cœur & » pour obtenir ma main, &c. »

Les Kirguises ont des Prêtres & des Magiciens, & sçavent à peine en faire la différence. On leur parle souvent du *Koran* ; mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu seulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Allu* ; mais ce n'est qu'un mot pour eux qui peut servir par fois à les contenir, mais dont plus souvent encore on abuse pour les tromper. L'histoire religieuse des Kirguises peut convenir à bien d'autres Peuples.

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

Les Kirguifes s'habillent à l'Orientale. Les hommes se rasent la tête & laissent croître la moustache & une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chausses sont fort amples. Les talons de leurs bottines sont hauts & aigus, & les souliers de ces bottines se terminent en pointe aussi. Les semelles sont garnies de clous. Les coutures en sont souvent brodées en or. Les chemises, d'un assez rare usage chez les Kirguifes, sont remplacées par leurs *Yegda*, juste-au-corps légers & longs qu'on porte sur la peau, & sur le patron desquels est un autre vêtement de dessous fait d'étoffe de soie, & qu'on nomme *Tschapan*. Par-dessus on passe un *Tschepko*, habit à manches larges, terminées en pointe. Plusieurs, en place de ceinture, portent le ceinturon du sabre, dans lequel on serre la bourse à tabac, la pipe, le briquet, & un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée & pointue qu'ils portent sous le bonnet qui représente un cône. Ce bonnet a des ailes qui couvrent les joues & qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle; le sommet est ordinairement garni d'une houpe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la chine, de drap rouge, d'étoffe de soie, & même d'or & d'argent. Les habits de dessus sont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguifes ont à cœur la parure de leurs chevaux, & leurs donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chasse, ils portent des hauts-de-chausse si longs qu'ils montent jusqu'aux épaules, & si amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en sorte que de loin, on prendroit un Kirguise, ainsi vêtu, pour une culotte ambulante.

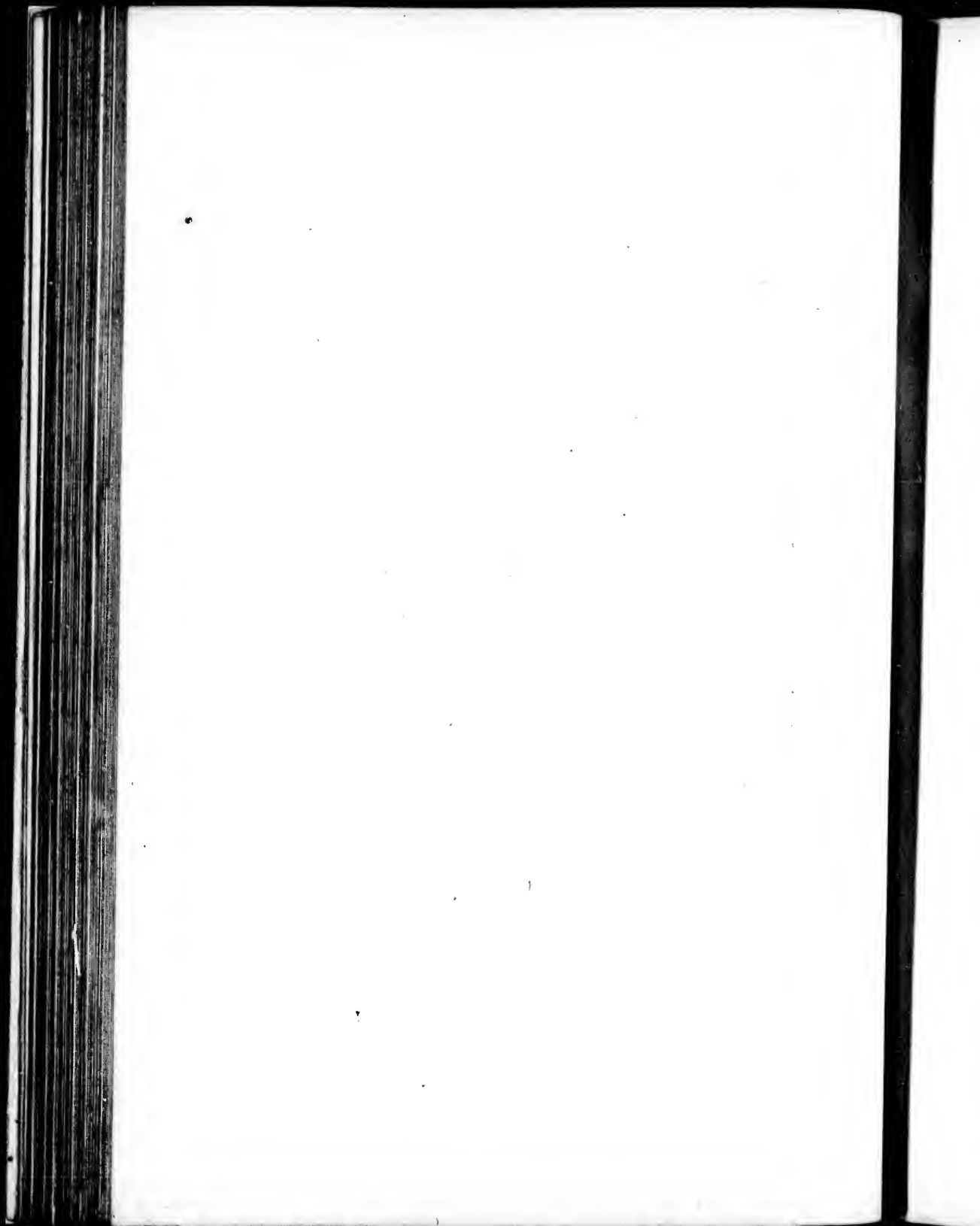
---

## DES KIRGUISES.

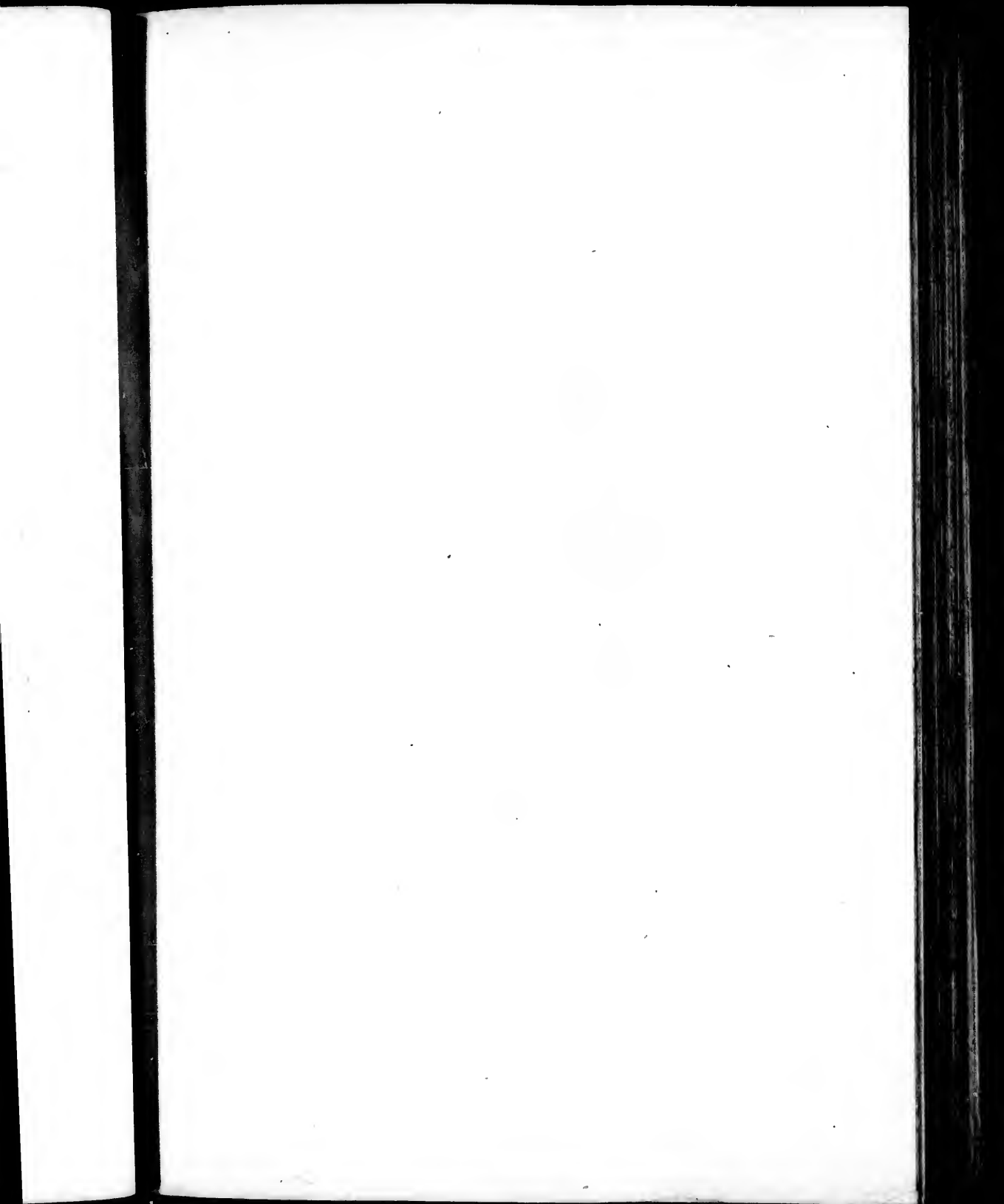
---

L'habillement des femmes ressemble tout-à-fait à celui des femmes Tatares de Kafan. Mais leur manière de se coëffer leur est parriculière. Leur *Kouirouk* est un ornement que les Kirguisiennes mettent dans leurs cheveux ; c'est une pièce large , garnie de houpes & de perles de verre. Le voile est leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes , au-dessus du commun sur-tout , se couvrent d'une espèce de turban fort élevé , d'une étoffe assez ample pour faire plusieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguisiennes mettent leurs cheveux en plusieurs tresses. Les Saltanes , ou les Princesses & Filles notables de la Nation se distinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumagè , qui est fort beau , s'élève par-dessus la tête en forme de cône. Les femmes riches , ou de haut parage , font usage d'habits de soie ou de drap fin. Le velours est fort commun dans la garde-robe des Dames Kirguisiennes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures , des galons & des ganfes d'or.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Kirguisiens.*







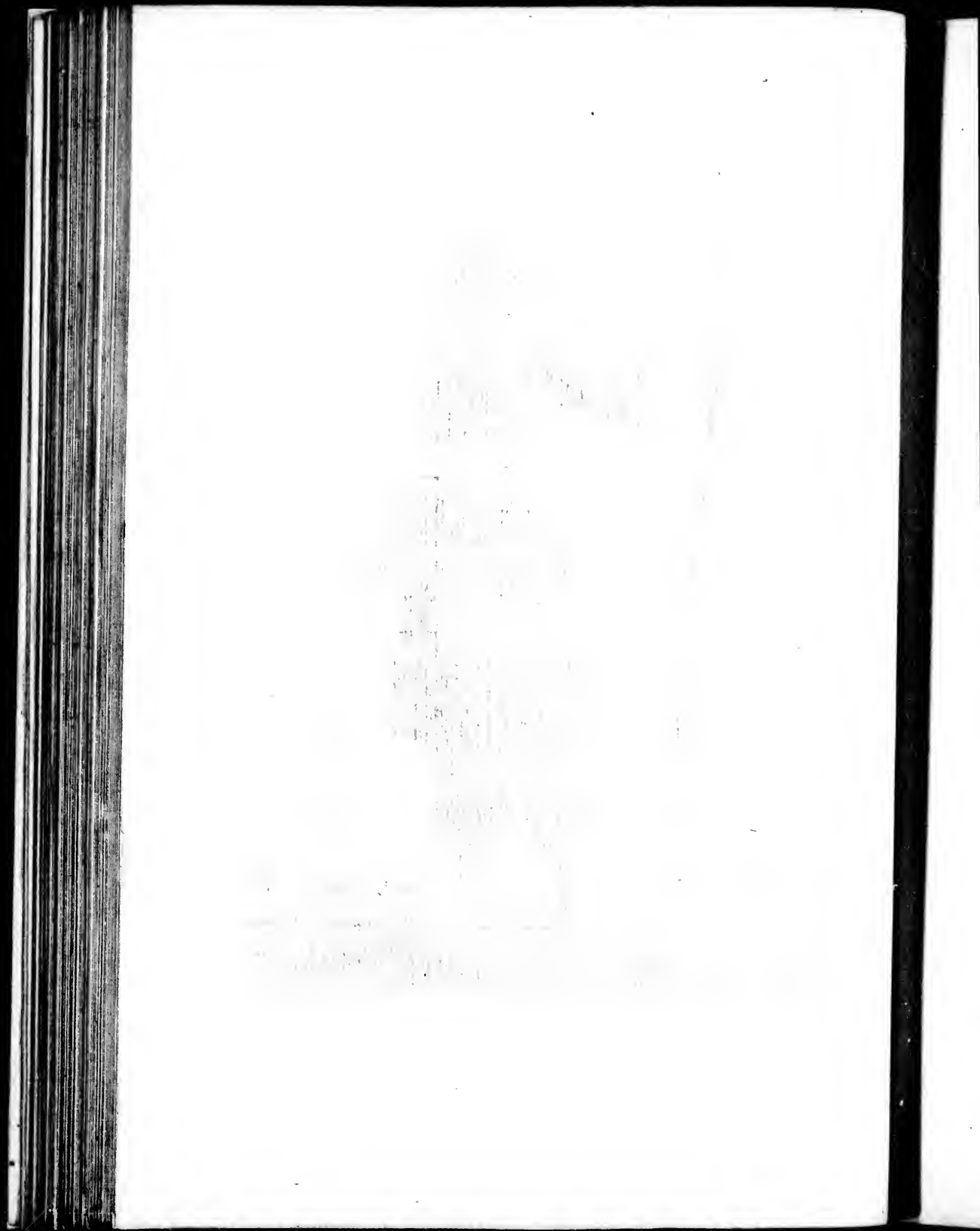


*Desrais del.*

*Micelle sculp.*

*Homme Tachoukotske /*

*sculpt.*





# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

D E S

## T S C H O U K O T S K E S .

**V** E R S le nord-est de la Sibirie, entre la mer glaciale & l'océan septentrional, depuis les fleuves Anadir & Kolyma, s'élève un long promontoire dont le sol marécageux & stérile, dégarni de bois & couvert de roches, offre l'aspect le plus triste, & qui loin de permettre à l'Européen d'y séjourner, lui interdit même les facilités d'y voyager. Le jour s'y refuse pendant l'hyver, & l'hyver y occupe les trois quarts du cercle de l'année. Cette contrée inhabitable n'est cependant pas déserte, & renferme une Nation assez nombreuse, dont le caractère est parfaitement conforme à la rudesse du climat. Les Tschoukotskes, d'une commune origine avec les Koraiks, forment un Peuple indomptable & le plus sauvage de tous ceux de la vaste Sibirie. Vaincu souvent, mais toujours libre, son nom grossit la liste des sujets de la Couronne Russe; mais on ne doit pas encore se flatter de pouvoir le faire entrer dans leur dénombrement.

C

On ne fait presque rien de cette Horde inabordable qui s'ignore elle-même. Elle a retenu quelque chose des mœurs des Koraiks, mais en les poussant à un degré extrême. Elle est divisée par familles, sans aucune subordination. Seulement le plus riche ou le plus adroit a une sorte de prépondérance sur ses voisins, mais se garde bien de l'affecter. Plusieurs d'entr'eux n'ont pas même de huttes, & choisissent pour leurs demeures des antres à l'entrée desquelles ils suspendent des peaux de rennes en guise de porte. Privés de fer & de poterie, les ustensiles de leur ménage sont en cuir, en bois, & en pierre grossièrement façonnée. Rien de plus grotesque que l'ensemble d'un Tschoukotke armé de son arc, de sa fronde, d'une pique garnie d'os pointus & d'un couteau ou éclat de rocher tranchant, passé dans sa ceinture. Le reste du costume n'est, pour ainsi dire, que la charge de celui des Koraiks. Cette caricature devient tout-à-fait complete, si on représente ce Sauvage hyperboréen assis dans son *baïdar*, nacelle faite de côtes de baleine, recouvertes de peaux de chien de mer, & ayant la forme d'une bourse attachée autour du corps. Ce *baïdar*, étroit & applati, est ordinairement long d'environ deux brasses.

La seule richesse de ce Peuple consiste en rennes. Les troupeaux de dix mille pièces ne sont pas rares, & on en voit de cinquante mille. Ils se nourrissent de toutes sortes de viandes plutôt boucannées que cuites. Ils aiment sur-tout le boudin, qu'ils mangent seulement fumé. L'eau

est leur boisson journalière. Leur liqueur favorite est une décoction de champignons enivrans. Il fait si chaud dans leurs tanières d'hiver, que les femmes y séjournent toutes nues; & souvent cependant on n'y a pour feu que la flamme d'une lampe remplie d'huile de poisson. La mèche est faite de mousse. Il est vrai qu'ils sont très-aguerris contre le froid. Le meurtre & le vol ne sont des délits qu'entre les membres d'une même race. Hors de sa famille, tout est permis & même autorisé. On trouve un mariage bien assorti, quand un jeune-homme fameux par ses brigandages épouse une fille connue par ses larcins. Mais s'ils n'ont point de générosité & de retenue dans leur conduite envers leurs voisins rivaux; ils n'en sont pas moins hospitaliers, & l'étranger paisible qui les visite en est reçu comme un frère. Ils tuent pour faire faire bonne chère à leur hôte le renne qu'ils se seroient refusé à eux-mêmes dans leurs plus pressans besoins. Ils poussent plus loin leur bienveillance. A la fin des repas, on offre aux convives, pour dessert, les dernières faveurs de sa femme ou de ses filles. Les Espagnols devroient voyager chez les Tschoukotskes.

Ces Barbares si complaisans jurent par le Soleil; & dans leurs traités, donnent leurs Prêtres pour ôtages. Ce trait de politique & de sagesse n'est pas encore venu à l'esprit des Nations éclairées de l'Europe. Leur Religion est toute matérielle. Peu inquiets de l'autre monde, peu attachés à celui-ci, le suicide leur offre un port

---

#### 4 MŒURS ET COUT. DES TSCHOUKOTSKES.

---

commode dans lequel ils se jettent au premier coup de la tempête. Il sera difficile de rendre esclave une Nation qui préfère la perte de la vie à celle de la liberté.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Tschoukotskes.*



—  
—  
coup  
une  
de la

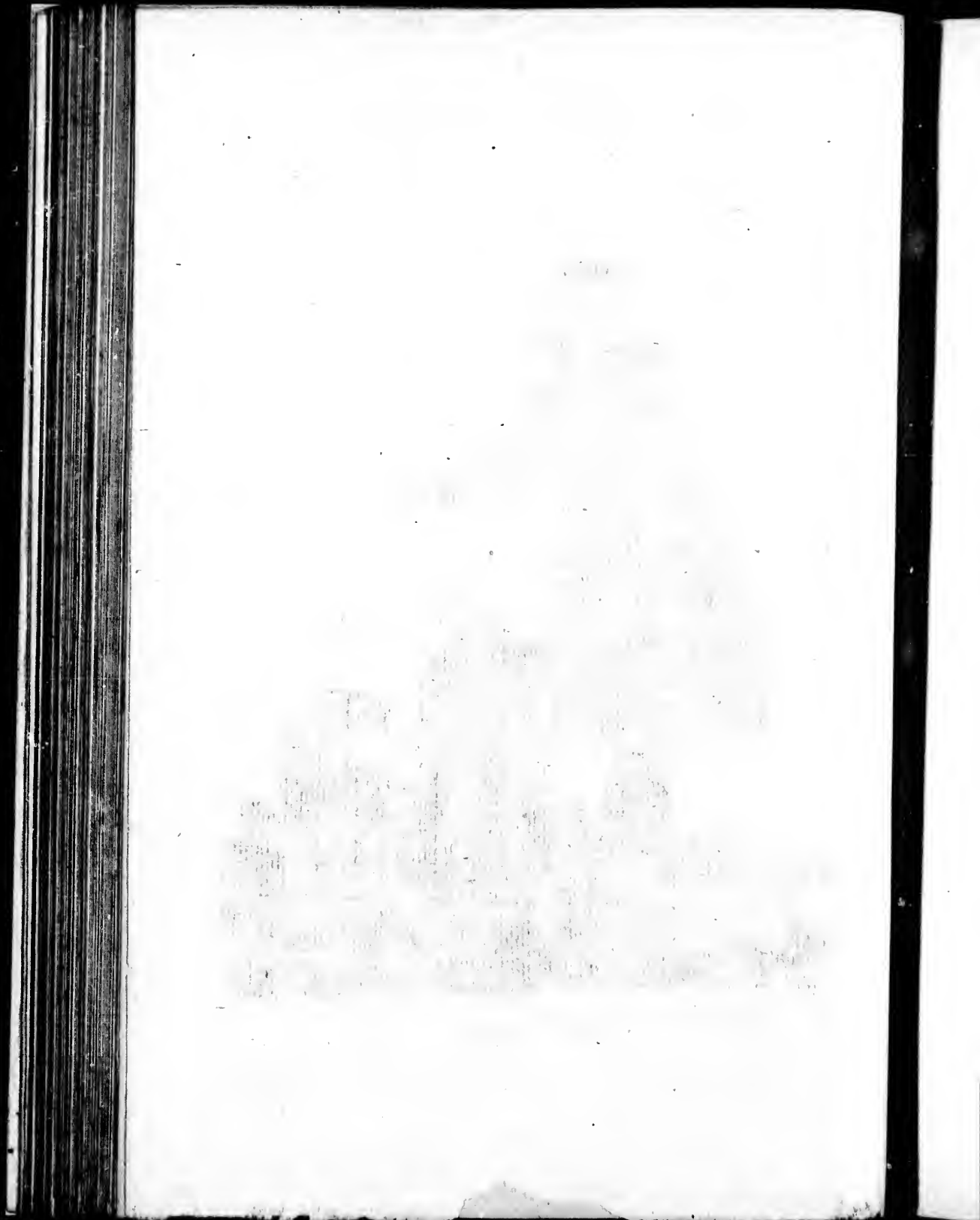
s.



*Journal del. Minnie only.*

*femme Samojede en habit d'Été.*

*Small sculp.*








Homme Samojede.

Desrus del. Bisselle sc.

del. Brevetto





  
**M Œ U R S**  
**E T C O U T U M E S**  
**D E S S A M O Y E D S .**

**L**ES Samoyeds forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées & se croisant difficilement. S'ils étoient moins errans , & s'ils avoient des mœurs plus douces , ils nous retraceroient parfaitement la vie Patriarchale de nos premiers ancêtres. Ne connoissant que les liens du sang , on n'a pas encore pu leur faire contracter de pactes sociaux. Ils sont trop jaloux des usages de leurs pères , pour espérer d'en faire des Citoyens soumis à une constitution politique. L'attachement à leurs familles n'est pas propre à allumer en eux l'amour pour une Patrie. Et pourquoi les tireroit-on de cet état mi-toyen entre la nature & la civilisation ? Si quelque puissance voisine entreprend de les mettre au niveau du reste de leurs semblables , du moins que ce ne soit pas pour leur faire regretter leur état primitif. Ceux d'entr'eux qui se sont laissés un peu apprivoiser , n'y ont pas encore gagné ; du sein des villes on les a vu tourner les yeux vers leurs cabanes enfumées. Deux députés de cette Nation vers le Czar, Pierre I , s'en retournèrent fort ennuyés de leur séjour à Moscou ; & en s'en allant , ils plaignirent sincèrement leur Souverain d'habiter un autre pays que le leur. D'après cela , s'il est des hommes malheureux sur la terre , il faut les envoyer prendre une leçon de bonheur chez les Samoyeds.

Une existence errante & solitaire laisse peu de monumens ; & sans quelques chansons domestiques , cette peuplade seroit absolument nulle pour l'Histoire. Un Observateur Philosophe qui pénétreroit dans ces déserts froids & sauvages , & qui en suivroit pour ainsi dire les habitans à la piste , pourroit tirer parti des foibles traces qu'ils laissent après eux sur leur passage , & nous fournir quelques Mémoires importans & curieux. Mais l'intérêt calcule autrement. La connoissance & l'amélioration des hommes ne l'occupent guère ; il leur préfère une spéculation lucrative sur les productions du pays. On ne s'est pas encore informé de l'Histoire des Samoyeds , mais bien de la qualité des fourrures qu'on peut tirer d'eux. Les Couronnes limitrophes se bornant au tribut que ces hordes demi-sauvages veulent bien leur payer , n'ont pas porté leurs vûtes plus loin. Doit-on en féliciter les Samoyeds ? Ils doivent peut-être leur tranquillité à leur indigence ; s'ils avoient eu l'or du Pérou , ils n'auroient que trop figuré dans les annales du monde ; & leur nom , comme celui des Mexicains , y auroit été inscrit plus d'une fois en caractères de sang.

*Samoyèdxi* est le nom Russe de ces peuples mal-connus , & c'est une injure ; il signifie des gens qui se mangent les uns les autres , des Crudiphages. Ils s'appellent autrement entr'eux , & se désignent sous la dénomination *Ninetz* , hommes , & *Ghosowo* , mâles. Les Samoyeds se distinguent en Européens & en Asiatiques ; ils habitent , ou plutôt ils fréquentent une étendue de pays , depuis le 65 jusqu'au 75 degré de latitude septentrionale ; c'est-à-dire la partie la plus froide & la plus stérile de tout le globe terrestre.

Plus nombreux que les Ostyaks , leurs voisins , ils se partagent entr'eux en branches ou races ; & chaque race est

divisée par familles. Comme ces races communiquent peu, & se mêlent difficilement, il en est résulté une langue composée de plusieurs dialectes différens. Voltaire prétend qu'il n'y a aucun terme dans leur idiome pour exprimer le vice & la vertu. Il ajoute que le sentiment seul les dirige. C'est plutôt l'instinct.

Ils sont d'une taille moyenne, rarement au-dessus de cinq pieds & au-dessous de quatre. Ce ne sont pas de beaux hommes; & si l'on nie l'influence du climat sur l'existence morale d'un peuple, on seroit obligé de l'accorder du moins sur sa constitution physique. Le règne animal y est aussi contraint, aussi peu avancé que le règne végétal. Les arbres y sont plutôt de foibles brossailles; & les hommes n'y paroissent qu'ébauchés: ils ont à peine de la barbe; leurs cheveux noirs ressemblent à des soies; & ils s'épilent le reste du corps où ils apperçoivent des traces foibles & rares d'un tempérament robuste. Les femmes, plus petites que les hommes, ont la taille plus fine & les traits plus délicats. Mais la beauté est une fleur qui leur est interdite. Les roses sont trop tendres pour s'épanouir sous la neige. Une jolie Samoyede seroit un écart de la nature; & la nature en fait bien rarement. Elles ont peu de gorge & leur sein est applati. Des Voyageurs disent que leur mammelon est d'un noir d'ébène. Nous remarquerons, pour les Amateurs, qu'elles ont de très-petits pieds. Nubiles de très-bonne heure, on voit des mères de onze ans. Mais pour être précoces, elles n'en sont pas fécondes davantage, & cessent de l'être à trente ans.

Moins voisins des Russes que les Ostyaks, les Samoyeds n'en ont conservé que plus de liberté. Quoiqu'ils montrent beaucoup d'indifférence, ou si l'on veut d'apathie, ils sont doués, ou plutôt affligés, sur-tout les femmes, d'une irritabilité de nerfs

surprenante. On remarque cette incommodité chez tous les peuples du Nord. Ce phénomène peut être attribué au climat & aussi à l'éducation superstitieuse qu'ils reçoivent. On berce l'imagination des enfans de fantômes qui frappent leur cerveau, dans un âge où tout s'y imprime facilement ; & leurs fibres en conservent la vibration que le moindre objet inattendu suffit pour mettre en jeu.

Pierre-le-Grand leur a abandonné la répartition du tribut qu'ils payent à l'Empire de Russie d'assez bon gré & comme par habitude. Le peu d'importance de cette imposition en fait la garantie. Elle ne consiste qu'en quelques pelleteries ; & en effet, que demander à une peuplade qui n'a rien, & qui ne peut que gagner à changer de Patrie, si on leur faisoit quelque violence. D'ailleurs, ils ne savent ce que c'est qu'une couronne : si leur nom est enregistré dans les archives de la Chancellerie Russe ; ils seroient fort embarrassés de dire à quelle puissance ils sont soumis. Ils ne reconnoissent entr'eux ni Prince, ni Maître, ni Juge. Le plus ancien père de famille commande à sa race, & exerce une sorte d'autorité. Heureux, s'ils ne réservoient pas une partie des hommages qu'ils leur rendent, pour des Prêtres-Magiciens en qui ils ont une confiance peu méritée.

Chez un peuple Nomade, sans lettres, sans instruction quelconque, les conventions ne peuvent se faire par écrit. Les Samoyeds, ainsi que les Ostyaks, ont imaginé une forme de contrats qu'ils ne peuvent éluder, sans qu'il ne leur en coûte ; comme dit le peuple ; ils se font aux mains des brûlures, qui leur servent de signatures. Les parens d'une même famille, ou d'une même race, conviennent aussi de plusieurs caractères, qu'ils tracent sur leurs mains en même temps que sur la neige & dans le sable pour se reconnoître, au

besoin , & pour se rallier dans leurs courses & dans leurs chasses.

Leurs barraques d'hiver sont à demi enfoncées dans la terre , & ne consistent qu'en plusieurs perches attachées par le bout & couvertes de la dépouille des Rennes. Les Rennes sauvages leur fournissent la nourriture la plus ordinaire & la matière de leurs habillemens , de leurs lits , &c. La chasse est leur principale occupation ; d'autant plus qu'elle est pour eux de première nécessité. Aussi ils y mettent en usage toutes leurs facultés intellectuelles Rien de plus ingénieux que les pièges qu'ils dressent au gibier. Rien de plus adroit qu'un Samoyed qui chasse ou qui pêche. Les femmes laborieuses , comme chez les Ostyaks , s'adonnent aux mêmes travaux domestiques.

Leur comestible n'est rien moins que raffiné , & la propreté ne préside pas à leur cuisine. Ils ne connoissent , ni le pain , ni le sel ; & ils ne se nourrissent pas , à l'exemple de leurs voisins, du lait de leur Renne. Ils s'interdisent sans doute cette ressource , pour multiplier & faire profiter leurs Rennes , qu'ils n'ont pas en grande quantité. Ils se repaissent de la chair crue ou cuite à l'eau de presque tous les quadrupèdes. Les oiseaux & les poissons tombent aussi sous leurs dents , sans beaucoup de choix. Le cadavre d'une baleine , quand la mer en fait échouer sur leur côte , est pour eux un présent du Ciel ; c'est un mets délicat que les Dieux leur envoient pour les nourrir pendant long-tems & en grand nombre. Tous ces différens mets s'apprent & se mangent dans la même marmite , qu'on ne prend pas même le soin de laver après le repas.

Plus les Samoyeds sont riches , plus ils ont de

femmes. Ils les achètent depuis cinq jusqu'à vingt Rennes (1) la pièce. Mais les garçons pauvres sont condamnés au célibat ou au rebut de leurs camarades ; & il faut avoir le courage d'Hercule pour se charger du rebut d'un Samoyed. Quand le marché est convenu & acquitté , la fiancée , garottée sur un traîneau , est menée dans la baraque du Prétendu. Arrivée au lit nuptial , il est d'usage que l'Epousée fasse ou feigne la plus belle résistance. Si Vénus même a besoin de ces petites agaceries , une Samoyede ne sçauroit s'en passer. Les mêmes usages , dans cette circonstance , ont lieu chez les Samoyeds , comme chez les Ostyaks. La virginité est un fruit qu'on a la prétention de cueillir dans sa fleur. On y tient d'autant plus que rien n'en dédommage.

Les mères accouchent sans douleur ; une délivrance laborieuse donneroit des soupçons au mari. La pauvre malheureuse seroit abandonnée sans pitié sur le lit de douleur ; & sa famille seroit condamnée à une amende & à des réparations.

Les filles , assez souvent , restent sans nom. Cette négligence vient du mépris que les hommes , en ce pays , témoignent aux femmes , qu'ils regardent comme le sexe impur. Cette idée superstitieuse rend la destinée des femmes précaire & tout-à-fait digne de pitié. Il est vrai que ce préjugé n'est que trop justifié par le peu de soin qui règne dans leur toilette ; parmi leurs Divinités , que n'ont-elles placé Vénus sortant du bain. Une femme propre n'est jamais laide.

---

(1) Un Renne est estimé ordinairement 15 à 20 florins la pièce. Enforte que le prix de la plus belle Samoyede ne monte pas à plus de 500 liv.

Le dégoût qu'elles inspirent par ce défaut capital , a tellement repoussé les hommes , que leur dédain est devenu un acte de Religion , qui influe sur tous les détails du ménage. Un mari croiroit être souillé , s'il mangeoit avec sa femme. La pauvre malheureuse , retirée à l'écart , dans un coin de la baraque , se nourrit des restes de la table dont elle a apprêté les mets. Pendant ses infirmités lunaires , c'est bien pis. Elle est traitée , comme la primitive Eglise traitoit les excommuniés. Elle n'est admise au cercle qu'après s'être purifiée , en se parfumant avec une fumigation faite par-dessus des poils brûlans de Renne. Mais la condition d'une Samoyede est tout-à-fait déplorable , quand le tems de la fécondité est passée. Elles n'ont plus de ménagemens à espérer. Heureuses , quand une vieillesse précoce les rendant tout-à-fait inutiles engage les hommes à les noyer , par un sentiment de pitié barbare. La répugnance des filles pour le mariage n'est que trop motivée par cette triste perspective qu'elles ont devant les yeux.

Les funérailles ne sont pas recherchées dans ce pays. On habille le mort de ses habits de fêtes , on le coëffe d'une marmite , & on le sort de sa cabane. Souvent la terre marâtre refuse un tombeau au défunt. Le froid l'a tellement endurcie & resserrée , qu'il faut suspendre l'enterrement jusqu'au retour de l'été. Le cadavre est déposé en attendant sous un monceau de neige ; & il arrive souvent qu'il est dévoré par les bêtes carnacières , & qu'il n'en reste plus que les os. On jette auprès de lui dans la fosse , un arc & des flèches , pour qu'il puisse chasser dans l'autre monde. Un Prêtre Magicien supplie les mânes du défunt de ne pas revenir pour effrayer les vivans ; puis on inimole un Renne

dont on mange les débris sur le lieu même du sacrifice ; mais on se garde bien de prononcer le nom du mort. Quand on parle de lui , on se sert de périphrases pour éviter cet inconvénient ; ce qui contribue à le faire oublier bien vite. Du moins les Samoyeds ont-ils trouvé le moyen de se soustraire à l'ennui des Oraisons funèbres.

Les Samoyeds sont *Payens Schamans* ; s'ils pouvoient se rendre raison de leur croyance & de leur culte , ils se reconnoitroient Manichéens ; ils ont pour Idoles des poupées informes de bois ou de pierre, sans doute pour ne pas oublier tout-à-fait leurs Divinités , sur le compte desquelles ils sont d'une parfaite indifférence. Ils s'en rapportent à leurs *Tadibs* ; c'est le nom de leurs Prêtres. Ils les chargent de quelques pratiques superstitieuses ; & ses devoirs une fois remplis, les inquiétudes, attachées à l'idée d'une vie à venir , ne troublent pas leur état présent. La félicité stupide dont ils jouissent en ce monde les rend étrangers à leur sort futur. Il n'y a que ceux qui sont tourmentés en cette vie qui soupirent après le repos d'une seconde existence. Le Samoyed , enseveli sous les neiges , dans sa hutte , pendant huit ou neuf mois de l'année , contracte une heureuse insensibilité , qui seule pouvoit lui faire supporter le fardeau de la vie. Cette apathie , voisine d'un sommeil léthargique , a fait croire aux anciens Géographes , que les hommes des contrées septentrionales dormoient six mois de l'année ; de même qu'on a imaginé que l'air , dans cette région hyperborée , étoit rempli de plumes blanches , par allusion aux flocons de neige qui tombent en si grande abondance & si long-tems.

Le Costume des Samoyeds ne diffère pas beaucoup de celui des *Ostyaks*. Leurs habillemens ont à-peu-près la



même forme. Des peaux de renards , de rennes , de chien blancs à longs poils ou de ventre de loup , en font les matières en hyver. Leurs hauts-de-chaussés sont courts & étroits. Les habits amples se croisent sur la poitrine , & sont assujettis sur le corps avec une ceinture de cuir. Ils sont garnis de fourrures ou de peaux de canards ; les poils ou les plumes toujours tournés en dehors. La peau de poisson très-bien tannée par les femmes , sert d'habit d'été. On les brode ; on les garnit de franges.

L'habillement des femmes les confond souvent avec les hommes , tant elles en diffèrent peu par le Costume. Cependant il est plus élégant & mieux travaillé ; il est ordinairement chargé de broderies , de franges , de bandes de drap , ornées de clincaillerie. Elles portent aussi des hauts-de-chaussés qui tiennent au bas , & souvent ne sont qu'une seule pièce de vêtement. Les femmes mariées séparent leurs cheveux en deux tresses , qu'elles font passer par-dessus leurs épaules , pour les faire descendre sur le sein. Les filles à marier sont distinguées par trois tresses qu'elles laissent descendre le long de leur dos. Celles-ci sont ordinairement plus parées que les premières & se négligent un peu moins.

Des Missionnaires , touchés de l'aveuglement des nations demi-barbares , se sont courageusement transportés vers elles pour leur porter les lumières de la Foi. L'état d'abrutissement & de peine où sont réduites les femmes Samoyedes devrait aussi intéresser pour elles quelques Européennes bien intentionnées , & leur inspirer le projet généreux d'une mission qui auroit son mérite. Et pourquoi quelques Françaises , dans le cours de leurs voyages , dédaigneroient-elles de visiter les malheureuses Samoyedes , de séjourner même sous

leur cabane pour y enseigner les loix de la propreté , & les  
ressources d'une parure mieux entendue. On a tenté vaine-  
ment de policer ces peuples errans & grossiers. Cette révo-  
lution est peut-être réservée au génie des femmes. Une Pa-  
risienne , avec son miroir , pourroit faire , chez les Sa-  
moyedes , ce qu'Orphée avec sa lyre , fit pour les habitans  
farouches de la Thrace.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Samoyeds.*

les  
ne-  
vo-  
Pa-  
Sa-  
tans



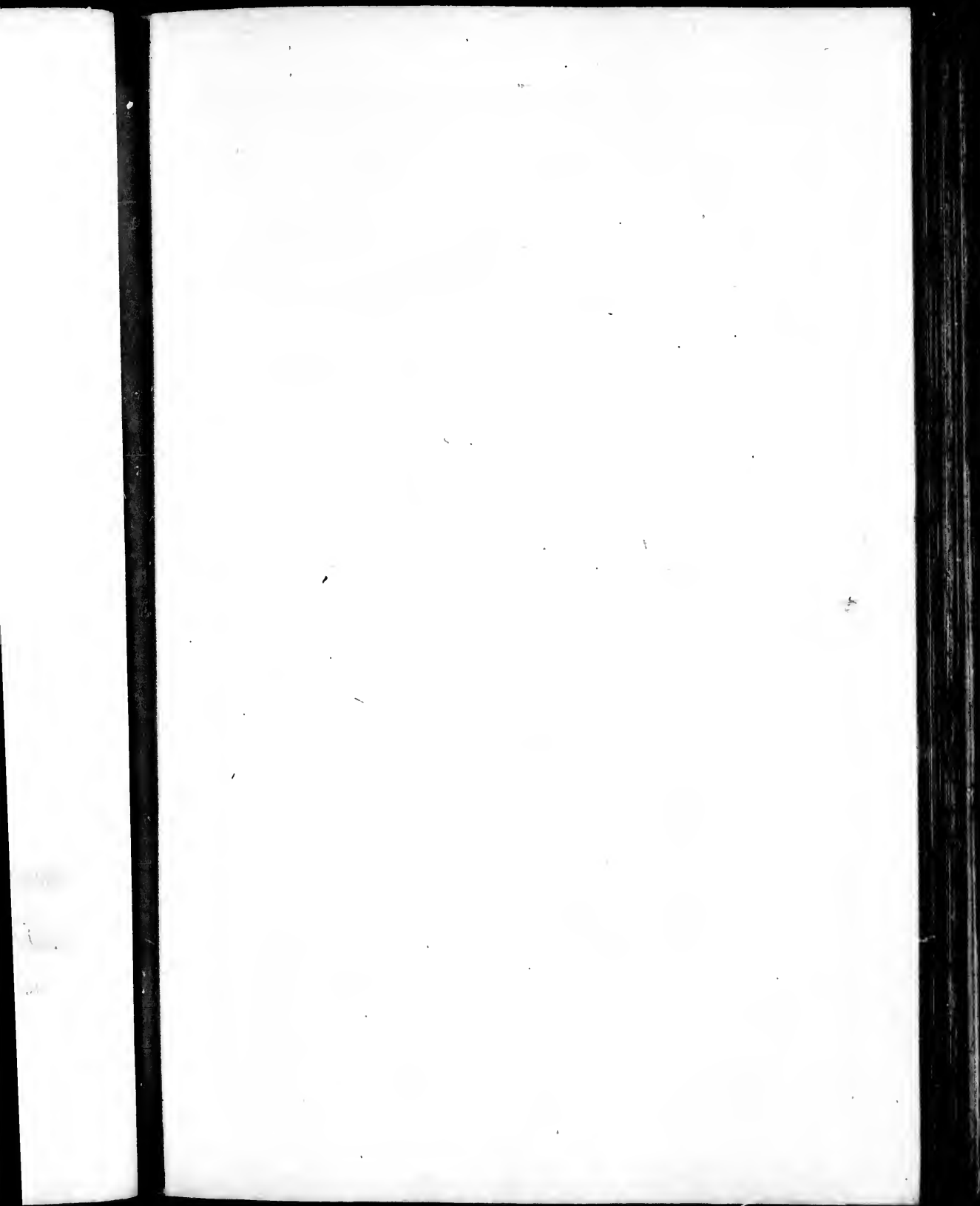
*Deornis del.*

*Micelle sculp.*

*femme Tongouse.*

*sculp.*







*J. G. de S. Sauer inv.*

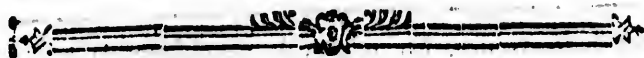
*Mirelle sculp.*

*Homme Tlingouse.*



le sculp.





# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

## DES T O U N G O U S E S .

**L**ES *Toungouses* sont ainsi appelés par mépris. Ce mot, dans la langue des fiers Tatars, signifie un porc ; & cette Horde, demi-sauvage, qui vit habituellement dans la fange, méritoit cette dénomination injurieuse. Mais les *Toungouses* entr'eux se désignent sous les noms de *Donki*, & *Boye*, un *Homme*, un *mâle*. On a remarqué que la plupart des peuples *Sibiriaks* se plaisent à porter le titre d'Homme. Leur instinct droit les conseille mieux que la raison cultivée des nations civiles.

Les déserts marécageux & incultes habités par les *Toungouses*, s'étendent de l'ouest à l'est depuis le *Yéniféi*, au-delà de la *Lena*, jusqu'à l'*Amur* & l'*Océan* oriental; du sud au nord, ils comprennent une étendue de terrain, entre le 53 & le 65 degré de latitude septentrionale.

Les Russes, avertis par les *Ostyaks*, se firent connaître pour la première fois aux *Toungouses* en 1607, en leur envoyant un détachement de *Kofaks* armés. Ils défendirent leur indépendance avec plus de courage

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

que leurs voisins. En 1640, ils arrachèrent la barbe aux Commissaires chargés de la levée d'un tribut sur eux. Ils n'ont donné quelque signe de soumission qu'en 1657 : mais ils ont sçu conserver leur culte idolâtre & leur Jurisprudence naturelle.

A la manière des Orientaux, ce peuple, le plus nombreux de la Sibirie, est divisé en Races anciennes. Chaque race est composée de différentes familles notables ; & chaque *Tagoun* ou famille reconnoît un chef ou un fondateur illustre dont elle porte le nom. Les familles qui ne se sont pas mésalliées, & dont l'arbre généalogique peut remonter sans lacune & sans écart jusqu'à cette tige commune, forment la Noblesse Toun-goué ; parmi laquelle on choisit les *Darougas* & les *Tongon* ou *Toyon*, c'est-à-dire les préposés des familles anciennes, espèce de dignité souveraine équivalente à celle de *Kan*.

Ils sont d'une taille moyenne, mais bien prise. Ils ont très-peu de barbe ; plusieurs d'entr'eux en sont même tout-à-fait privés. Leur voix est un peu rauque. Ils ont la vue & l'ouïe d'une subtilité & d'une délicatesse peu communes, mais aux dépens du tact & de l'odorat. Les femmes, dans leur printemps, ont une figure très-agréable, & cependant sont fort modestes. Mais elles perdent leurs charmes de bonne heure, & deviennent repoussantes à proportion. Les hommes soutiennent mieux l'arrière-saison de la vie. Leurs cheveux blanchissent rarement, & la vieillesse la plus avancée n'est jamais accompagnée de la caducité. Peut-

---

DES KIRGUISES.

---

être doivent-ils leur santé au caractère sanguin de leur organisation qu'ils n'altèrent par aucune boisson enivrante. Leur caractère moral est très-propre aussi à les conserver sains de corps, comme ils le sont d'esprit. La franchise & la gaieté en sont la base. Sobres de desirs, il faudroit que leur misère fût extrême pour qu'ils s'en aperçussent. Quelqu'événement qu'il leur arrive, leur courage est encore au-dessus. Le présent seul existe pour eux, & l'Etranger qui les visiteroit souvent les trouveroit toujours les mêmes. Ils sont ce qu'ils étoient & ce qu'ils seront, si leur pays ne subit point de révolution; ils n'avancent ni ne reculent d'un pas; toujours au même point, peut-être perdrieroient-ils à changer; il n'est pas encore bien décidé lequel est plus avantageux à l'homme, de l'état demi-sauvage, ou d'une civilisation avancée. Leur insouciance est telle qu'elle avoisine l'apathie. La nouveauté, cet aiguillon si puissant sur l'esprit des hommes en société, n'a point de prise sur eux. Ils ne sortent de leur léthargie que quand on les accuse de vol ou de mensonge; ils sont chatouilleux sur cet article; plus de sang-froid; ils s'échauffent, & demandent raison dans un duel en règle; il faut que l'arc en décide. Cette irritabilité que met en jeu la plus légère injure, contraste parfaitement avec leur insensibilité pour tout le reste, même en fait d'amour. Ces mœurs ont pour cause peut-être la vie isolée qu'ils mènent. Ils ne vont point en troupe à la chasse ou à la pêche. Chacun vit dans son ménage, & se sèvre, par goût, des douceurs de la sociabilité. Quand deux familles

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

se rencontrent ou se quittent , c'est sans plaisir ni regret. Mais leur flegme ne tient pas contre l'abondance. En devenant riches , ils deviennent fonceux & moins libéraux. Ils ne doivent leurs qualités estimables qu'à l'étroite médiocrité de leur fortune ; & les moins aisés d'entr'eux sont les premiers à s'acquitter du tribut volontaire que la Nation s'engage à payer aux vieillards infirmes qui ne peuvent plus sortir de la cabane. Ils ne sont pas moins exacts à se libérer de la taxe mise sur la tête de chaque mâle par la Russie , & qui consiste en deux peaux de martes zibellines. Les jeunes gens heureux à la chasse répondent souvent pour ceux qui se trouvent hors d'état de fournir leur contingent. Quand on leur accorde quelque délai , l'échéance arrivée , le débiteur est d'une exactitude qui nous sembleroit bien édifiante.

Leurs Darougas ne sont Juges que des petites causes. Les affaires de quelque importance doivent se porter au Tribunal des Commissaires que la Russie envoie pour percevoir la contribution imposée sur eux. Mais ils préfèrent d'être jugés par leurs compatriotes & selon leurs traditions nationales. C'est alors que le duel aux flèches a lieu , en présence des anciens qui veillent à ce que tout se passe dans l'ordre. Le Gouvernement Russe s'oppose en vain à cette coutume ; ils savent éluder les défenses , comme cela se pratique ailleurs ; peut-être même y tiendroient-ils moins , si on ne leur en faisoit pas un crime.

La bastonnade est la punition du vol ; le fouet celle de l'homicide ; le meurtrier en outre est condamné à :

---

## DES TOUNGOUSES.

---

nourrir la famille du mort. Tous les paragraphes de notre code criminel ne sont pas aussi raisonnables. D'un couple amoureux pris sur le fait, le galant seul est puni. On lui donne l'alternative de l'achat de sa belle, ou d'un certain nombre de coups de bâton. S'il y avoit trop grande inégalité de fortune, il pourroit en coûter du sang ou même la vie. Les parens de la fille abusée se rendroient eux-mêmes justice à coups de flèches. En ménage, le droit de battre n'appartient pas plus à l'un des conjoints qu'à l'autre. Tout est réciproque. Mais rarement les époux en viennent à ces extrémités. Le divorce leur offre une porte ouverte à la première méfintelligence. Si les femmes Tougoufes ne sont pas d'une fidélité à toute épreuve, les maris ne sont pas non plus trop exigeans; ils savent passer quelque chose à la fragilité de la chair. L'occasion fait le coupable. Un Chasseur toujours hors de chez lui doit se faire une raison. Cependant si les aventures se réitéroient trop souvent, on prend son parti, & un trac fait souvent quatre heureux. Le divorce n'a pas toujours des motifs aussi graves. Quelquefois il n'a pour cause que l'épaisseur de la toison secrète d'une femme, que les hommes regardent comme un défaut naturel du corps. On remarquera que la séparation n'a point lieu, à l'arbitraire du mari: les Anciens de la Nation doivent y donner leur consentement, après l'examen de ce qui est en litige.

Les Tougoufes des forêts sont Chasseurs ou pêcheurs. Ceux des déserts sont Pasteurs & pourroient

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

se subdiviser en trois classes ; celle qui élève des chevaux, des rennes, ou des chiens. Les Toungoufes à Rennes doivent toute leur existence au quadrupède, objet de tous leurs soins. Un petit troupeau de rennes suffit à lui seul pour toute une famille. Ils se nourrissent de la chair de cet animal, & de son lait dont ils font du fromage. De sa peau ils se taillent des habits, des lits, des couvertures pour leurs baraques ; avec ses cornes, ses côtes & ses os, ils se construisent des outils, des selles, & des ustensiles de ménage ; il n'est pas jusqu'aux nerfs de rennes dont ils tire parti, en guise de fil à coudre : qu'on ajoute à cela, que ce quadrupède sert de monture à ses Maîtres & tire en outre ses traîneaux. Qu'on remarque aussi qu'il est de la plus grande docilité ; on en fait ce qu'on veut, au geste ou à la voix, quand il est bien apprivoisé. Pêcheurs ou Chasseurs, les Toungoufes sont très-actifs & très-adroits ; & ils préfèrent ce genre de vie à la condition plus douce & plus paisible des Pasteurs. Ceux-ci sont les plus pauvres de la Nation. Tant qu'une Peuplade est étrangère à l'agriculture, elle ne peut devenir opulente.

Les Toungoufes des forêts exercent le métier de Forgeron ; ils se forgent eux-mêmes leurs armures & leurs Idoles, & on pourroit leur appliquer ce distique connu :

**L'Homme a dit : faisons Dieu ; qu'il soit à notre image !  
Dieu fut ; & l'Ouvrier adora son ouvrage.**

Les femmes se chargent de tous les détails du ménage.



---

DES TOUNGOUSES.

---

Elles prennent soin des enfans , font la cuisine , sèchent le poisson , tannent les peaux , teignent & cousent les habits , les brodent très-joliment avec du crin , des poils de chèvre & du fil de nerfs. Les *Arans* ou baraqués font , à peu de différence près , comme toutes les cabanes de leurs voisins. Le principal meuble est le berceau des enfans , construit en forme de boîte d'écorce de bouleau. Au-dessus de la tête de l'enfant , on ne manque pas de suspendre de petites idoles de lames de fer , génies tutélaires de la naissante famille.

Leur comestible est moins repoussant par lui-même , que par la manière dont ils l'apprêtent. Ils ne mangent point de chair crue. Le plus favori de leurs mets , celui dont ils ne font part qu'à leurs meilleurs amis , est l'arrière-faix des accouchées , qu'ils dévorent bouilli ou rôti , à la manière des Yakoutes. Ils ne boivent que de l'eau pure , des bouillons de poisson , & du lait aigri. Jamais ils n'ont connu les plaisirs & les inconvéniens qui accompagnent l'ivresse. Ils n'en font pas moins bons convives. L'étiquette ne préside point à leurs banquets. Ils endurent volontiers la faim , & ne la provoquent jamais. Ils mangent à terre , assis sur les talons. Ils ne font précéder ni suivre leurs repas d'aucune action de grace. « Puisque *Boa* (1) nous a mis au monde , il » doit nous nourrir , sans que nous le lui demandions ; » disent-ils aux Missionnaires Russes. Ils parlent peu ; mais tout ce qu'ils disent , ils le pensent. Ils n'ont point une

---

(1) Nom Toungouse du Dieu universel.

---

## M Œ U R S E T C O U T U M E S

---

amitié démonstrative ; mais leur cœur ressemble aux volcans couverts de neige. Leur sensibilité est toute entière concentrée en eux , & ne fait explosion qu'à la longue. Deux vieillards qui ne se sont pas vus depuis bon nombre d'années , changent de couleur en se précipitant dans les bras l'un de l'autre. Les femmes Toungoufes sont plus sensibles que les hommes , du moins elles y mettent plus d'expression. Souvent on a beaucoup de peine à dissuader les veuves , même les plus jeunes , de se tuer dans leur désespoir.

Une d'entr'elles répondit ainsi à quelqu'un qui lui conseilloit de vivre : « Une femme doit suivre le mari » qu'elle aime par-tout où il va. Le mien est parti pour » l'autre monde , je ne puis rester en celui-ci. Que » feroit-il là-bas sans moi ? Que ferois-je ici sans lui ? »

Les Toungoufes ont dans leur Langue plusieurs noms mignards , tels que ceux-ci : *Aménikan* , mon petit papa ; *Onimikan* , ma petite maman ; *Niki* , mon ami ; *Outa* , mon enfant ; *Kattoun* , mon bon vieillard , mon noble. Leurs termes d'injures les plus usités sont ceux-ci : *Bouni* , voleur ; *Tschilkour* , diable maudit.

Les vœux d'un Toungoufe , chasseur , méritent d'être exaucés ; il ne demande à ses Dieux que trois choses : de la santé , des enfans & de longs jours. Leurs mariages sont peu féconds ; mais la piété filiale répond toujours à la tendresse paternelle.

Les Toungoufes se marient de bonne heure , & quelquefois à plusieurs femmes. Une fille coûte depuis vingt jusqu'à deux cens pièces de bétail. Le prix le plus haut auquel

---

D E S T O U N G O U S E S .

---

auquel elles puissent monter, c'est vingt Rennes. Les conventions une fois arrêtées, les deux jeunes gens passent sans autre formalité dans la baraque qui leur est destinée. Une fête accompagne toujours l'emménagement des nouveaux mariés. Alors, selon que la chasse a été heureuse, on mange un loup ou un renard. Les plus riches se régalent d'un cheval, ou d'un renne. Les pauvres dépouillent un chien. Mais des danses, des chansons, & le récit de quelques aventures singulières sont l'affaîsonnement principal des repas de noces. Voilà un échantillon de leur poésie; nous rapportons ce morceau, parce qu'il est court.

C H A N S O N T O U N G O U S E .

ENTREZ, jeunes Amans, entrez; l'*Arans* (1) est prêt pour vous recevoir. Que (2) *Tala* & *Helben* (3) se donnent long-temps la main à votre porte!

---

Vous ne serez pas toujours jeunes. Le Vieillard s'appuie sur l'arbre qu'il a planté.

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

(1) *Arans*, nom de leur baraque.

(2) *Tala*, c'est le Dieu de la santé.

(3) *Helben*, c'est la Divinité qui préside à tout ce qui concerne les femmes.

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

Puisse le mois des fleurs être bien-tôt pour vous  
suivi du mois des fruits !

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

Tendres Epoux ! puissiez-vous bientôt vous entendre  
appeler *Amenikan* ! (4) *Onimikan* !

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

Jeune Garçon, imite le Renne complaisant. Jeune  
Fille, modèle-toi sur le chien fidèle.

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

Une femme laborieuse n'est jamais trop payée. Un  
mari courageux est toujours au-dessus de la plus forte  
dot.

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

La plupart des Toungoufes n'aiment point à être  
enterrés. Ils se choisissent ordinairement un arbre, à  
l'ombre duquel ils font placer le cadavre exposé à l'air  
& tout habillé. On le couvre des armes & des principaux  
meubles du défunt, & les amis du mort vont lui porter  
à boire & à manger. Le dogme d'une vie à venir est un

---

(4) Mon petit papa, ma petite maman.

---

## DES TOUNGOSES.

---

des principaux articles de foi de la religion Schamane dont ils font profession.

Cette croyance payenne , commune encore aujourd'hui à plusieurs Nations septentrionales , est très ancienne en Asie. On la croit antérieure au culte de *Lama* & à la secte des Bramines. Sans doute qu'elle a subi bien des altérations , & qu'elle est à peine reconnoissable de ce qu'elle étoit jadis.

Un des préjugés les plus funestes auquel elle a donné lieu , est de regarder les femmes comme des êtres inférieurs à l'homme , & de les croire impures lors de leurs couches. Le mépris & l'inhumanité envers elles en furent la triste conséquence. Delà , chez ces Nations hyperborées , l'état précaire d'un sexe dont la foiblesse & les infirmités méritent au contraire les plus grands égards. Cependant , par une contradiction qui ne doit pas surprendre de la part des peuples ignorans & superstitieux , les femmes sont admises au Sacerdoce. Les Tougoufes ont parmi eux des Prêtresses qui vengent bien leur sexe , en rendant l'autre souvent dupe de leur feint enthousiasme.

Les Schamans ou les Prêtres Tougoufes chargent leurs habits d'idoles & de petites clochettes ou grelots pour annoncer leur passage : en sorte que les Prêtres en ce pays portent les livrées de la folie. On fait sur-tout usage du tambour magique pour évoquer les mânes , ou pour chasser les esprits. Cet instrument est parfaitement convenable , & devoit être commun aux Prêtres du Paganisme & aux Charlatans de nos carrefours. On a con-

## MŒURS ET COUTUMES

jecturé peut-être à tort que les caïffes militaires ont été introduites à l'imitation des tambours religieux. Il est plus probable que ces Prêtres se feront modelés sur les Soldats, & auront jugé utile de faire beaucoup de bruit pour attirer plus de monde autour d'eux.

Les Toungoufes ont trouvé assez d'étoffe dans leur Dieu universel pour en faire plusieurs petits Dieux très-commodes dans les différens âges de la vie, & pour leurs divers besoins. Ils ont une divinité qui préside à la chasse, une autre aux voyages. *Moundi* a soin de leurs enfans; *Sokyowo* de leurs Rennes, &c. Ils reconnoissent aussi des Détés malfaisantes, ou des diables. Ils appellent *Boun* leur chef, ou le démon par excellence, rival de leur Dieu universel & souvent rival heureux.

Ils ont aussi des espèces de demi-Dieux; ils regardent du moins comme tels leurs Schamanes, hommes ou femmes, leurs Héros, leurs Bienfaiteurs & leurs Législateurs. Ils n'ont point de temples. Des lieux consacrés leur en tiennent lieu. Les Chasseurs ont beaucoup de vénération pour ce qu'ils appellent leurs *Doï*; c'est une Croix sur laquelle ils attachent un oiseau. Voici une de leurs prières: « Dieu universel, Tzar du Ciel!  
» nous te sacrifions un renne, un oiseau, un poisson;  
» nous forgeons en ton honneur des Idoles & nous  
» t'érigeons des *Doï*. Donne-nous, en échange, de la  
» santé, des enfans & du gibier. Si tu nous refuses,  
» prends-y garde; nous ne t'offrirons plus rien. »

Les Toungoufes ont aussi des Prophètes qui prédisent l'avenir d'après le sifflement d'une flèche qu'on décoche, ou la vibration de la corde d'un arc tendu.

---

DES TOUNGOUSES.

---

.....  
.....  
.....

Le costume des Tougoufes ressemble bien davantage à l'habillement des Yakoutes qu'à celui des autres Orientaux. Leurs vêtemens sont plus étroits & plus courts que ceux de leurs voisins. Ils serrent leurs haut-de-chauffes avec une ficelle qui traverse la ceinture de la culotte à laquelle est attaché pardevant un tablier de peau tannée, long de sept à huit pouces, & découpé de bas en haut en un grand nombre de bandes étroites. Pour suppléer au juste-au-corps qui ne ferme pas tout-à-fait sur la poitrine, ils y portent en hiver une pièce d'estomach brodée garnie de perles de verre, & suspendue au col par un cordon. Les dévots y appliquent une idole de lames de fer. Ils aiment beaucoup un vêtement leste & peu gênant. Ils mettent quelque prétention à montrer dans leur maintien un air sauvage qui ne leur messied pas. En été, ils marchent nue tête. Leurs bonnets d'hiver sont singuliers; c'est la peau d'une tête de biche écorchée, garnie des cornes & des oreilles. Plusieurs ne se couvrent le chef que d'une calotte de pellisses. Les Chasseurs nouent leurs cheveux près de la nuque, & y placent une jolie cocarde. Quelques-uns se peignent la peau du visage à la manière des Américains, de points bleuâtres représentant quelques figures informes. Pour chasser les mouches, ils portent sur l'épaule un paquet de crins flottans au gré de l'air.

Les femmes, mariées ou non, s'habillent presque

---

## MŒURS ET COUTUMES DES TOUNGOUSES.

---

tout-à-fait comme les hommes. On y remarque un peu plus d'élégance & un peu moins de mal-propreté. Il y en a qui portent au col une espèce de filet de perles de verre qui couvre une bonne partie du sein. D'autres attachent à leurs habits des dez & différentes quincailleries. En été on en voit plusieurs dont toutes les pièces du vêtement sont de peau de poisson. Les femmes Tougoufes ne craignent pas la peine & les soins en fait d'habillement. Elles cousent & brodent mieux qu'on ne feroit en droit de l'attendre d'une Peuplade ambulante. Les jeunes gens des deux sexes sont tout-à-fait bien, pourvu qu'ils veillent à leur toilette. Quand ils veulent s'en donner la peine, ils savent se bien mettre. Ils sont plus avancés de ce côté que de tout autre. En général, les Peuples ont un costume réglé avant d'avoir un Code & un Culte.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Tougoufes.*



—  
—  
eu  
y  
de  
res  
il-  
ces  
nes  
en  
eux  
ade  
-à-  
and  
tre.  
En  
voir



*Desrais del.*

*Mixelle sculp.*

*Karakasse.*

1850

# MEMORANDUM

TO THE HONORABLE SECRETARY OF THE TREASURY

FROM THE COMMISSIONER OF THE GENERAL LAND OFFICE

Subject: [Illegible text]

rdp





# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

## DES KARAKASSES.

.....  
 Au retour du printemps, quand l'aurore brillante  
 Annonçoit du Soleil la pompe renaissante,  
 Tous les Peuples épars sur le sommet des monts  
 Adressoient un Cantique à ses premiers rayons,  
 Et célébroient en chœur l'époux de la Nature.  
 Soleil! à ton flambeau tout s'anime & s'épure;  
 Ame de l'Univers, sans doute les mortels  
 Te devoient honorer de leurs premiers Autels;  
 De tes propres bienfaits tu reçus les prémices.....

*Extrait d'un Poëme moral sur Dieu.*

**C**ETTE esquisse de la Religion primitive des hommes peut encore trouver son application chez la petite peuplade dont nous allons dire un mot. Apparentés aux Samoyèds & soumis à la Russie, les Karakasses mènent une vie nomade le long de la Tassewa, rivière de Sibirie. Les plus pauvres de tous les habitans de la terre, en hyver, ils ne vivent que de chasse; des racines & quelques poissons font leur nourriture d'été. Ils restent à peine trois jours révolus à la même place; & sans le service de quelques rennes, dont plusieurs d'entr'eux sont possesseurs, ils seroient les plus misérables de toutes les

créatures humaines. Ce qui les distingue des Peuples dont ils sont voisins, & de ceux d'où ils sortent, c'est le culte assidu & exclusif qu'ils rendent au Soleil. Plus opiniâtres que les Sibiriakes, ils n'ont du Chrétien que le baptême, qu'ils n'osèrent refuser de la part du Souverain. Mais on ne put achever leur conversion. Cette tentative ne fut cependant pas tout-à-fait infructueuse. Ils crurent pouvoir pallier toutes choses, en renonçant à leurs idoles & en se passant de Prêtres. Mais rien ne les détacha de la grande Divinité, jadis objet principal, aujourd'hui unique, de leurs ferventes adorations. Et en effet, quel être dans l'immensité des êtres plus capable de captiver l'admiration, & d'appeler les hommages d'un Peuple simple, que l'Astre qui préside au jour & qui féconde la terre? On peut concevoir l'indifférence des citadins pour le plus brillant phénomène du Ciel: emprisonnés dans l'enceinte étroite de hautes murailles, & entraînés hors d'eux-mêmes dans un tourbillon d'affaires renaissantes, il est possible qu'ils perdent de vue le Soleil. Mais une peuplade, vivant toujours à découvert sur un sol vaste & monotone, n'a point d'autre spectacle que celui des grandes révolutions de la Nature, qui sont à-peu-près les mêmes chaque année, mais qui offrent pourtant des aspects divers chaque jour de l'année. Il faut avouer que le culte religieux des Karakasses est aussi sublime que ce qui en fait l'objet. N'ayant de Dieu que le Soleil, ils croient que le Temple le plus digne de cette Divinité est l'Univers entier. Et en conséquence, les plus hautes montagnes en deviennent les Autels. Ils

ne se rassemblent point pour lui adresser en chœur des hymnes & des invocations. Chacun d'eux prie à part & pour soi, & n'exprime ses vœux que par des soupirs ardens. Quand le matin un Karakasse part pour la chasse, il salue le Soleil & lui demande la rencontre d'un ours & la victoire, afin de lui faire un sacrifice de la tête & du cœur du quadrupède; s'il a été exaucé, il pose son offrande sur une patère d'écorce d'arbre, la soulève & l'expose aux rayons du Soleil; alors, il prononce une oraison courte, mais fervente, & se nourrit de la chair consacrée. Il seroit à désirer que toutes les superstitions religieuses fussent aussi innocentes que celle des Karakasses. Guidés par le même sentiment de reconnaissance, ils ont aussi une singulière vénération pour les lieux élevés peuplés de gibier, & les fleuves profonds bien poissonneux. Ils ne s'en approchent jamais, sans s'incliner respectueusement devant eux, & sans leur offrir du tabac, un lambeau de pelice, ou une branche d'arbre.

Il n'y a pas long-temps qu'ils enterrent leurs morts. Jadis ils abandonnoient les cadavres sur des arbres, la tête tournée vers le lever du Soleil; on brûloit le corps des notables du canton.

Les habits des Karakasses sont faits de différentes peaux ou pelleteries, à la façon des Samoyèds. Au lieu de mettre des bas, ils entortillent les pieds & les jambes avec des bandes d'écorce d'arbre. (*lonicera pyrenaica*, Linn.) En hyver ils portent des capuches fourrées; en été les hommes marchent tête nue.

---

#### 4 MŒURS ET COUTUMES DES KARAKASSES.

---

Ce qui mérite quelque attention dans le costume des femmes, c'est leurs petits chapeaux, tiffus de roseaux & joliment travaillés; elles leur donnent différentes formes plus élégantes les unes que les autres.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Karakasses.*



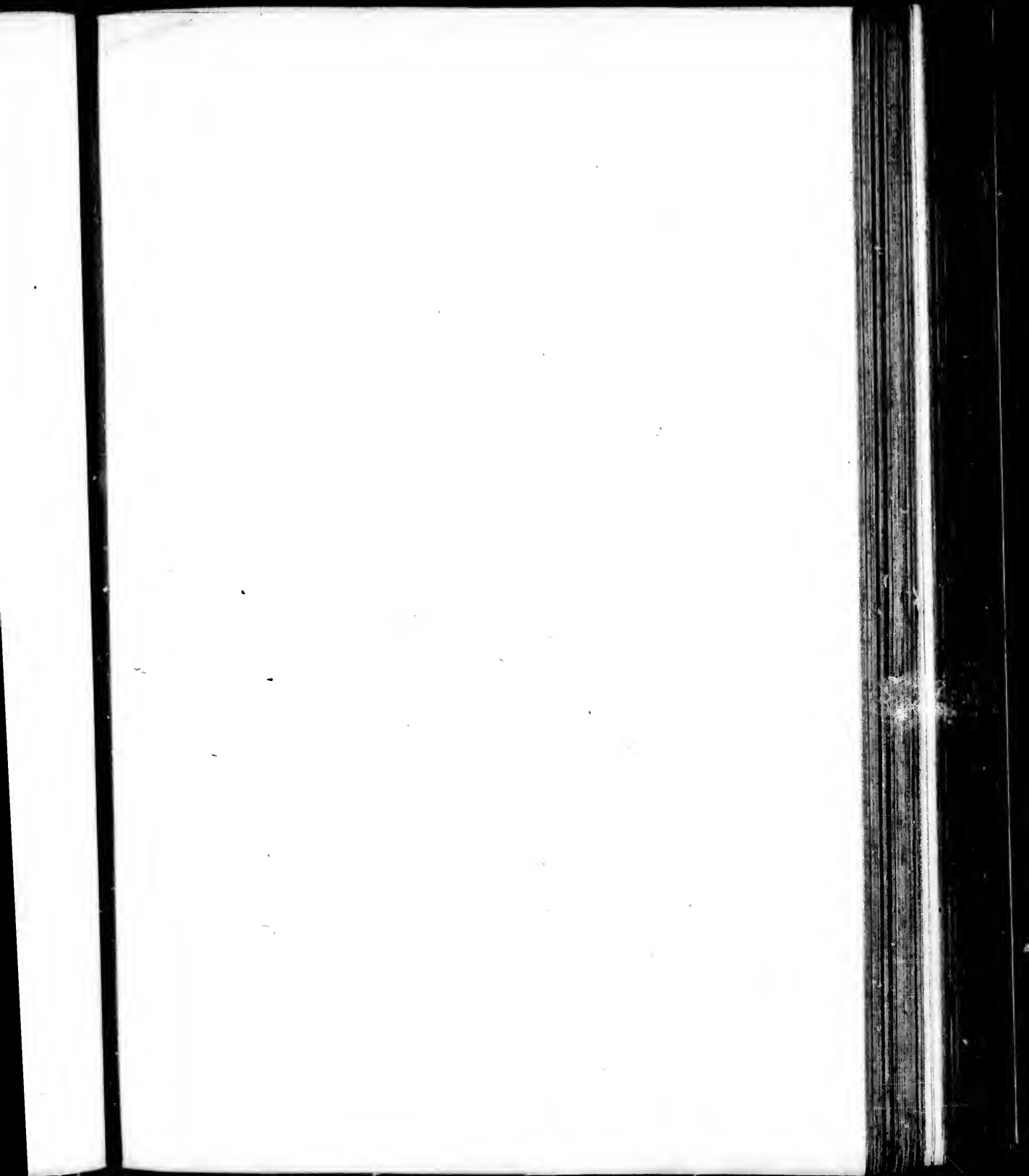




*femme Jacout.*









*Tacout.*

1775

# ALPHABET

de l'Alphabet

de l'Alphabet

Le premier est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le second est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le troisième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le quatrième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le cinquième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le sixième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le septième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le huitième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le neuvième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots. Le dixième est le nom de l'Alphabet, qui est un  
ensemble de lettres qui servent à former les  
mots.



S  
Ya  
jou  
la c  
la p  
Le  
Win  
Gla  
à l'o  
jusq  
mille  
aride  
le re  
vie.  
en p  
petit  
Ils  
Russe  
Des  
limite





# M Œ U R S

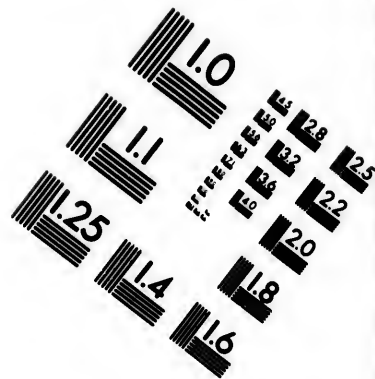
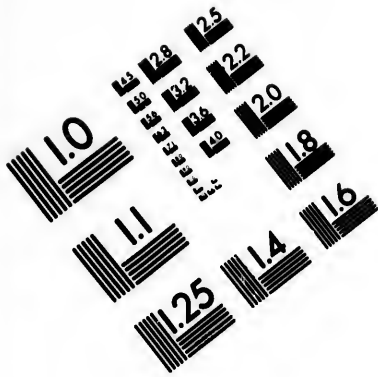
ET C O U T U M E S

DES YAKOUTES.

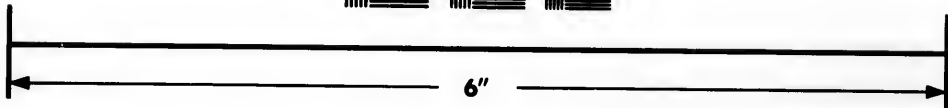
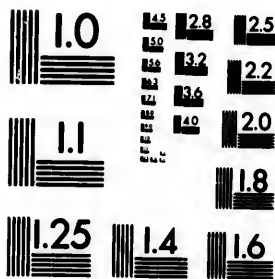
*SOGHA* est le véritable & l'ancien nom des Yakoutes, jadis épars sur les montagnes Sayanes. Aujourd'hui, depuis 1620, époque de leur réduction à la Couronne Russe, ils fréquentent les vastes déserts de la province de Yakoutzk, au Gouvernement d'Irkoutzk. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis le fleuve Witim jusqu'à l'embouchure de la Lena, dans la mer Glaciale; depuis la partie occidentale du fleuve Anabara, à l'orient, jusqu'au golphe Penschinskoy; & vers le nord, jusqu'au Kolýma; espace, en ligne droite, de deux mille Werstes, ou six cens lieues françoises. Des rochers arides, des marais mal sains affligent ce vaste pays, & le rendent nul pour l'agriculture & les douceurs de la vie. C'est sur ce sol ingrat que les Yakoutes végètent en paix & sans desirs, divisés par familles réunies en petits pelotons.

Ils sont d'un naturel si bénin, que le Gouvernement Russe n'a pas cru devoir se mettre en garde contr'eux. Des palissades sont dressées, plutôt pour marquer les limites de chaque district, que par méfiance & précau-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

9  
E 12.8  
E 13.2  
E 13.8  
E 14.2  
E 14.8

E 15.8  
E 16.2  
E 16.8

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

tion. La Nation Yakoute ressemble à un troupeau de moutons qu'on fait *parquer* où l'on veut, & qui courbent la tête sous la houlette du Pasteur. Cette existence, assez douce, n'a pas nui à leur population, plus considérable qu'on ne l'espéreroit sous un climat aussi rude. Leurs Maîtres leur trouvent l'esprit lent; un observateur défintéressé l'appelleroit stupide. On ne les croit que paresseux; on pourroit dire qu'ils sont mous & lâches. Leur taille est moyenne, leur visage aplati, le nez sec, l'œil petit & la bouche peu épaisse. Ils n'ont point le courage d'être vindicatifs. Ils vivent assez bien entr'eux, craignant les Dieux, leurs supérieurs & leurs Prêtres. Les femmes sont plus laborieuses & plus éveillées que les hommes: quand un peuple dégénère, celles-là s'abâtardissent peut-être moins vite que ceux-ci. Cette Nation est un mélange des caractères affoiblis Tatar & Mongol. Les Yakoutes ne sont nomades que l'été. L'hiver, ils sont stationnaires. Leurs *Yourtes* ou huttes sont composées de poutres dont ils bouchent les jointures avec de la mousse. Un trou pratiqué au sommet du toit laisse sortir la fumée du foyer intérieur, & donne entrée au jour & à l'air extérieur. L'architecture Grecque & Romaine n'eut point d'autre origine; les élémens grossiers de ce bel art ne varient point chez les Sauvages de tous les temps & de toutes les contrées. En été les cabanes Yakoutes sont d'une construction plus légère. C'est tout simplement une carcasse de perches jointes par leur extrémité en forme de cône & recouvertes d'écorces de bouleau.

Les meubles & ustensiles, peu nombreux, sont dignes

---

DES YAKOUTES.

---

d'une telle habitation. Le bois & le cuir en font toute la matière. Cependant ils forgent eux-mêmes des marmites de fer. Qu'on y joigne leurs mortiers faits avec de la fiente de vache séchée, & on aura l'inventaire de leur mobilier & de leur batterie de cuisine. Il ne faut pas oublier leurs traîneaux étroits, & leurs petits canots, dont le bouleau, seule production végétative de ce triste pays, fait tous les frais. La pique, l'arc & la flèche composent leur artillerie. Leurs carquois sont des bourfes de fourrures, travaillées avec quelques soins & une sorte d'élégance. Ils sont chasseurs, bergers ou pêcheurs selon la nature du terrain qu'ils habitent, & selon la saison où ils se trouvent. Et ce trait de leur histoire est la réponse à ceux qui révoquent encore en doute l'influence du climat sur l'homme.

Ils élèvent des rennes, des chevaux, des vaches : les brebis ne prospèrent point dans leurs déserts trop froids. En général leurs troupeaux ne sont pas abondans & ne sauroient les enrichir. Mais la culture de la terre leur est absolument inconnue, & ne sauroit exister dans des lieux frappés de stérilité. Ils exploitent quelques mines & forgent quelques outils.

La chair de toutes les créatures vivantes leur est propre, à l'exclusion cependant du porc, de la grenouille & des insectes. Tout leur est bon. Le paganisme, dont ils font profession, les met à l'aise de ce côté.

En été, du lait aigri & des racines sauvages composent tout leur comestible. Leur pain quotidien, en hiver, est le poisson séché. Leurs alimens seroient supportables, s'ils apportoient plus de propreté dans leurs apprêts.

---

## M Œ U R S E T C O U T U M E S .

---

Mais rien de plus sale , rien de plus dégoûtant que leur cuisine. Le koumiff , le tabac & les champignons enivrans au défaut de l'eau-de-vie Russe : voilà l'abregé de leurs plus douces récréations.

Quoiqu'ils n'aient pas besoin de contrats écrits pour tenir la parole donnée , cependant il est des cas où ils croient devoir prendre quelque précaution ; & alors ilsignent leurs conventions , en laissant sur le papier l'empreinte d'une marque arbitraire qu'ils se sont faite sur la peau de la main dans leur jeunesse. Quand deux amis se séparent , ils coupent en deux une branche de bouleau , en gardent chacun la moitié , & dans l'occasion ils prennent à témoin ce gage muet de leur tendresse réciproque.

Les Yakoutes sont poligames , & achètent leurs femmes. Ils rejettent loin d'eux les enfans nés avec quelque difformité , quelques défauts naturels : ils les croient l'ouvrage du démon. On sçait que les Grecs & les Romains avoient la cruauté d'exposer leurs nouveaux-nés , quand ils ne s'en soucioient pas. Comme on voit , les extrémités se touchent ; & les mêmes crimes se commettent à la fois par les peuples sauvages & les Nations civilisées. Ils ont un usage qui leur est particulier , & que certainement on ne leur enviera pas. Le père d'un nouveau né régale ses meilleurs amis avec l'arrière-faix de l'accouchée , qu'il a fait bouillir. On sçait que ce qu'on appelle le *délivre* sert quelquefois de médicament. Mais la médecine des Sauvages ne peut être que barbare , & doit donner lieu aux abus & aux pratiques les plus étranges. Ils jouissent d'une santé généralement soutenue ;

---

## DES YAKOUTES.

---

& leurs maladies, assez rares, ne deviendroient point graves & souvent mortelles, si leurs Médecins n'étoient pas en même temps leurs Prêtres. L'ignorance & la superstition sont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des talismans sont leurs remèdes. L'aspect de la mort est pour eux un supplice, & les fait fuir d'auprès les malades, qui périssent, abandonnés de leurs proches. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent aucune idée de religion; puisqu'ils en ont produit de tels effets & leur conseille de tels excès. Les lumières du Christianisme éclairent quelques-uns d'entre eux, mais d'une lueur foible & imparfaite. Les partisans de la vie sauvage n'ont pas plus beau jeu que les apologistes de la société civile : les hommes ne seront heureux que quand ils auront appris à se fixer dans un état mitoyen, également éloigné de la nature brute & d'une civilisation trop avancée.

Les Yakoutes sont plus raisonnables en ce qui concerne les funérailles. Ils se croiroient mal à l'aise après leur mort, s'ils ne se faisoient point inhumer dans les forêts. Un Yakout, long-temps avant son trépas, choisit lui-même l'arbre au pied duquel il veut reposer, & visite souvent le lieu de sa sépulture. Quand on écrit l'histoire de l'homme, il faut s'attendre à des contradictions, & mettre sur sa palette des couleurs qui se repoussent l'une l'autre. Ce peuple, qui ne peut regarder la mort en face, est le même que celui qui contemple d'un œil stoïque la tombe qu'il se creuse, & qu'il place le plus agréablement qu'il peut.

Du lait aigri & présenté au soleil lui tient lieu d'eau



bénite pour faire les aspersions qu'il croit nécessaires à la prospérité de ses baraques, & au bonheur des trépassés dans l'autre vie; une queue de cheval lui sert de goupillon. Ils ont dans leur Rit religieux deux fêtes principales : celle du printemps & celle de l'automne. On y sacrifie des chevaux ; le tout est accompagné de cérémonies plus absurdes les unes que les autres : nous regretterions le temps que nous metterions à les décrire.

Les Yakoutes ne sont pas plus propres sur eux que chez eux. Leur garde-robe répond parfaitement aux détails que nous avons donnés de leur vie privée. Ils ne portent jamais de chemise, ni autre linge quelconque. Leurs habits se mettent immédiatement sur la peau nue. L'habit d'été consiste en une peau molle tannée, & d'une couleur de chamois. Les habillemens d'hiver sont composés de différentes espèces de fourrures, principalement de la dépouille du Renne. Les hommes coupent leurs cheveux assez près de la tête, & ne laissent pas venir la barbe épaisse, ni longue. Dans la belle saison, ils marchent nue tête. Ils portent des hauts-de-chauffe tout courts. Les bas sont de peau & servent en même temps de bottes ; c'est pour cela qu'ils sont garnis de semelles ; ils prennent la forme du pied, & sont pour l'ordinaire piqués avec art, même brodés. Pour les maintenir bien tirés & sans faire de grimaces, on les attache aux hauts-de-chauffes. L'habit est un juste-au-corps à manches étroites ; les pans, qui tombent jusqu'aux genoux, se ferment par la pointe en devant, à l'aide de plusieurs cordons. Les collets & les bordures des habits d'été sont garnis d'une élégante broderie,

## DES YAKOUTES.

large de deux pouces, & faite avec des nerfs d'animaux. On y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints. On voit de ces habits de peau dont les coutures sont garnies de perles de verre, ou marquées par des rayes peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleteries sont tournés en dehors, & ce vêtement d'hiver est travaillé avec le même soin & les mêmes recherches. Les Yakoutes portent des bonnets de pelisse, faits, pour la plupart, de la tête de quelque quadrupède. Comme ils ne mettent pas de ceinture par-dessus leurs habits; ils suspendent la pipe, la bourse au tabac, le briquet, le couteau, &c., à la ceinture des hauts-de-chauffe.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes, mais il est mieux travaillé & plus orné. Les hauts-de-chauffes sont un peu plus longs. Pour être dans ses plus beaux atours, une Yakoute passe par-dessus l'habit ordinaire une veste sans manches, de cinq pouces plus courte; cette veste est de peau ou d'un drap fin & rouge de préférence à toute autre couleur. Elle est ornée de franges & d'ourlets rayés & chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées se distinguent par la coëffure. Ce sont des bonnets qu'elles font de la peau prise de la tête de différens quadrupèdes; elles y laissent les oreilles qu'elles dressent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en tresses & portent des bandeaux larges, de peaux, & brodés avec plus ou moins de goût. A ce bandeau sont attachés, à droite & à gauche, de petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit

---

## MŒURS ET COUTUMES DES YAKOUTES.

---

pouces , large de quatre , passe pardeffus la tête , & redefcend fur le dos.

Les Yakoutes font ceux de ces contrées qui mettent le plus de goût dans leur parure ; les femmes font elles-mêmes leurs habillemens , au lieu de les acheter tout faits , comme c'est l'usage parmi quelques peuplades de Sibérie. Les filles Yakoutes sur-tout font mises très-proprement ; & leur parure où l'on remarque beaucoup d'art & d'industrie , contraste avec la rudesse de leurs mœurs , & la mal-propreté de leurs habitations & de leur table.

*Fin des Mœurs des Yakoutes.*

—  
—  
, &  
tent  
elles-  
tout  
lades  
très-  
coup  
leurs  
& de



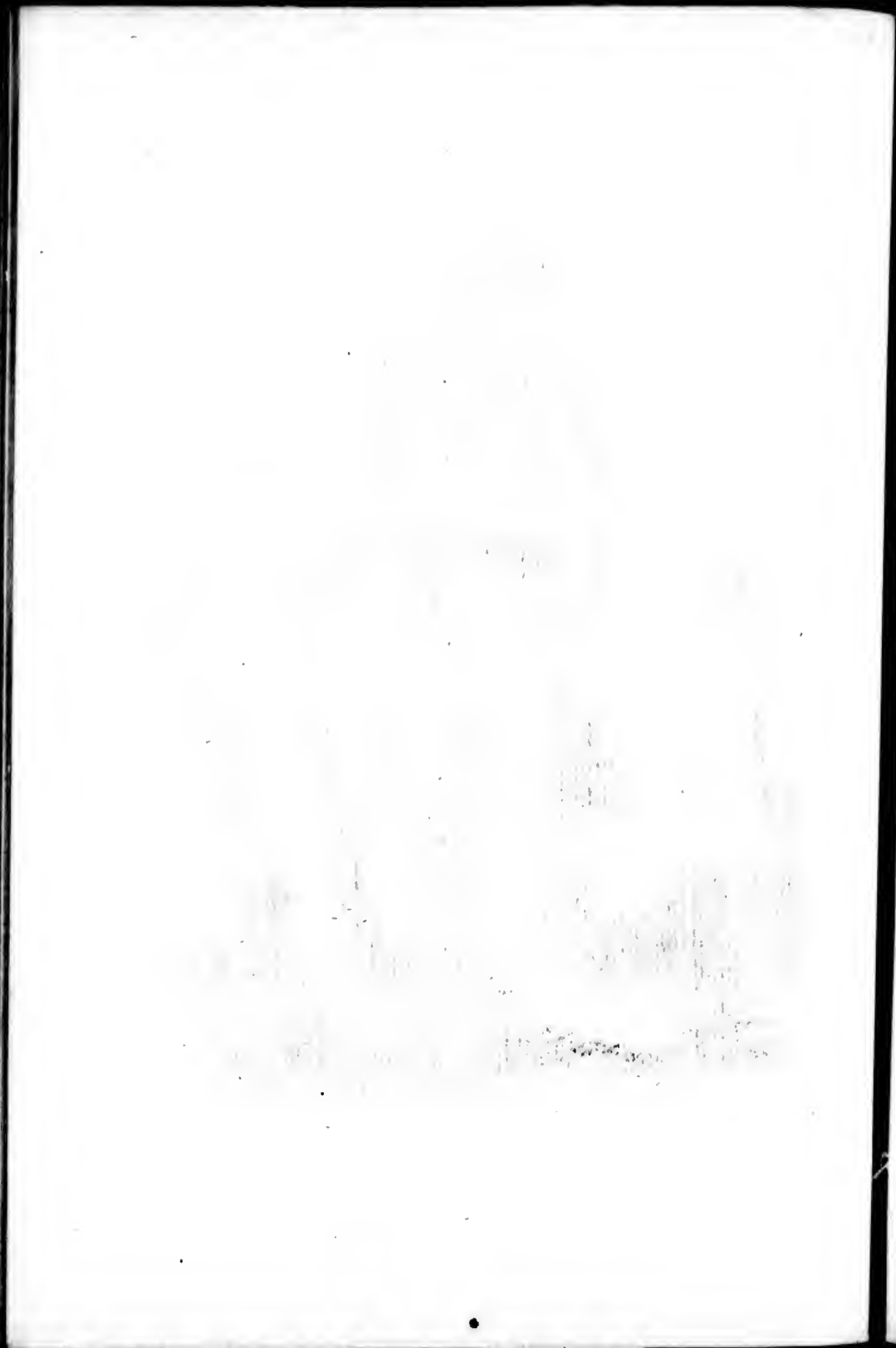
*Desrais del.*

*Mixelle sculp.*

*Homme Koraiik.*



elle sculp.





# M Œ U R S

## E T C O U T U M E S

### D E S K O R A I K S .

**L** E S Koraiks, qui doivent leur nom au quadrupède (1) utile, aux soins duquel ils bornent toute leur industrie, occupent la partie la plus septentrionale du Kamtschatka, pays marécageux, couvert de roches sauvages & dégarni de forêts. Le rapport des habitans de cette rude contrée, avec les Insulaires de l'océan oriental, & avec les Peuples septentrionaux de l'Amérique au-deçà du golfe Penschinskoï, peut faire raisonnablement conjecturer que l'ancien & le nouveau Monde se touchent en cette partie, ou bien n'ont été que séparés l'un de l'autre par quelque grande révolution du globe. C'est aux Savans de Russie, qui nous ont fait part de cette observation importante, à nous la confirmer par de nouvelles découvertes. C'est par eux que nous apprendrons, enfin, la véritable position de la terre que nous habitons. Les Naturels ne sauroient nous en rien dire. Indifférens à toutes ces questions curieuses, occupés à disputer leur existence journalière sur un climat qui leur refuse tout,

---

(1) Koraiks ou Koryaks signifie un renne.



il leur importe peu d'être Afiatiques ou Américains. L'éducation de leurs troupeaux leur semble préférable à la leur propre. Ne pouvant donc interroger leur tradition orale ou écrite, puisque ni l'une ni l'autre n'existent ; il faut étudier leur caractère, leurs habitudes, leur organisation. Ces preuves muettes n'en sont que plus authentiques. Leur dialecte tient beaucoup de celui en usage parmi leurs voisins les Insulaires orientaux.

Cette Nation, qui paroît n'être pas plus peuplée que celle des Kamtschadales, ne connoissoit point de maître, avant que les Russes soient parvenus jusqu'à elle. Le nombre plus ou moins grand des troupeaux mettoit seul quelque distinction parmi les propriétaires. Mais si le plus riche avoit le droit de tuer une plus grande quantité de rennes, il n'avoit pas celui d'écraser son voisin plus pauvre que lui. Cette peuplade se divise encore aujourd'hui en deux Etats opposés l'un à l'autre, d'après leur manière de vivre ; & la différence d'occupations a rendu étrangers & ennemis des frères issus de la même souche. Les Koraiks ambulans ne sympathisent pas du tout avec les Koraiks sédentaires. Ces derniers ont les mœurs beaucoup plus douces. Ils occupent la partie méridionale du pays, & fréquentent les Kamtschadales, dont ils ont pris les usages & même l'habillement national. Mais les femmes Koraïkes n'ont pas encore renoncé à la coutume de se coudre au visage des lignes & de s'y peindre d'autres figures. Ils sont plus actifs & plus laborieux que leurs voisins, avec lesquels ils fraternisent tant en tout autre chose. Ils ne sont pas

d'une société aussi agréable ; mais on peut compter davantage sur leur amitié. Ils accueillent les étrangers , & ne les forcent point à prendre plus de nourriture que le corps n'en peut contenir. Mais ils tiennent leurs cabanes à un degré de chaleur tel, que les femmes y restent toutes nues.

Les Koraiks ambulans sont tous chasseurs & mènent une vie dure. Ils pourroient trouver pour leur nourriture un grand secours dans le lait de leurs rennes ; mais ils n'en font point du tout usage, & ils ne se résolvent à tuer ce quadrupède, que dans des cas extraordinaires. Ils ne se repaissent de sa chair, que quand cet animal meurt de maladie. Ils vivent ordinairement de tout gibier quelconque, & de racines ou fruits sauvages que les femmes ramassent, quand ils ont faim. La décoction du champignon enivrant, les anime & soutient leur courage ou plutôt leur férocité. Ils sont extrêmement redoutables, même pour leurs compatriotes sédentaires. La massue, la lance & l'arc sont leurs armes. Les plus déterminés se contentent d'un bâton durci. Toute leur tactique consiste à fondre sur leur ennemi à l'improviste ; d'autant plus entreprenans & téméraires, qu'ils n'attachent à la fuite aucune idée de honte & de déshonneur. Le sort des femmes parmi eux est bien triste ; & ils leur font payer cher dans la suite les petites galanteries qu'ils leur ont prodiguées avant de s'unir. Un Koraiik a ordinairement autant d'épouses qu'il a de divisions dans son troupeau. Chaque femme préside à un troupeau particulier, & répond sur sa tête de la moindre

pièce de bétail qui viendrait à s'égarer. Car le plus grand plaisir d'un Koraik nomade est de compter souvent ses troupeaux & de s'assurer si le nombre en est toujours complet. La vie errante de cette Horde sauvage donne lieu à la jalousie dont les maris font ressentir les effets à leurs malheureuses moitiés. Pour peu qu'elles soient appétissantes, elles n'ont qu'un parti à prendre, si elles veulent avoir la paix dans le ménage ; c'est de se négliger, de s'enlaidir au point qu'elles deviennent repoussantes. Le mari alors cesse d'être jaloux, mais il devient indifférent & se dégoûte. Les femmes ont plus gagné à la civilisation que les hommes.

Chez les Koraiks sédentaires, elles sont traitées tout différemment. Loin de s'arroger un droit exclusif sur leurs compagnes, ils ne sont pas fâchés qu'elles cherchent à plaire à d'autres encore qu'à leurs maris. Un mari Koraik est fier des desirs que sa femme inspire à ses voisins ou aux étrangers, & il pousse la générosité au point de proposer la moitié de sa couche nuptiale à l'hôte qu'il reçoit. Il se trouveroit piqué du refus. Il règne même une sorte d'émulation parmi eux à cet égard. C'est à qui fera le mieux les honneurs de chez lui. L'épouse se prête à cette politesse avec une docilité & une complaisance toute particulières. Mais le cérémonial préliminaire en usage en pareil cas, modère un peu les transports de reconnoissance du voyageur intrépide. On débute par lui offrir une ample libation d'urine, dont il est d'étiquette de se gargariser avant tout. Ceux de qui nous tenons ces étranges détails,

auront peut-être pris pour la coutume du pays une espièglerie particulière de quelques femmes se fouchant peu de remplir les devoirs de l'hospitalité avec un individu qui ne leur plaisoit pas. Quoi qu'il en soit, cet usage de faire les honneurs de son lit comme de sa table, se retrouve encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades de l'Amérique; & il date de loin. Car Hérodote l'attribue aussi aux anciens Babyloniens. Mais on remarquera que le même effet est dû à deux causes tout-à-fait opposées, & qu'il ne faut pas confondre; en sorte que c'est bien ici que les extrêmes se rapprochent & se touchent. Ce que les habitans de Babylone blasés & abrutis faisoient par une dépravation de mœurs portée à son comble; les Sauvages de l'ancien & du nouveau Monde ne se le permettent que par une simplicité de mœurs touchante & respectable. Quand on veut faire un accueil distingué à quelqu'un, n'est-il pas convenable de lui offrir ce qu'on a de plus cher? Et n'est-ce pas porter la bienveillance fraternelle jusqu'à l'héroïsme, que de partager avec son hôte ou son ami le cœur de la femme qu'on aime? Ainsi donc réservons tout notre mépris pour ces Orientaux dégradés, qui, par dégoût ou par impuissance, passoient à d'autres la coupe du plaisir où ils avoient bu avec excès. Mais voyons seulement d'un œil de pitié ces bons Koraiks, ces Américains hospitaliers, qui, par une délicatesse extrême, ne pouvant se donner tout entiers à ceux qu'ils veulent fêter, leur offrent du moins la plus belle moitié d'eux-mêmes.

---

6 MŒURS ET COUTUMES DES KORAIKS.

---

A la naissance des enfans, ce sont les vieilles femmes du village qui viennent lui donner un nom, comme dans nos contes des Fées.

Les langes & le berceau sont des meubles inconnus dans la cabane d'un Koraik. La mère porte continuellement son nourrisson jusqu'à l'âge de trois ans. A peine les enfans peuvent-ils marcher, qu'on leur donne plusieurs rennes en toute propriété. Il ne faut pas s'étonner s'ils deviennent dans peu d'excellens pasteurs.

Les Koraiks sédentaires, ainsi que les nomades, sont dans l'usage de brûler leurs morts. Ils sont idolâtres de la secte Schamane.

Les uns & les autres s'habillent comme les Kamtschadales; si ce n'est que les premiers se rasent la tête & s'arrachent la plus grande partie de la barbe.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Koraiks.*

—  
—  
es  
ne  
us  
e-  
ne  
lu-  
ner  
ont  
de  
mt-  
tête



*femme de Kamtschatka.*











*Bomme de Kamtschatka*

ADDITION

LIST OF CONTENTS

CHAPTER I

CHAPTER II





---

**ADDITION\***  
**A L'ARTICLE**  
**DES MŒURS ET COUTUMES**  
**DES KAMTSCHADALES,**  
*ou*  
**NOTICE HISTORIQUE**  
***SUR LA PENINSULE DU KAMTCHATKA.***

---

**L**A Péninsule du Kamtchatka, sise sur la côte de l'Asie orientale, s'étend, au Nord & au Sud, du 52<sup>e</sup> au 62<sup>e</sup> degré de latitude. Son extrémité touche au 146<sup>e</sup> degré de longitude. Sa plus grande largeur est de 236 milles. Elle est surchargée d'une longue suite de montagnes qui lui occasionnent quantité de rivières. Abandonné à lui-même, le sol de cette contrée ne produiroit presque rien; mais il est susceptible de culture, & recompenseroit de leurs avances les Kamtschadales laborieux. Les malheureux! ils ne connoissent le printemps que de nom; ils n'ont que deux mois d'été, un d'automne; tout le reste de l'année est hiver pour eux.

---

(1) Notre premier Article étoit incomplet, faute de Mémoires authentiques.

La surface de la terre , couverte de neiges pendant plus de huit mois , cache des volcans dans ses entrailles. La nature aimeroit - elle les contrastes ? auroit - elle besoin de cette ressource pour la magie de ses tableaux ? & seroit-elle consistée en cela le secret de ses opérations ?

Si les Naturels , mauvais Agriculteurs , paroissent se borner à la *Saranna* (1) , plante spontanée qui sert de base à leur comestible , comme l'*Herbe-douce* (2) à leur boisson de *Raka* (3) ; c'est que la pêche , & sur-tout la chasse , fournissent davantage & d'une manière plus expéditive , à leurs besoins journaliers. Leur pays abonde en quadrupèdes de plusieurs espèces qui , tout-à-la-fois nourrissent & enrichissent le chasseur par leur chair substantielle & leurs dépouilles précieuses. Ces animaux , entr'autres , sont les Renards , la Zibeline , la Marthe , le Rat des montagnes ou la Marmotte sans oreilles , le Glouton , le Belier sauvage , l'Ours blanc , le Renne & le Chien.

L'équipage de chasse pour courir les Zibelines , est composé d'un fusil rayé d'un très-petit calibre , d'un

---

(1) Espèce de Lis qui fleurit rouge-foncé. C'est de sa racine qu'on tire un aliment auxiliaire à quantité d'autres mets.

(2) Cette Plante ressemble beaucoup au Jonc. Ses tiges nues , ( l'écorce porte un suc corrosif ) fermentées quelque temps , donnent après la distillation , une liqueur aussi forte que l'Eau-de-vie de Vin.

(3) Nom de l'Eau-de-vie de l'Herbe - douce.

---

SUR LA PENINSULE DU KAMTCHATKA.

---

filet & de plusieurs briques. Les briques échauffées, donnent une fumée qui oblige l'animal à sortir du terrier où on les a mises.

La peau du Glouton (*Ursus luscus*), est si recherchée des Kamtchadales, qu'ils se croient bien parés, quand ils en peuvent montrer une petite portion sur leurs vêtements. Les Femmes placent dans leurs cheveux des têtes de Glouton, qui sont blanches; & cet ornement est regardé comme infiniment beau. Ils croient fermement que les Anges dans le Ciel se couvrent de la fourrure du Glouton; car les Kamtchadales, ainsi que toutes les Nations superstitieuses, se sont créé un Dieu à leur ressemblance; & les paysages de leur froide contrée, servent de modèle, quand ils entreprennent une esquisse du Paradis.

La fourrure de l'Ours est extrêmement utile; on en fait des couvertures de lit très-chaudes, des bonnets, des gants & des colliers de harnois pour les Chiens, qu'ils attachent aux traîneaux. On est surpris que les Naturels ne se servent pas du Renne, de préférence au Chien.

Ils fabriquent avec les cornes recourbées du Belier sauvage, des cuillers, des plats, des coupes; ils en ont souvent une petite suspendue à un ceinturon, dans laquelle ils boivent, quand ils sont à la chasse.

On attèle ordinairement cinq Chiens à un traîneau qui ne porte qu'une seule personne. Ils sont coupés. On ne soumet jamais les Chiennes à cet exercice.

Il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Le chant mé-



Iodieux qu'on attribue (1) au Cigne , ne le garantit pas d'être servi sur table , les jours de Festins.

La chair de Poisson leur tient lieu de pain. La graisse de Baleine fournit d'huile leurs lampes & leur cuisine.

Venons au personnel des Kamtchadales. On croit cette Peuplade d'une origine très-ancienne ; on les fait descendre en droite ligne , des Mungales , Nation primitive d'Asie , qui se sera réfugiée dans cette Peninsule , pour échapper aux Conquérens dont cette partie du globe a été si souvent affligée. Tous ces Héros , qui font tant de fracas dans les récits de l'Histoire , non seulement sont les fléaux de la génération qui a le malheur de les avoir pour contemporains , ils sont encore la cause de ce chaos déplorable qui règne dans les Annales du Monde. A leur approche , on se disperse , on se cache ; & le caprice d'un Prince turbulent , déplace des Nations entières de leur antique patrie , & rompt le fil non interrompu d'une chronologie de plusieurs siècles.

Quoi qu'il en soit , les Kamtchadales , encore remplis du souvenir de leurs premiers ancêtres , n'ont pas renoncé à la prétention de remonter en droite ligne , à l'époque de la Création , par leur Dieu Koutkou. Ils se disent les Favoris du Ciel & les Fils aînés de la Terre. Le pays qu'ils habitent depuis un temps immémorial , semble à leurs yeux une terre de promesse , une place

---

(1) Voyez une Dissertation très-curieuse de M. Mongèz , Garde du Cabinet des Antiques de la Bibliothèque de Sainte Geneviève.

d'élite que la Nature , en bonne Mère , leur a ménagée par une prédilection toute particulière. Heureux du moins par sa croyance , on ne sauroit trop bénir la mémoire des Législateurs politiques qui ont semé ces idées romanesques dans le cerveau de ce Peuple crédule. Il falloit en effet, tous les prestiges de l'imagination , pour faire aimer les bords du Kamtchatka à ceux qui s'abreuvent des eaux de ce fleuve , chargé de glaçons pendant les deux tiers de l'année. L'amour de la patrie est une passion locale , en vertu de laquelle il ne reste point de vuide sur la surface de la terre. Les Chefs des Nations n'ont pas tort d'entretenir ce feu sacré dans le cœur de leurs sujets ; c'est la baguette d'Armide , qui change en Eden les déserts les plus sauvages , les lieux les plus malfaisans. La connoissance circonstanciée de la Topographie de leur pays, & l'attachement qu'ils portent à cette contrée si peu aimable , prouvent du moins que les Kantchadales n'y font point une Colonie de fraîche date.

Les Russes en soupçonnerent l'existence vers l'an 1650, & y tentèrent un établissement en 1700. Les Naturels du pays ne virent pas tranquillement l'arrivée des ces Etrangers. En 1715 , il y eut une action qui pensa être décisive en faveur des premiers. Mais la destinée des Nations civilisées est de triompher des Hordes Sauvages , ou de corrompre , par leurs mœurs , ceux qui résistent à leurs armes. La petite vérole , présage d'une maladie pire encore , n'enleva pas moins de 20,000 Kantchadales en 1767 ; encore un demi-siècle , & cette

contrée aura perdu tout-à-fait ses premiers Maîtres, dont le nombre en ce moment monte à peine à 3000 tributaires. Le Sceptre Russe ne pèse cependant pas sur leurs têtes. On leur a laissé le droit d'élire leurs Magistrats, pris au milieu d'eux. Chaque *Ostrog* (Bourgade), est gouvernée par un *Toion* (*Chef de Police*). On les a déchargés de la peine de mort, remplacée par le *Knout* (1). Le principal Commerce a pour objet la Pelleterie; & les Russes doivent quelques égards à une Horde demi-Sauvage, sur laquelle ils font des spéculations lucratives. Les Kamtchadales n'ont prêté qu'une oreille aux missionnaires Grecs; ils ont gardé l'autre pour leurs anciennes habitudes: en sorte qu'ils ne ressemblent pas plus à leurs Conquistadors par les principes que par les traits du visage. Les Russes, & les Cosaques (2) qui les ont si bien secondés dans cette expédition, s'allient volontiers aux vaincus laborieux, qui les font vivre de leurs sueurs.

Les indigènes du Kamtchatka sont de petite taille; & voici le Costume des Hommes: l'habit de dessus a la forme d'une jaquette de Charretier; il est de nankin pendant l'été, & dans l'hiver, de peaux de Daims ou de

(1) Le Knut ou Knoute, est un supplice Russe: il consiste à recevoir sur le dos, un certain nombre de coups d'un fouet, composé d'une lanière épaisse, & tranchante sur les côtés. Le patient, à qui on fait grâce de la vie, n'est pas toujours bien sûr de la conserver après cette exécution.

(2) Nation guerrière & jadis libre, qui ne se bat plus aujourd'hui pour son propre compte, mais qui sert la Russie, & qui en obtient des égards proportionnés à ses services.

Chiens , tannées d'un côté. On laisse le poil à l'autre côté ; c'est celui qu'on met le plus près du corps. Ils portent par-dessus une casaque ferrée , de nankin ou d'étoffe de coton , & au-dessous de la casaque , une chemise d'une légère étoffe de soie de Perse , de couleur bleue , rouge ou jaune. De longues culottes de lin , qui descendent jusqu'au gras de la jambe ; une paire de bottes de peau de Chien ou de Renne , dont le poil est en dedans , & un bonnet fourré , garni de deux oreilles qui , en général , se trouvent relevées contre la tête , mais qu'on laisse tomber sur les épaules , lorsque le temps est mauvais , forment le reste de leur accoutrement.

L'habit de fourrure que les Toions portent les jours d'appareil, est composé de petits morceaux de fourrures triangulaires (1) , marquetés de brun & de blanc , & réunis si proprement , qu'ils semblent appartenir à la même peau. Il est garni par le bas , d'une frange de six pouces de largeur , qui est faite avec des fils de cuir de différentes couleurs , & qui produit un très-bon effet. Une large bordure de peau de Loutre est suspendue à cette frange : le parement des manches est encore de peau de Loutre , ainsi que le collier , & un jabot qui va jusqu'à la poitrine : il est doublé d'une peau blanche très-unie ; un bonnet , une paire de gants & des bottes , travaillés avec un soin extrême , complètent cet ajustement.

---

(1) Dans le genre du Costume caractéristique de notre Arlequin.

Les Russes établis au Kamtchatka , portent l'habit Européen ; & l'uniforme de la Garnison est d'un verd foncé , bordé de rouge.

Les habits de Femmes , quand elles se parent pour une Fête , sont jolis & gais. Elles portent une robe flottante de nankin blanc , qui leur serre le col , attachée à un collier de soie. Par-dessus , elles ont une jaquette courte & sans manches , composée de nankins de diverses couleurs , & des Jupons d'une légère étoffe de soie de la Chine. Leur chemise , dont les manches descendent jusque sur le poignet , est aussi de soie. Un mouchoir de soie de couleur , enveloppe leurs têtes , & cache entièrement les cheveux des Femmes qui sont mariées. La chevelure des Filles vierges encore , ou du moins non mariées , flotte en liberté sur les épaules.

Le luxe des habits , sur-tout du sexe né pour plaire , règne à proportion autant à cette extrémité du globe , qu'au centre des États de l'Europe.

*Fin de la Notice Historique sur la Peninsule du  
Kamtchatka.*

abit  
verd

pour  
flot-  
chée  
uette  
e di-  
se de  
nches  
e. Un  
s, &  
i font  
ou du  
ales.  
plaire,  
globe,

du

OTICE



*femme Kamtschadale.*

M. C. J. D. S.

1777

PROCESSION DE LA Vierge

Le jour de la procession de la Vierge, qui se fait le premier jour de l'octave de l'Ascension, les Religieuses de ce Monastere se revêtent de leurs habits blancs, et se rendent à l'église de la ville, où elles se joignent à la multitude du peuple, qui se rend à la même église pour assister à la procession.

Les Religieuses de ce Monastere se rendent à l'église de la ville, où elles se joignent à la multitude du peuple, qui se rend à la même église pour assister à la procession. Elles se revêtent de leurs habits blancs, et se rendent à l'église de la ville, où elles se joignent à la multitude du peuple, qui se rend à la même église pour assister à la procession.

Le jour de la procession de la Vierge, qui se fait le premier jour de l'octave de l'Ascension, les Religieuses de ce Monastere se revêtent de leurs habits blancs, et se rendent à l'église de la ville, où elles se joignent à la multitude du peuple, qui se rend à la même église pour assister à la procession.

Le jour de la procession de la Vierge, qui se fait le premier jour de l'octave de l'Ascension, les Religieuses de ce Monastere se revêtent de leurs habits blancs, et se rendent à l'église de la ville, où elles se joignent à la multitude du peuple, qui se rend à la même église pour assister à la procession.

culp.





*Faint, illegible text, possibly a signature or title.*

19

---

# M Œ U R S

ET COUTUMES

## DES KAMTSCHADALES.

**I**L ne faut pas toujours juger une Nation d'après le climat qu'elle habite. Se seroit-on attendu de retrouver, à l'extrémité orientale de l'Asie, dans une contrée froide même en été, où les bestiaux peuvent à peine subsister, lieu d'exil redouté des malfaiteurs de la Russie, se seroit-on attendu d'y retrouver les mœurs dissolues de Sybaris?

Les habitans de la presqu'île de *Kamtschatka* (1) (qui se nomment entr'eux *Itelmainns* (2)), ne sont connus que depuis les conquêtes des Russes. Quant à leur origine, eux-mêmes l'ignorent, & n'en ont conservé aucune tradition. Tout-à-fait bornés au présent, ils ne se souviennent pas plus du passé qu'ils ne s'inquiètent de l'avenir.

Leur population n'est pas plus aisée à savoir. Comment faire le dénombrement d'une peuplade éparse sur un terrain immense, & qui n'a pas intérêt qu'on connoisse ses forces?

---

(1) Nom de la rivière qui coule à l'occident.

(2) C'est-à-dire, Habitans.

Les Kamtschadales ont deux traits qui caractérisoient Athènes; ils sont nés imitateurs & curieux. Mais leur goût exclusif est celui qu'ils ont pour le plaisir. D'une insensibilité stupide à l'égard des autres jouissances de la vie, il semble que l'amour leur tienne lieu de tout le reste. Ils ne font point de provisions, & ne pensent à fournir leur table que quand ils ont faim. Ils s'embarassent peu de l'assaisonnement des mets. La quantité chez eux passe toujours avant la qualité. Mais ils réservent à l'amour toutes les ressources de leur génie, & lui consacrent leur existence entière. Par une suite de cette manière de voir, ce sont les femmes qui donnent le ton au reste de la Nation. Leur lascive imagination, plus féconde en moyens que celle des hommes, leur a mérité sur eux l'ascendant le plus décidé. Elles s'en sont obéies, comme s'ils étoient leurs esclaves; & les hommes dans leurs bras consentent à tout, pourvu qu'ils soient complètement heureux, à quelque prix que ce soit. Les voyageurs les plus exercés, & qui ont été à même de faire le plus d'observations en ce genre, sont étonnés d'avoir encore de nouvelles pratiques à apprendre. L'amour, en ce pays rude & sauvage, est un Protée plus habile encore que dans ces contrées heureuses qu'il semble avoir adoptées pour le théâtre de ses jeux les plus variés.

Les liens du sang ne forment point un obstacle à leurs desirs. Excepté entre le père & la fille, le fils & la mère, les parens se permettent tout entr'eux. A ces excès, ils en joignent un autre pire encore. Chacun

des deux sexes ne veut pas toujours devoir à l'autre tous ses plaisirs. De telles mœurs doivent énerver une Nation. Aussi l'amour de la gloire, ce ressort si puissant qui opère tant de hauts faits, ne réagit point sur le cœur des Itelmainns. Tous leurs exploits se bornent au vol des femmes & des chiens, dont ils s'emparent chez leurs voisins, & parmi eux à la dérobée. Ils se défendent mollement & se vengent en poltrons. Au premier danger, ils ont recours à la ressource des lâches, au suicide. Il ne leur faut pas même de motifs bien pressans pour en venir à cette extrémité. A la première indisposition qu'ils ressentent, au premier chagrin qu'ils éprouvent, leur courage expire. Le criminel préfère les horreurs d'un supplice momentané, aux ennuis d'une longue prison. On a vu des femmes enceintes (*lassata, non satiata*), renoncer au doux titre de mère, pour ne point endurer les incommodités de la grossesse, & les douleurs de l'enfantement. Que ces atrocités ne sont-elles concentrées dans la presqu'île de Kamtschatka!

Ces Sauvages, capables de pratiques aussi monstrueuses, sont du moins excusables, en ce qu'ils végètent dans la plus grossière ignorance. Ils n'auroient point encore l'idée du nombre dix, s'ils ne s'étoient point aperçus qu'ils avoient cinq doigts à la main. Ils ont un geste expressif pour marquer une quantité considérable; ils empoignent leurs cheveux.

La forme de leur Gouvernement n'est pas compliquée. Ils se divisent par familles; chacune desquelles compose un hameau présidé par l'Ancien. Leur code

criminel n'est pas long. Le vol & l'assassinat sont les seuls délits qu'on punisse; le premier, en faisant des brûlures reconnoissables aux doigts; le second, en livrant le coupable entre les mains des parties que le meurtre intéresse. Jadis, dans leurs querelles de village à village, ils éliſoient un Chef. Ces petites guerres étoient des coups de mains dont l'issue devenoit souvent tragique. Quand un hameau se voyoit bloqué, les assiégés, pour se souſtraire à la vengeance implacable de leurs ennemis, massacroient leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, & se poignardoient eux-mêmes sur les débris de leurs habitations en cendre. Une défense courageuse & soutenue leur eût fait plus d'honneur. Ils ont pour armes la massue, la pique & les flèches. Autrefois ils se pallifadoient avec des monceaux de pierres. Mais ces fortifications, qui ne faisoient que les provoquer les uns contre les autres, leur sont interdites sagement par le Gouvernement Russe. Ils se pratiquent deux sortes de logement. La baraque d'hiver est quarrée & cachée cinq pieds en terre. La cabane d'été, au contraire, élevée sur des piliers, ressemble à des colombiers; on les construit ainsi, pour éviter l'humidité du terrain. Leur batterie de cuisine répond parfaitement à l'apprêt de leur comestible & au peu de choix des alimens. Tout leur est bon. Les chiens & leurs maîtres mangent au même plat. Ils ne savent ce que c'est que le pain, & ils ne boivent que de l'eau. De temps immémorial, ils ne s'enivroient qu'avec l'infusion d'un certain champignon. Aujourd'hui, ils ont de plus le tabac à fumer.

Les

Les femmes ne partagent pas ces excès, pour mieux vaquer à leur goût dominant : elles ont bien su remarquer que l'ivresse de l'amour souffroit beaucoup de celle des boissons fortes.

Les occupations des Kamtschadales sont mesurées exactement sur leurs besoins. Ils chassent, ils pêchent, fabriquent leurs armures & leurs filets, construisent leurs nacelles & leurs traîneaux, dressent leurs chiens pour s'en faire voiturer, font leurs cabanes, les garnissent de nattes & de quelques ustensiles, apprêtent les alimens, font quelques voyages & quelques échanges avec leurs fourrures. Les femmes travaillent aussi ; elles préparent les peaux ; elles filent, & savent très-bien broder. Mais, on ne se livre à tous ces détails, que quand la nécessité y contraint. Le soin de leurs plaisirs est la grande affaire de leur vie. Une partie de débauche passe avant tout. Uniquement jaloux des jouissances du jour, le lendemain amenera sa peine ou sa joie ; on se presse de vivre, & on n'existe que par les sens. Avec un tel caractère, ils n'y résisteroient pas, s'ils habitoient une contrée abondante en productions spontanées. Ils se permettent la même intempérance à table qu'ailleurs. Ils se chargent l'estomac d'alimens sans choix, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de les rejeter pour recommencer. Les femmes, plus sobres, se dédommagent par la licence des chansons qu'elles composent sur-le-champ & pour la circonstance. Il échappe quelquefois à ces improvisatrices des saillies heureuses & piquantes. Celle qui a quelques intrigues saisit l'occasion de les afficher aux yeux de son

mari, quand elle le fait débonnaire & pacifique; & lui infinie la conduite qu'il doit observer dans un in-promptu, dont voici un exemple :

*In-promptu d'une Kamtschadale.*

« Ours jaloux ! qui rodes sans cesse autour de moi.  
 » Lâche ta proie, si tu veux garder ta fourrure. L'ami  
 » que j'aime est un chasseur adroit. Il saura bien me  
 » venger & te punir. Evite le sort qui t'attend. Crains  
 » que je ne fasse de ta dépouille un juste-au-corps pour  
 » ton vainqueur. »

Un mari sage doit alors se tenir pour bien averti; dès l'instant même il ferme les yeux sur le galant de sa femme, & se console avec sa voisine.

Il ne manque à de telles mœurs que le vernis du *decorum*, & le portrait des Kamtschadales seroit celui de beaucoup d'autres Nations moins grossières, mais non pas plus édifiantes.

Une autre remarque qui peut encore avoir son application, c'est que chez les Itelmainns, les hommes si traitables, si souples, si careffans auprès des femmes, quand ils ont quelques desirs à satisfaire, sont entr'eux d'une froideur, d'une rudesse singulière. Ils ne s'abordent point avec cet air de prévenance qui sied si bien à des frères. Ils ne se passent rien; & le plus léger prétexte donne lieu à des injures & à des querelles. Les hommes galans envers le sexe, sont ordinairement d'un commerce difficile entr'eux.

Au Kamtschatka, le mariage n'est un acte ni civil ni religieux; on s'unit sans formalité & aussi souvent qu'on veut. Mais les hommes usent sobrement de la permission; attendu qu'en multipliant leurs femmes, ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs tyrans. Pour dire : *se marier*, on se sert de cette expression, *attraper une fille* on entend par cette phrase, introduire son collier dans les haut-de-chausses de celle sur qui on a jetté les yeux. Du reste, un Kamtschadale n'attache aucun prix à la virginité. Une femme passe sans difficulté de la caserne des Kofacs sur la natte d'un époux. Une veuve ne trouve de secondes noces qu'en sortant des bras de quelques soldats Russes, assez généreux pour la purifier de la souillure que la mort de son premier mari est censée lui avoir fait contracter.

Les maladies graves de toute espèce sont les tristes résultats d'une existence aussi peu régulière : la vigueur du tempérament ne fait que rendre plus redoutables ces fruits amers de la débauche. Les Russes assurent que l'ainée de la petite vérole étoit connue au Kamtschatka avant leur arrivée.

La Religion de ces Insulaires est tout-à-fait abusive & dérisoire. Les observateurs Russes, qui nous les ont fait connoître, assurent très-positivement qu'*ils n'aiment ni ne craignent Dieu, & que l'idée d'une Providence leur paroît ridicule*. Ils sont Chrétiens, comme ils étoient Païens. Ne se refusant rien en ce bas monde, ils ne font aucun cas de l'autre vie; & ce n'est pas en leur parlant du Paradis ou de l'Enfer, qu'on parviendra à les amender.



Ces idées sont trop métaphysiques pour un Peuple qui n'est susceptible que de perceptions sensuelles & terrestres. Puisque l'exemple a quelque prise sur eux, que ne leur donne-t-on pour voisins quelque colonie d'honnêtes gens, plutôt que de faire servir leur patrie d'exil aux mauvais sujets de la Russie !

Avant de passer au costume des Kamtschadales, arrêtons-nous une minute à leur signalement : taille au-dessous de la moyenne, épaules larges, grosse tête, visage long & un peu applati, presque point de barbe, nez écrasé, petits yeux, lèvres minces & jambes courtes. Les femmes ont les yeux & les sourcils noirs, la peau du visage assez délicate, le teint animé d'une rougeur naturelle. Leur main est jolie, leur pied mignon : en général elles sont très bien faites.

L'ancien habillement des deux sexes diffère, à plusieurs égards, de leurs modes actuelles. Ils ont conservé, à la vérité, leur vestiaire national, mais avec beaucoup d'imitation du costume étranger. Un Kamtschadale vêtu à la manière ancienne de son pays, porte sur la peau nue une ceinture de peau en guise de culotte ; par devant est attachée une bourse, & par derrière un tablier de peau. Ils y ont ajouté des chemises ; & en hiver, ils font usage de caleçons, de peau tannée, appliquée aux cuisses & nouée au-dessous des genoux. Les culottes modernes de fourrures, la peau en dehors, descendent jusqu'aux talons. A présent ils portent des bas. Leurs souliers ou bottines sont de peaux de chien de mer, de poisson ou de renne. On les enjolive plus

ou moins. On les brode, on les colore, & on les affujettit avec des cordons passés autour de la cheville. Ils ont aussi des chaussures faites exprès pour marcher sur la neige. Leurs chemises sont de différentes étoffes. Par-dessus ils passent un juste-au-corps de pelleterie. Puis, ils endossent leurs *parkis*. Ce sont des pelisses ayant par en haut un trou si étroit, qu'à peine la tête peut le traverser. Le bas est brodé à la Toungouse, & garni de franges & de paquets de poils assez longs. Ils la recouvrent d'une autre pelisse de la même forme, mais plus ouverte, plus ample, & qui descend jusqu'aux pieds. Au col pend une bourse de fourrure qui retombe sur le dos, & qui peut servir de capuchon. Une pièce de peau de chien est attachée pardevant; on s'en couvre le visage pendant la nuit. Jadis, ils avoient des bonnets d'hiver faits avec de la fourrure ou des plumes d'oiseaux. En été, ils portoient des chapeaux de bois ou d'écorce d'arbre, ou tissus de bouts d'ailes de différentes volatiles, à la manière des coëffures Américaines; sur-tout en usage parmi les habitans du nouveau Monde, à l'orient du Kamtschatka. Induction qui peut jeter quelque jour sur l'Histoire primitive des deux Continens. Ces anciennes coëffures deviennent rares, & ont fait place aux bonnets Russes. On remarquera que les Kamtschadales ne coupent jamais leurs ongles.

Les femmes portent à présent des chemises, des culottes, des bas, des souliers, des brodequins, des pelisses de dessus & de dessous, à l'instar des hommes. Les pelisses, de dessus ont par derrière une pièce pointue & pendante

& sont pour l'ordinaire garnies de bandes de fourrures fines, mieux brodées encore que celles des hommes, & ajustées de façon qu'on peut les porter, poils en dehors ou en dedans, *ad libitum*. Elles portent des gants même pendant la nuit. Autrefois les filles arrangeoient leurs cheveux à la Tatare. De nos jours, elles séparent leur chevelure en deux sur le sommet de la tête, puis la ramassent dans la nuque pour en faire une tresse ornée de rubans & de perles de verre. Leur front en outre est couvert d'un bandeau. Autrefois les femmes mariées faisoient plusieurs tresses de leurs cheveux, dont les extrémités rassemblées n'en formoient plus qu'une amplifiée de cheveux postiches. Aujourd'hui elles portent des mouchoirs autour de la tête, ou mettent des bonnets de femme à la Russe, espèce de chapeau ayant une pointe relevée. Elles ont des colliers de perles de verre. Présentement la grande mode est de s'habiller tout-à-fait à la manière Russe. Les habits parés sont de drap de couleur. Les femmes qui se piquent de se bien mettre, portent des chemises de soie à manchettes, des surasanis à la Russe, ou des robes en forme de chemises, des pantoufles, & une espèce de turban fait d'un mouchoir de soie, plié autour de la tête, au lieu de coëffe. Une parure de femme habillée à la mode coûte au Kaintschatka jusqu'à cent peaux de zibelines ou de renards, que le mari, qui n'ose refuser, amasse comme il peut. Autrefois ces gens ne se lavoient jamais; présentement les femmes mettent même du rouge & du blanc.

Il y a des femmes, & ce sont les plus coquettes, qui affectent de porter des voiles. A l'abri sous ces voiles, elles font impunément tout ce qu'elles veulent de leurs yeux, éloquens interprètes de leurs desirs cachés.

Les hommes & les femmes ont presque tous de belles dents, sans doute parce qu'ils mangent presque tout à froid.

Malgré tout l'appareil de leur garde-robe & de leur toilette, les deux sexes se disputent encore pour la malpropreté. Ils ont toutes les habitudes du pourceau.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Kamtschadales.*

The first part of the book is devoted to a general  
 introduction of the subject. The author discusses the  
 history of the subject and the various methods  
 which have been employed in its study. He also  
 points out the importance of the subject and the  
 need for a more systematic treatment of it.

CHAPTER I. THE SUBJECT MATTER.

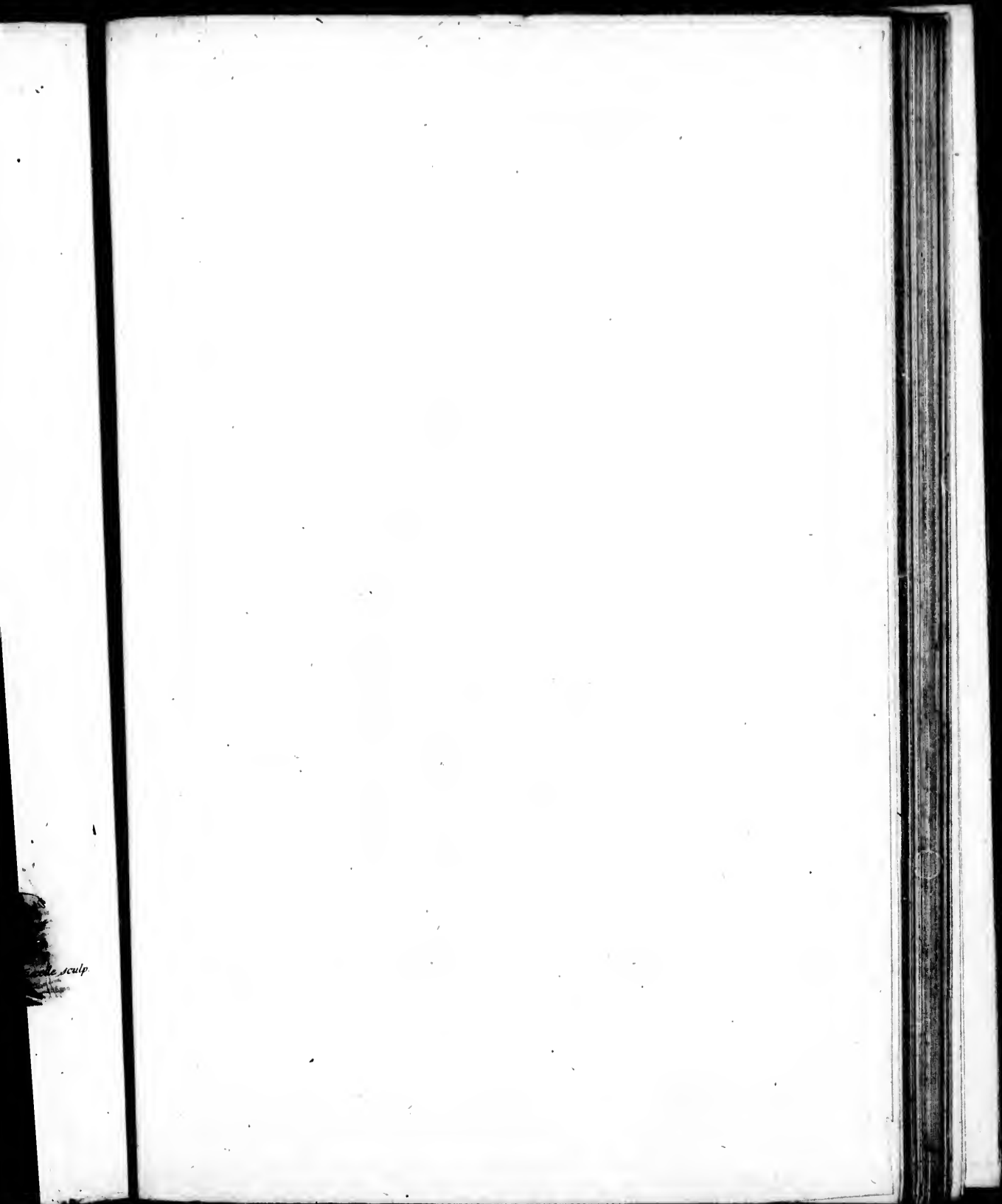
The subject matter of this book is the study of  
 the history of the subject. It is a study of the  
 various methods which have been employed in its  
 study and the results which have been achieved.  
 The author discusses the history of the subject  
 and the various methods which have been employed  
 in its study. He also points out the importance  
 of the subject and the need for a more systematic  
 treatment of it.

The author also discusses the various methods  
 which have been employed in its study and the  
 results which have been achieved. He also points  
 out the importance of the subject and the need  
 for a more systematic treatment of it.



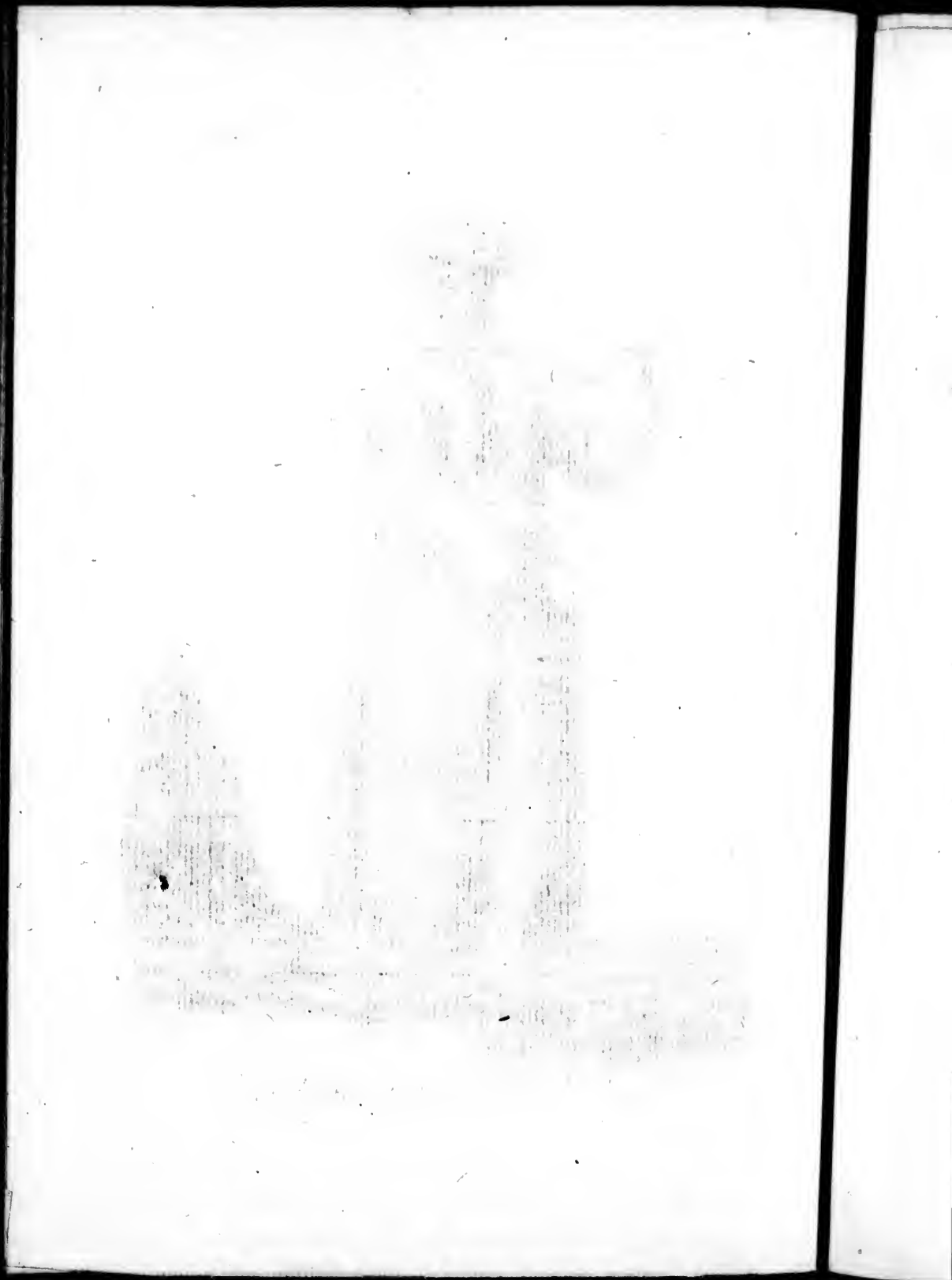


Inulaire, Nord Est, de N'Anie.



side sculp





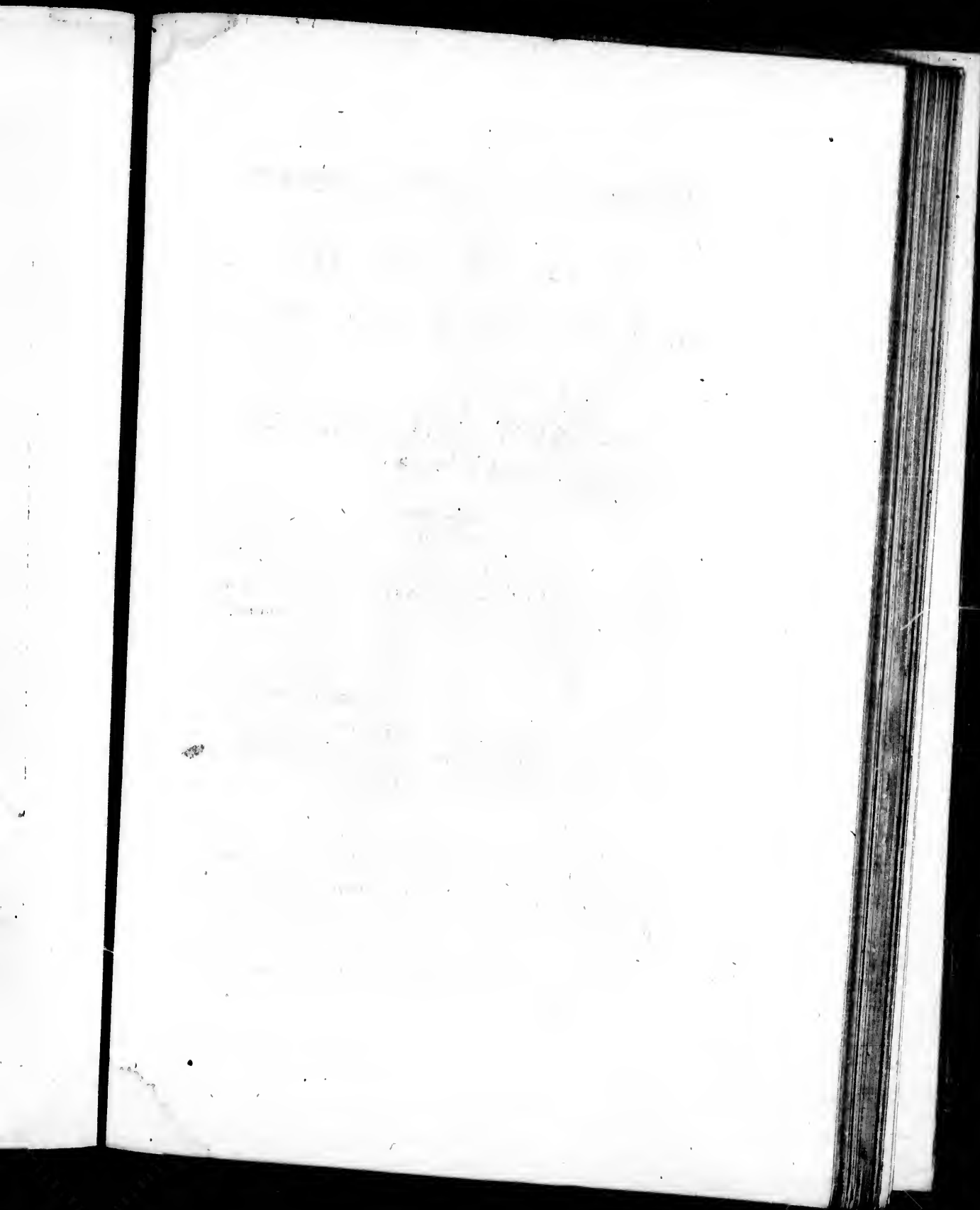


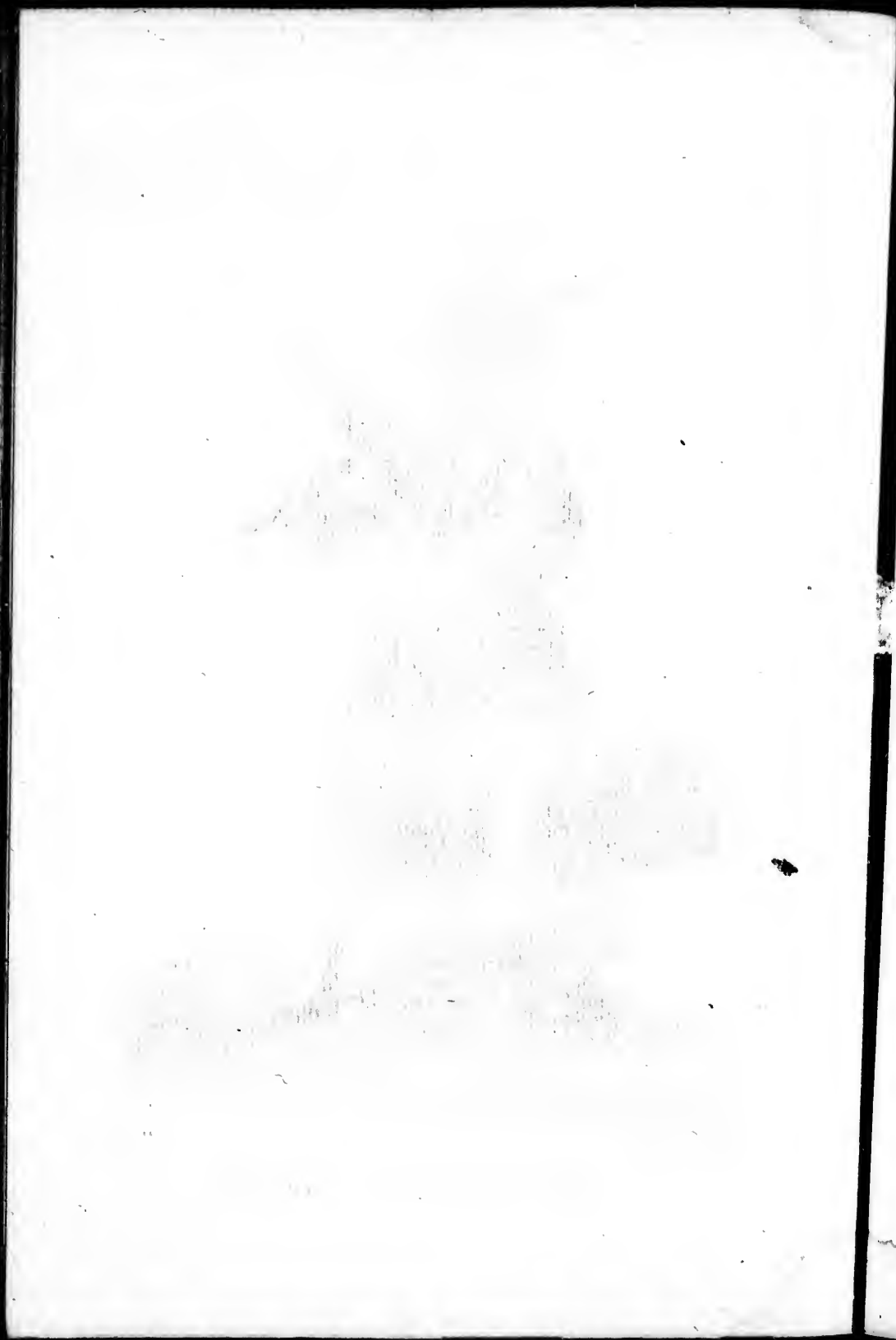


*Desras del.*

*Staxelle, sculp.*

*Insulaires Nord Est de l'Asie.*





r  
c  
f  
à  
r  
c  
cl



M Œ U R S  
E T C O U T U M E S  
D E S I N S U L A I R E S  
D E L' A R C H I P E L N O R D - E S T  
D E L' A S I E.

**L**ES glaces de la mer septentrionale ne sont pas le seul obstacle à vaincre, quand on tente le passage d'Asie en Amérique, vers le nord-est. On trouve sur son chemin un Archipel assez considérable, servant comme de communication entre les deux Continens, & peuplé d'Insulaires plus ou moins féroces. Les Russes sont les seuls qui aient pénétré jusques dans ces Isles connues déjà sous le règne du Czar Pierre I<sup>er</sup>. mais examinées avec plus de soin depuis 1760. Les relations qu'on en a rapportées sont loin cependant d'être satisfaisantes, ayant pour auteurs des Braconniers & des Marchands, observateurs grossiers, mais voyageurs déterminés, & tels qu'il en falloit sur des mers orageuses & dans un climat aussi rude. On désigne une partie de cet Archipel sous la dénomination d'*Isles aux Renards*, ainsi appellées à cause de la grande quantité de renards noirs, bleus & roux qui s'y trouvent. L'Isle la plus voisine du Kamtschatka est celle de *Bering*. L'*Isle Kadyak* approche le

plus du Continent de l'Amérique. On remarque encore l'*Isle au Cuivre*, sur les Côtes de laquelle la mer jette en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres éparées & solitaires, qu'on n'a pas encore pu visiter. Les plus peuplées & les mieux connues sont les *Isles Aléoutes*, & les *Isles de Saint-André*. La nature du sol est presque le même dans tous ces morceaux de terre isolés. On y voit des marécages, des montagnes & des volcans, des forêts au nord, vers le midi de grandes plaines ouvertes, du gibier & quantité d'animaux amphibies, des coquillages de toute sorte, & du bois flottant que les vents chassent du Nouveau-Monde. La population y varie beaucoup, & n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays. Telle Isle, de plus de cinquante werstes (ou quinze lieues) de tour, ne contient que deux familles, & quelquefois en nourrit cent. Les Insulaires eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, & ils n'ont pas encore souffert d'être comptés par les soldats Russes. Un cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne put enregistrer que trois cents soixante-sept mâles tributaires; on n'osa exiger d'eux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoient se monter à plus de mille hommes, sans les femmes & les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté; & quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels. Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire que quand on ne paroît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seules enri-

chir la Couronne de Russie, qui ne doit rien se promettre encore à titre de souveraineté. Très-peu de ces Isles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces Insulaires avec celles des Koraiks & des Américains du nord de l'Asie, on pourroit assigner une origine commune à ces peuplades divitées par la mer. L'idiôme est presque le même aussi dans tous ces différens petits cantons. La plupart des habitans sont petits, mais bien faits & robustes assez pour supporter la dureté du climat. Doués de peu d'imagination, ils en sont dédommagés par leur bon sens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement; mais malheur à qui leur fait perdre le sang-froid; la vengeance les aveugle & les rend indomptables. Ils ne sont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée; la patience les abandonne bientôt, & le désespoir leur conseille le suicide. Ils repoussent l'injure, mais ils ne se permettent pas l'offense. Quoiqu'ils n'aient ni loix, ni maîtres, ils ne se livrent pas à ces excès qui compromettent la liberté; ils ne ressemblent point à des esclaves échappés de leurs fers. Le brigandage, le meurtre & la perfidie ne leur sont pas du tout familiers. Un mari offre sa femme à l'étranger honnête & cordial, & arrache la vie à celui qui n'attend pas cette politesse hospitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux. S'il est question de faire un coup de main, le plus entreprenant se fait adjuger l'honneur de servir de guide à son parti; mais quand on a mis bas les



armes, il dépose son autorité accidentelle & rentre dans sa famille confondu parmi ses proches. Divisés par familles, lors d'une expédition, ces familles se rassemblent en sociétés, afin d'opposer plus de résistance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à son grand âge l'ombre de supériorité dont il jouit à peine, & qu'on lui refuseroit, s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une Isle appartient en commun à tous les individus des familles ou sociétés qui l'habitent. En sorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'Isle, auroient préalablement à conquérir l'Isle entière. Mais on n'accorde l'hospitalité aux voyageurs, que quand ils sont en petit nombre. S'ils arrivoient en troupes, ils deviendroient suspects, & la guerre allumée aussi-tôt de toute part ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chassés tout-à-fait.

Bornés au petit cercle de connoissances qu'exige leur train de vie ordinaire, ils sont d'une ignorance absolue sur tout le reste. L'homme n'apprend qu'en raison de ses besoins. Ils n'ont point d'histoire nationale. Le présent seul les intéresse & occupe toutes leurs facultés. Un fait, du moment qu'il est passé, est perdu pour eux. Toutes leurs sciences se bornent à additionner jusqu'à dix, & à multiplier par dizaines. Chaque Isle est l'Univers pour celui qui l'habite, & n'a que des relations momentanées avec sa voisine. On y tire parti de la nature, telle qu'on la trouve. On n'élève point de bestiaux. La chasse & la pêche ne sont pas même en usage. On tend au gibier des pièges ingénieux, & on prend le

poisson en le barricadant dans les petites rivières. Les femmes travaillent comme les hommes, même aux ouvrages les plus grossiers & les plus pénibles. Si nous sommes peu tentés d'une telle existence, ils nous rendent bien la pareille : un Insulaire, possesseur d'une tanière bien close, d'un bon canot, & maître de plusieurs femmes, n'a plus de desirs à former. Le monde entier seroit à lui, qu'il ne paroîtroit pas plus fier, ni plus satisfait de sa personne.

Le fer n'entre point dans la construction de leurs armes. Le bois, la pierre & les os en forment seuls la matière. Ils ont des javelots bien ailés, bien armés & longs de trois pieds, qu'ils savent lancer à l'aide d'un petit bouclier, jusqu'à la distance de trente brasses. Ils font usage de l'arc, de la fronde & de la massue. Le Gouvernement Russe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune espèce de ferraille, pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne sont déjà. Mais on s'est bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons enivrans, des liqueurs fortes & du tabac. Il est vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'à eux seuls, & préparent de loin, en les affoiblissant, la réduction de ces Peuples libres encore. Cependant, il semble qu'ils aient pénétré l'intention des nouveaux venus, en ne faisant aucun cas de ces dons si avidement reçus de tous les autres Sauvages.

Leurs habitations sont de deux sortes ; le caveau d'hiver, *oullas*, & la baraque d'été, *barabaras* ; c'est un creux fait en terre plus ou moins profondément, &

recouvert par un grillage de perches; on entre par ce toit, qui sert en même-temps de sortie à la fumée, quand on fait du feu, ce qui arrive rarement. Une pierre creusée & remplie d'huile de poisson sert de lampe pour éclairer ce sépulchre à l'usage des vivans. On s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents personnes. On en auroit une description plus détaillée, si les voyageurs les plus intrépides qui ont visité ces souterrains, eussent pu en soutenir le séjour de quelques minutes, sans se sentir le cœur soulevé. Dans quelques Isles, ces tanières sont moins profondes & ne contiennent qu'une seule famille, par attachement, dit-on, aux coutumes des ancêtres. En effet, il est vraisemblable que la belle nature, la nature primitive, a conseillé aux hommes de vivre en familles distinctes les unes des autres; mais il n'y a que la nature dégradée qui ait pu porter les hommes à s'entasser les uns sur les autres, à la manière des brutes. Les meubles & ustensiles ne sont point contraste avec leur logement, & on peut s'en former une idée d'après la peine qu'on doit avoir à s'en procurer, n'ayant aucune sorte d'instrumens pour les construire. Leurs alimens ne sont pas plus recherchés; ils se nourrissent de végétaux sauvages, de coquillages, & de tout ce qui appartient au règne animal, dans quelque état qu'on le rencontre, fraîchement tué & déjà en putréfaction, & presque toujours crud, ou seulement présenté à la fumée de leur lampe; & le tout sans sel. Mais ils boivent assez souvent de l'eau de mer, faute d'autres. Ils se régalent avec la graisse liquide des baleines, chiens de mer, &c. Leurs habi-

tudes sont aussi dégoûtantes. Nos animaux domestiques savent mieux vivre qu'eux. Et s'il étoit vrai que de tels individus fussent l'homme par excellence, l'homme de la nature; l'homme de la nature seroit le dernier des êtres. Les gardiens de nos maisons ont une sorte de pudeur, ils choisissent un lieu écarté pour vaquer à leurs fonctions naturelles, & dérobent aux yeux ce qu'ils font. Nos Insulaires n'ont pas même cet instinct du chat & du chien; ils ne changent jamais de place pour satisfaire à tous leurs besoins quelconques, à mesure qu'ils se présentent, & par-fois en même-temps. Cependant n'en concluons pas que la vie policée, telle qu'on la passe au sein des grandes Villes, soit le véritable état qui convienne à l'espèce raisonnable; la civilisation de nos Capitales est peut-être l'excès opposé de la vie animale de nos Asiatiques du Nord. Et l'on a vu plus d'une fois les extrêmes se toucher. Les Philosophes cyniques n'avoient pas plus de vergogne que nos Insulaires, & se livroient sans retenue dans les carrefours d'Athènes aux mêmes abus qui nous révoltent en décrivant l'intérieur des tanières des Isles orientales de l'Asie. Le régime patriarcal, les mœurs pastorales & la vie agricole, voilà le terme moyen auquel les hommes devroient sans doute se fixer pour se conserver heureux & bons, aussi éloignés du luxe raffiné des Sybarites, que de la grossièreté des Sauvages.

Le mariage ne doit pas avoir de formes bien déterminées chez une Nation qui suit, sans aucune modification, les appétits d'un tempérament très-exigeant dans

des contrées si peu faites par elles-mêmes pour porter au plaisir. On se prend presque sans choix, on se quitte sans motifs, & tout est réciproque entre les deux sexes, qui jouissent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété exclusive, & par conséquent la jalousie, y sont inconnues. Une égale liberté, ou plutôt une indifférence brute, préside aux unions passagères; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour, & la beauté novice est délaissée en faveur de la femme instruite & consommée. Les enfans, presque en commun, n'inspirent d'intérêt que tant qu'ils ne peuvent se passer des soins de leurs parens, & leur deviennent tout-à-fait étrangers par la fuite. La piété filiale n'y est point une vertu de mise, & l'autorité paternelle y est presque nulle. Cependant la naissance d'un fils, ainsi que le premier jour de la cohabitation avec une nouvelle femme, est le sujet d'une petite fête aussi barbare que les autres usages des Insulaires. On mange de la chair crue, on boit de la graisse, on chante des refrains dignes de la circonstance, & l'on danse au son de petites timbales, unique instrument de musique. Eût-on cru rencontrer chez ces Sauvages une ébauche de nos mascarades de carnaval & de nos bals masqués? Ils se déguisent la figure sous un masque de bois, d'une forme hideuse, qu'on brise ainsi que les timbales, à la fin de la solennité nationale. Car ils n'ont point de fêtes Religieuses. A l'occasion d'une baleine échouée sur le rivage, leurs Prêtres magiciens en remercient publiquement les Dieux dans un Cantique qu'on répète en chœur. On jette aussi dans le feu, en offrande, quelques

quelques morceaux du monstre marin. Ils ont de petites *idols-penates* qu'on frotte de sang & de graisse, comme pour les nourrir. Ils respectent dans les volcans la demeure des Divinités & des Esprits. Mais ils ne sont pas aussi superstitieux qu'on devoit les en soupçonner. Un des points où l'extrême barbarie se rapproche d'une civilisation raffinée, c'est l'insouciance en fait de Religion.

Malgré le peu de choix des alimens qu'ils prennent & le mauvais air habituel qu'on respire dans leurs cavernes; malgré leur ignorance totale & les préjugés qui en sont les suites, ils jouissent d'une bonne constitution & d'une santé durable, biens précieux qu'ils conservent jusqu'à l'âge des dernières infirmités. Ils ne connoissent pas même la petite vérole. Une diete rigoureuse de deux ou trois jours est leur panacée. Ils se soulagent du mal de tête, en s'ouvrant une veine à la tête, avec une pierre-à-feu pointue. Il arrive assez souvent que pour détremper de la colle, faute de liqueur moins commune, ils se font saigner, en se frappant rudement le nez.

Les plus riches d'entr'eux ne sont point enterrés. On habille le cadavre de ses plus beaux atours; on le dépose, accompagné des principaux ustensiles de son ménage, dans un canot qu'on suspend à une espèce de potence; & le mort se consume ainsi à l'air.

Chez eux, nos Insulaires sont presque toujours nuds. Ils se débarrassent de leurs habits en entrant dans leur tanière, dont la température est très-chaude. La plupart

d'entr'eux suspendent devant les parties sexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure, ou bien une feuille; non par modestie, mais pour parer aux accidens. Il en est qui couvrent leur principale nudité avec une bourse. Dans les Isles les plus septentrionales, hommes & femmes ont la coutume de se taillader le visage, les bras & les mains, pour y imprimer des figures grossières d'animaux & autres objets. Pour en rendre l'empreinte apparente & ineffaçable, ils frottent ces douloureuses blessures avec de la poudre d'ardoise noire. On se perce aussi les oreilles de quantité de trous, dans lesquelles on passe de petits paquets de plumes. On s'arrache la barbe, pour peu qu'elle soit touffue. Les femmes coupent leurs cheveux au front, ramassent les autres sur le sommet de la tête, & en font une tresse. Dans quelques cantons, les hommes se rasent toute la tête avec des pierres tranchantes; d'autres se font une tonsure ronde, entourée d'une bordure de cheveux courts, à la manière de nos Capucins. Beaucoup d'entr'eux ne se lavent jamais le corps, & contractent un teint jaunâtre-foncé, tout-à-fait dégoûtant. Les plus propres se servent de leur urine, & se conservent ainsi la peau fraîche & unie. Presque dans toutes ces Isles on a remarqué un usage fort singulier. Les hommes & même les femmes se font pendant leur jeunesse deux profondes incisions dans la lèvre inférieure, & un trou dans la séparation cartilagineuse du nez. Lorsqu'ils veulent se parer (car ils ont la prétention de plaire), ils mettent deux petites dents dans les incisions de la lèvre; ces dents sont recourbées, polies & longues

d'environ deux pouces. La pointe recourbée est dirigée en haut, & l'autre extrémité s'appuie contre la mâchoire. Dans le trou fait au nez, ils mettent en travers un petit os d'oiseau, afin de relever les narines; les plus galans font une troisième incision à la lèvre, & y placent une petite pierre colorée. Quand ils mangent, le sang de leur gibier qu'ils ne font jamais cuire, leur découle de la bouche à travers ces trous oblongs de la lèvre inférieure; spectacle hideux à voir.

La principale pièce de leur costume est un *park*, espèce de chemise qui descend jusqu'aux genoux. C'est l'habillement de parade. Il est fait de la peau du ventre de différens oiseaux aquatiques, tels que des grebes, ou colymbes (*alca arctica*). Les chemises de femmes sont de peaux de loutres de mer, ou de renards. On les porte toujours sur le corps nud, tantôt les poils ou les plumes en dedans, tantôt en dehors. Le côté uni de ces peaux est teint avec une terre rouge. Les *kamlais* sont des chemises plus longues qu'on porte en temps de pluie; on les fabrique avec les membranes qu'on retire des intestins du lion marin (*phoca leonina*), ou bien avec des peaux de poissons. Tantôt on les place par dessus le *park* comme un surtout, & tantôt sur la peau. Le liège est absolument inconnu dans ces Isles. On ignore aussi l'usage des hauts-de-chauffes. En hy ver, les plus frilleux portent des bas fourrés. Mais la plupart sont assez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nuds, sans en ressentir aucune incommodité. En été, ils vont nue tête. D'autres mettent des chapeaux sculptés de bois qui ont la



forme d'un bec de canard, de la longueur d'un pied & demi depuis le front jusqu'à l'extrémité antérieure; la partie du devant est moins large que celle de derrière, & faite à-peu-près comme une espèce d'écran, pour se garantir du soleil. Ces chapeaux, en forme de bec, sont peints avec des terres de couleurs que les Isles fournissent. Les bords en sont garnis de bouts d'ailes. La partie supérieure & le contour de la forme sont ornés de paquets perpendiculaires de la barbe du lion & de l'ours marins; (soies roides, longues de huit à dix pouces.) On les entoure en outre de cordons joliment travaillés, de perles de verre, & de quantité d'autres paquets de petites plumes; en sorte que ces chapeaux d'été ressemblent assez à des casques à la romaine, sur-tout lorsque la partie antérieure du bec est un peu relevée. La forme elle-même est ouverte; à son bord supérieur on attache une petite idole de la hauteur d'environ un pouce; elle représente une figure humaine assise, sculptée d'un os, & mieux faite qu'on ne devoit s'y attendre chez des gens qui n'ont ni couteaux, ni autres outils convenables. Les hommes portent aussi des bonnets de peau faits en cône hauts de huit à dix pouces. Les deux coutures opposées & le bord sont garnis de broderie; laquelle est entourée de franges de poils larges de quatre pouces. A la pointe du bonnet, sont attachés des cordons, des coquilles, &c. Dans quelques-unes de ces Isles, on porte des bonnets plus aplatis, assez semblables à ceux de Coureur. La couture supérieure est ornée de longues franges de poils; les côtés & les bords sont brodés & garnis de

plumes. Les femmes portent des bonnets d'été de cuir, de peau de poisson, ou de la peau des intestins de différens animaux; ces bonnets de femmes sont cylindriques, le fond de la forme est plat. Le bord en est droit & large de quatre pouces. Toute la surface du fond est brodée, aussi bien que le contour du bord; ces broderies sont très-bien travaillées, & faites de nerf de quadrupèdes, de poils & de perles de verre. Le contour du fond est garni de franges de poils de trois pouces. Les bonnets d'hyver des femmes sont faits de peaux de grebes & de canards-plongeurs, qu'elles écorchent de manière que le cou, les ailes & la queue restent à la peau; en les séchant, on a soin de leur donner une forme convenable, pour que cette peau puisse servir de coëffe, en faisant passer la tête dans le corps du canard. Les plus hupées des Insulaires n'ont point de coëffure à laquelle elles attachent plus de prix: & dans le fait, elle ne leur sied pas mal. D'autres en séparent le cou, & attachent à la place une bande de peau double, large de deux doigts, roide, piquée, & brodée très-élegamment: enfin, les deux surfaces & les deux bords de ces becs artificiels sont garnis de franges de poils. Cette bande remplace le col du canard; & au lieu de la tête, elles y attachent la mâchoire inférieure d'un *isatis*, ou renard du nord. La même bande qu'elles peuvent plier & dresser comme elles veulent; passe par dessus le dos du canard, & donne une certaine consistance à ce singulier bonnet. Leurs habits d'apparat, faits des peaux du ventre de différentes volatilles ou de diverses pelleteries, & sem-

blables à des chemises, quant à la coupe, sont amples, & descendent jusqu'aux talons. Les bords très-joliment brodés ont une largeur de deux pouces. On y attache tout autour quantité de bandes de pelletteries fines, longues de six à huit pouces. Par en bas il y a un falbala large de six, composé de bandes étroites de peau. La matière dont les différens habillemens sont faits, dépend des productions de chaque Isle & des circonvoisines. Plusieurs de ces Insulaires sont continuellement vêtus de peaux de chiens de mer; les plus septentrionaux s'habillent en peaux de rennes; les plus orientaux portent des fourrures qu'ils vont probablement chercher en Amérique, dont ils sont peu éloignés, ou qu'on leur apporte de ce Continent. Les hommes & les femmes s'habillent de la même manière; cependant les hommes portent plus souvent des pelisses de volatiles. Les femmes préfèrent la pelletterie fine, & une espèce de peau de chamois pour l'été. Elles sont bonnes couturières, & brodeuses très-adroites; au défaut d'aiguilles & de fil, elles se servent d'arrêtes de poissons & de tendons de quadrupèdes qu'elles savent fendre & préparer.

L'une de nos gravures représente un de ces Insulaires faisant du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & se chauffant en se tenant les jambes étendues précisément au-dessus des herbes séchées qu'il allume, & dont la fumée monte par-dessous sa pelisse.

Dans une expédition militaire, quand ils s'attaquent dans les formes, ils s'avancent en présence les uns des autres, portant devant eux des paravents de bois, der-

rière lesquels une certaine quantité peut se tenir cachée, pour ne paroître les armes à la main devant leurs remparts portatifs, que lorsqu'ils sont assez près les uns des autres.

Le commerce que les Russes font avec ces Insulaires est déjà très-lucratif. Ils échangent de petites marchandises de quincaillerie, des perles de verre & autres *astquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux-mêmes; car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser. Mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes, & ne pas trop s'émanciper. Un étranger soupçonné de familiarité avec une femme du pays, paieroit de sa vie son imprudence, & entraineroit dans sa disgrâce tous ses compagnons qu'on extermineroit avec lui sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage; & une cargaison complète peut consister en deux mille peaux de loutres de mer, deux mille à deux mille cinq cents peaux d'ours marins; environ mille peaux de jeunes loutres; deux mille renards blancs, &c.

Si le commerce ne doit être qu'un échange de bienfaits, les Européens n'ont-ils rien à se reprocher dans les traités qu'ils font avec ces Sauvages du nord-est de l'Asie? Ils nous laissent emporter leurs fourrures; que leur apportons-nous en dédommagement? Des colifichets. Il seroit temps de leur donner communication de nos lumières, & de rendre au genre humain cette Nation abbâtardie. Mais si nous en faisons des hommes, ils connoîtront la valeur des choses, & nous feroient perdre l'espoir de nous enrichir à leurs dépens.

---

16 MŒURS ET COUT. DES INSULAIRES DE L'ASIE.

---

*N. B.* Au moment même où nous tenons la plume ( Juin 1785 ), le Lieutenant-Colonel Blumer est chargé, dit-on, par l'Impératrice de Russie d'aller tenter de nouvelles découvertes dans l'Archipel du Nord. Accompagné de quelques Savans & Géographes, il fera voile du fleuve Anadir pour parcourir les Côtes d'Asie & d'Amérique. Après avoir doublé les Caps Tschalatzki au soixante-quatorzième & soixante-deuxième degrés de latitude septentrionale, il doit tâcher de fortifier les relations de commerce qu'on a établies avec les Américains de cette partie du monde, en commençant par l'Isle Behring.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires de l'Archipel nord-est de l'Asie.*





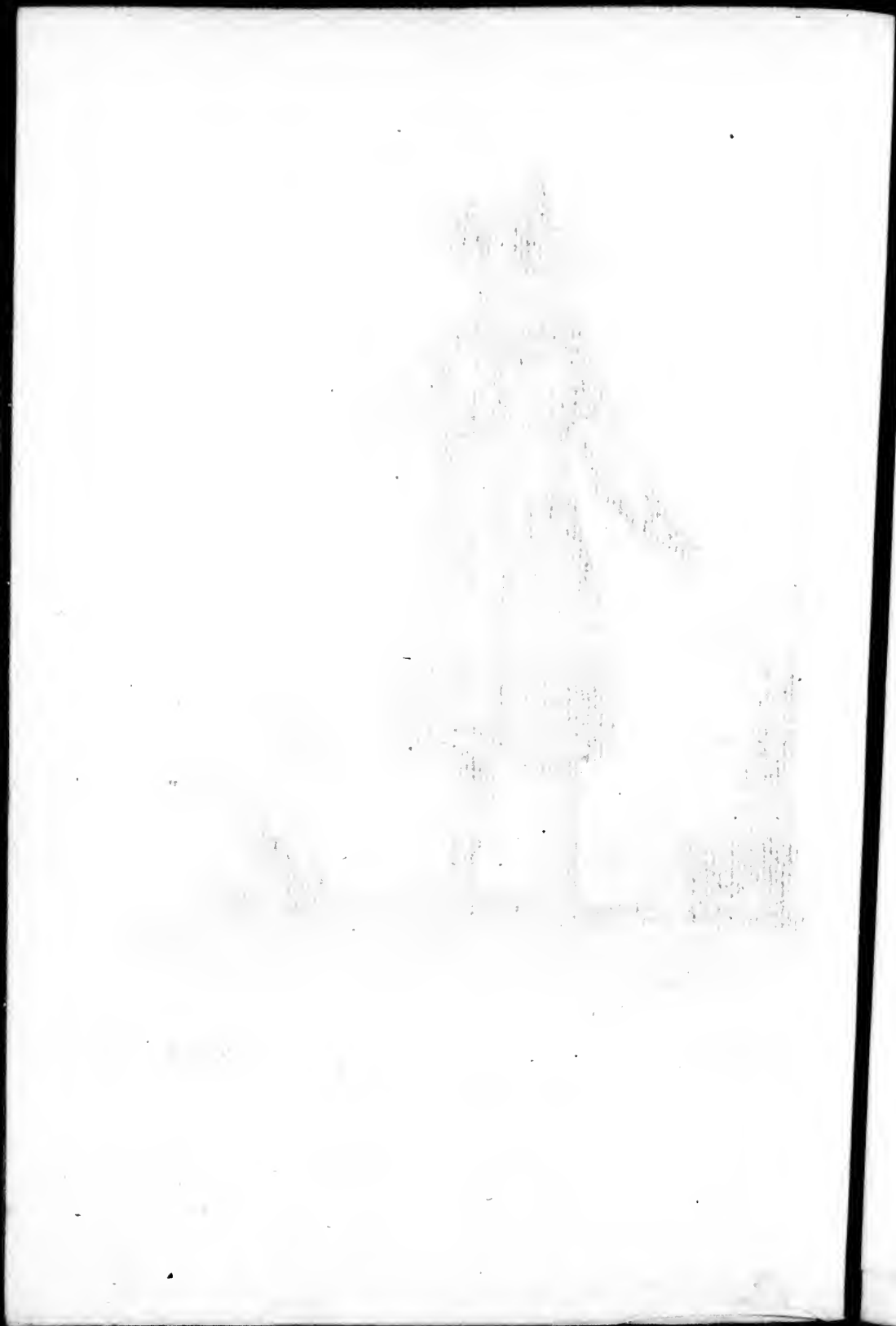
*Devaix del.*

*Miwelle sculp.*

*femme Kourilienne.*











*Desrais del.*

*Mixelle sculp.*

*Bomme Kourilien.*

MEMORANDUM


TO : [Illegible]

FROM : [Illegible]

SUBJECT : [Illegible]

[Illegible text follows]

Faint, illegible text centered on the page, possibly bleed-through from the reverse side. The text is arranged in several lines and appears to be a list or a series of entries.

  
**M Œ U R S**  
**E T C O U T U M E S**  
 D E S H A B I T A N S

*DES ISLES KOUSIENNES.*

**L**E Japon & le Kamtschatka sont séparés par un espace de mer où l'on rencontre quantité d'îles dont on ne connoît encore qu'une vingtaine sous le nom de *Kousiennes* ou *Kouriliennes*. Les plus grandes, les seules qui ne soient pas désertes, diffèrent entr'elles par les productions autant que par le caractère des habitans. Les Insulaires les plus septentrionaux ont quelqu'affinité avec les Kamtschadales, & semblent reconnoître la domination Russe: mais ils sont si éloignés de la Métropole, & ils inspirent si peu d'intérêt, qu'ils s'acquittent de leurs impositions avec beaucoup d'inexactitude, sans qu'on s'en montre beaucoup jaloux. Ils sont eux-mêmes le dénombrement des tributaires; & en 1766 ils ne déclarèrent que deux cents soixante mâles. Ce cadastre qui varie à chaque paiement, ne peut servir d'échelle pour juger de leur population.

Les Insulaires les plus méridionaux relèvent des Japonois dont ils se rapprochent déjà par les mœurs, la figure & le langage. Ils forment la moyenne partie de

cet Archipel, & la plus déliée ou plutôt la moins brute. Ils sont humains & hospitaliers, & mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils ont avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs baleines, leurs fourrures & la plume des aigles de leurs montagnes, contre de la vaisselle, du bois vernis, des sabres, des marmites, du tabac, des étoffes & autres objets de luxe. Tant qu'ils sont heureux dans leurs entreprises, ils ne s'en dégoûtent point. Mais au premier revers, le courage les abandonne, & le suicide est leur ressource. C'est celle des lâches ou des Héros; Antoine fit par foiblesse ce que Brutus fit par vertu. La vieillesse, qui joue un si triste rôle chez les Nations policées, est l'objet de la vénération particulière des Kouriliens. Un étranger obtient tous leurs égards. Mais ils réservent toute leur affection pour l'intérieur de leurs familles. Dans leurs visites réciproques, il règne une cordialité tout-à-fait touchante. On ne sait qu'imaginer pour bien recevoir les hôtes. Les femmes se parent, les hommes se mettent sous les armes. Du plus loin qu'on s'aperçoit, on se salue en ployant les genoux; puis on s'embrasse, & l'on se prodigue des baisers souvent humides de larmes. Après ces premières effusions de la sensibilité, on se raconte, debout, ses aventures respectives. Le récit en est souvent prolix, comme ceux du bon Homère. Mais l'attention se soutient jusqu'au bout; & une curiosité indiscrète ou insultante n'en est jamais le motif; à la fin de ces discours d'une simplicité rare & précieuse, on se trouve lié d'une amitié qui dure autant que la vie. Pendant ce temps, les

femmes s'occupent d'un repas peu ragoûtant, mais affaïsonné par des chansons & des historiettes qui font beaucoup rire, jamais cependant avec le secours de la calomnie. Malheur à celui qui voudroit en imposer, & blesser la vérité pour amuser davantage. Tout se passe sans tumulte. Dans le feu même de la gaieté, il ne leur échappe rien de contraire à l'honnêteté. En quittant la table, les convives sont aussi réservés qu'en s'y plaçant.

Presque toujours on enlève la femme qu'on veut épouser; & l'hymen ne fait que glaner après l'amour dans le champ du plaisir. Mais l'infidélité conjugale est une affaire grave. L'adultère a le choix d'un accommodement dispendieux ou d'un cartel. Les deux champions ne peuvent se porter plus de trois coups chacun.

Les Kouriliennes ont presque toujours des couches laborieuses. La sage-femme donne un nom au nouveau-né, & tout est dit. Apparemment que chez ce Peuple, on doit payer uniquement de sa personne. En ce pays, pour être homme, il suffit d'exister; & la naissance est le seul acte nécessaire pour constater les droits attachés au titre d'homme.

Les Kouriliens enterrent leurs morts en été. En hiver, ils se contentent de couvrir le cadavre sous un monceau de neige.

Ils sont païens : leurs idoles qu'ils appellent *yougouts*, sont des poupées composées de copeaux de bois joints ensemble, & configurés fort ingénieusement : elles ont une place particulière dans les cabanes.



---

#### 4 MŒURS ET COUTUMES DES KOURILIENS.

---

Les Kouriliens, proprement dits, sont petits, ont le visage rond, un peu applati, les cheveux noirs, & beaucoup de barbe. Leur corps est tout velu. L'habillement des Insulaires septentrionaux ressemble beaucoup, pour la forme, à celui des Tongoués; il est fait de peaux de cignes & autres oiseaux aquatiques, de peaux de chiens de mer & autres animaux marins. Ils coupent leurs cheveux près de la tête, & portent des chapeaux tissus de roseaux. Les méridionaux aiment à avoir beaucoup de barbe. Ils laissent leur chevelure dans toute sa longueur. Nous n'adopterons pas sans doute la mode qu'ils ont de se colorer les lèvres d'une teinte de noir. Les habits de ces derniers sont à la chinoise, longs, & de toile de coton ou d'étoffes de soie; tantôt aussi de ventres d'oiseaux aquatiques, tantôt de pelleteries. Un sabre du Japon est suspendu à une ceinture qu'on porte par-dessus l'habit. Les hauts de chausses ne sont point d'usage parmi eux.

Les femmes s'habillent à-peu-près comme les hommes, si ce n'est qu'elles se coupent les cheveux sur le front, pour n'en point être incommodées; elles se colorent les lèvres, à l'exemple des hommes, mais d'un noir beaucoup plus foncé. Hommes & femmes se font coudre différentes figures noires au visage, sur les mains & aux bras. Ils aiment tant les modes étrangères, qu'en les combinant avec leur costume national, il en résulte une figure tout-à-fait grotesque. Ils aiment beaucoup la diversité des couleurs; mais ils ne montrent pas le même goût pour la propreté.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Kouriliens.*

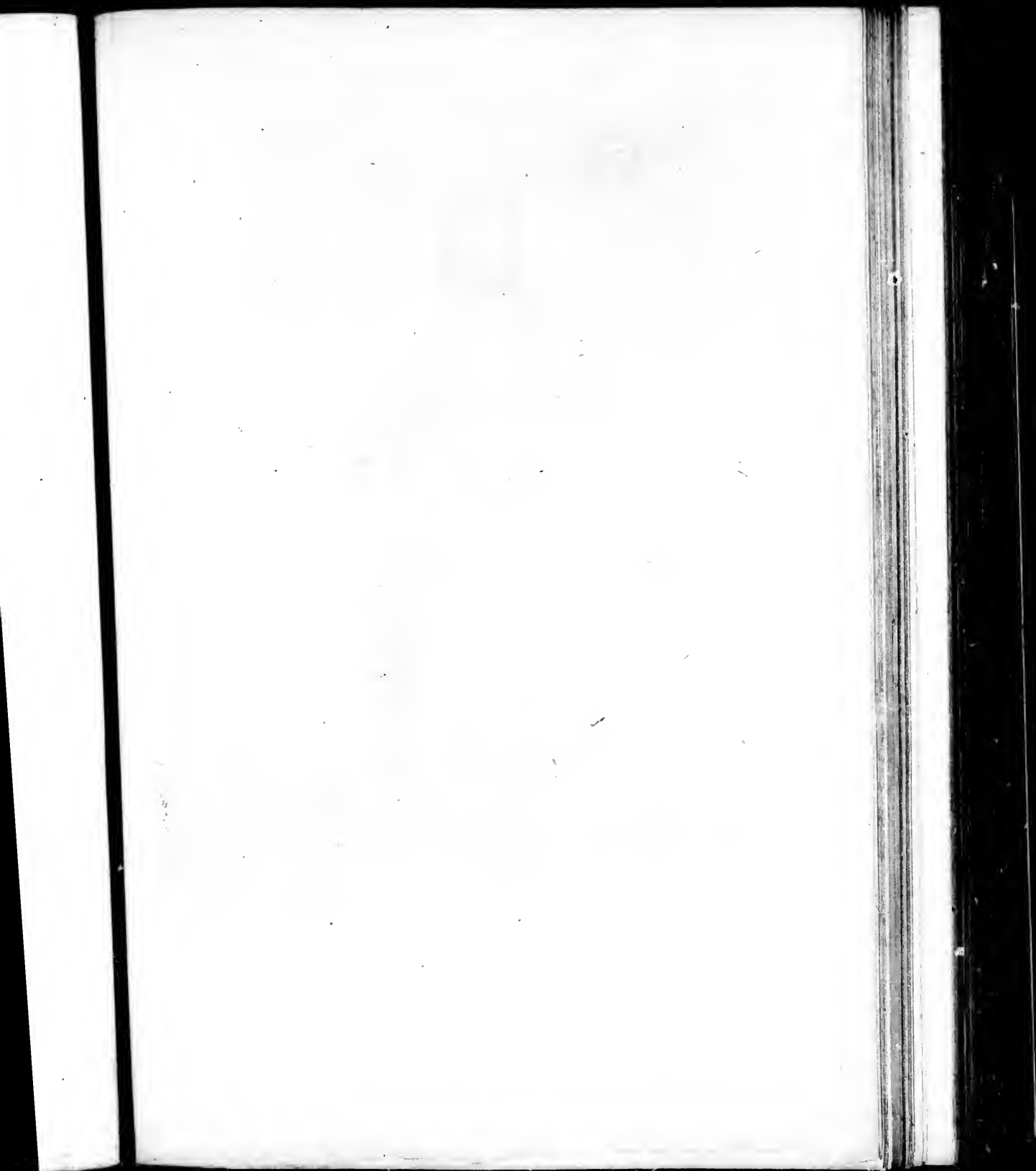
le  
u-  
nt  
ur  
ux  
de  
urs  
fus  
up  
on-  
ils  
es  
de  
res  
du  
ffus  
age  
es,  
nt,  
les  
au-  
dre  
aux  
om-  
gure  
des  
ur la



*filie Bratzke à Vdinskoi Ostrog.*

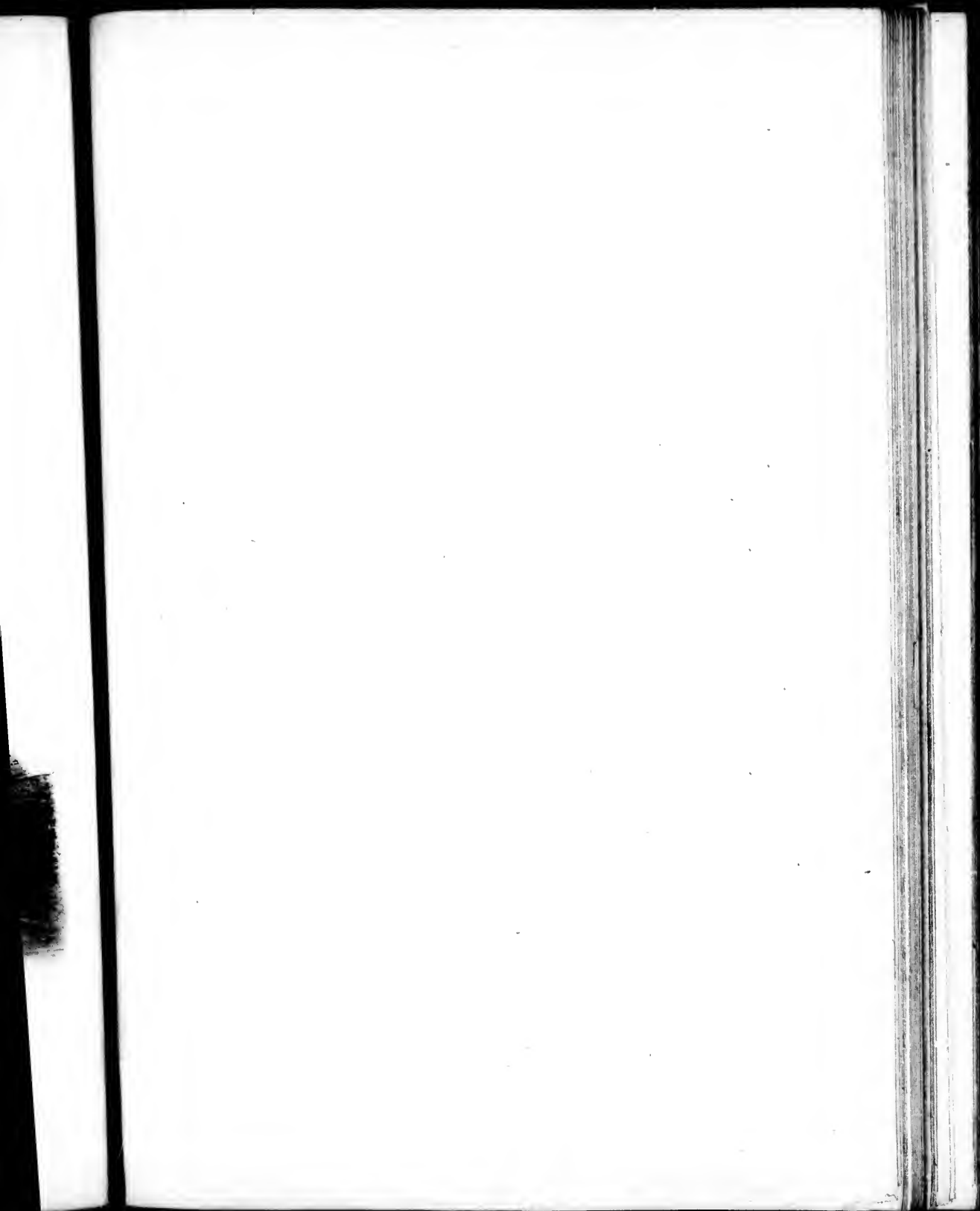




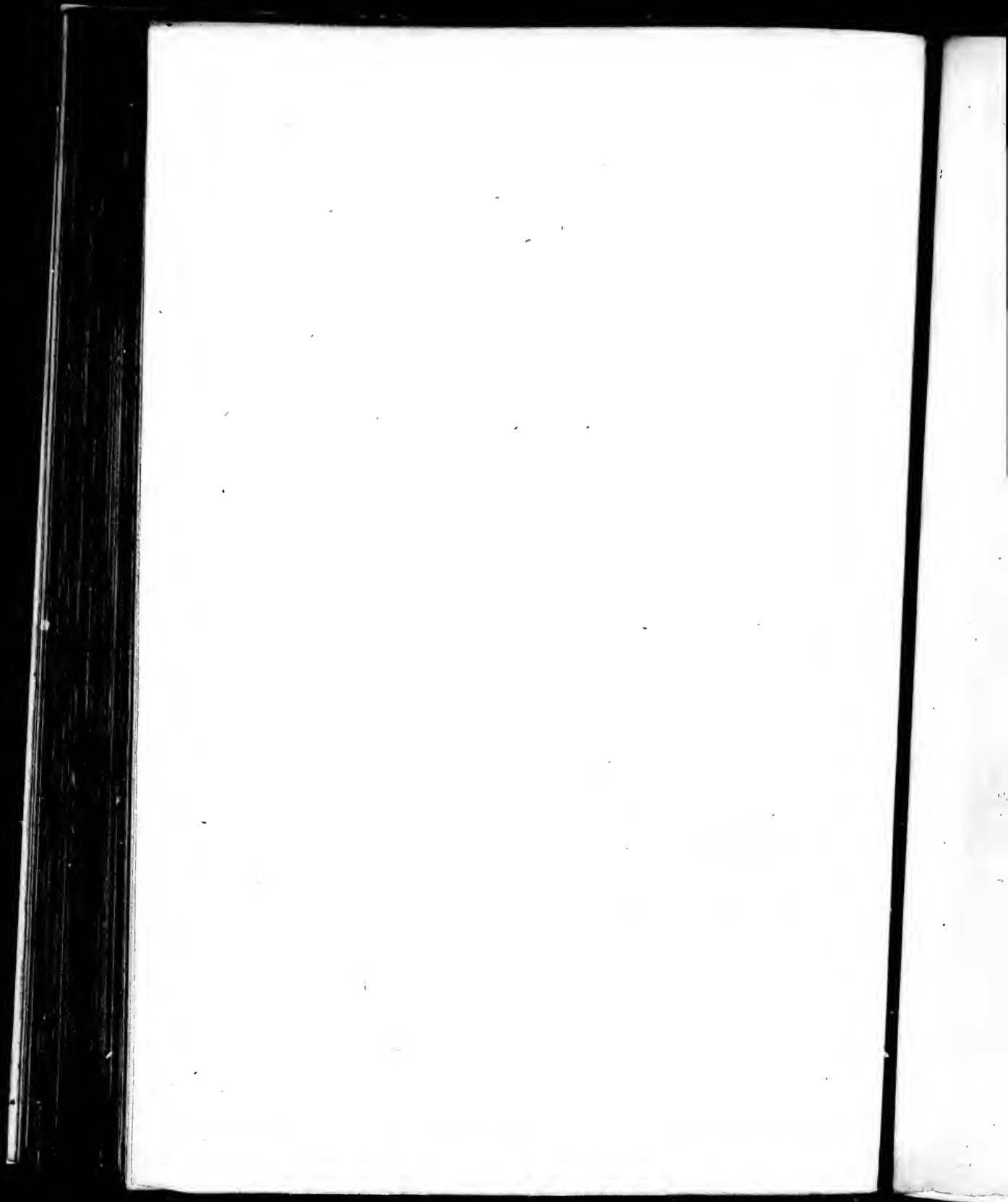




*femme Metchereke.*

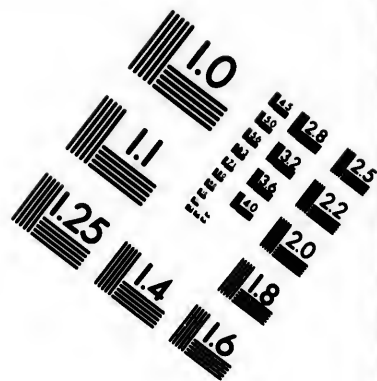
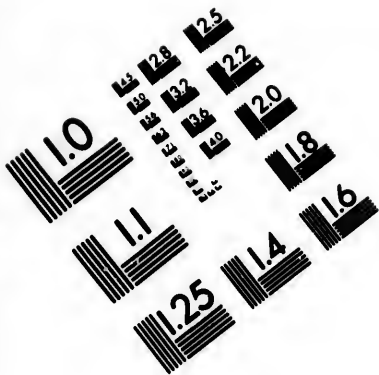




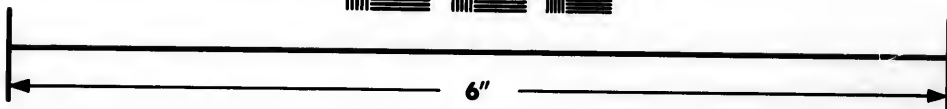
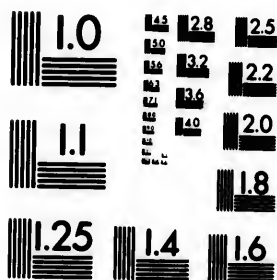








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

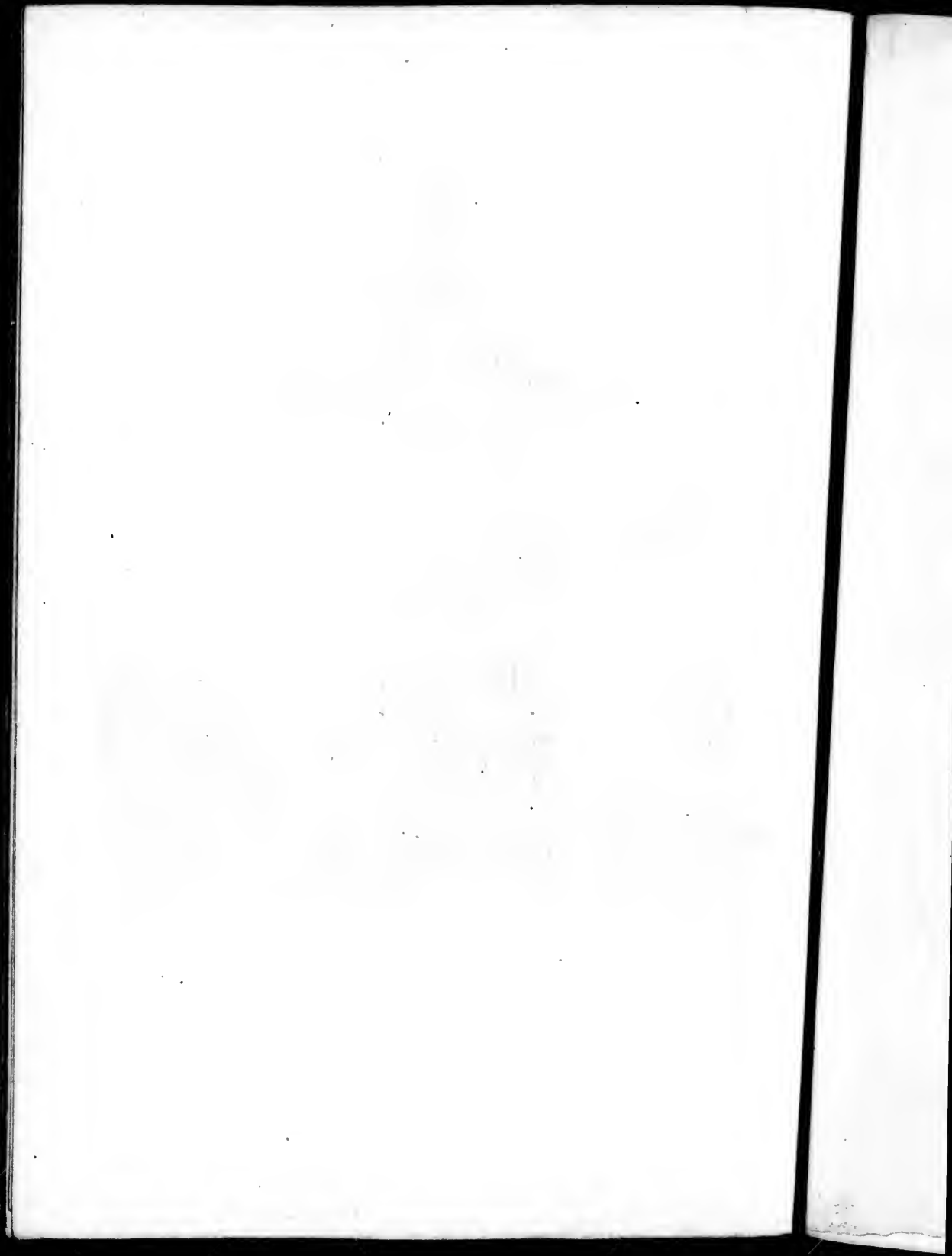
23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503





*Devineresse du district de Krasnojarsk.*





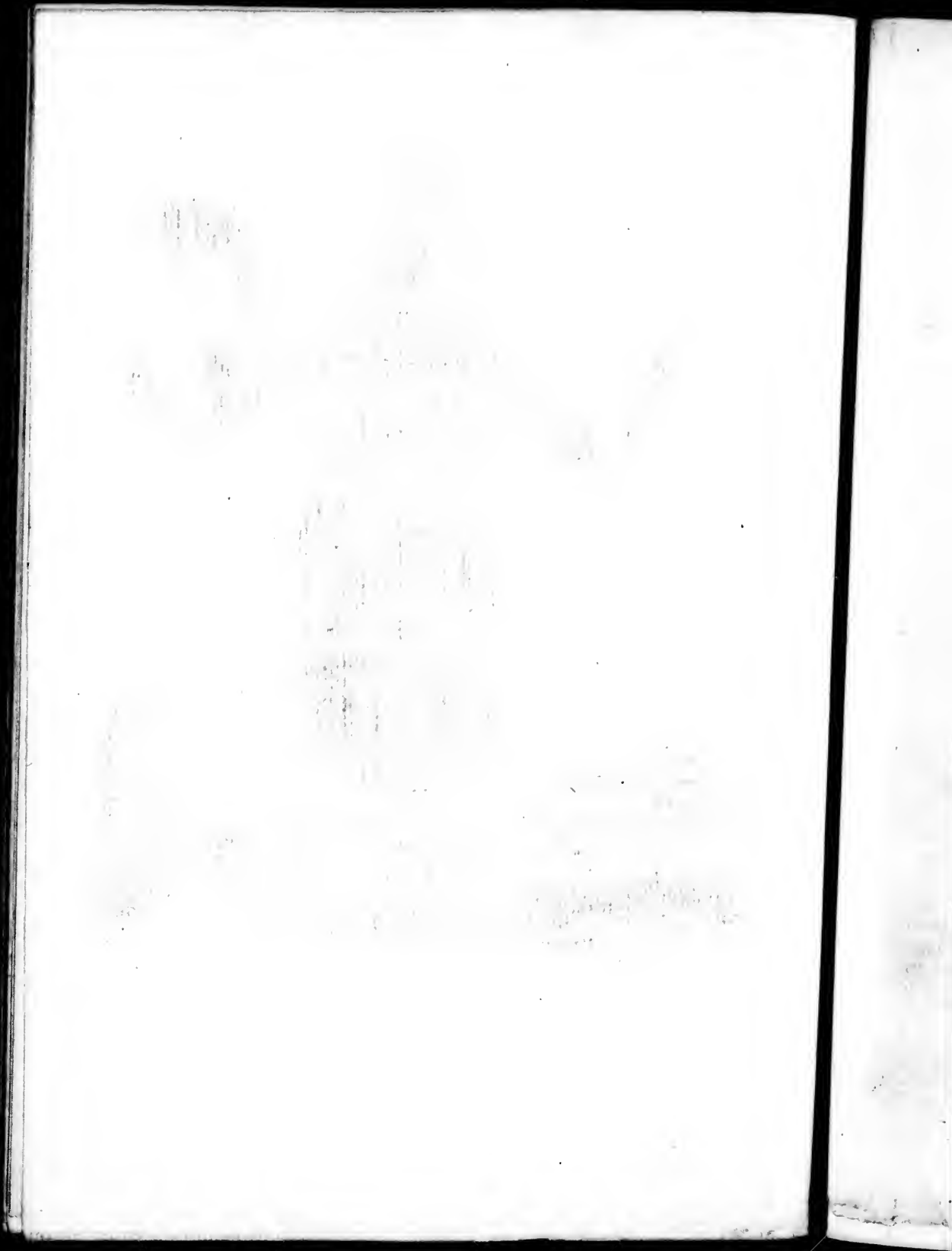


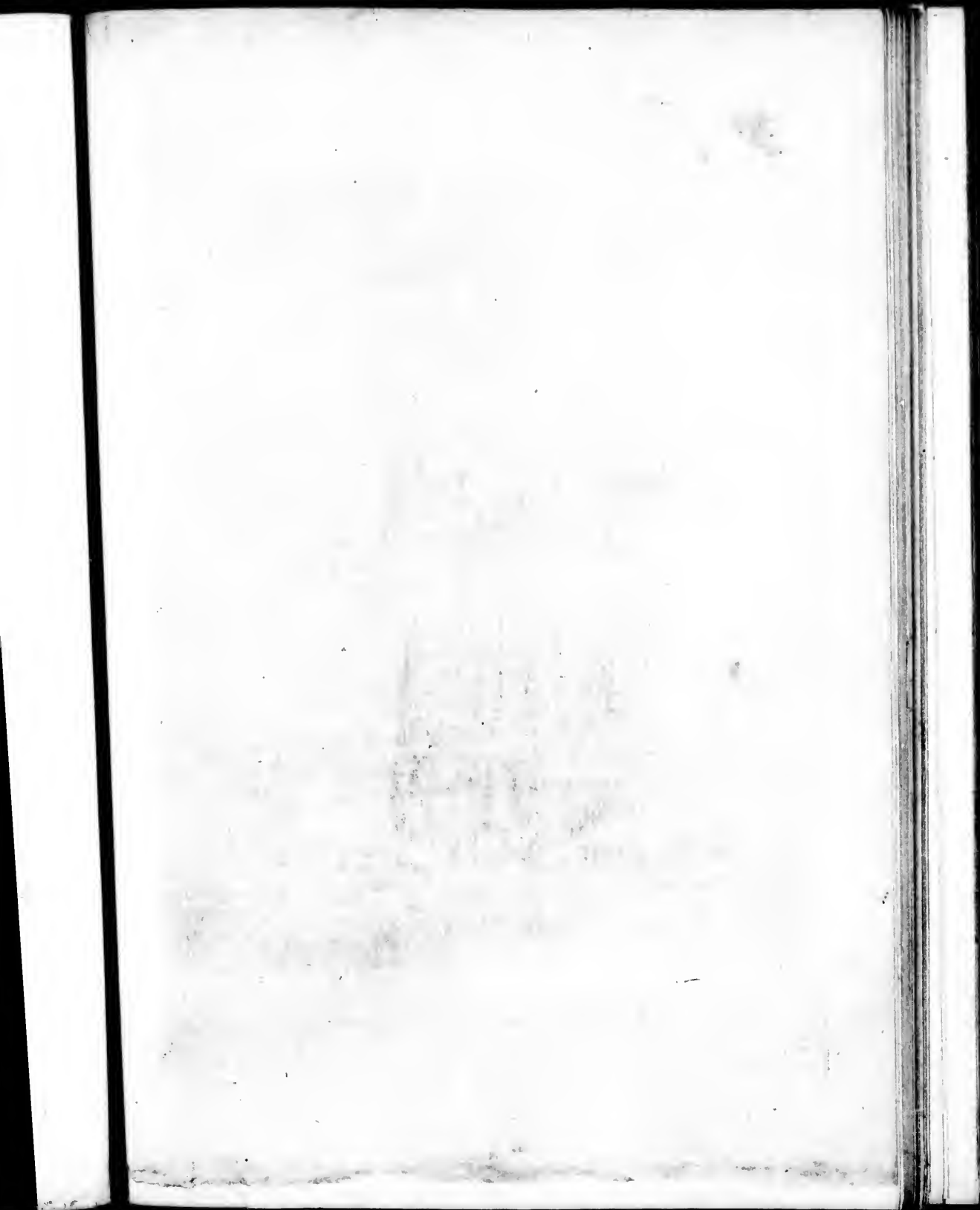




*Devineresse de Krasnojarsk.*









*Chamanne Bratsquienne.*











*Devin de Kamtschatka.*

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

BY JOHN BURNET  
BISHOP OF SALISBURY  
IN TWO VOLUMES  
THE SECOND VOLUME  
LONDON, Printed by J. Sturges, at the Black-Swan in St. Dunstons Church-yard, 1724.

THE HISTORY OF THE REIGN OF KING CHARLES THE FIRST  
BY JOHN BURNET  
BISHOP OF SALISBURY  
IN TWO VOLUMES  
THE SECOND VOLUME  
LONDON, Printed by J. Sturges, at the Black-Swan in St. Dunstons Church-yard, 1724.



*Le plan de la ville de ...*



DE

*Rép*

Ni  
Ali

Aug  
Qui

**R** o m  
gures : le  
ont leurs  
prédéces  
modés au  
La Religi  
Schamans  
on peut e



# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

DES DEVINS O U SCHAMANS

DES DEUX SEXES,

*Répendus parmi les Nations septentrionales  
de l'Asie.*



Nil credo Auguribus, qui aures verbis devitant  
Alienas, suas ut auro locupletent domos.

*Ex fragmentis Astyanactis attii.*

Augures! loin de moi! loin, tous ces Charlatans  
Qui vendent à prix d'or des mots vuides de sens.

**R**OME, même au siècle d'Auguste, avoit ses Augures : les peuplades demi-sauvages de l'Asie boréale ont leurs Devins, & ceux-ci ne le cèdent point à leurs prédécesseurs. Seulement, leurs moyens sont accommodés au génie grossier des hommes qu'ils ont à tromper. La Religion ou plutôt les pratiques superstitieuses des Schamans datent de la plus haute époque; si toutefois on peut en assigner à une croyance absurde & contra-

A

dictoire, embrassée selon les circonstances par des hordes vagabondes à la merci du premier imposteur qui trouve son intérêt à leur proposer ses visions pour des articles de foi. Et assurément, il ne faut pas beaucoup de logique pour convaincre des Finnois, des Tatars, des Samoyèdes, des Ostyaks, des Sibiriaks, des Yakoutes, des Toun-goufés, des Kamtschadales, &c.

Ce qui doit surprendre, c'est que les femmes qui jouent un si triste rôle chez ces Nations barbares, objet du mépris des hommes qui croient compromettre leur dignité toutes les fois qu'ils daignent s'approcher de leurs compagnes, les femmes cependant peuvent aspirer au rang de Devinesses ou de Schamanes, & y trouvent des croyans & des dupes.

Ces espèces de Prêtres ne sont pas les premiers de la Nation. Gens du commun, ils ne se font considérer que par une étude profonde des dogmes, & sur-tout du cérémonial de leur secte, & détournent les regards sur eux par un costume plus ou moins bizarre. Ils connoissent assez le cœur humain (qui est le même par-tout), pour savoir qu'on n'obtient tout de l'esprit qu'après avoir parlé aux yeux. En conséquence, ils se caricaturent à l'envi l'un de l'autre. Plus ils s'éloignent des habitudes ordinaires de la vie privée, plus on les croit proches de la Divinité, dont ils se disent impudemment les interprètes. Presque tous portent des habits longs à la manière des Orientaux. Ces vêtemens, pour la plupart de peautannée, sont chargés de quantité d'idoles de fer laminé, de grelots, de clochettes, d'anneaux, & de mille autres

clincailleries, de griffes d'aigles, de peaux de serpens empaillés, de bandes étroites de pelleteries, &c. Les bas, qui sont aussi de peau, tiennent lieu de bottes. Les bonnets, qui ont tantôt la forme des casques Romains, tantôt celle des capuches de nos Moines mendiants, sont garnis de plumes de hibou, & des serpens empaillés pendent tout autour. Un Prêtre, ainsi accoutré, lorsqu'il se met en marche, fait entendre avec toute cette ferraille un bruit sourd qui produit son effet dans les lieux sombres, sur-tout quand, près d'un grand feu allumé pour le sacrifice, ils font mille gestes plus chargés les uns que les autres. Ces Prêtres ne vivent pas toujours de l'Autel. Ils éprouvent des jours de disette qui les obligent à recourir au travail des mains, ou à l'adresse de leurs bras; la chasse & la pêche deviennent alors leurs ressources dernières.

La principale pièce de leur costume est un tambour dont la peau couverte de figures hiéroglyphiques, fait donner à l'instrument l'épithete de magique. Au son de ce tambour redoutable, on évoque les mânes & on chasse les esprits.

La doctrine des Schamans est assez versatile. Chacun d'eux la modifie selon les événemens ou la portée de son intelligence. Cependant on reconnoît assez généralement un Dieu universel, mais on lui donne des formes si gigantesques, qu'il ne sauroit communiquer avec les hommes. Ils paroissent si peu de chose à ses yeux, qu'il soupçonne à peine leur existence, & ne sauroit faire attention à ce qui leur arrive. On le place

si loin de nous, que nous ne saurions en être entendus, puisqu'il ne nous apperçoit presque pas. Donc (concluent-ils) c'est perdre son temps, ses peines & son offrande, que de lui adresser des prières. Comment aimer celui qui ne daigne pas s'occuper de nous, & pourquoi craindre celui qui ne prend pas seulement garde à nous? Les Kamtschadales (1) vont plus loin encore, & professent, pour ainsi dire, l'impiété. Si Dieu existe (disent-ils), les imperfections de la Nature attestent en lui une intelligence bornée; & les maux qu'on y souffre, un pouvoir limité. C'est ici le cas de remarquer combien les extrêmes se rapprochent. N'avons-nous pas vu chez les anciens & chez les modernes, des Philosophes (dont on ne sauroit trop déplorer les écarts de l'esprit) en venir après de longs raisonnemens aux mêmes résultats blasphématoires où les Kamtschadales furent conduits par un instinct grossier? D'autres peuplades de ces contrées s'en rapportent au témoignage de leurs sens, & ne voyant rien de plus beau au monde que le Soleil, ils le déifient, ou tout au moins en font

---

(1) Cette doctrine si peu édifiante & qu'on a peine à croire possible, a été remarquée par des Observateurs dignes de foi, envoyés par la Russie pour faire la description des Peuples soumis à cet Empire. Voyez la Dissertation sur le Schamanisme, qui termine la Collection des descriptions de ces différentes Nations, imprimée à S. Pétersbourg en 1777, in-4°. Figures.



la résidence ou l'emblème d'un Dieu. Les Teleoutes se peignent Dieu sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche, & cette erreur leur sert du moins à quelque chose; la vieillesse parmi eux en devient plus sacrée. Heureux les Peuples chez qui la superstition tourne au profit des mœurs. Les Tatars-Altayens revêtissent leur Divinité d'un uniforme de dragon; c'est dire assez que cette peuplade est guerrière.

Si le culte de l'Être-Suprême est négligé ou méconnu, celui des Dieux subalternes est l'objet de tous leurs soins; & comme il y a du bien & du mal sur la terre, on leur suppose un bon ou un mauvais génie, selon l'occurrence. Tous les objets matériels & même les êtres purement idéaux leur sont autant de Divinités, qui rentrent souvent les unes dans les autres. Mais les Schamans qui trouvent leur intérêt dans cette confusion, n'auroient garde de porter au sein des ténèbres le flambeau de la saine critique, quand bien même il seroit passé dans leurs mains avides. Les Toungouses ont un Dieu pour la santé, un autre pour les voyageurs, pour les enfans, pour les femmes & pour les bestiaux.

Immédiatement après leur Dieu universel, ces Païens ont cru être très-conséquens que de placer un *Maître-Satan* (*Schaïtan*), qu'ils craignent beaucoup plus qu'ils n'aiment l'autre; par la raison qu'on est bien plus pressé d'appaiser celui qui peut nous faire du mal, que de bénir celui qui nous fait du bien.

Ils sont un peu plus raisonnables dans le culte qu'ils consacrent à leurs demi-Dieux, c'est-à-dire, aux mânes

de leurs ancêtres qui ont bien mérité de la postérité par des services rendus à leur Patrie. Mais quels sont les bienfaits de leurs Schamans, pour partager les honneurs divins avec leurs Héros? Du reste, leurs grands Dieux ainsi que ceux qui ne le sont qu'à demi, ne s'offrent toujours à eux que sous la propre figure de l'homme. Ils en ont seulement exagéré les proportions. Chez tous les Peuples ignorans ou mal instruits, Dieu n'est qu'un personnage colossal à face humaine, & qui a les bras longs.

Ils croient le monde éternel. La mort, selon eux, n'est point la cessation de l'existence, mais une suite, modifiée différemment. Ils ne disent point que l'homme est composé de *corps* & *d'ame*, mais de *corps* & *de vie*. Peut-être n'est-ce que la même idée. Mais cette théorie assez sage est obscurcie de quantité de menues pratiques qui captivent toute leur attention, & que leurs Prêtres, qui n'auroient rien à faire auprès d'eux sans cela, ont grand soin d'entretenir; aussi se croient-ils environnés de revenans, obsédés d'enchantemens, & selon qu'une peuplade est contente ou mécontente en ce monde, elle se peint l'autre vie sous des couleurs plus ou moins tristes. Les malheureux espèrent un Paradis; les heureux craignent un Enfer; en sorte que tout est à-peu-près compensé. Jaloux de conserver son ascendant sur ses compatriotes, même après le trépas, un Prêtre Schaman, à l'article de la mort, ordinairement affiche le courage, & pour se distinguer, ordonne que son corps soit brûlé, afin que rien de mortel ne restant de lui, on croie plus

facilement à son admission parmi les Dieux, dont il a été le représentant & l'interprete.

On remarquera que toutes ces Hordes païennes ont des petites idoles, espèce de poupées habillées absolument comme leurs Schamans. Ensorte que le costume porte les Peuples à confondre le Prêtre avec la Divinité. Quelquefois un rocher remarquable par sa configuration pittoresque, leur sert de simulacre & attire leurs hommages; moins absurdes en cela, que du moins ils n'adorent pas leur propre ouvrage. Eh! quel objet dans la Nature après le Soleil doit en imposer davantage à l'homme, que ces masses jettées sur la surface du globe, & que n'a pu entamer la lime du temps? L'Observateur le plus en garde contre l'illusion des sens, ne peut s'empêcher d'être frappé à la vue de ces rocs menaçans qui paroissant toucher au Ciel & se soutenir de leur propre poids, impriment au loin un caractère de grandeur & de force. Au pied de ces monts dont le sommet intact n'a jamais été franchi, que l'homme est petit & religieux! Le sentiment de sa faiblesse l'occupe tout entier; la Nature, du haut de son Tribunal inaccessible, semble l'accabler de tout le poids de sa majesté sévère: pour peu que l'infortune pèse sur le cœur de celui qui gravit silencieusement le bas de la montagne escarpée, il se laisse emporter par la crainte ou l'espoir; son imagination s'exalte par degrés, & lui fait voir sur le pic un Dieu irrité qu'il ne sautoit trop tôt fléchir; ou bien un Dieu consolateur qui lui promet

après la mort un lieu de repos au-delà de ces monts couronnés de nuages.

D'autres peuplades placées dans un canton moins sauvage, adorent l'Idole-Mouton; c'est la dépouille de ce paisible quadrupède remplie de paille & surmontée d'une tête d'homme grossièrement figurée en bois. Quelques-uns ont leur Idole-Loup faite de la même manière. Mais le sentiment qui consacre l'une & l'autre effigie n'est pas le même : ceux-là sont guidés par la reconnaissance, ceux-ci par l'appréhension du dégât. Ces Idoles se ressentent de la bonne ou de la mauvaise humeur de leurs adorateurs; selon qu'ils sont contents d'elles ou non, on les fouette, ou on les encense avec de la fumée de graisse.

On vaque aux cérémonies du culte, ou dans l'assemblée de toute la Nation, ou au sein de sa famille; & l'on célèbre des sacrifices tantôt en rase campagne, dans un lieu consacré ou découvert; tantôt sous des abris de sapins, en présence du Soleil, ou la nuit devant un grand feu allumé au clair de la Lune. Les offrandes & les victimes sont prises indistinctement parmi les productions du triple règne de la Nature; végétaux, animaux ou minéraux, la facilité de se procurer tel ou tel objet, en détermine le choix. C'est dans ces solemnités que les Prêtres Schamans jouent leurs rôles, qui consistent en contorsions & en grimaces, en libations, en ablutions; le tout se termine par un repas où l'on mange les restes des Dieux. On récite quelques Prières, espèce  
de

de Litanies composées des noms de toutes les Divinités de la Nation, que le célébrant invoque l'un après l'autre, & auquel tous les assistans répondent par des vœux.

Au lieu de tous ces sacrifices qui leur coûtent tant d'animaux utiles, que ne se contentent-ils de faire bénir leurs chevaux, leurs rennes, leurs chiens, leurs grands troupeaux & leur menu bétail; comme c'est la coutume chez la plupart d'entr'eux? On les oblige à passer à travers la fumée, qui est censée avoir la vertu de les purifier. On trouve dans nos campagnes quelque trace de ces pratiques superstitieuses, dont l'origine est due peut-être aux moyens curatifs qu'emploient les Médecins vétérinaires pour préserver les bestiaux d'une contagion. Car jadis les premiers Législateurs se servoient du culte religieux pour donner une sanction à des usages salutaires dont le vulgaire auroit fait peu de cas, & qu'il eût laissé tomber en désuétude sans cet innocent artifice. Moïse en offre plus d'un exemple dans son Code sacré.

En général, toutes ces Hordes septentrionales de l'Asie sont nées avec un esprit dévotieux. Tout dans la Nature devient pour eux un motif pour prier. Leurs Prières sont brèves, mais fréquentes; & ils sont plus de bonne foi en les récitant, que leurs Prêtres Schamans qui leur en donnent l'exemple, & qui leur en font une loi. Ont-ils une montagne à franchir? ils s'arrêtent au bas, & les yeux fixés sur le sommet, ils s'écrient à haute voix & avec onction :

PRIERE D'UN SAUVAGE ASIATIQUE,

*A la vue d'une montagne.*

« Dieu de cette montagne ! ouvres-moi passage. Fais-  
» moi trouver le sentier le plus court & le moins péril-  
» leux. Ne permets pas qu'un quartier de rocher cédant  
» sous mon poids , m'entraîne dans sa chute au fond de  
» quelque précipice. Ne me cache pas plus long-temps  
» la vue de la terre où je suis né , de la cabane où j'ai  
» ouvert l'œil aux feux du Soleil. Ne sépare pas plus  
» long-temps un mari de sa femme, un fils de son père ,  
» un père de ses enfans. »

Un Voyageur se voit-il arrêté dans sa course par une  
rivière ? avant de la traverser à la nage ou autrement ,  
il s'arrête sur la rive , se baïsse pour prendre dans le  
creux de sa main quelques gouttes d'eau , & dit en les  
renversant par forme de libations :

PRIERE D'UN SAUVAGE SCHAMANISTE,

*A la rencontre d'un fleuve.*

« Dieu de ce fleuve ! soutiens-moi à travers ses flots ;  
» indique-m'en l'endroit guéable , pour le traverser plus  
» vite & sans risque : le motif de mon voyage est pur.

» Je vais visiter un ami. Il m'attend, & nous comptons  
» chacun de notre côté & avec impatience les momens  
» qui nous séparent. Quelle nuit cruelle il passeroit,  
» s'il ne me voyoit pas arriver au temps promis. Hâte  
» la réunion de deux corps qui n'ont qu'une même  
» vie (1).

On ne sauroit que gémir en voyant une grande parcelle de l'Asie livrée au charlatanisme des Schamans. Les peuplades de cette vaste contrée mériteroient un genre de vie plus régulier que celui qu'ils mènent. C'est aux Européens à entreprendre leur cure, & à leur faire embrasser un régime politique plus convenable au nom d'homme que ces demi-Sauvages dégradent par leurs pratiques absurdes. Sans chercher à heurter de front des préjugés d'autant plus difficiles à détruire, qu'on les croit sacrés, peut-être suffiroit-il du séjour d'une Colonie de gens bien intentionnés. Les Prêtres Schamans feront un obstacle lent à lever. Leur intérêt est fondé sur l'ignorance de leurs compatriotes; ils ne peuvent régner que dans les ténèbres, & ils frémiront en voyant la lumière. De bons traitemens & de bons exemples feront des prodiges moins rapides, mais plus forts que la lyre d'Orphée, ou la verge du Despotisme.

---

(1) Nous avons dit plus haut que chez ces Sauvages VIE & AME étoient synonymes.

---

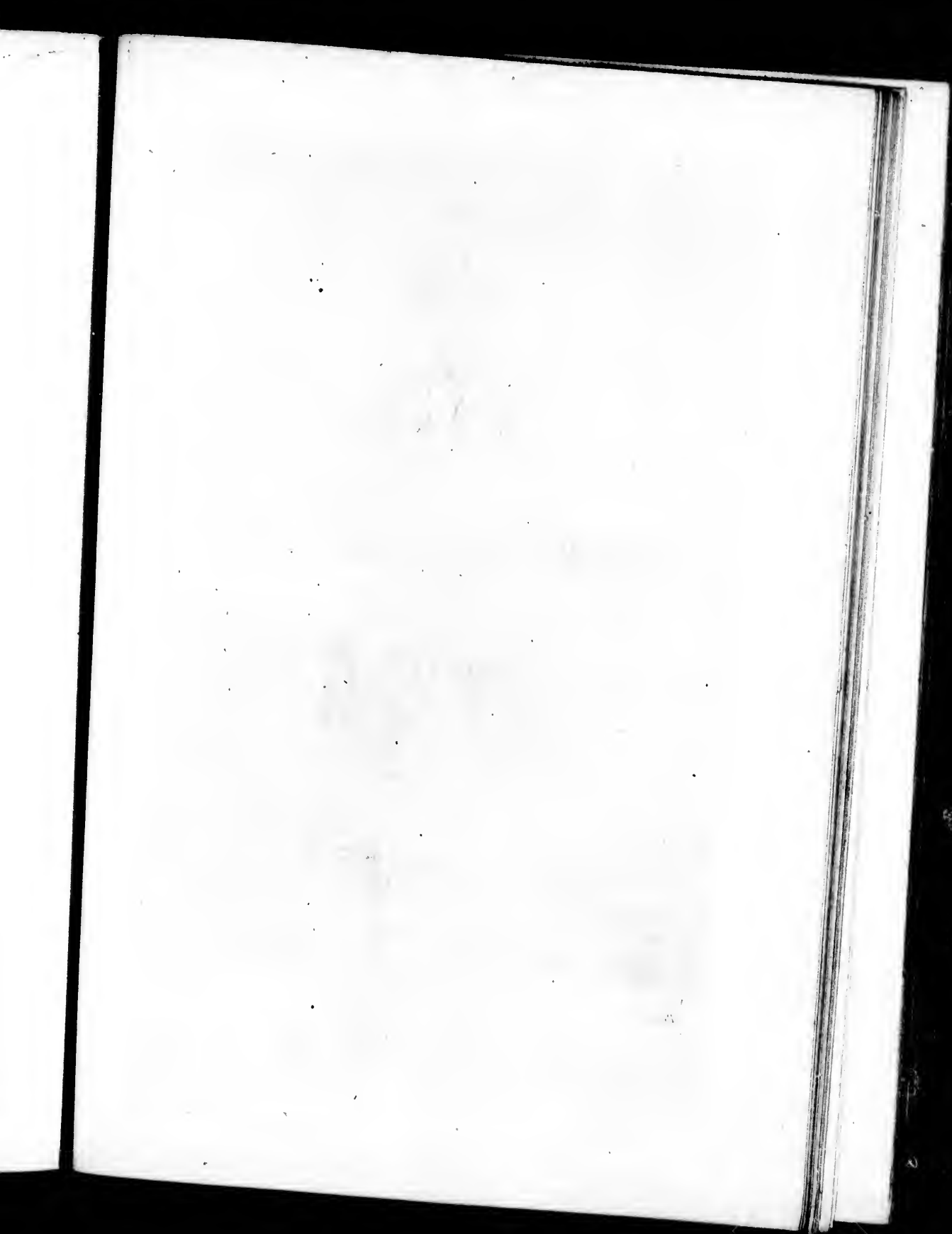
12 MŒURS ET COUTUMES DES SCHAMANS.

---

Les voyages qui se succèdent dans cette partie du Nord enhumaniseront les habitans; & c'est ainsi que les Européens répareront en Asie les maux qu'ils ont faits à l'Amérique.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Schamans.*







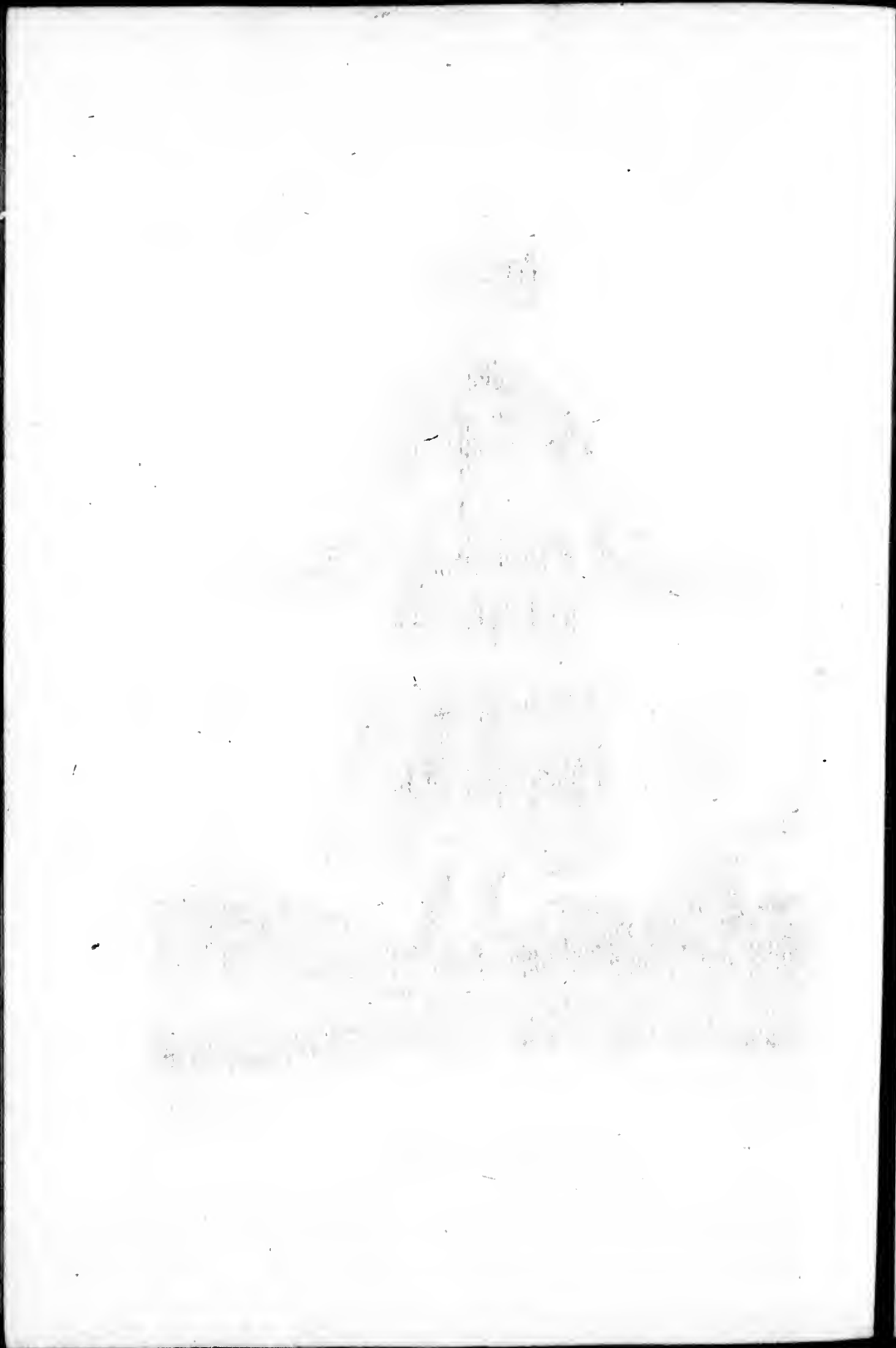
*Desros del.*

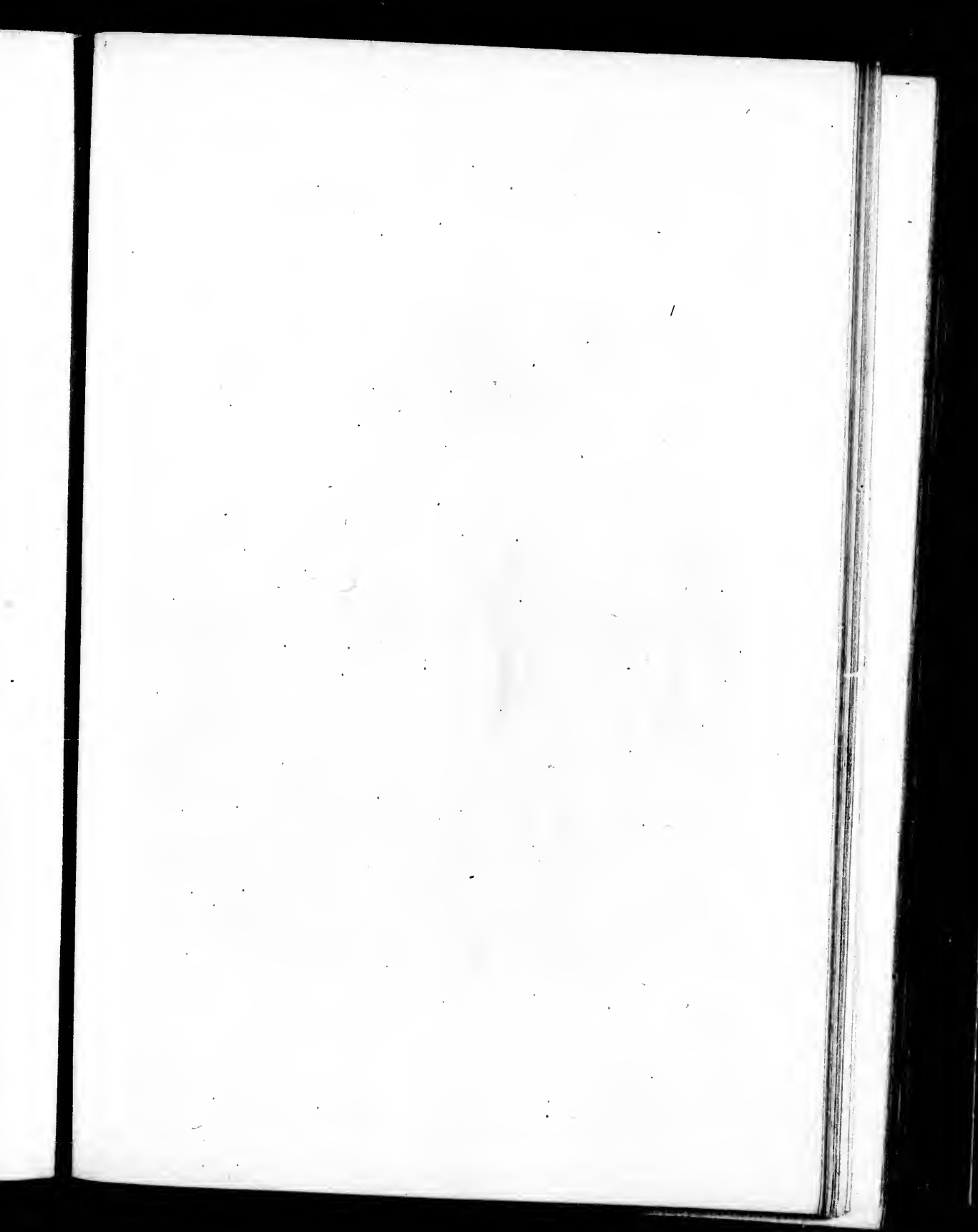
*Mirelle sculp.*

*fille Katschin.*



*elle sculp*







*Desrais del.*

*Mirelle sculp.*

*femme Tatare de Katchin.*

M. G. Hall &

THE UNIVERSITY OF

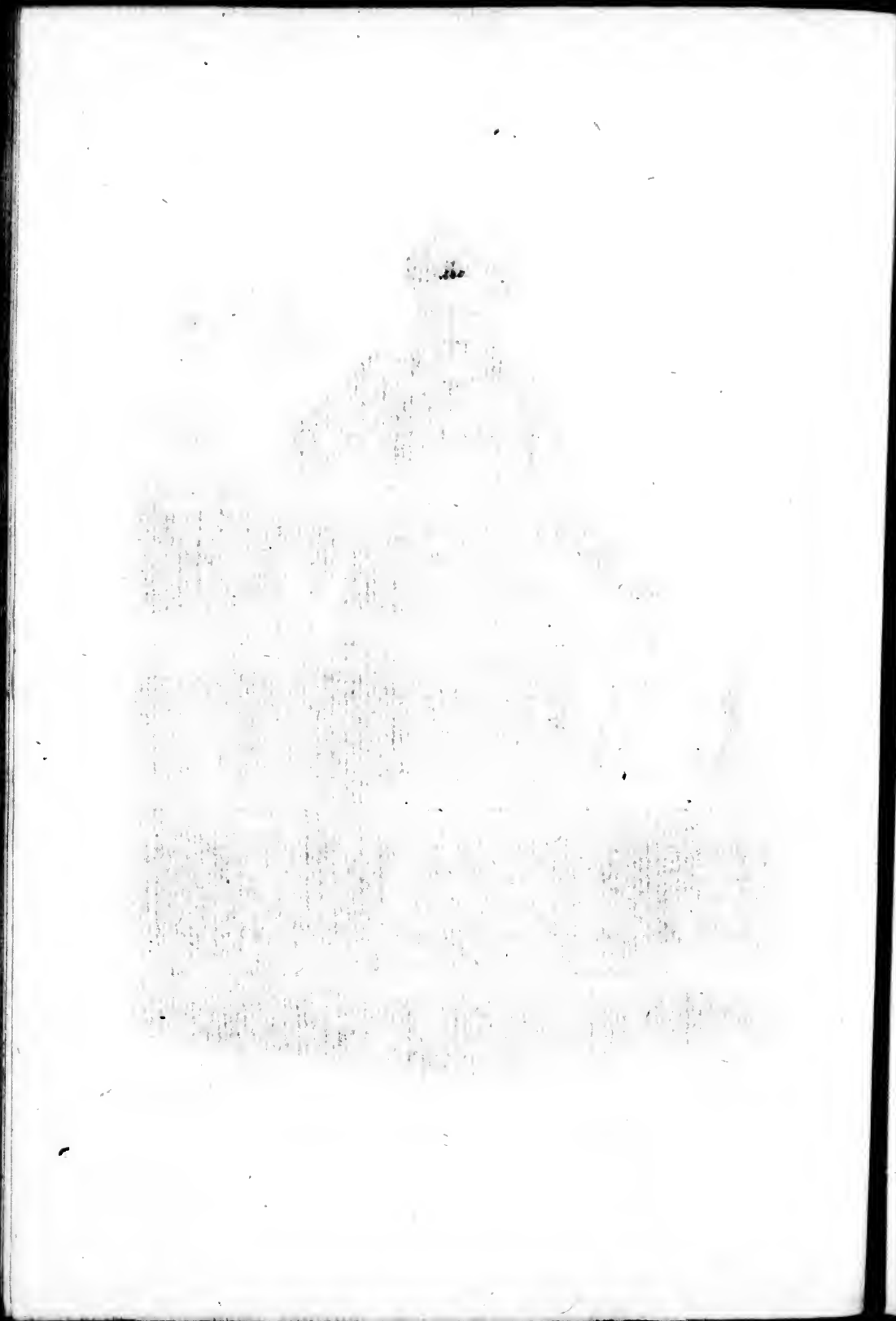
CHICAGO

LIBRARY

1911

100

100







M Œ U R S  
 E T C O U T U M E S  
*DES KASCHTARS,*  
 O U  
*TATARS KASTCHINTZ.*

**L**E soin que les vivans prennent des morts n'est pas tout-à-fait en pure perte. Les pyramides d'Egypte, qui n'étoient probablement que des tombeaux, nous ont laissé du Peuple qui les éleva une bien plus juste idée que celle qu'en donne l'Histoire ancienne. Ainsi que les habitans modernes des bords du Nil, la race Tatare, dont nous donnons une esquisse dans cet article, occupe un territoire peu considérable, mais chargé d'antiques monumens funèbres qui attestent en même-temps l'industrie de ses ancêtres & la dégradation qu'ont subi leurs neveux. Les Katschintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazan jusqu'au Katscha, rivières qui se jettent dans le Yeniséi, dont ils fréquentent la rive gauche, végétent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, & remplies d'ouvrages de différens métaux; ce qui suppose l'exploitation des mines: la

métallurgie & une civilisation bien plus avancée que celle qu'on remarque chez cette Horde, étrangère aujourd'hui aux trésors qu'elle possède sans savoir comment. Les hommes sont dans l'usage de respecter tout ce qu'ils ignorent. Aussi ce ne sont pas les Katschintz qui ont violé l'asyle des morts. D'ailleurs, la tradition établie entr'eux que ces tombeaux renferment la dépouille de leurs pères, les leur rend sacrés. Les Russes, qui n'avoient pas les mêmes motifs de retenue, ont cédé à la curiosité & peut-être à l'espoir du gain. Ils ont fouillé par-tout & retiré beaucoup de richesses consistant en effets plus ou moins précieux, & conservés plus ou moins bien : tels que des marteaux de guerre, des piques, des flèches, de petites idoles, des urnes, des vases, des brasselets, des pendans d'oreilles; le tout fabriqué en or, en argent, en fer, ou en cuivre. A côté des squelettes humains étoient des crânes de chevaux. Des colonnes, des obélisques & des statues un peu plus qu'ébauchées, sont les ornemens extérieurs de ces tombeaux. Le contraste entre ces monumens & les hommes qui en sont entourés, a servi à étayer le système ingénieux de plusieurs Savans modernes qui ont cru devoir transporter au Nord le berceau des sciences & des arts, qu'on avoit placé avant eux dans l'Orient. Rien ne répugne en effet à croire que le flambeau du génie fait le tour du globe, à l'exemple du soleil, qui, dans sa course annuelle, gratifie successivement de sa présence toutes les contrées de la terre. Quoi qu'il en soit, les mœurs actuelles des Katschintz sont peu propres à éclaircir cette hypothèse.

Sinon

Sino  
tique  
barb  
nota  
l'An  
la W  
four  
d'Ab  
Cour  
échan  
Le  
ne dé  
confer  
caract  
par co  
leurs  
aucun  
ni de b  
Mais i  
tout te  
d'été,  
de la si  
confor  
donnen  
Sibirie,  
cation  
grand n  
avoit pl  
quantité

Sinon abrutis, du moins bruts, leur constitution politique a tous les caractères d'un Peuple qui sort de la barbarie ou qui y rentre. Divisés en six grandes familles notables, chacune de ces six Aïmaki est présidée par l'Ancien de la famille, & relève de la Chancellerie de la Woyewodie de Ktasnoyarsk, & paie un tribut en fourrures, à raison d'environ 1000 arcs. La petite ville d'Abakan est l'endroit où cette taxe est perçue. La Couronne Russe leur fait distribuer un petit présent, en échange de leur contribution.

Leur idiôme est Tartaro-Mongol; & leur extérieur ne dément pas la souche d'où ils sortent, & dont ils ont conservé une partie des mœurs & du langage. Leur caractère habituel est d'être gais & par suite bavards, par conséquent menteurs. Le vin & la débauche sont leurs divinités de choix, & auxquelles ils ne refusent aucun sacrifice. On ne voit point parmi eux de voleurs ni de brigands, peut-être parce qu'ils sont trop paresseux. Mais ils y suppléent par leur mauvaise foi. Nomades en tout temps, leurs cabanes d'hiver ne diffèrent de celles d'été, qu'en ce qu'elles sont couvertes de feutre au lieu de la simple écorce de bouleau, cuite. Les meubles sont conformes à l'habitation. Quelques-uns d'entr'eux s'adonnent à la culture de l'orge & du bled farrasin de Sibirie, pour se faire du gruau. Mais la chasse & l'éducation des troupeaux est l'occupation principale du plus grand nombre. Ils seroient plus riches, si leur domaine avoit plus d'étendue, & pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail. Leurs bestiaux ne sont jamais abrités,

& ne s'en portent pas plus mal. Il faut espérer que la méthode de faire parquer les troupeaux en toutes saisons, se pratiquera dans peu ailleurs encore que chez eux, & sous un climat beaucoup moins rude. Nous rougirons bientôt sans doute d'avoir été, malgré nos lumières, si long-temps à abandonner le sentier obscur de la routine, pour suivre la ligne droite du bon sens.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine & la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap & des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. L'appétit seul, & non l'heure, appelle à table. Les mets, mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relâche du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac & un verre d'eau-de-vie ébauchent les mariages & en facilitent merveilleusement la demande. C'est le vin du marché. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou les cinq années de service convenues, s'il se présente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se

voit enlever sa future par un rapt tacitement consenti. Il faut qu'il se contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on se résout à servir meurt avant le terme du servage, la sœur doit la remplacer; mais l'amant perd tout, si sa maîtresse est fille unique.

On peut épouser autant de femmes qu'on peut en acheter & en nourrir. Mais l'usage ordinaire est de se borner au nombre quatre.

La noce se passe en repas, en danses & en courses à cheval. On y chante aussi en s'accompagnant d'un certain instrument qu'on nomme *yailtaga*, espèce de luth, propre à cette Nation; c'est une boîte large de trois pouces, longue de quatre pieds; la partie supérieure est ouverte & garnie de six cordes de fil d'archal; on en joue avec les deux mains. Cet instrument peut rendre le dessus & la base.

Le mariage terminé, il n'est plus permis au beau-père & à sa bru de se voir; quand le hasard les fait se rencontrer, celle-ci se prosterne pour se cacher le visage. Un mari mécontent renvoie sa femme à sa famille & garde les enfans; & tout est dit.

Une femme en couche est impure pendant quinze jours; & pendant trois jours, quand elle a ses infirmités périodiques.

L'enfant nouveau-né reçoit un nom du premier qui le lui donne.

La petite vérole fait de grands ravages dans ce canton; l'autre y est assez commune.

On a remarqué que l'époque où les filles de ce pays

deviennent nubiles, est marquée par une espèce de folie ou de fureur qui dure plusieurs jours.

Les morts sont enterrés tout habillés & sans cercueils; mais on les couvre de planches à la manière des Mahométans, afin que la terre ne puisse les toucher. On jette quelques menus meubles dans la fosse; & sur la tombe on dépose une tasse à boire, qu'on retrouve au bout de l'année révolue, quand on vient faire commémoration du défunt; & alors elle sert à tous les assistans. On y boit des liqueurs fortes qui changent cette cérémonie lugubre en l'une des fêtes les plus gaies du canton.

On remarquera à ce sujet que tous les Peuples, civilisés ou non, regardent la mort avec assez de sang-froid. Soit que l'habitude les ait familiarisés avec ce terrible spectacle; soit qu'en voyant ceux d'entre nous qui cessent de vivre, on sente davantage le plaisir de continuer à vivre; presque toujours, presque par-tout, une cérémonie funèbre commence par des sanglots, finit par des éclats. Les vieillards sont même ceux qui se dérident les premiers; plus l'exemple les approche, moins ils paroissent en être frappés.

Le paganisme des Schamans est la seule religion des Tatars Katschintz; les Missionnaires de Lama, ni ceux de Mahomet, ni même ceux du Christ, n'ont pu encore les convertir. Ils appellent leurs idoles *Tous*; leurs Prêtres Magiciens, & leurs Prêtresses Magiciennes, se nomment *Kaino*. Les uns & les autres se servent de petits tambours magiques en forme de timbales; leur habillement se distingue par quantité d'idoles faites de

lames de fer, &c. Leurs bonnets pour l'ordinaire sont garnis d'un bord de peau de linx, & décorés d'un paquet de plumes de hibou.

Les hommes de cette Nation se costument à la mode Tatare. Leurs vêtemens sont faits de gros drap fabriqué par leurs femmes, ou de drap plus fin qu'ils achètent, ou de peaux. Leurs habits de dessous sont de quelque étoffe légère. Les chemises, peu communes chez eux, sont tissues de toile d'ortie. Ils ne se laissent croître qu'une barbe peu épaisse. De la chevelure qui couvre la partie postérieure de la tête, les jeunes gens font une tresse qui prend dans la nuque. Les autres cheveux flottent autour de la tête, avec beaucoup de désordre. En été, ils portent des chapeaux de feutre, rabattus & non colorés; en hiver, ils mettent des bonnets de pelice ou des capuces.

Les femmes Katschintzes portent des haut-de-chauffe & des bottes ou bottines en forme de bas de peau, ornés de broderies. Leur habit de dessous est long, & se fait d'une toile mince de coton de la Chine, ou de quelqu'étoffe de soie. L'habit de dessus a une espèce de taille & des pans bien longs; juste & serré au corps, il se croise & se couvre pardevant. Les habits de cérémonie sont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes tresses qui descendent sur le sein. Aux oreilles sont suspendus différens anneaux ou de petits cordons. La coëffure consiste en un bonnet aplati garni d'un

---

## 8 MŒURS ET COUTUMES DES KATSCHINTZ.

---

bord de fourrure bourré & fort saillant. Lorsqu'elles ne mettent que l'habit de dessous, qui est leste & assez négligé, elles se couvrent le cou & la gorge avec un grillage de perles de verre, espèce de collier.

Les filles ont toujours un plus grand nombre de tresses que les femmes mariées; pour l'ordinaire, elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maison passent une ceinture autour de l'habit de dessous. Celui de dessus reste ouvert, afin que l'on puisse voir le premier, aussi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes; & en ce cas, l'habit de dessus n'a pas les pans bien longs; il est communément de soie ou de quelque autre étoffe légère. Mais, en général, la Nation des Katschintz est si mal-propre, que, malgré ses prétentions, elle ne paroît jamais bien mise.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Katschintz.*







*Calmouck*

1848

STATE OF NEW YORK

IN SENATE,  
January 15, 1848.  
REPORT  
OF THE  
COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE,  
IN ANSWER TO A RESOLUTION  
PASSED BY THE SENATE,  
MAY 10, 1847.  
ALBANY:  
PUBLISHED BY  
J. B. WHITTAKER,  
PRINTER, 1848.



---

**M Œ U R S**  
**E T C O U T U M E S**  
**DES KALLMOUKS.**

---

**L**A Grande Tartarie, placée sous le plus beau climat de l'Univers, renferme trois grandes Peuplades : les Tartares proprement dits, les Mougales, & les Kallmouks. Ces derniers se subdivisent en trois grandes races. Les Coschotes, habitans du Tangut; les Torgauts, errans entre le Wolga & la Jaïck, près d'Astracan; & les Dsongares. Cette Tribu est la plus puissante des trois. C'est dans cette branche que réside le Contaisch, ou le Grand Kan de tous les Kallmouks.

Toute cette Nation est nomade, & doit peut-être son indépendance à ce genre de vie. Un Peuple qui se trouve bien par-tout, & qui n'a que des tentes pour maisons, laisse peu de prise sur lui. Il échappe d'autant plus aisément aux armes d'un voisin ambitieux, qu'il peut emporter toutes ses richesses avec lui. Des Hommes casaniers tiennent à leurs foyers, s'y attachent & consentent assez volontiers à perdre quelques-uns de leurs droits pour conserver le toit où ils sont nés. Les Kallmouks n'ont point de patrie, mais ils jouissent de leur Liberté. Les Dsongares pouvoient séjourner dans des Villes : la petite Bukarie en est pleine; & cette Province est à eux : mais ils préfèrent de vivre sous des tentes, qu'ils

dressent ordinairement le long de la rivière d'Ila, & par-tout où la saison & leurs affaires l'exigent.

Ils ont l'ame aguerrie ; mais la manie des conquêtes ne les possède pas. Si la Russie & la Perse, le Grand Turc & l'Empereur de la Chine ne trouvoient pas leur intérêt à les affoiblir les uns par les autres, en provoquant des dissensions intestines, les Kallmouks seroient peut-être le plus pacifique des Peuples de la Terre. La température & le sol de cette partie de l'Asie qu'ils fréquentent, les portent à une vie douce & tranquille ; pour peu qu'ils voulussent s'adonner aux travaux des champs ; peu d'hommes sur le Globe, seroient plus heureux ; si les biens de la Nature dans toute son énergie, fussent au bonheur.

Ils sont presque tous pasteurs, & vivent de leurs troupeaux, dont ils donnent la dixme à leur Chef. Ils ne font que très-peu de Commerce avec les Etrangers, & connoissent à peine la voie des échanges entr'eux. C'est peut-être pour cela qu'ils ont conservé toute la bonne foi des temps primitifs. On peut voyager chez eux, en toute sécurité. Ils repoussent l'injure ; mais jamais ils n'attaquent.

La Cour du Grand Kan consiste en un assemblage de tentes de couleurs diverses & de toute forme. Cet ensemble offre un spectacle beaucoup plus agréable, & non moins imposant que l'aspect d'un amas immense de maisons entassées les unes près des autres. On peut braver les rigueurs de l'hiver le plus rude sous ces tentes, faites de toiles de coton, très-fortes & de fabrique Chi-

noise. Ils les couvrent de feutre , pendant la saison des frimats.

Le Serail du Grand Kan a quelque chose de plus recherché. Il est construit en bois. Mais ces espèces de petits boudoirs portatifs , se démontent en un clin-d'œil , & peuvent se charger sur des chariots , quand la Horde se met en marche.

Lors d'une expédition , les Kallmouks sont très-bien armés & très-adroits. Ils ne combattent jamais qu'à cheval. Ce qui fait qu'ils se servent tous de la lance. La dextérité & la bravoure leur tiennent lieu de tactique. Peu d'entr'eux portent des sabres. Ils ont de grands arcs. La pointe des flèches est fort large & fort tranchante. Ils se servent aussi d'arquebuses, au moins de six pieds en hauteur. Ils tirent à une distance de plus de 300 brasses.

Les Kallmouks sont d'une taille moyenne ; mais rien de plus robuste que leur constitution physique. La tête large , nez plat , teint olivâtre , œil noir , grandes oreilles , barbe claire , cheveux durs : ils les coupent entièrement , à l'exception d'une touffe au haut de la tête , qui leur tombe sur le dos , & qu'ils laissent croître. Les Femmes ont les traits moins grossiers ; mais presque toutes sont de la taille la plus avantageuse.

Les Hommes portent des ( 1 ) chemises & des haut-de-chausses de coton , quelquefois de peaux de mouton , & toujours fort larges. Dans les Provinces du midi , ils suppriment la chemise en été , & se contentent d'une

( 1 ) Dans le genre de celles que les Russes appellent *Kitaïka*.

espèce de pourpoint de peau de mouton , sans manches, dont ils mettent la toison en dehors. Dans les Provinces septentrionales, ils passent ce pourpoint par - dessus la chemise. En hiver, ils portent sous cet habillement, une pelisse de peau de mouton, qui descend jusqu'au gras de la jambe, & dont les manches sont si longues, qu'il faut les trousser, pour se servir du bras. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppes de soie ou de crins d'un beau rouge, qui est leur couleur favorite, & garni d'un bord de fourrures. Leurs bottes sont extrêmement grossières & larges, & les incommodent beaucoup en marchant. Les Femmes sont habillées à-peu-près dans le même goût.

Chaque Horde, quand elle est sur pied pour une expédition, fait porter en tête son Enseigne. C'est un morceau de cette étoffe, connue sous le nom de Kitaïka, d'une aulne en carré, arboré au haut d'une lance de 12 pieds de long. Les Kallmouks tracent sur cette bannière, la figure de quelqu'animal, comme d'un chameau, d'un cheval, d'une vache; & au-dessus, le nom de la Tribu, dont cette figure est l'héroglyphe.

Chaque Tribu se divise en Races, & chaque Race en familles. Les aînés de chaque branche, & les plus âgés des différentes Races, forment le Conseil National, présidé par le Grand Kan. Rien de plus naturel que ce régime politique; c'est la souche de tous les Gouvernemens, nés les uns des autres, & rentrant les uns dans les autres, pour l'avantage plus ou moins grand des

H  
en  
Ch  
éca  
Mu  
ajus  
peu  
des  
dans  
Le  
Maria  
prend  
soit je  
même  
pense  
suite,  
Cette  
niens.  
nécessai  
ses enfa  
dans sa  
autour d  
tour, n  
l'Epouse  
elle doit  
Comm  
fang don



Hommes en société. Mais les Hommes n'ont pas gagné, en s'éloignant de la constitution des Kallmouks.

Le luxe, le croiroit-t-on, les a déjà gagnés. Leurs Chefs se passeroient plutôt de chemises, que d'une robe écarlate pour les jours d'apparat. Les Femmes de ces *Muses* (1) ne se trouveroient pas bien parées, si cet ajustement leur manquoit. Les simples particuliers, pour peu qu'ils soient à leur aise, affectent aussi de porter des robes d'un gros drap rouge. Ce goût est général dans tout le nord de l'Asie.

Les degrés de parenté ne sont guère consultés dans les Mariages Kallmouks. Un Tartare de cette Horde ne prend en considération que l'âge. Pourvu qu'une Femme soit jeune, elle est son fait ; fût-elle sa Sœur ! fût-il même son père ! A-t elle passé sa trentième année ? on pense à lui donner une seconde compagne ; & ainsi de suite, tant que le Mari a des besoins & des forces. Cette multiplicité d'Epouses entraîne peu d'inconvéniens. Un Kallmouk les garde toutes ; toutes sont nécessaires à l'entretien de son ménage, à l'éducation de ses enfans, & à la garde des troupeaux. Seul maître dans sa tente, la subordination la plus paisible s'établit autour de lui. La Femme de quarante ans qui a eu son tour, ne voit pas de mauvais œil celle de vingt ; & l'Epouse de vingt ans ménage celle de quarante, dont elle doit un jour subir la destinée.

Comme les Kallmouks sont extrêmement jaloux du sang dont ils sortent, une Femme qui s'abandonneroit

(1) C'est le nom du Chef d'une Tribu.

à plusieurs Hommes, feroit en butte au mépris de tous ses parens; & l'on ne feroit aucun cas de sa progéniture.

Un Kallmouk, Père de famille, est un Dieu au milieu de ses Enfans. On lui porte un respect qui tient du culte. A sa mort, plusieurs jours sont consacrés aux larmes. On sacrifie ce qu'on a de plus précieux pour honorer ses funérailles; & tous les ans, la piété filiale se fait un devoir sacré d'aller rendre à son Tombeau, un hommage commémoratif.

On remarquera que ces Mœurs, qui rappellent celles des Patriarches, ne fleurissent que chez les Kallmouks idolâtres. Ceux qui ont embrassé le Mahométisme, ont une physionomie morale tout-à-fait dégradée. Ce sont pour la plupart, des brigands adonnés à la crapule & à la débauche. Et c'est contr'eux que nos Dsongares sont presque toujours en guerre.

Il est une petite Peuplade de Kallmouks, confinés au milieu de vastes landes, & communiquant peu avec le reste de leurs compatriotes. Leurs habitations ambulantes avoisinent ce canton de la Tartarie; où des Russes découvrirent plusieurs Villes abandonnées, & dans quelques maisons, quantité de rouleaux écrits en caractères inconnus jusqu'à présent.

Cette Horde a des coutumes qui lui sont particulières. Nous n'en rapporterons qu'une. Elle est remarquable. Ils possèdent un Livre épais & de forme d'atlas, qui paroît leur servir tout-à-la-fois de Code & de Rituel. Un vieillard en a la garde; & quand il meurt, on s'assemble pour lui nommer un successeur, Veut-on

faire la Paix, ou la Guerre ? le gros *in-folio* ou son Gardien est consulté. Il apporte le Livre au milieu de la Nation convoquée. Il l'ouvre, y lit quelques lignes, le renferme, le donne à baiser aux principaux assistans, & prononce. Est-on malade ? le Vieillard porte son Livre dans la tente du moribond, qui expire ou revient en santé, en touchant dessus. Aucun Voyageur n'a pu encore déchiffrer cet *in-folio*, dont on ne donne pas volontiers communication. Mais il faut que ce qu'il renferme soit de la dernière importance, puisqu'il tient lieu d'Oracle & de Loix. Cet usage mériteroit d'être approfondi & médité. Qu'on nous permette de rapprocher ici un passage du *Livre de tous les âges*, ou du *Pibrac moderne* (1).

« Il existe une (2) Nation, (que nous appellons » barbare), qui possède une coutume digne de devenir » celle de toutes les Nations. Ce Peuple a des Chefs ; » mais ils ne s'asseyent jamais sur le Trône, occupé » en tout temps, par le Livre de la Loi. Quatre » Vieillards éprouvés en sont les Gardiens, mais jamais » les Interprètes. Faut-il négocier un Traité, percevoir » un nouvel Impôt, &c. ? on consulte ce Livre, aussi

---

(1) N<sup>o</sup>. XXV. Chapitre des Rois, pag. 49 & 50 de l'Édition de Paris, 12<sup>o</sup>. fig., chez Cailleau, rue Galande avec approbation.

(2) Les Voyageurs la désignent sous le nom de *Scyâ*. Ce Peuple de Lahor & de Kachemire, est le plus vertueux de tout l'Indostan.

---

## 8 MŒURS ET COUTUMES, &c.

---

» sacré que la personne de nos Rois. Ce Prince muet ,  
» n'en est pas moins absolu. Ce sage Recueil , composé  
» de toutes les lumières du Peuple assemblé à cet effet ,  
» & d'après son consentement, lui sert véritablement de  
» Roi , & prévient toutes ces révolutions funestes ,  
» causées par le trepas , la minorité , les passions ;  
» l'imbécillité , &c. du Monarque.

Mais revenons aux *Dsonges*, & terminons leur article par faire mention de leur Calendrier. Ils comptent leurs semaines, en commençant par le Samedi , & finissant par le Vendredi, qu'ils appellent *Adine* ou *Tzumeh*, c'est - à - dire , jour d'Assemblée. Ils regardent le Mercredi comme le plus malheureux jour de la Semaine. Le Calendrier des Kallmouks & des Moun-gales , est de douze années lunaires , dont chacune a son nom particulier dans l'ordre qui suit :

- |                        |                     |
|------------------------|---------------------|
| 1 <i>La Souris.</i>    | 7 <i>Le Cheval.</i> |
| 2 <i>La Vache.</i>     | 8 <i>La Brebis.</i> |
| 3 <i>Le Tigre.</i>     | 9 <i>La Guenon.</i> |
| 4 <i>Le Lièvre.</i>    | 10 <i>La Poule.</i> |
| 5 <i>Le Crocodile.</i> | 11 <i>Le Chien.</i> |
| 6 <i>Le Serpent.</i>   | 12 <i>Le Porc.</i>  |

*Fin des Mœurs & Coutumes des Kallmouks.*

London 1780

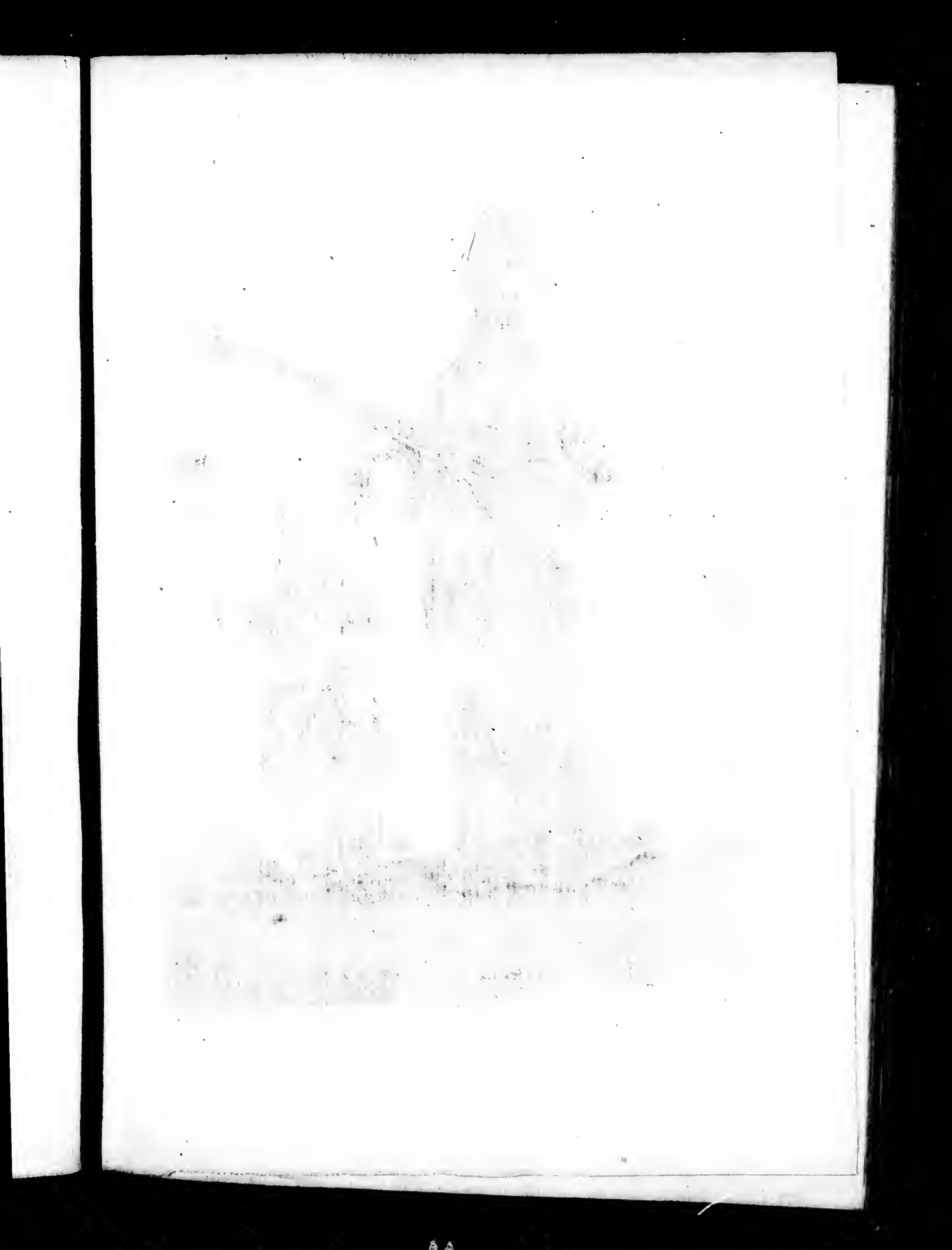


*Jardinier Chinois.*



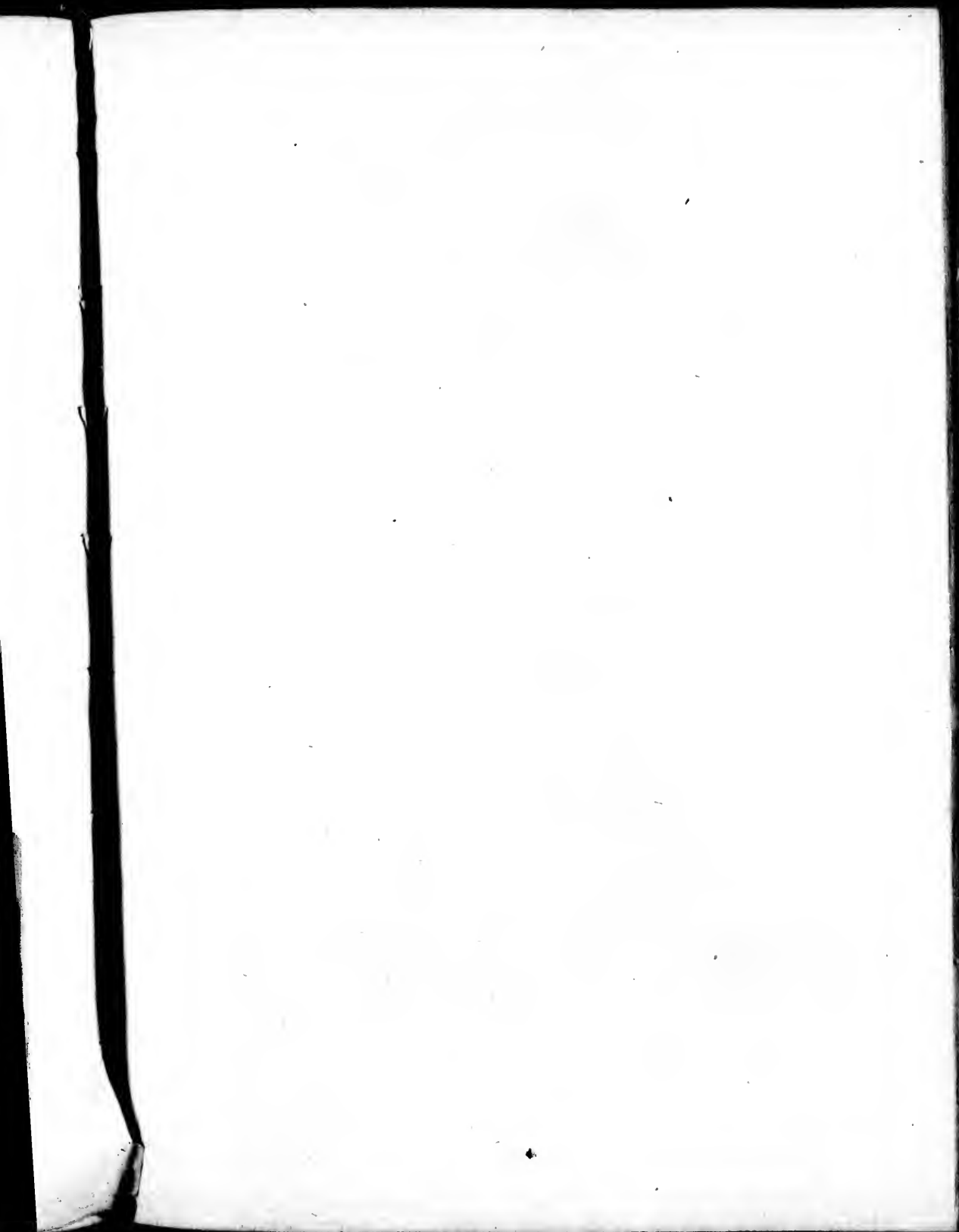




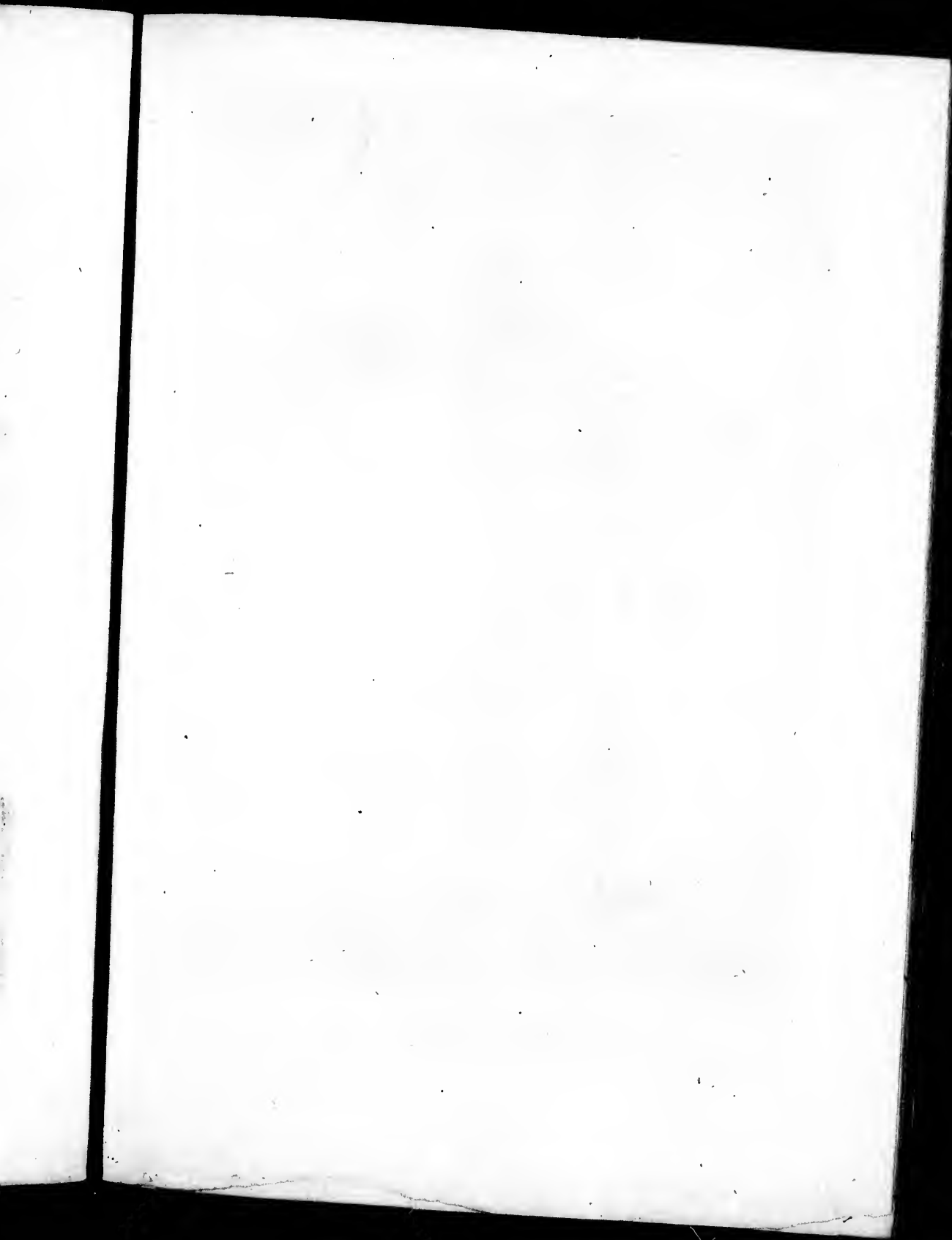




HUONV ou Musicienne Chinoise..









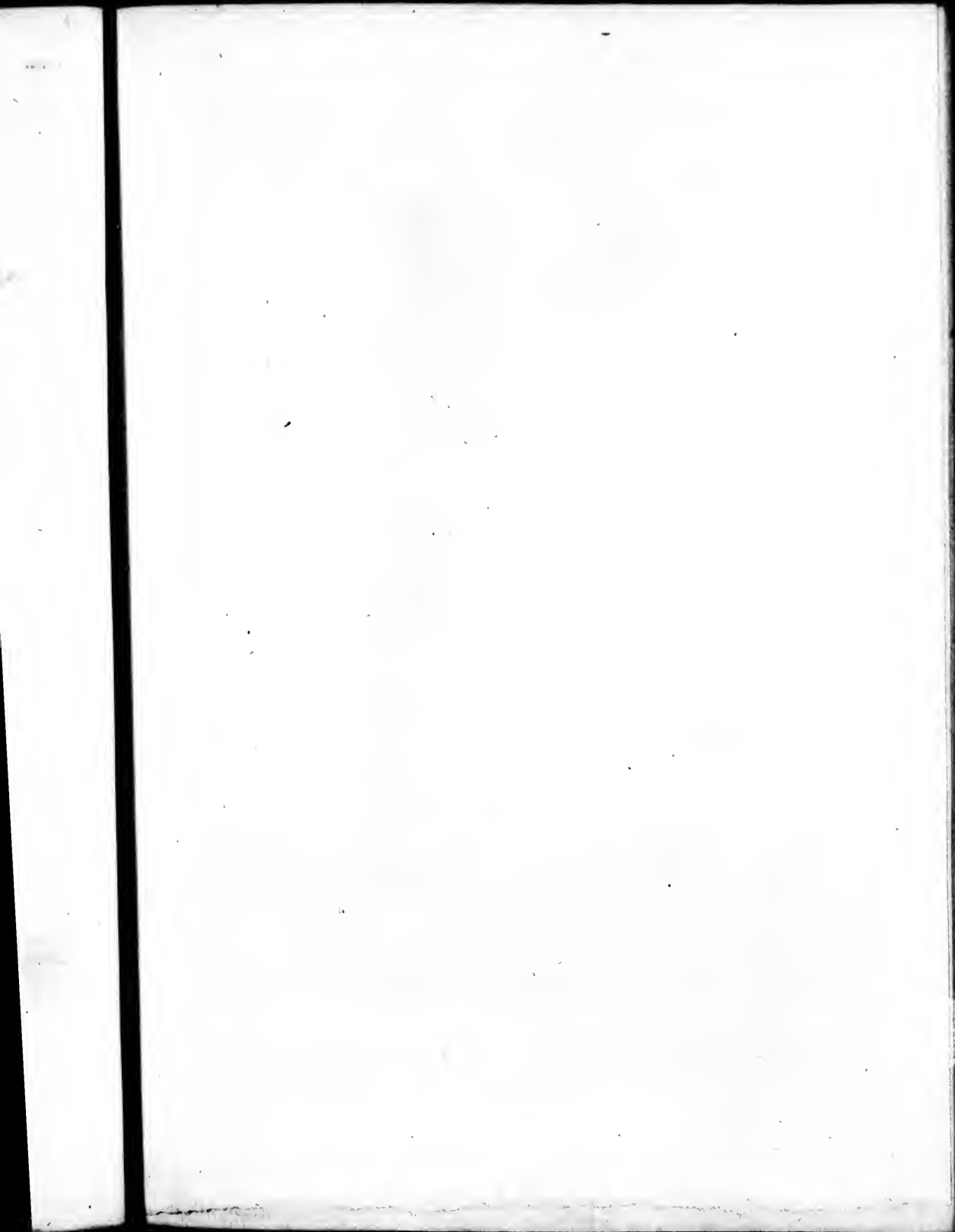
*Chinois combattant.*





*Chippewa*

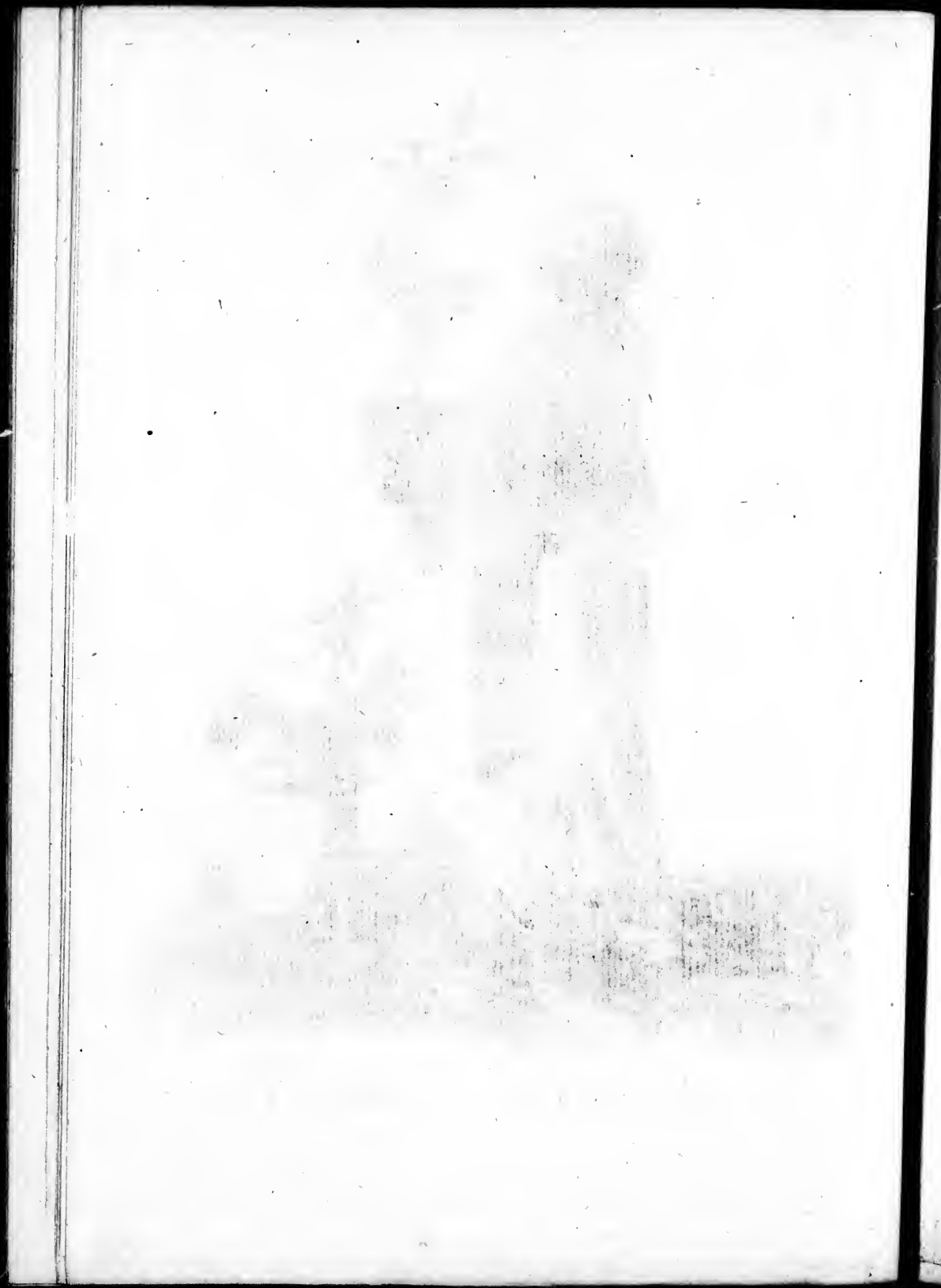






*Hiatheo ou Esclave Chinoise.*









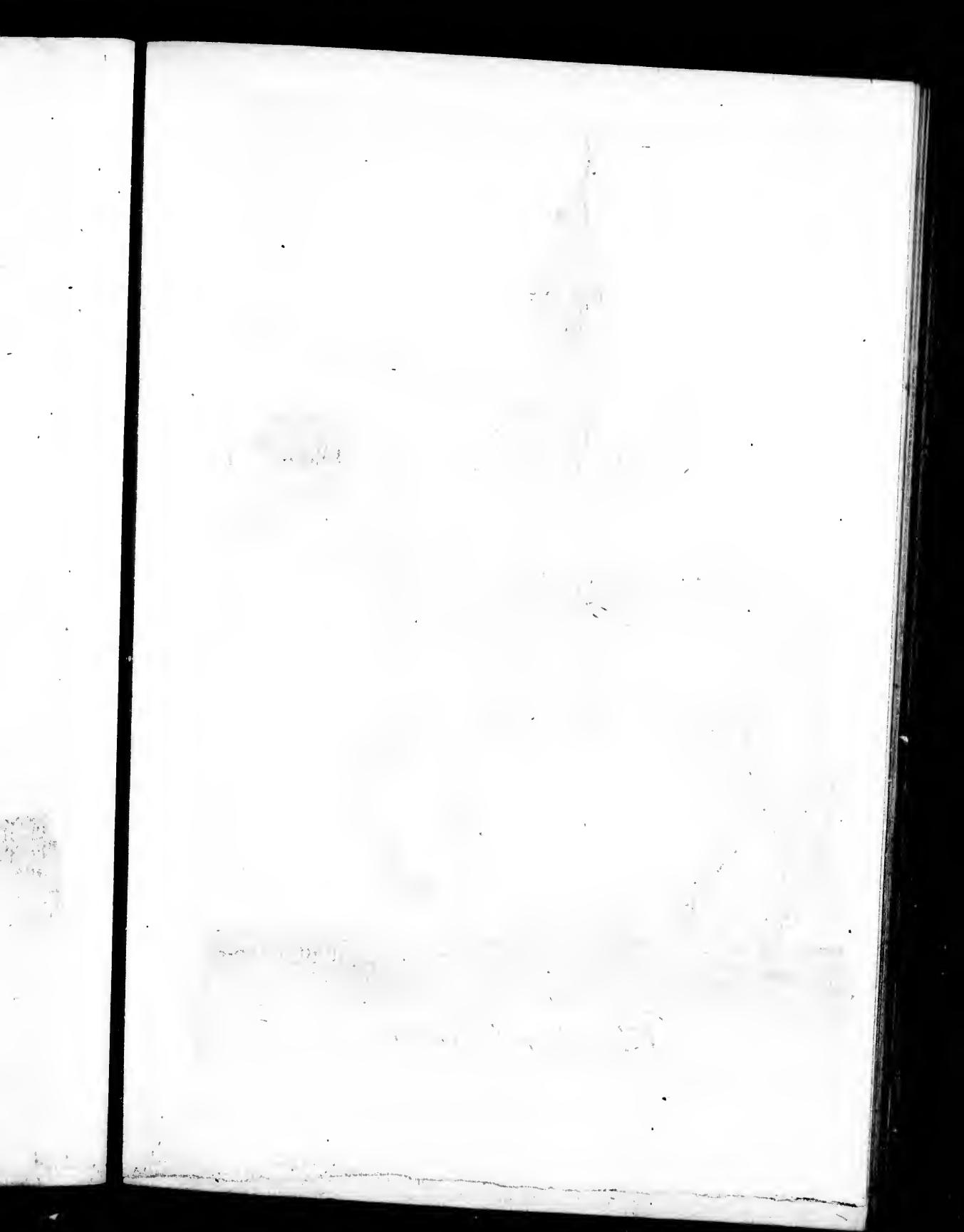
*Dame Chinoise.*





*Faint, illegible text or a signature, possibly in cursive script, located below the illustration.*







*Cavalier Chinois.*

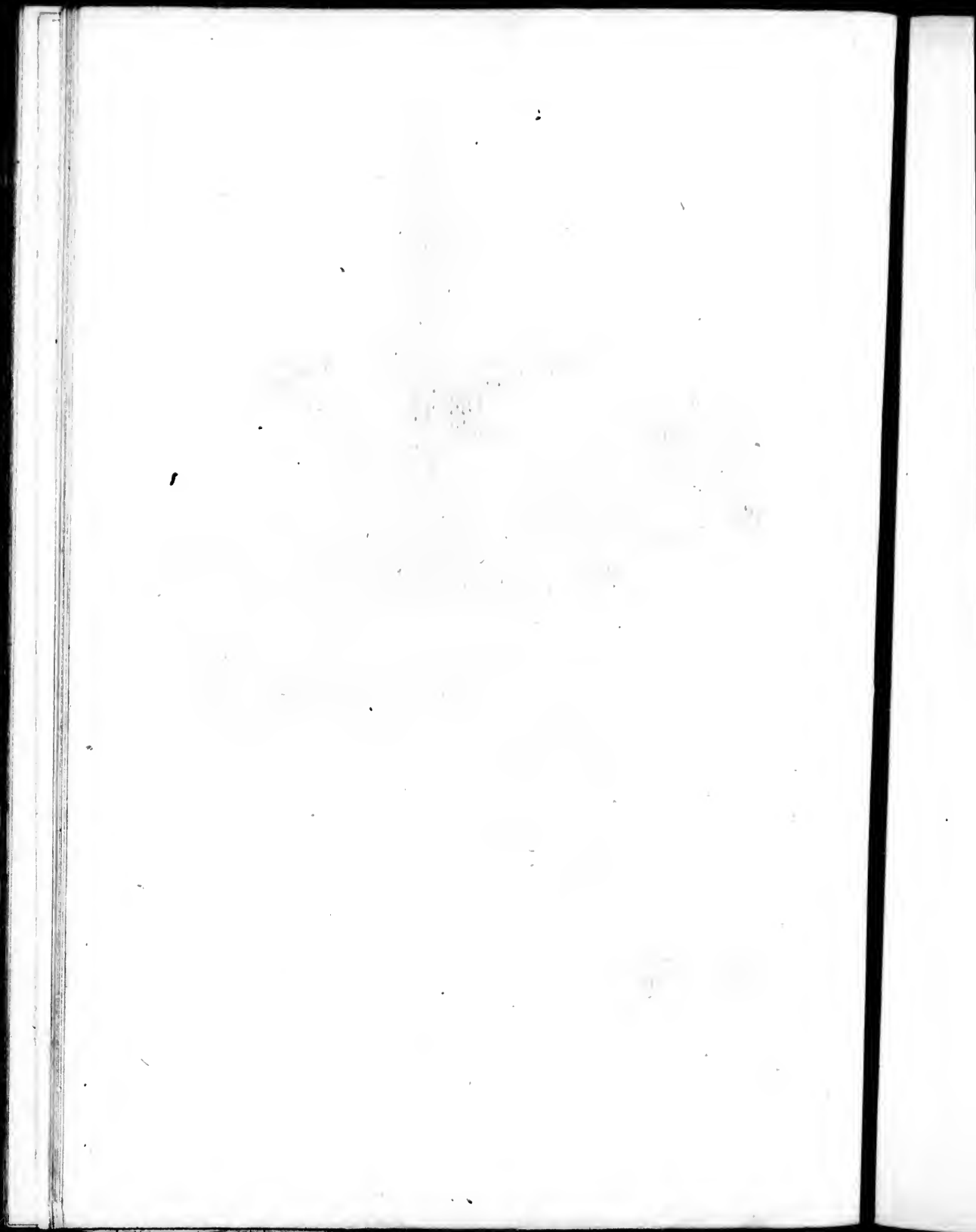
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

The following is a list of the topics covered in the course. The topics are listed in order of their appearance in the course. The topics are listed in order of their appearance in the course.

1. Introduction to Quantum Mechanics  
 2. The Schrodinger Equation  
 3. The Harmonic Oscillator  
 4. Angular Momentum  
 5. The Hydrogen Atom  
 6. Perturbation Theory  
 7. Identical Particles  
 8. Scattering Theory  
 9. Relativistic Quantum Mechanics  
 10. Quantum Field Theory



---



---

N O T I C E  
H I S T O R I Q U E  
S U R L E S C H I N O I S.

**L**A Chine nous est connue depuis bien des siècles. Depuis long-temps on y voyage , on y commerce , on cherche à y faire des Profélytes; & cependant les Chinois ne nous font pas encore connus. Du moins ont-ils servi d'original à des portraits qui ne se ressemblent pas du tout entr'eux. En seroit-il des Nations , comme des individus ? Le même Peuple seroit-il susceptible d'être peint avec des couleurs diverses , & néanmoins toutes aussi vraies l'une que l'autre à son égard ?

D'ailleurs , comment pourroit-on hasarder un jugement décisif sur une Nation , jusqu'à présent méfiante & craintive , orgueilleuse & jalouse , inhospitalière & avare , qui permet à peine aux Etrangers de quitter leurs Vaisseaux , & de pénétrer au-delà de ses Côtes ? Cette manière de traiter avec des Hommes leurs semblables , n'est déjà point un préjugé favorable au caractère des Chinois ; à moins qu'on aime mieux leur faire un mérite de cette réserve. En effet , si l'Habitant des Indes Occidentales avoit montré la prudence des Orientaux , peut-être seroit-il encore aujourd'hui le maître chez lui.

On a dit que la durée & la prospérité de l'Empire Chinois sont principalement dues à la tendresse paternelle & à la piété filiale qui constituent les bases de ce Gouvernement Asiatique. Cette assertion n'est pas exacte.

Mais voici quelque chose de plus vraisemblable : la Politique qui fait arme de tout, du vice comme de la vertu, afin de consolider ses plans, aura eu l'adresse de conserver quelques traces de la primitive constitution des familles, pour s'en servir comme de prétexte ou de voile à des institutions qui ne sont rien moins que patriarcales.

Ainsi que nous le disons dans quelque endroit ( 1 ) de cet Ouvrage : « les Chinois dénaturèrent le droit des Pères sur leurs Enfans, au point que ce droit n'est plus qu'un despotisme sacré de la part des pre-

---

(1) voyez page 2 de notre Notice Historique sur les Montagnards de l'Ecosse.

C'est ici le lieu de mettre quelques restrictions à ce que nous avons avancé dans le *Pibac moderne*, ou le livre de tous les âges,

« L'amour filial n'est point un evertu de simple spéculation ; les Chinois lui doivent leur bonheur. C'est par l'exercice religieux de ce sentiment si naturel, que l'Empire le plus vaste de la terre en est aussi devenu, sinon le plus brillant, du moins le plus heureux. Tout y a pour base le respect inviolable des enfans envers les auteurs de leurs jours. » Page 35, de l'édition de Paris, 1779, chez Cailleau, 12<sup>o</sup> fig.

» miers, & une servitude superstitieuse de la part des  
» seconds ».

Les Hommes ressemblent à leurs Dieux. Les Grecs & les Romains avoient dans leur caractère, la noblesse & la grandeur des formes & des proportions qu'ils donnoient aux statues de Jupiter & d'Apollon, de Minerve & des Graces. Les Pagodes de la Chine offrent aussi une image assez juste du personnel physique & moral de ceux qui les encensent. Le Chinois n'est point une belle Nation. Il possède plusieurs qualités estimables & solides. Mais quelquefois on le croiroit dépourvu de ce qui donne de l'élevation à l'esprit, de ce qui entretient la générosité dans l'ame. Le Chinois semble n'avoir que des bras. Ses facultés intellectuelles paroissent souvent comme avortées dans leur germe. Son cœur comprimé par les liens étroits de l'étiquette civile, semble comme étranger à la sensibilité. Eh ! comment le Chinois seroit-il susceptible d'élan ; jamais il n'a goûté de la Liberté ! Son flegme (1) stupide seroit supposer qu'il est né pour la servitude ;

(1) Les Voyageurs assurent n'avoir pas rencontré en Chine, un seul homme ivre. On diroit que le Chinois se complait dans l'esclavage, & qu'il évite jusqu'aux occasions qui pourroient le rendre accidentellement à ses droits primitifs.

Ce seroit ici le cas de faire sentir la justesse des allégories Mythologiques des Anciens : Bacchus étoit surnommé *Libet*, *Pater Lyceus*, comme pour dire que le Dieu de l'Yvr esse enfante l'Homme à la Liberté.

si une telle supposition n'étoit pas injurieuse, absurde, & tout-à-fait hors de la nature de l'Homme.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres Enfans (1), la castration, & sur-tout l'infanticide. Il est pourtant difficile & trop pénible de croire les Hommes capables de se porter à des pratiques aussi monstrueuses, sans y être poussés par le bras de la Nécessité impérieuse. Les Femmes en ce pays sont très-sécondes, & le climat favorise l'éducation de la première enfance : outre ces considérations, le vaste Empire de la Chine, en général fort mal cultivé, renferme beaucoup de déserts. Les Chinois refluent dans les Cités, s'y coudoyent & abandonnent le reste de leur patrie, qu'ils n'ont pas le courage de défricher. Ainsi donc la polygamie & la fécondité des Femmes d'un côté, le défaut de place dans les Villes & la disette de vivres d'un autre côté, ont fait passer en usage nécessaire, l'horrible coutume des Pères envers leur progéniture.

Nous nous trouvons encore obligés ici d'exprimer les mêmes regrets dont nous n'avons pu nous défendre dans maints autres endroits de cette Rédaction. Quel

---

(1) On a vu des Pères estropier eux-mêmes leurs Enfans, pour les mettre en état de gagner un jour leur vie seuls, en excitant la commisération publique.

L'Amour du gain, pour ainsi dire inné chez le Chinois, porte assez souvent un Père à jouer la personne de ses propres Enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur esclavage pour toute la vie.



dommage qu'une vaste étendue de terre, si bien acclimatée, dans une position si favorable, telle que la Chine, ait pour Habitans, des Hommes si peu dignes de tout ce que la Nature fait pour eux ! C'est en vain que l'Empire de la Chine possède les plus belles contrées de l'Asie Orientale : la moitié de ses Provinces sert de repaire aux tigres ; l'autre moitié nourrit à peine des millions d'individus sans énergie, jouets passifs d'une Hiérarchie de Chefs, pires encore que des tigres.

Si l'on doit juger toujours de l'âge d'une Nation d'après ses lumières, les Chinois ne peuvent assurément prétendre au droit d'aïnesse. Il en est sans doute des Peuples, comme des individus ; le concours des circonstances en tout genre, les rend susceptibles d'une perfectibilité plus ou moins rapide. Les Grecs, en peu de siècles, ont porté le génie de l'Homme dans les Arts, aussi haut qu'il peut monter ; & au contraire, les Chinois contemporains de Louis XVI, sont à-peu-près au même point où se trouvoient les Chinois contemporains d'Alexandre. Il est vrai que la température du sol n'a pas changé non plus ; mais cette dernière considération ne suffit pas pour les justifier du peu de progrès qu'ils ont fait.

La Chine est divisée en 15 grands Gouvernemens. Pekin, la Capitale de tout l'Empire, est dans la Province de Pecheli, non loin de la fameuse (1) muraille,

(1) Le Jésuite Verbieft qui dit l'avoir passé quatre fois, lui

l'un des plus grands ouvrages & des plus inutiles , fortis de la main des Hommes. Le Prince sans génie qui l'imagina , la fit élever avec une célérité incroyable. Mais les Tartares en font le tour , quand ils veulent , avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette besogne immense , qui coûta la vie au tiers de la Nation , fut , dit-on , mis à mort , après l'avoir terminée. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pekin , assure-t-on , est quatre fois plus considérable que Paris. La foule y est aussi grande ; mais elle y a moins d'urbanité. Chez nous , les Princes du Sang royal ont seuls le droit de faire précéder leur marche d'un Ecuyer , qui leur tient le chemin toujours ouvert. A Pekin , tous les grands Seigneurs se donnent ce ton ; le Cavalier incivil qui les annonce , frappe de ce dont il est armé , à droite & à gauche , sur toutes les têtes indifféremment ; ce qui ne laisse pas qu'à les faire beaucoup respecter du Peuple , qui à peine a le temps de se garer : pour se faire aimer , c'est autre chose , dont ils se montrent très-peu jaloux.

Sans offrir une Architecture noble & régulière , les édifices de Pekin sont assez imposans par leur étendue , & même par la bizarrerie de leurs formes. Les Temples

---

donné en hauteur , 1037 pieds géométriques au-dessus de l'horison. Voyez la Relation de deux Voyages de l'Empereur de la Chine dans la Tartarie ; en 1687 & 83 ; Paris 1685 ; 12°.

sur-tout , qui ne sont pas des (1) *Pantheon* , remplissent assez bien cependant les vues qu'on s'est proposé en les édifiant. Celui du Ciel consiste en une Salle circulaire , dont le faite couvert de tuiles bleues est soutenue par une infinité de colonnes sans art , enduites d'un vernis azur. L'Empereur , quand il y vient sacrifier , quitte sa robe jaune pour se revêtir d'un manteau de la couleur du Ciel lorsqu'il est sans nuage. On prétend que le fond du culte qu'on y rend , est un pur matérialisme ; cela peut très-bien être. Mais le Peuple n'est pas encore assez bon Physicien , pour s'en appercevoir ; & son Souverain , qui est à la fois son Grand - Prêtre , n'est pas tenté sans doute , de s'expliquer clairement là-dessus. D'ailleurs , le culte qui a été fait pour le gros de la Nation , cesseroit de lui convenir , s'il venoit à être plus raisonnable.

C'est dans la première enceinte de ce Temple , que l'Empereur , sous le Costume Villageois , procède à la cérémonie du labourage. Cette Fête de la charrue seroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés , si elle influoit sur l'amélioration de l'Agriculture en Chine ; si les Princes qui s'acquittent scrupuleusement de cette étiquette , se pénétoient davantage de l'esprit du cérémonial. Mais il est probable que tout cet appareil a été imaginé , moins pour rapprocher l'Empereur de ceux qui le nourrissent , qu'afin d'inspirer au Peuple

---

(1) Le *Pantheon* , ou le Temple de tous les Dieux , à Rome ; aujourd'hui la *Rotonde* , ou l'Eglise de tous les Saints.

souffreteux, quelque amour pour le despote qui le fait souffrir, & qui se croit quitte en sortant du Temple du Ciel. Chaque Mandarin répète la même scène dans son Gouvernement; & le Peuple vient s'extasier à la vue de ses Chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui, & *mettre eux-mêmes la main à la pâte*. (Qu'on me permette cette expression triviale, mais énergique). Cependant il semble que l'Empereur & ses Mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à fait au mot, qu'on les assimile aux Laboureurs; ils ont soin de faire dorer la Charrue & vernir la Corne des Bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'Impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste Epoux. Tout cela est bien (1) édifiant; mais le sort du Peuple, & sur-tout des gens de la campagne, n'en est pas plus brillant.

Pekin a encore un autre superbe Temple, consacré au Génie Protecteur des Murs de la Ville. Il est beau pour les Chinois, de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette Capitale possède aussi un Observatoire; il ne lui manque que des Astronomes & des instrumens.

---

(1) En France, le Jeudi de la Sainte Semaine, Versailles offre un spectacle plus touchant encore. 12 Enfans du pauvre sont admis au Château, & croient rêver, quand ils voient le Roi lui-même s'agenouiller devant eux, & leur laver les pieds. Qu'Henri IV devoit avoir bonne grace dans cet accoutrement!

Le Palais Impérial occupe lui seul , dans la Cité vieille , un espace de deux lieues en quarré. Des milliers d'Eunuques en font le service ; ils ont le courage d'en défendre l'entrée à tout individu contrefait & disgracié de la Nature.

Les Lamas y desservent une Chapelle fort riche ; qui renferme une Idole priapique & sans voile. On retrouve par-tout ce culte dans l'Histoire, même chez les Nations les plus polies. Les anciens Grecs le reçurent des Egyptiens. Aujourd'hui il n'a plus lieu que chez les Peuples sauvages ou stupides. Il faut cependant observer que l'époque où il fleurit le plus, ne fut pas toujours celle de la plus grande corruption de Mœurs. Moins on sacrifie à la Pudeur réelle , plus on accorde au *decorum* extérieur.

Les environs de Pekin se ressentent du voisinage de la Capitale ; ils sont beaux & bien soignés. L'Empereur y fait cultiver un vaste Jardin , dont toutes les beautés sont prises dans la Nature ; l'art ne s'y montre pour rien. Il semble qu'on ait voulu y ménager un contraste parfait avec le faste de la Cour. Ce n'est pas un Jardin Chinois rempli de mille objets factices & bizarres , entassés sans goût , dans un désordre à prétention. C'est une belle campagne dans toute sa fraîcheur & sa simplicité. Nous remarquons ce lieu , parce qu'on n'en rencontre pas beaucoup de semblables chez les Chinois , amis des monstruosités en tous les genres. Peut-être, ce Jardin passe-t-il à leurs yeux pour une singularité.

Passons rapidement en revue quelques-unes des autres Villes de la Chine.

Dans la même Province où la Capitale est située , on trouve Swen-wha , Cité assez forte , où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande Muraille commence à la Ville de Lan , dont les ramparts sont baignés par la Mer.

La Province de Chanfi , la plus anciennement peuplée , ne l'est pas beaucoup à présent. Il y a peu d'endroits murés. Les Habitans , pauvres pour la plupart , logent dans des trous pratiqués en terre ; ils commercent du Raisin sec.

Les Chinois de la Province de Chen-Si fabriquent des Etoffes de laine & de poil de chèvres : on les dit plus hospitaliers & d'un caractère plus sociable que leurs compatriotes. Singan en est la Capitale , Ville considérable , la plus forte , dit-on , après Pekin. Dans les montagnes de son Domaine , on a découvert une terre , laquelle infusée dans l'eau , éclaircit le tein des Femmes.

Les Fourrures font la principale richesse d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang doit son nom à un Oiseau imaginaire , dont les Chinois aiment à porter la figure sur leurs habits.

La Ville de Kong-Chang se vante de posséder le Tombeau de Fohi , Législateur de la Chine , qui précéda J. C. de 3000 années ; personnage aussi fabuleux peut-être que l'Oiseau Fong-Hyang.

On fabrique des Tapis & des Etoffes de laine à Neng-Hya, Ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la Province de Sec - Tchouen, ce sont les Mayo-tfès, Peuplade demi-Sauvage, & à moitié soumise par les Chinois, qui les appellent Rats de bois ! Ces gens ont leur Gouvernement propre, qui approche du régime féodal & militaire. Les passe-droits ne sont point connus chez eux. Pour être Officier, il faut faire preuve de bravoure & d'adresse. Celui qui se présente à un grade, est obligé de franchir à cheval, un fossé large, & dans lequel brille un feu clair. On exige aussi de lui, qu'à la tête de sa Troupe de Cavalerie, il se précipite du sommet de la montagne la plus élevée. Nous autres Européens, ne sommes pas si exigeants.

Si les Mayo-tfès avoient quelque ambition, ils seroient trembler les Chinois qui se disent leurs Maîtres, & qui n'osent exercer sur eux leur droit de souveraineté. Les Mandarins, pour l'ordinaire peu aguerris, sont la sourde oreille, & ferment les yeux, quand ces Montagnards indépendans & fiers, refusent la contribution, qu'on ne leur demande jamais deux fois, dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divisés par Tribus, assez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque Tribu est paisible. C'est ordinairement une Famille bien unie, sous l'inspection du plus âgé. On soupçonne les Chinois de chercher à les affoiblir en les excitant sous main, les

uns contre les autres. On pourroit faire quelque chose de cette Horde , qui a conservé du caractère au sein d'une Nation qui n'en a jamais eu.

Les armes ordinaires des Myao-tsès sont l'arc & la demi-pique. Les selles de leurs chevaux , très-bien faites , diffèrent de celles des Chinois , en ce qu'elles sont plus étroites , plus hautes , & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Les moins indépendans d'entr'eux , répandus parmi le peuple Chinois , aiment cependant à s'en distinguer , par une espèce de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire , en usage par toute la Nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile , & ne portent qu'une espèce de pourpoint & des hauts-de-chauffe.

Les Myao-tsès non encore soumis , ont pour habit seulement un caleçon & une casaque , qu'ils replient sur l'estomach. Ils fabriquent de la Toile & des Tapis bien tissus , qui leur servent de couvertures pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs , rouge , jaune & verte : les autres de filets , crus d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts & taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la Mer ou dans les Lacs du pays. Le bonnet & le reste sont à-peu-près de même. La ma-



tière est faite de gros fils & retors, d'une espèce de chanvre & d'herbes inconnues aux Chinois. La plupart vont nuds pieds.

La coëffure des Femmes a quelque chose de grotesque. Elles mettent sur leur tête un ais léger, long de plus d'un pied, & large de cinq à six pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, attachés avec de la cire; de sorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux: elles ne peuvent s'appuyer ni se coucher qu'en se soutenant par le col. Elles se trouvent aussi obligées de détourner à chaque instant, la tête à droite & à gauche, le long des chemins qui, dans cette contrée, sont pleins de bois & de brossailles. La difficulté est encore plus grande, quand elles veulent se peigner à fond. Elles passent des heures entières devant le feu pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux (ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an), elles se coëffent de la même manière.

Cette mode, qui probablement n'auroit point vogue ailleurs, est affectée aux jeunes Femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles se contentent de ramasser sur leurs têtes, en tresses nouées, leurs cheveux, quand il leur en reste après la toilette, qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan, est la Capitale de la riche Province de ce nom. Moins Sauvages que les Myao-tsès; les Habitans de ce district, après avoir défendu long-temps leur indépendance, n'ont consenti à reconnoître la

domination Chinoise , qu'autant qu'on leur laisseroit les privilèges les plus étendus. En conséquence, ils forment une espèce du Royaume à part , au milieu de l'Empire. Ils vivent sous des Seigneurs suzerains , qui relèvent de l'Empereur , & qui ont chez eux droit de vie & de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuser. Les Naturels de ce canton ont des Mœurs toutes particulièrees. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* ( c'est leur nom ). Ils portent des sandales ; leurs jambes sont nues. Une veste de toile leur descend jusqu'aux genoux ; les Femmes y ont de longues robes & de petits manteaux : les Seigneurs sont vêtus de damas ou de fatins , à la manière des Grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beaux Tapis , & une Etoffe unie avec de la soie torse.

Cette Province est remplie de montagnes qui procureroient des retraites sûres aux Naturels, s'ils étoient mécontents. On diroit que la Nature a prévu ce qui se passeroit parmi ses Enfans réunis en société. Elle a comme pris le soin de menager des asyles inviolables à ceux d'entr'eux qui se montreroient jaloux de leur liberté.

Dans le district d'Yun-ning-tu , Ville au Nord de d'Yun-Nam , on élève de grands troupeaux de ces vaches dont la queue sert à faire des Etoffes à l'épreuve de la pluye , & dont les Chinois ornent leurs étendards & leurs casques.

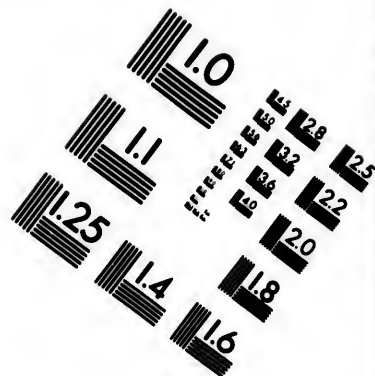
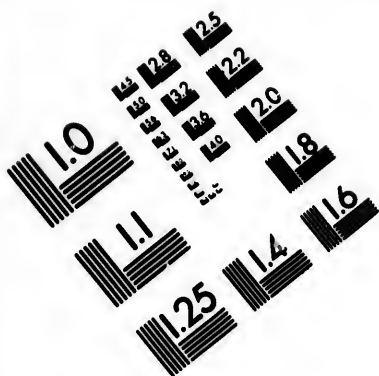
C'est à Ko-King que se fabriquent les plus beaux Tapis de toute la Chine.

Les Habitans de Ching-Hiang, jolie Ville dans le plus beau site de la Province, sont aussi avec du coton, des Tapis assez estimés.

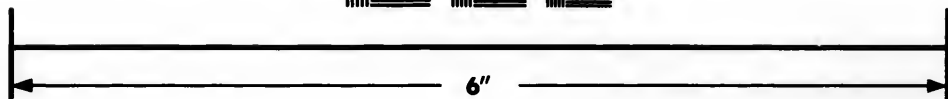
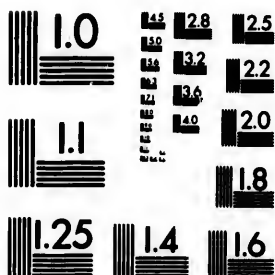
Dans les lieux élevés & sauvages de la Province de Koeit-chek, on trouve des Myao-tsès; ils y partagent leur temps entre la culture des terres & la fabrication de quelques Toiles lâches & fort claires, des Tapis unis ou à carreaux de diverses couleurs & de matières différentes. Avec la peau de buffle, ils se font des cuirasses, qu'ils couvrent de petites plaques de fer ou de cuivre battu.

Les Chinois en disent beaucoup de mal tout haut, parce qu'ils sont forcés de les estimer tout bas. Le Myaou-tsé n'est rien moins que délié. L'intérêt n'est point le mobile de ses actions; il travaille avec joie pour élever sa Famille, & ne rejette aucun des Enfans que la Nature lui envoie. Comme il n'y a rien en lui dont il doive rougir, il laisse un libre accès dans tous les défilés de ses montagnes aux Voyageurs paisibles qui viennent l'observer. Les Missionnaires ont trouvé en lui, un cœur digne des vérités Evangeliques. Mais il s'en tient à ses Bonzes, qui ne sont pas aussi corrompus qu'ailleurs, parce qu'ils ne sont guère plus riches que leurs compatriotes. L'Empereur Kien-long a peut-être manqué à la Politique, en dispersant cette Peuplade qui lui faisoit ombrage. Il eût pu en tirer un meilleur parti en la ménageant. Mais il est plus aisé





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
11  
E 28  
E 32  
E 25  
E 22  
E 20  
E 18  
6

10  
10  
10

de détruire une Nation estimable que de la rendre esclave.

Ngan-Chan est le Chef-lieu d'un petit territoire qu'arrose en pure perte, le San-hiang. La Nature ne fait pas tout; elle veut être secondée par l'industrie.

Dans le petit domaine de la Ville de Chin-yeun, tout le long d'un ruisseau qui le fertilise, on cueille les plus belles fleurs de toute la Chine. Nous ferons une remarque à cette occasion. Il est étonnant que la Nation Chinoise, qui paroît avoir un goût marqué pour la culture des fleurs, n'en ait pas contracté plus d'amabilité dans son caractère. On se peint assez ordinairement dans ses habitudes.

Sé-Nang est une petite Ville, arrosée d'une belle rivière. Un sentier unique & fort étroit la fait communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, & au sein desquelles se retirent les Habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes & les archipels, il n'y auroit peut-être plus d'Hommes sur la terre.

Près de Sé-Ming, autre Ville située sur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des Colonnes de cuivre, marquant les anciennes limites de l'Empire.

Si l'on en croit les Topographes, il y a sur le territoire de Nan-Ning, une espèce d'Oiseaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le sol des environs de Tsin-Cheu, produit une herbe dont on fait des Etoffes, quelquefois plus chères que de la soie.

Les montagnes du Domaine de Lyeou-cheou sont abondantes en Plantes médecinales : on donne aux Habitans , un esprit vif & subtil. Y auroit-il quelque analogie entre ces deux productions ?

— Jadis , à Chang-cha , Ville principale du midi de la Province de Hou-guand , on célébroit des Jeux & des combats en l'honneur d'un Mandarin aimé de la Nation , qui s'étoit noyé dans le Heng - kiang. Nous rapportons cette anecdote, parce que de tels événemens sont rares à la Chine , comme ailleurs. Peu de Ministres s'y font regretter du Peuple.

Canton est la Capitale de la Province de Kouang-tong. C'est une grande & belle Ville. On y remarque sur-tout la rue de Porcelaine. Il y a plusieurs Manufactures où l'on fabrique des Etoffes brillantes , mais mal travaillées & peu durables. Celles qu'on appelle *Chas* , & qui sont à jour & à fleurs , sont les plus estimées. On les porte en été.

François Xavier trouva sa mort & un Tombeau à Sanciam , petite Isle à l'embouchure du Taho. Cet Apôtre des Indes n'avoit apparemment pas la plus grande confiance dans ses talens , & sembloit se méfier de la Grace ; car il prétendoit que les moyens de la persuasion étoient insuffisans , sans la ressource des armes. Son Neveu Jérôme étoit dans les mêmes principes , & eut beaucoup de peine à conserver les conquêtes spirituelles de son Oncle.

Les montagnes qui occupent le centre de l'Isle



Hay-nan , sont habitées par des Hommes difformes , & qu'on dit indépendans & lâches tout à la-fois. Ils attendent la nuit pour descendre de leurs retraites , & vont piller les maisons de la plaine. Ils ont pour armes , la flèche , un poignard & une hache tranchante. Leurs cheveux forment un bourelet autour de leur tête , qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or & d'argent pendent à leurs oreilles ; une pièce de calicot les couvre de la ceinture aux genoux. Les Femmes se distinguent par un corset , & par des rayes qu'elles se font avec l'indigo , depuis les yeux jusqu'au bas des joues.

Hang-cheu , Capitale de la Province de Che-kyang , est une Ville importante. On y trouve les principales Manufactures de soie de la Chine. On y fait des Taffetas , des Satins à fleurs , des Etoffes unies , les meilleures de de l'Empire.

Les Portugais avoient un très-bel Etablissement à Liang-po ; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois , en fait d'avarice & de rapine , ils en ont été chassés. Les Chinois ne veulent point souffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réserve à Cheuchan. C'est une Ile considérable. Le Thé croît sur ses montagnes. Elle est célèbre par un Pèlerinage de Marins. On y compte 490 Temples desservis par 3000 Bonzes , engraisés des offrandes abondantes qu'on s'empresse de leur apporter de toutes parts. A la

Chine , c'est encore un bon métier que celui de Bonze.

La place de Mandarin ne le vaut pas. C'est un poste glissant dans cet Etat despotique. Près de Cheuchan est l'Isle de Kimp-ton destinée à servir de retraite aux Ministres disgraciés. On leur permet d'y finir leurs jours dans la paix. C'est un port après l'orage : mais tous les exilés n'ont pas le bon esprit de regarder ce séjour comme tel. Pour l'ambitieux, l'inaction est pire que la mort.

Chau-king est une Ville très-ornée ; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, est le tombeau d'Yu (1), autour duquel on va se livrer à la joie. Yu méritoit un souvenir de la reconnoissance, pour avoir fait dessécher une grande étendue de terres marécageuses. Ce travail vaut bien la construction de la grande Muraille. A-t-on prétendu faire l'éloge des Habitans de cet endroit, en les disant exercés dans les loix du pays.

---

(1) En 1769, il parut à Soissons, un in-4°. de 700 pages, intitulé *Yu le Grand & Confucius, Histoire Chinoise*, par un Médecin. Cet Ouvrage estimable n'est qu'un Roman politique. L'Auteur a voulu y mettre en action, la Doctrine de l'Economie politique que le Docteur Quesnay & ses adeptes, venoient de publier en différens ouvrages didactiques, trop sèchement écrits peut-être. Celui-ci, qui l'est un peu moins, n'a pas fait oublier la *Phisocratie & l'Ordre essentiel*, où la science des Economistes est développée avec

Quelques (1) Philosophes modernes ont fait bien du tort à leur *Science* (2) *nouvelle*, en arguant de sa conformité avec le régime politique qu'on observe en Chine.

C'est à Heu-cheu, Ville sur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la seule Ville de Chang Hay en Kyang-nan.

Nan-king est la Capitale de cette Province. Cette grande Cité a perdu son éclat, du moment qu'elle ne servit plus de résidence aux Empereurs. Dans les Etats vastes comme la Chine, la présence du Souverain vivifie tout, son absence fait tout languir. Or comme un Prince si puissant, si absolu qu'on le suppose, ne peut se trouver en personne dans plusieurs endroits à la fois; pour éviter les inconveniens de la résidence, un Prince qui auroit à cœur le bien de toutes ses Provinces, devoit peut-être les faire jouir tour-à-tour de sa présence, & ne donner à aucune d'elles pour trop longtemps, la préférence sur les autres.

Les citoyens de Nan-king sont adonnés à l'étude

---

plus de fidélité : en sorte que cette Histoire Chinoise, trop peu exacte pour servir de monument historique, trop sérieuse pour être lue comme un Roman, n'a pas eu, & ne pouvoit pas avoir tout le succès désiré.

(1) Les Economistes.

(2) Ou renouvelée.

avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent sous la main, dans cette Ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple sans imagination, ne peut se passer de livres, pour devenir sçavant à sa manière. La science des mots l'occupe plus que celle des choses. De même que l'observance de l'étiquette passe à ses yeux avant la pratique de la morale.

Il se fait encore beaucoup de Commerce dans cette ancienne Ville Impériale. On y fabrique des Satins unis & à fleurs, des Draps de laine, espèce de feutre sans tissu, orné de fleurs artificielles qui se font avec la moëlle d'un arbre.

A Sang-kyang, Ville près de la Mer, & sur un petit Lac, on vend beaucoup de Cotons, des Calicots de toutes espèces, qui, lorsqu'ils sont teints, paroissent de la plus belle Serge.

La peine de mort, portée dans nos Codes criminels, contre les scélérats, a trouvé des contradicteurs. On pourroit citer à l'appui de leur opinion, ce qui s'est passé à Tsong-ming. Les des exécutions journalières auxquelles le Peuple s'accoutumoit, le Gouvernement Chinois prit jadis la résolution de réléguer dans cette Isle de la Province de Nang-king, tous les malfaiteurs qui infestoient l'Empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occasion de faire le mal, s'adonnèrent tout entiers au bien. Aidés de quelques familles agricoles du Continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; & dans peu, on vit une étendue de 20 lieues sur six,

inculte & déserte , changée en une campagne fertile & populeuse. Enforte qu'aujourd'hui l'Isle Tsong-ming offre une petite Province très - florissante , digne de toute l'attention du Ministère.

On ne sçait comment s'est introduite parmi les Insulaires , la manie des procès , à laquelle ils sacrifient tout leur avoir. Au reste , c'est un des traits du caractère de toute la Nation Chinoise , querelleuse & chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trepas , long-temps avant le terme probable de l'existence, ils se pourvoient d'un cercueil verni & doré , qui devient à leurs yeux , la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet usage ? Seroit-ce parce qu'exposé , sous le plus léger prétexte , à tendre le dos aux bâtons dont le Mandarin marche entouré , & regardant la mort comme le moment du repos de la vie , ils sont bien-aisés de s'en assurer , en se procurant un cercueil des plus solides & des mieux conditionnés. Il est bien singulier que les Chinois , par esprit de vanité & de superstition , fassent précisément la même chose que font nos Religieux de la Trappe , par esprit de pénitence & de mortification. On sçait que ceux-ci se creusent journellement leurs fosses. Les Egyptiens au contraire , par une raffinement d'épicureisme , admettoient des squelettes à leurs banquets.

A Kay-fong , Capitale de la Province de Honang ; il existe encore quelques familles , tristes restes d'une

fameuse Synagogue , établie sous la Dynastie des Hans. Ces Juifs sçurent se maintenir long-temps sans se soumettre aux usages des Idolâtres , au milieu desquels ils vécutent. Ils affectoient même de s'en distinguer , jusques dans la manière de tourner leurs moustaches.

A l'exemple des Gentils qui les environnoient , ils n'avoient point dressé d'Autel dans l'intérieur de leur assemblée. On y voyoit quelque chose de plus simple & de plus raisonnable. Les parois de leur Temple étoient chargés de marbres couverts d'Inscriptions historiques , & des castolettes fumoient sans cesse en l'honneur d'Abraham , de Moïse , & même de Confucius. Chacun de leurs Grands Hommes , tant Nationaux qu'Etrangers , avoit son vase de parfum , qui sembloit le représenter. Le Livre de leur Religion , pompeusement relié , demuroit tout ouvert , posé sur une espèce de Tribune aux Harangues , qui occupoit le centre de l'Edifice sacré. Le plus sage d'entr'eux avoit seul le droit d'y monter , de feuilleter le saint volume , d'y lire à haute voix , d'y joindre une exhortation fraternelle , & de prononcer les premiers mots d'une Prière pleine d'onction , qu'achevoit la dévote assistance. Ces Hébraïsans naturalisés en Chine , n'avoient cependant pas oublié leur antique patrie ; e'toit toujours vers Jérusalem , à l'occident du lieu où ils se trouvoient , qu'ils tendoient les mains , & adressoient leurs pieuses Oraisons, Là Bible dont ils se servoient étoit

Hébreuse ; mais ils appelloient Dieu du nom (1) que leur donnent les Chinois dans leur langue.

Change-té , autre Ville de la Province de Honang , se trouve à-peu-près dans la même position que la petite Ville de Sè-nang, dont nous avons dit un mot précédemment.

C'est à Kyoseu , dans la Province de Chantong , que naquit Confucius , (2) le seul homme de sa Nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce Philosophe qui eût pu balancer Zoroastre & Pythagore ses contemporains, ne se soutiendrait peut-être pas aussi bien à côté de Socrate & d'Epictète , de Cicéron & de Sénèque ; mais il eût pu les égaler , s'il fût né leur compatriote. Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre , semblent prouver la disette de Grands Hommes qui affligea de tout temps cet Empire , le plus vaste & que quelques-uns croient le plus ancien de la Terre.

Cependant Confucius méritoit l'espèce de culte que lui décerne sa patrie , s'il est vrai qu'il fut l'Apôtre &

---

(1) *Tyen*, le Ciel ; *Chang*, Dieu ; *Chamui*, Seigneur de l'Univers.

(2) Ce Législateur des Chinois précéda de 551 ans la naissance du Législateur des Chrétiens. Confucius mourut 479 ans avant Jésus-Christ. Sa maison natale existe encore, dit-on. Les Empereurs y vont en pèlerinage ; Confucius de son vivant, fut chassé de leurs Palais.

le Martyr de la Loi naturelle qu'il avoit , dit-on , pris à cœur d'y rétablir. Mais le fait est douteux : Ce sage connoissoit trop la trempe de l'esprit humain , pour tenter un ordre de choses incompatible avec le régime social. Prêcher la Religion naturelle à la Cour des Rois de l'Asie ! . . . . . Il est plus vraisemblable que Confucius , gémissant des excès honteux & révoltans auxquels se portoit la superstition , voulut donner le change à ses compatriotes enclins à l'idolâtrie. Il remonta à la source. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les Hommes , & d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices ( 1 ) solennels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de Religion , qu'on iroit à certains jours , brûler de l'encens sur le Tombeau de ses Pères. Ce culte si naturel & si pur , prévalut quelque temps sur les autres Sectes , & devint la Religion de l'Etat.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquette sacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore. Il contient le Peuple & par fois ses Chefs , & prévient de plus grands abus. En cela , Confucius rendit un service signalé à ses compatriotes.

---

(1) En 1682 , l'Empereur de la Chine entreprit avec toute la Cour , un Voyage de plusieurs centaines de lieues , à travers des déserts , pour rendre hommage aux lieux consacrés par la Sépulture de ses Aïeux.

V. la Relation du P. Verbiest , déjà citée , pag. 5.



La piété filiale réduite en culte politique, est une très-belle idée, & d'une exécution facile, quant à l'extérieur. Mais cette espèce de Religion domestique, servant de rite civil dans l'Empire le plus vaste de la Terre, devoit dégénérer bientôt en vain simulacre, qui ne tourna qu'au profit des Grands; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appelant leurs *Enfans*, & en se disant leurs *Pères*. Ces deux noms furent un Talisman pour le Peuple sensible & débonnaire. L'institution la plus touchante dans son principe, consumma complètement le grand-œuvre de la servitude nationale; & le despotisme s'étonna lui-même de se voir affermi sur les bases les plus respectables & les plus chères au cœur de l'Homme.

C'est en conséquence de cette théorie (pour donner un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'Empereur lui-même fait administrer sous ses yeux, aux Grands de sa Cour, une vingtaine de coups (1) de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps (2) choisi pour cette correction, indique en

(1) Pièce épaisse de bambou fendu, & long de plusieurs pieds. Cette bastonnade s'appelle *Pan-tse*.

(2) On étend le coupable tout de son long, le visage contre terre; on tire ses haut-de-chausses sur ses talons. Puis on lui applique sur les *seffes*, les coups de bambou ordonnés par le geste de l'Empereur ou du Mandarin.

effet que le Souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On remarquera , par addition , que cette correction paternelle est « un supplice si violent , qu'un seul coup » est capable de fendre en deux une personne délicate. » Souvent on en meurt ».

» Les Mandarins qui par-tout où ils trouvent , représentent le Prince , rendent la même Justice ; & souvent , » assure-t-on , il ne faut qu'une bagatelle pour se » l'attirer ».

Qu'on ose , après cela , représenter l'Empire de la Chine , comme une vaste famille ; car , c'est d'après les faits qu'il faut juger cette Nation verbeuse.

Le Bourreau dans ses fonctions , porte une ceinture de soie jaune ; c'est la livrée de l'Empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le Costume caractérise l'esprit d'une Nation , & sa manière de voir. Le Bourreau portant les couleurs du Souverain , indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le règne de Chun , la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré & des habits extraordinaires.

Pour faire sa cour à un Mandarin bien sévère , c'est-à-dire , bien despote , on lui porte en cérémonie , un vêtement composé de petites pièces carrées de satin , bleues , rouges , noires , jaunes , vertes , &c. La diversité de ces couleurs représente tous les différens

Peuples qui portent chacun des habits particuliers, & dont il est le digne Gouverneur. Ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Kan-fu-i*, habit de toutes les Nations.

Les Mandarins civils sont distingués des autres ordres par des figures de dragons dont leurs robes sont enrichies, ils portent aussi une espèce de *sursout* brodé de figures d'oiseaux & d'autres bêtes. Un dragon à quatre griffes, un aigle, un soleil, &c. Ils offrent en outre, sur la poitrine, une pièce carrée d'étoffe richement travaillée, avec une devise au milieu relative à leur poste.

Les Mandarins civils des ordres supérieurs, portent à l'extrémité de leur bonnet, qui se termine en cône fort plat, une escarboucle enchassée dans de l'or, & une perle au bas par devant; leur ceinture est enrichie de quatre pierres précieuses, coupées en quarrés, longs & larges de quatre doigts.

La ceinture de soie est l'unique distinctif des Kolaos.

L'habillement des Chinois en général, a de la gravité. Il consiste en une longue robe, à longues & larges manches, dont un pan se replie sur l'autre, attachées par un bouton d'or ou d'argent, & environnée d'une ceinture dont les bouts pendent, & à laquelle on suspend un étui qui renferme une bourse, un couteau & les deux bâtons qui leur servent de fourchettes: leurs hauts-de-chausse sont de satin ou de toile. Sur leur tête est une touffe de cheveux treffée, surmontée d'un

petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la soie : les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin ; à présent ils sont de soie. A leurs pieds sont des bottes de soie, de calico ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux sexes en Chine, portoient les mêmes vêtemens.

Les Femmes sont modestement vêtues d'une longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laisse voir que leur visage : leurs cheveux sont frisés en boucles, entremêlés de touffes d'or ou d'argent, surmontés quelquefois de la figure d'un oiseau, dont la queue s'élève en aigrette, les ailes s'étendent sur les tempes, le corps est sur le front, & la tête est suspendue sur le nez : elles se frottent pour se blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les Femmes (& aussi les Mandarins), se laissent croître les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conserver à l'abri de tout accident.

Le blanc est la couleur du deuil ; & la toile en est la matière.

C'est à la Chine qu'on inventa l'art de filer la soie. On y fabrique des damas, des satins unis, rayés ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures, des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaspés, flambés ; des velours, des brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du Peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de

la laine, on fabrique des couvertures & un drap brun  
Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la  
toile.

Les Chinoises font la révérence à la manière des  
Femmes en Europe. Cette salutation n'est pas dé-  
pourvue de grace & de noblesse ; mais elle fait sourire  
chaque fois qu'on la voit pratiquée par des Mandarins  
en Orient, & de graves Magistrats en Occident.

Résumons. Les Chinois nés pacifiques, laborieux &  
graves, seroient peut-être l'une des Nations les plus  
estimables du Monde connu, s'ils s'interdisoient le  
Commerce. Le Commerce leur a fait contracter presque  
tous les vices qu'on leur reproche, & les a rendu  
dissemblables de ce qu'ils devroient & pourroient être,  
d'après les Livres de morale faits pour eux.

*Fin de la Notice historique sur les Chinois.*





*Pomme du japon*







*Personne du japon*





*Femme du japon*

NOTICE  
SUR LES MŒURS ET COUTUMES  
DES JAPONAIS DU JAPON.

On ne seroit pas bien reçu sur Lyonon, si l'on s'abstenoit de les regarder comme une Colonne Chinoise. Les uns en ont même le respect, & on en a vu par exemple à Kyoto, les Japonois, qui s'abstiennent d'empublier de mariage. Mais de ces la présence de presque tous les Japonois, et de leur, de se dévouer au service du Roi même qu'ils servent. Et prouvent que l'Amour de leur Patrie se peut voir sur les Japonois d'une façon particulière.

La Religion, chez les Japonois, n'est de la Religion, bien loin de mal mériter le nom, qu'elle a en elle, et d'une Manière, les premiers de la Nation en son apparence, le Dieu. Ce Dieu est un culte au ciel de l'univers, dans les Japonois, et dans les autres peuples de la terre. Mais dans les Japonois, on ne se contente pas de terre dévouer, mais on considère d'honneur, les descendants de (1) grand Homme qui avoir pu être ses Compatriotes, et de leur Dieu de leur Patrie, et de leur Dieu de leur Patrie.

Le Japonois de Kyoto, le Japonois de Kyoto, le Japonois de Kyoto.



*Femme au japon*

---

# N O T I C E

## SUR LES MŒURS ET COUTUMES DES INSULAIRES DU JAPON.

---

ON ne seroit pas bien reçu des Japonois, si l'on s'obstinoit à les regarder comme une Colonie Chinoise. Ils auroient moins de répugnance à reconnoître pour premiers ancêtres, les Tartares, avec lesquels ils sympathisent davantage. Mais ils ont la prétention de presque tous les Insulaires, c'est-à-dire, ils se disent nés sur le sol même qu'ils habitent, & croient que l'Auteur de toutes choses fit pour eux les frais d'une création particulière.

La Religion, chez les Japonois, fille de la Politique, bien loin de mal mener sa Mère, ne trouve en elle qu'une Marâtre. Les premiers bienfaiteurs de la Nation en sont aujourd'hui les Dieux. On décerna un culte au Chef de Famille, qui, dans les temps primitifs, civilisa les autres petites Peuplades de cette étendue de terre isolée. Mais bientôt des ambitieux, profitant de l'événement, comblèrent d'honneurs les descendans du (1) grand Homme qui avoit policé ses Compatriotes, afin d'avoir le droit de leur enlever la puissance

---

(1) On le nomme Syn-Mu-Ten-Oo ou Swa-Fikongé Mikorro.

exécutrice. Les Japonois, depuis cette époque, eurent deux sortes de Souverains, comme ils adorent des Divinités de deux espèces. Ils rendent un culte à un Chef spirituel, en même temps qu'ils prêtent obéissance à un Maître temporel. Mais celui-ci tenant dans ses mains les forces & les richesses de l'Etat, règne véritablement & seul. Il ne lui en coûte qu'un vain cérémonial, dont il s'acquitte envers son Collègue, plus saint, mais moins redouté. Le Peuple, qui ne s'en trouve pas plus mal, s'applaudit de concilier ensemble, sans les choquer, deux pouvoirs trop ordinairement rivaux l'un de l'autre.

Le Dairi du Japon ressemble beaucoup au Grand Lama du Thibet. C'est une espèce d'être amphibie, que le Peuple inconséquent croit un Dieu, quoique ce ne soit véritablement qu'un Homme. La superstition n'a jamais tant déraisonné que dans l'établissement de cette dignité sacro-sainte. Et l'on remarquera que le Japonois est attaché aux objets de sa croyance en proportion de leur absurdité. Pour peu que le Dairi, enivré d'encens, ait conservé de jugement, que doit-il penser de ceux qui l'encensent? Il doit sourire, sur-tout quand il voit l'Empereur lui-même, obligé de se soumettre à l'étiquette la plus humiliante, pour ne point choquer ses Sujets turbulens, dont on ne vient à bout qu'en partageant leurs préjugés ridicules. Car on sçaura que le Prince temporel doit, à de certaines époques, une visite au Chef spirituel

de l'Empire ; que dans cette entrevue solennelle, le véritable Empereur doit apprêter, de ses mains, le repas de son Collègue sanctifié, le servir à table, & lui donner à laver. Ces vils détails ne dégoûtent point l'ambitieux. Presque par-tout parvient-on au sommet des honneurs, & peut-on s'y maintenir, sans se résoudre à ramper ? & faut-il faire le voyage du Japon, pour vérifier cette remarque ?

D'ailleurs, le *Cubo-Sama* ou l'Empereur du Japon, se garde bien de laisser tomber en désuétude cette fonction servile. C'est une arme qu'il se ménage pour en user dans le besoin, & que redoute le Dairi. Pour peu que celui-ci voulût sortir des limites de sa dignité sainte & empiéter sur le Trône, le Cubo ombrageux, se mettroit bientôt dans le cas de ne plus avoir rien à craindre de son Compétiteur, en lui servant un breuvage qui seroit le dernier.

Le Dairi est revêtu de rouge & couvert d'un chapeau qui a des pendans semblables à ceux de la Tiare. Ceux qui le servent & l'accompagnent, sont enveloppés de draperies amples & à longue queue. Ils sont coëffés d'un bonnet noir, qui désigne leurs diverses fonctions par sa forme ou ses ornemens. Les Femmes du souverain Pontife ( car celui-ci peut en avoir jusqu'à douze ) sont ensevelies de même dans de larges robes. Quand ce siège héréditaire est occupé par une Femme, ( la Fille aînée du Dairi défunt ) on ne dit pas si dans l'état de sa maison, on lui assigne le même nombre de Maris.



L'Habitant du Japon est né religieux. Il se fait des Dieux de tous les objets qu'il ne comprend pas. Et chaque état a sa Divinité tutélaire. Par conséquent, il doit y avoir plus d'une Secte. La première de toutes, est, comme de raison, celle que professe le Dairi. Elle a des Temples sans nombre, d'une beauté & d'une richesse proportionnées aux facultés de ceux qui les élèvent. Ils sont desservis par des Prêtres, vêtus de longs habits, blancs ou jaunes. Il est un ordre de Moines spécialement consacré au maintien & à la défense du culte. Le costume de ces Religieux, appelés (1) *Jammabos*, mérite d'être décrit. Ils portent toujours un cimetère au côté gauche; à leur ceinture, une grande coquille; à leur main, un petit bâton, où sont enfilés des anneaux de cuivre; à leurs pieds, des sandales de paille entrelacée. Sur leur dos sont leurs hardes en trouffe; & à leur col pend une écharpe, qui fait connoître par sa longueur & par ses franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs supérieurs.

Mais la Nation Japonoise est encore trop Peuple, & ses Chefs ont trop d'intérêt à la conserver telle, pour affoiblir l'ascendant des Bonzes qui y pullulent, &

---

(1) Consultez les Remarques Historiques qui accompagnent une Tragédie, intitulée *les Jammabos*, ou *les Moines Japonois*, en 5 Actes & en vers, dédiée aux mânes de Henri IV, avec cette Epigraphe: *sint ut sunt aut non sunt; & respondit terra: non sint*, 1779, in-8°.

pour élaguer les cultes parasites qu'ils propagent. La Police rigoureuse que le Gouvernement fait régner dans toutes ses parties, ne suffiroit pas pour s'assurer de cette Nation, qui a de l'énergie. Plus éclairée, elle ne tarderoit pas à porter l'œil & même la main sur la personne des despotes qui la tiennent courbée sous un Sceptre lourd.

Les Japonois sont la plupart robustes, agiles, adroits; dégagés & propres aux exercices de la Guerre. La couleur de leur tein est olivâtre. Ils portent la barbe assez longue. Les jeunes ont les cheveux coupés par devant. Les Artisans & les gens de la campagne ont la moitié de la tête rasée; les Nobles l'ont entièrement. Ils ne se conservent qu'un flocon de cheveux derrière, dont ils se font honneur; c'est leur faire injure que d'y toucher, le couper seroit bien autre chose.

L'habillement au Japon, consiste en une robe ample, à longues manches, & à queue traînante. Ils portent dessous, une veste qui descend jusqu'aux pieds. Les hauts-de-chausse tombent plus bas que les genoux. Ils font usage de bottines courtes & de pantoufles vernissées. On ne sort jamais sans être muni d'un éventail.

Les Dames ont une robe flotante qui couvre plusieurs vestes assujetties par une large ceinture, que les Femmes attachent par devant, & les Filles par derrière. Les Femmes du Peuple relèvent leurs cheveux au haut de leur tête, avec une aiguille. Celles qui sont Nobles, les laissent flotter par derrière en touffes.

Le blanc ou la couleur de la cendre est la livrée du deuil. Dans ce cas , la robe de dessous est d'une grande largeur , & se ferme sur l'estomach ; elle doit être toute unie & sans doublure ; la ceinture qui est fort large & en rézeau , fait ordinairement deux tours ; tout l'habillement doit être de toile crue. On se coëffe alors la tête d'un bandeau quarré de toile , auquel est cousu un grand linge qui retombe en forme de crêpe par derrière , & on le couvre de plusieurs voiles. On ne fréquente les Temples que dans toute sa parure. Il y a des habits de cérémonie pour certaines Fêtes. Dans tous les Temples du Japon , & on en rencontre presque à chaque pas ; on a pratiqué des troncs comme dans nos Eglises d'Europe , & des bassins d'eau. Pour plaire au Dairi , ce n'est pas assez de s'être purifié dans le bassin , si l'on n'a point ouvert sa bourse au tronc qui ressemble à l'Acheron avare.

Dans les visites qu'on se rend , on se fait présent de robes de satin noir rangées dans un bassin ; & c'est ainsi que les Grands marquent leur considération pour un inférieur. On remarque qu'ils s'habillent modestement , quand ils sortent de leurs maisons , & que c'est dans leur enceinte qu'ils sont vêtus le plus richement. En public , l'Homme riche est accompagné d'une nombreuse suite de valets , dont l'un porte son parasol , l'autre son chapeau , celui-là son éventail , celui-ci ses pantoufles , &c.

Les Japonois s'assoient sur de beaux tapis , & se couchent sur de belles nattes. Ils fabriquent avec

l'écorce du *kadsi*, espèce de meurier, du drap & diverses étoffes. Les marchandises que les Hollandois portent au Japon, sont des soies Asiaticques, des étoffes de soie, de coton & de laine, fabriquées dans l'Inde, des draps d'Europe, des serges, des toiles, des cuirs, des peaux de buffle ou de cerf, &c. C'est à Meaco, Capitale de la Province de Jamatta, que se fabriquent les plus riches étoffes à fleurs d'or & d'argent. C'est aussi dans cette Ville que le Dairi fait sa résidence. Le Palais qu'il habite, forme à lui seul treize rues; il est séparé du reste des maisons par des murs & des fossés. Son territoire est réputé sacré.

L'Empereur séjourne quelquefois à Saranga, Ville de la Province de ce nom. On y trouve plusieurs Manufactures d'étoffes à fleurs. Mais on en chasse tous les Artisans, quand le Prince se propose d'y passer la nuit; le bruit des travaux pourroit troubler son sommeil. Si les Rois ne sont pas heureux en ce bas monde, ce n'est pas leur faute.

Près de la montagne & du lac de Facone, dans la Province de Songami, est un Temple qui renferme entr'autres reliques, un Habit de la même étoffe de ceux qu'endossent les Anges; on accourt de fort loin pour voir cette merveille, qui rapporte aux Bonzes qui la montrent, au-delà de ce qu'ils ont besoin pour l'entretien de leur vestiaire.

La Province de Musiasi a pour Ville principale, la Capitale même de tout le Japon. Jedo est une Cité immense. Le Château seul de l'Empereur, qui est au

centre, occupe une espace de quatre lieues. On y voit plusieurs belles Salles ; celle des mille Nattes, sert aux grandes Assemblées, que le Prince convoque, non pour prendre des conseils sages, mais pour intimer ses ordres absolus. Tous les appartemens sont tendus de Nattes blanches, bordées de franges d'or. Dans les souterrains, on a ménagé une chambre pour y recevoir l'Empereur, lorsqu'il entend gronder le tonnerre ; car, quoiqu'en disent ses Courtisans, il ne peut se dissimuler que la foudre ne fait exception de personne, & qu'elle tombe indistinctement sur les têtes ceintes du bandeau Royal, comme sur celles couvertes d'un chapeau de paille.

Au midi de la Province d'Awa, est une chaîne de petites Isles naturellement fermées par des côtes escarpées & très-hautes. C'est là le lieu d'exil où le Prince rélègue les Seigneurs de sa Cour, qui lui déplaisent ou qui lui portent quelque ombrage. Ces Courtisans disgraciés, qui ne sçavoient souvent que faire de leurs loisirs, y apprennent le prix du travail & le bon emploi du temps. Plusieurs d'entr'eux y ont trouvé, sinon le bonheur, du moins le calme de l'ame & des sens, qu'ils avoient en vain cherché dans le Palais de l'Empereur. L'occupation des Exilés est d'y faire des étoffes de soie, dont la finesse & la beauté surpassent toutes celles qu'on fabrique dans les autres Provinces de l'Empire : & il vaut mieux sans doute, ourdir une pièce d'étoffe, que de tramer une intrigue.

Les Japonois sont presque aussi cérémonieux que les  
C hinoi

Chinois, & jaloux des petits devoirs de société. Ils ont une infinité d'usages, dont ils s'acquittent avec une ponctualité qui ne se dément jamais. Ce sont autant de petites chaînes qui les attachent à leurs Maîtres & à leur Patrie. Amis de la pompe & du faste, ils les affichent sur-tout à l'occasion de leurs Funérailles, qui ont presque l'air d'une Fête. On y brûle les cadavres; & la cendre en est religieusement conservée dans des vases plus ou moins précieux, sur lesquels on écrit le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il s'étoit choisi. En général, les Mœurs & Coutumes du Japon ont de belles formes, & respirent ce que nous appellons *l'antique*.

Les Japonois ont un Dieu Hymenée. Ils le représentent sous la figure d'un beau jeune Homme, à la tête de chien; comme pour faire entendre que la vigilance & la fidélité sont les bons ménages. L'Autel de cette Idole occupe le milieu d'une tente, dressée ordinairement au haut d'une colline. Le couple arrive, tenant deux flambeaux. La Mariée allume le sien aux lampes qui brûlent dans ce Temple votif; le Marié s'adresse à sa Compagne. Le Prêtre bénit les deux Conjointes; puis il immole deux bœufs. Pendant ce sacrifice, les gens de la nôce, de leur côté, se divertissent à brûler tous les jeux-joux de la jeune Epousée, quand elle étoit enfant. D'autres font tourner un rouet & un fuseau, & les mettent en état d'être présentés à la Mariée. Arrivée à la maison de son Epoux, qu'elle trouve jonchée de fleurs & parée de guirlandes, celui-ci

qu'elle vient de nommer publiquement son vainqueur , l'enlève dans ses bras , & lui fait franchir le seuil de la porte , sans y toucher.

Au Japon , on peut prendre chez soi autant de Femmes qu'on veut. Mais on n'en épouse qu'une ; & celle-ci a seule le droit de manger à la table du Maître , & peut même se faire servir par ses rivales. Mais elle use rarement de ce dernier privilège. Il est de son intérêt de vivre bien avec celles-ci. Elle ne sçait pas ce que le sort lui garde.

Le Japon n'est pas un pays à citer pour l'extrême fécondité ; d'ailleurs, volcanisé en plusieurs endroits, il est sujet à de fréquens tremblemens de terre. Néanmoins, si cette Isle , assez bien habitée , n'est pas l'asyle du bonheur, la faute ne doit pas en être imputée à la Nature ; elle y est disposée à seconder les travaux de l'Homme bien intentionné. Moins de despotisme & de superstition , tel est le vœu qu'il faut répéter ici, comme presque par-tout ailleurs.

*Fin de la Notice sur les Insulaires du Japon.*

—

—

ir,  
e la

de  
&  
tre,  
elle  
fon  
as ce

ême  
oits,  
léan-  
afyle  
tée à  
vauz  
tifme  
péter

on.



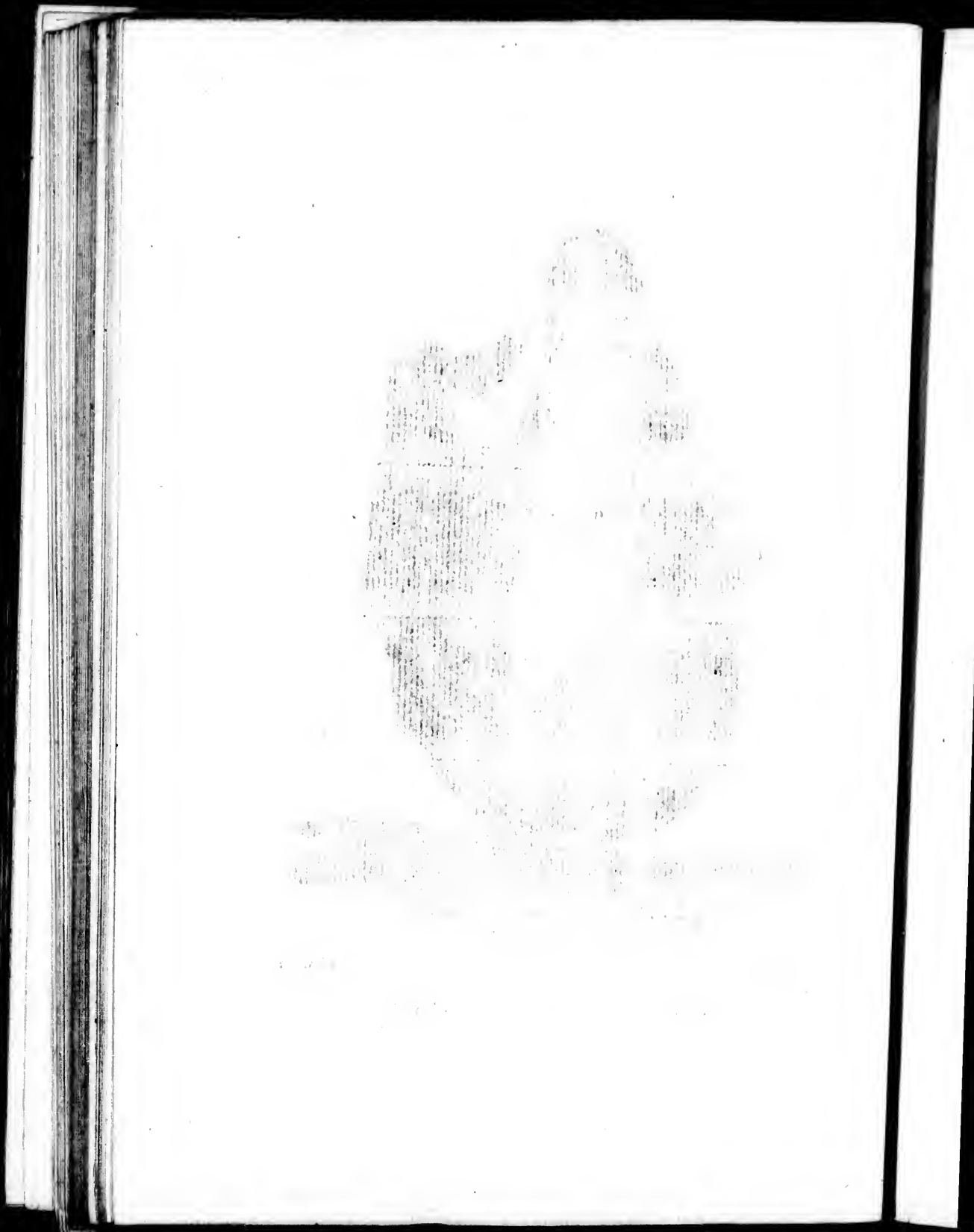


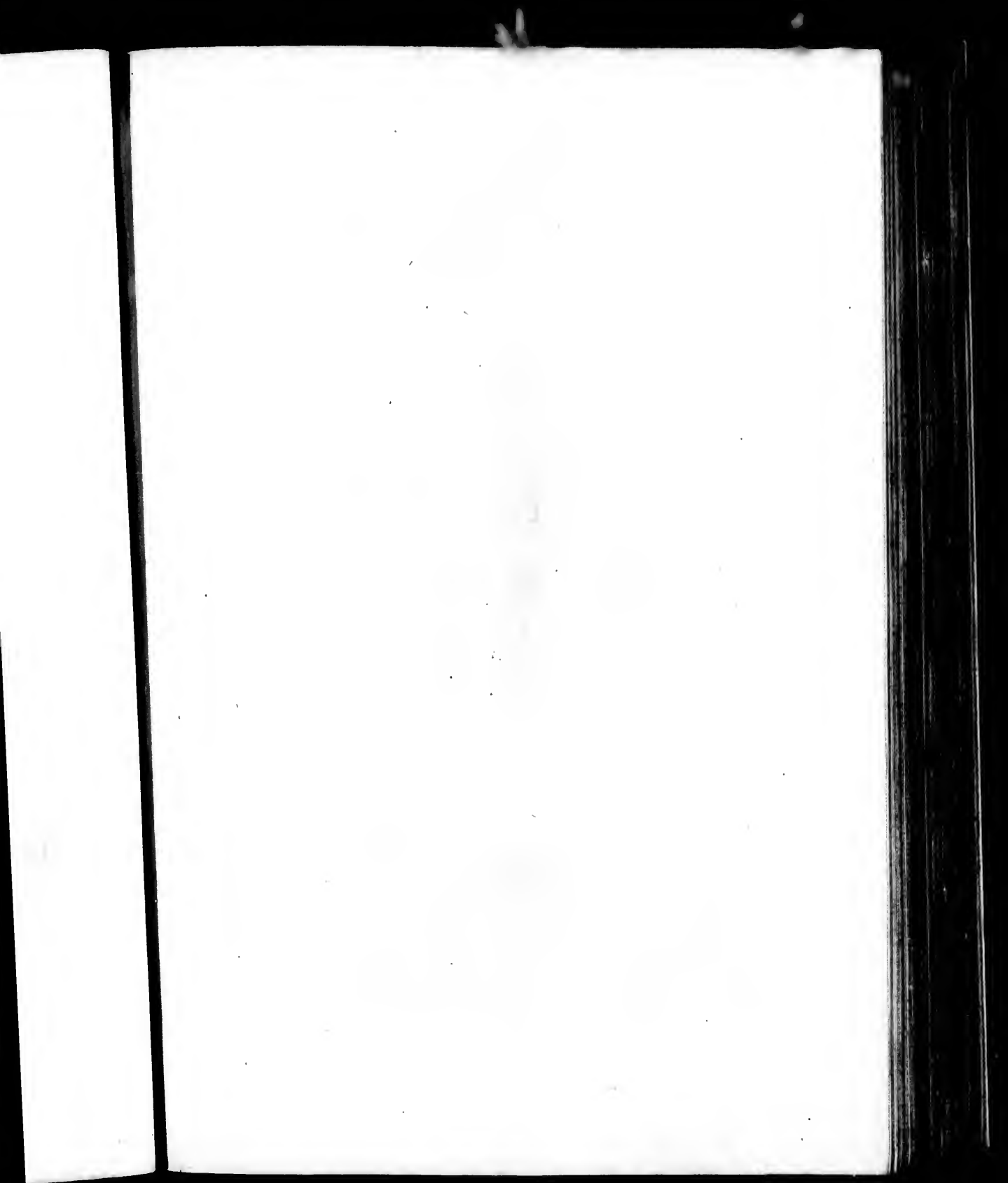
*Desrais del.*

*Mirelle sculp.*

*femme des Isles Philippines.*

*irelle sculp.*







*Derrais del.*

*Mirelle sculp.*

*Habitant des Isles Philippines.*

Middle sculp.





M Œ U R S  
 E T C O U T U M E S  
 D E S H A B I T A N S  
 D E S I S L E S M A N I L L E S.

**E**MMANUEL, Roi de Portugal, surnommé (1) le Grand, ne le fut pas toujours. L'amour lui fit commettre une injustice contre les Maures & les Juifs, & il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama & des Vespuce, ce Gentilhomme Portugais, déjà célèbre par des succès sur la mer, ne put obtenir de la Cour un demi écu de paie de plus par mois. Ce refus de six écus par année coûta cher à sa patrie. Le Navigateur mal récompensé se retira : accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les isles Marianes & les Moluques, il vint mourir, en Avril 1521, aux isles Manilles, appelées depuis Philippines (2) parce

---

(1) On le sur-appella aussi *le Prince fortuné*, & son règne passa pour le *siècle d'or* du Portugal, principalement à cause de la conquête du Brésil, source inépuisable de richesses.

(2) Dans leur voisinage sont d'autres isles qui portent le même nom, & que le hazard fit découvrir beaucoup plus



que c'est sous leur Roi Philippe II que les Espagnols s'y fixèrent en 1564.

Cet Archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, sous la zone torride, a pour chef-lieu l'île de Luçon & Manille pour capitale. Cette ville seroit l'une des plus commerçantes du globe, si elle n'appartenoit pas au Gouvernement Espagnol. Mais des Missionnaires & des Cénobites ne suffisent pas pour peupler & faire fleurir une Colonie. Ce n'est pas en prêchant l'humilité chrétienne & la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des possessions lointaines, & à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funestes auxquels elles ne sont que trop exposées. Le renoncement aux choses de ce monde est un moyen peu sûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires & des cultivateurs; & l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages d'ailleurs si attrayans par eux-mêmes. La plupart des Naturels, aigris par cette conduite, que défavoue une saine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reste des Habitans, dégénéré sous le joug, languit dans une apathie complete & tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ses superbes Eglises; mais

---

récemment. Mais elles sont encore trop peu connues, pour qu'on puisse en donner des détails certains. Les dangers de la Navigation sur ces parages, défendus par une brise continue, a préservé jusqu'à présent ces Insulaires de la visite des Européens avides.

---

### DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

---

elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, & dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelque importance. Les douze mille Chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois & des autres Nations qui jadis venoient en foule la vivifier & l'enrichir. Le grand nombre des (1) Couvens y laisse à peine des emplacements pour les Manufactures & autres établissemens utiles qu'on s'aviserait d'y introduire.

Cette Capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les Insulaires, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux Etrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les Usurpateurs, & même contre leurs Compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrémités, on les voit sortir de leurs défilés & accourir jusqu'aux portes de Manille, d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbacanes à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées. Tels sont les effets du fanatisme & de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, & placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pu figurer un jour parmi les Nations les mieux civilisées; le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de

---

(1) On en compte à Manille jusqu'à quinze.

---

## MŒURS ET COUTUMES.

---

ces Infulaires & en a fait des Cannibales sans loix & sans mœurs.

Les Manillois & les Habitans des autres îles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un Peuple mélangé où l'on retrouve le caractère des Nations étrangères qui les ont fréquentés. Mais dans le fond, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou & recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire à soi, le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes fauves & des Montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit sa source au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite île, asyle de la liberté. Plusieurs familles indiennes s'y sont réfugiées, & y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande île. A l'ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un Peuple doux occupé à fabriquer des nattes & des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des Religieux moins fanatiques que les autres, ils se sont laissés convertir sans beaucoup de

---

### DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

---

peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conserver leurs loix & leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital; ils n'entendent pas raison sur cet article, & n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Peut-être doivent-ils cette manière de voir à l'austérité des dogmes religieux qu'ils ont embrassés & qu'ils mettent en pratique. Ils ont quelque'idée de la Médecine, & se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains & des pieds.

A l'est du lac, au contraire, est une horde peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, & ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présens à leur souvenir. La vue d'une Croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une Religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu conforme à l'esprit de douceur qui caractérisoit son Fondateur !

Le sol des isles Philippines , fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année , est cependant volcanisé ; ce qui le rend sujet à de fréquens tremblemens de terre , contre lesquels les Espagnols se mettent en garde avec le Rosaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne construire leurs maisons qu'en bois , & de tenir prêtes de petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin , & dans lesquelles ils se précipitent lors de l'événement.

La Nature ne se permet jamais un mal qu'il n'en résulte quelque bien. Les volcans fournissent des sources d'eau chaude douées , dit-on , de propriétés salutaires. Aussi trouve-t-on établis dans leur voisinage des Hôpitaux & des bains publics.

Le Gouvernement Espagnol , qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique , interdit l'abord des isles Manilles à tous les vaisseaux étrangers ; mais , grace à son zèle apostolique , les Chinois & les Indiens en sont seuls exceptés ; on ne désespère toujours pas de les convertir : peut-être n'est-ce qu'un prétexte pour empêcher des Nations plus actives de mettre à profit l'inertie qui règne à manille. La seule exportation est celle des piastres ; mais elle est réservée à la Couronne.

Mindoro petite isle de l'Archipel des Philippines , n'est un peu connue que par la relation de Voyageurs , mauvais naturalistes ; lesquels ont supposé une queue aux Insulaires.

---

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

---

Le terrain de l'isle Antigue est aussi fécond & aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La Couronne d'Espagne devoit au moins protection & sûreté aux pays qu'elle s'est appropriés. Il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses Sujets. Un Insulaire manque de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé & exposé au pillage du premier Pirate Maure qui se présente.

Les Roitelets nombreux de l'isle Mindanao jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le Roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sambouangue, les Espagnols n'osent fortir & tremblent devant les Insulaires hardis & courageux dont ils se disent les Souverains. Pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon. Mais les rivières, comme celles de luçon, y charrient quantité de paillettes d'or.

Les Hollandois & les Espagnols se sont long-temps disputé l'isle d'Yolo, qui sert de limites aux Philippines. Mais les Insulaires, fidèles à leur Chef, ne se sont donnés ni aux uns ni aux autres. Braves défenseurs de leur patrie riche en productions, ils n'ont permis ni aux Anglois ni aux François d'établir un comptoir sur leur rivage. Les Européens, alléchés par les épices & les perles, ne s'attendoient pas sans doute à une résistance aussi opiniâtre.

Les Manillois grands & bien faits, sont basannés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

avec les filamens de l'*Abaca* (1) tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe par-dessus un grand caleçon très-large; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges & de la plus grande finesse: ils en portent ordinairement trois; un sur la tête, le second au col, & ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par un bout à la ceinture. Les Manilloises recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les Insulaires de (2) Panay. Par-dessus tout cet habillement, elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux noirs & d'une grande beauté, tombent souvent jusqu'à terre. Aussi en ont-elles beaucoup de soin; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoise, & en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent.

---

(1) Espèce de Bananier, *musa*, appelé *Casso* dans les Indes. C'est le chanvre de ces contrées. *Abaca* est aussi le nom de l'une des îles Philippines.

(2) Île des Philippines dont les Habitans sont Chrétiens & soumis aux Espagnols. On y rencontre beaucoup de villages gouvernés chacun par un Alcade & un Padre ou Curé.

---

DES HABITANS DES ISLES MANILLES.

---

Leurs chauffers sont des pantoufles brodées & si petites , qu'elles couvrent à peine le bout du pied.

Les femmes de distinction de la Capitale de Manille s'habillent à l'Espagnole.

Les Insulaires qu'on appelle *Pintados* (1) & ceux de Mindanao , portent de petites casaques de diverses couleurs qui leur tombent sur les genoux & qu'on serre avec une ceinture large d'une aulne , longue de deux brasses & demie. Ils ne se servent ni de chausses ni de souliers. Au lieu de chapeaux , ils se ceignent la tête d'une pièce de drap ample assez pour faire plusieurs tours. Ils se parent de colliers , de pendans d'oreilles , de bracelets d'or ou de laiton , d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-dessus de la cheville du pied toujours nud.

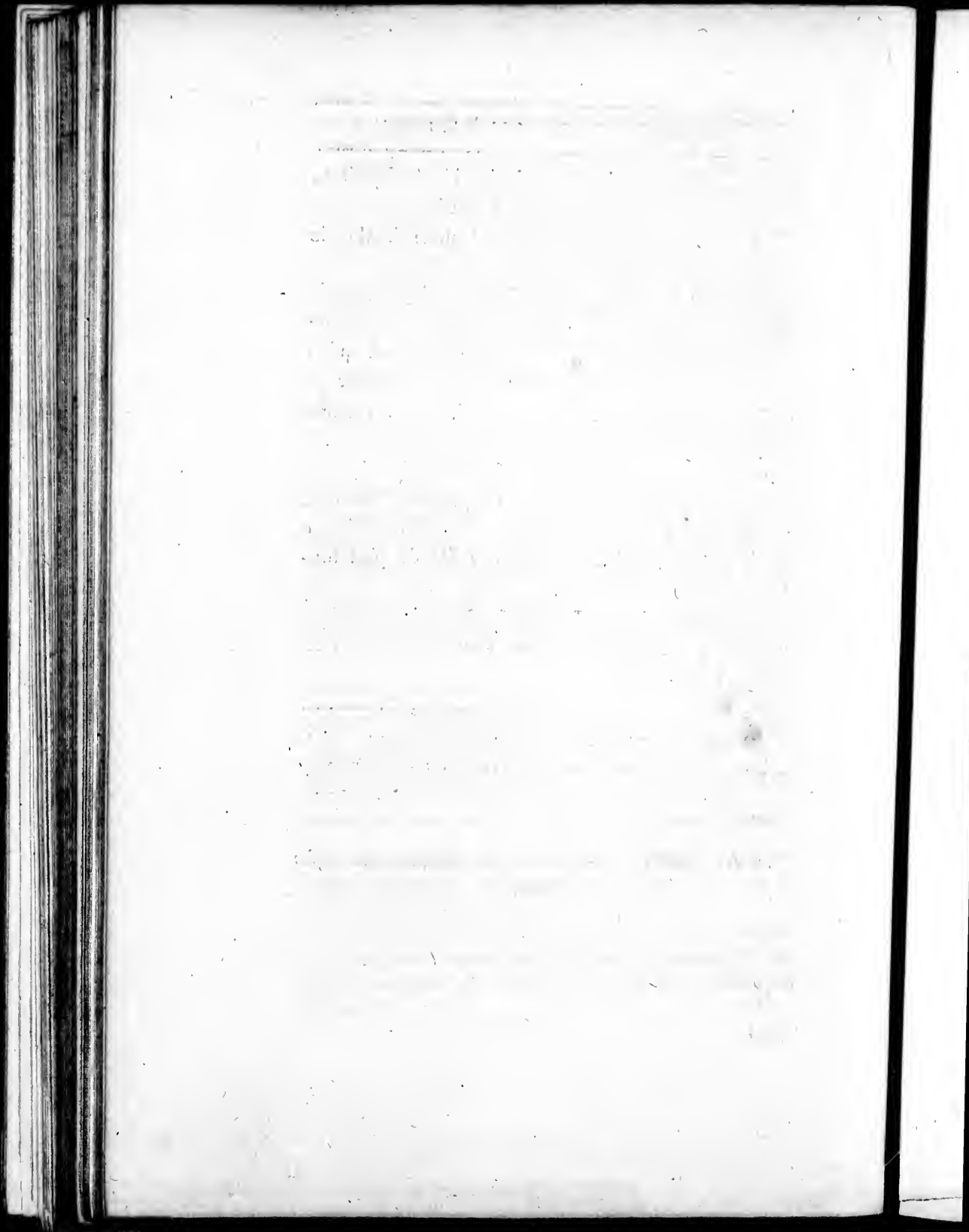
Le costume de ces Indiens souffre toujours quelque variation ; chacune de ces isles ayant sa mode , & ses usages particuliers.

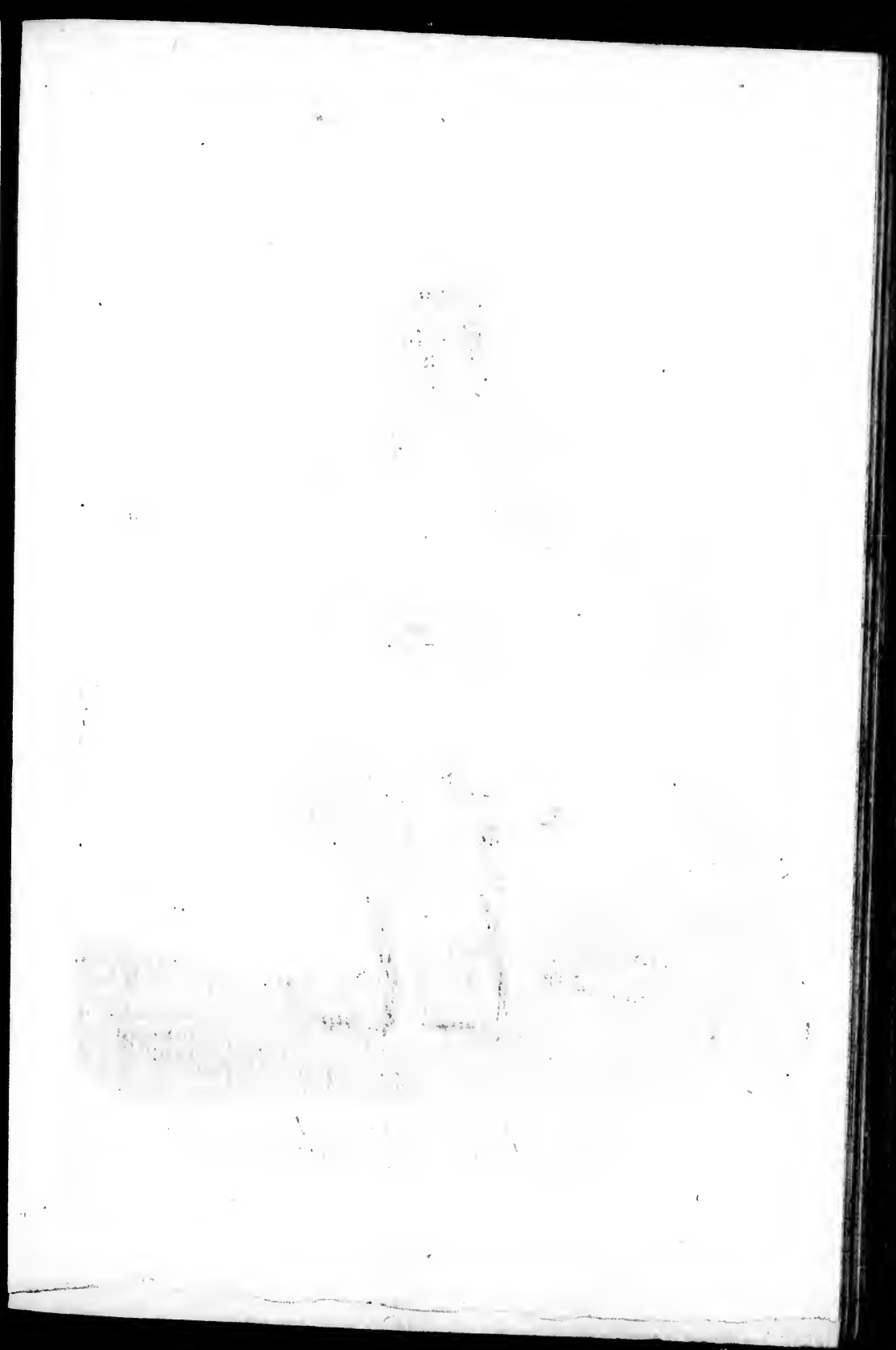
---

(1) *Pintados* , mot Espagnol donné à ces Indiens , qui se peignoient tout le corps de diverses figures , lorsqu'on en fit la découverte. Ils ont depuis renoncé la plupart à cet usage bizarre.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Isles  
Manilles.*









*Insulaire d'amboine*





---

**M Æ U R S**  
**E T C O U T U M E S**  
**DES INSULAIRES D'AMBOINE.**

---

**A**MBOINE est une Ile distinguée des Moluques. Elle fut découverte en 1515, par les Portugais. Les fruits les plus précieux, tels que l'orange & le limon, les citrons & les bananes, la noix de cocos & les cannes à sucre s'y trouvent en abondance; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur. On y boit une eau excellente. De belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les Habitans n'en sont pas plus heureux: c'est que l'ignorance & la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insulaires & des Européens se bornera au Commerce des épices, toutes les productions de l'Isle y seront sacrifiées à une seule; & le sol & les Habitans resteront dans l'état précaire où on les voit encore aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde: l'étranger avide emporte la dépouille des Naturels, affoiblis les uns par les autres. Toute l'Isle est divisée par factions. Et ce caractère national se peint jusque dans le Costume. Leurs principales armes

D.

font des javelines de bois , où il y a un fer par le haut , fabriqué en forme de harpon. Ils lancent cette sorte de javelot avec une vigueur & une justesse telle qu'ils peuvent viser droit dans une pièce de monnoie de 24 sols , à une très-grande distance. A la Guerre , ils font usage de sabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout temps , un coutelas à la main ; quelquefois ils ne sont armés que d'un bâton aigu & brûlé par les deux bouts ; & ils n'en sont pas moins redoutables. L'arquebuse leur est aussi familière. Ils se font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Ils ont parmi eux certains gladiateurs , qui portent sur la tête un casque avec un oiseau de paradis , au lieu de plumes. Lorsqu'ils combattent , ils ne se tiennent que sur un pied , pour être prêts à faire un saut ; & quand l'un fait un saut vers son antagoniste , ce dernier en fait un autre en reculant , & demeurant toujours sur un seul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude & une adresse extraordinaire.

Les jeunes gens , pour donner preuve de courage , font souvent au combat , coëffés simplement de quelques morceaux de toile de coton tressés & passés en forme de couronne , qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelque idée superstitieuse à la conservation de leur chevelure. Ils se croient invulnérables , tant qu'elle n'a souffert aucun dommage. A l'exemple de Samson , ils placent leur force dans leurs cheveux. C'est d'après

cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes & de guirlandes de fleurs pendant leurs Fêtes solennelles.

Ils ont aussi leur Musique Militaire, & connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, & chante en même temps. C'est ainsi qu'un seul Homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sçauroit porter de jugement sur leur Poësie, chaque canton ayant son dialecte particulier, & même son culte. Mais l'idolâtrie règne encore par-tout où les armes & les Missionnaires n'ont pu pénétrer. Ceux-ci même n'ont pas eu de brillans succès. Il y a cependant un assez bon nombre d'Ecoles répandues dans l'Isle; mais avant de vouloir faire embrasser le Christianisme aux Habitans d'Amboine, il faudroit venir à bout de leur faire aimer ceux qui le professent; & c'est ce qui sera difficile; tant qu'ils ne pourront juger des Européens que d'après la conduite de ceux qui font avec eux le commerce de girofle.

D'ailleurs, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses; peut-être parce qu'elles sont plus à leur portée que des abstractions, sublimes sans contredit, mais qui n'ont aucune prise sur les sens.

Nous avons pourtant gagné sur ceux, qu'ils ne hâteront plus la dernière heure de leurs parens & amis affligés de maladies incurables ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques Sages de l'Antiquité ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie



devient un fardeau ; & en conséquence , se font imaginé pouvoir disposer de leur personne.

Leurs *Mamacun* ou bracelets de verre , ne sont pas une simple pièce de leur Costume , un accessoire de luxe & de parure ; ils leur servent d'augure. Trempés dans le sang d'une poule égorgée à la lune-nouvelle , de la teinte qu'y ont prise ces coliers , on juge de l'événement de toute une expédition , & quelquefois de toute la vie.

Un autre présage de cette force , les détermine à la Guerre ou les en détourne. On frappe un arbre avec une hache. Si l'instrument tranchant reste immobile après le coup , l'Armée témoin de l'épreuve , demeure tranquille , & ne passe pas outre. Si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre , tous les Guerriers à son exemple , agitent leurs javelots dans leurs mains , & courent à l'ennemi , certains de la victoire.

Les premiers Peuples de la Grece se disoient originaires du sol même qu'ils habitoient. Les Insulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près semblable. Ils se croyent nés d'un serpent , dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens Rois de l'Isle se disoient issus pareillement de la souche d'un cocotier. Ce n'étoit peut-être que par métaphore. Ce style est familier aux Sauvages. Heureuse en effet la Nation dont les Souverains possédroient au moral, toutes les qualités de l'espèce de palmier en question.

Les blessures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats,

les maladies graves, telles que la petite vérole, & une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, & les tremblemens de terre fréquens dans leur Isle, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un Etre surnaturel & méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croient blasphémer, s'ils mettoient toutes ces calamités sur le compte du Soleil, leur Divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existence du Démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras, & du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver, ils rendent à ce *Nito* un culte public & domestique. Ils le consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, & tiennent plusieurs bougies allumées pour éclairer ses mystérieuses apparitions. Un de leurs Sorciers, espèce de Prêtre, à qui l'on donne bien à manger, & sur-tout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les Oracles du *Nito*, & fait en son nom, comme on dit, la pluie & le beau temps. Les dévôts Consultans, après avoir mangé ses restes, s'en vont agir en conséquence de ce qu'ils ont entendu; on sent qu'un Homme de génie, à la place du Sorcier, pourroit tirer parti de son rôle, & lui donner la plus grande extension.

Dans l'Isle d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que pardevant Nature. L'Homme fait un présent au Père & à la Mère de la Femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou; & le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit

---

6 MŒURS ET COUTUMES, &c.

---

malin , en posant sur la courtine une gouffe d'ail , & en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux Conjointz demeurent ensemble , tant qu'ils se conviennent ; sinon , ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que malgré ce défaut de forme , il y a au moins autant de bons ménages à l'Isle d'Amboine , que partout ailleurs.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires d'Amboine.*





*Desrais del.*

*Micelle sculp.*

*Moluquaise.*











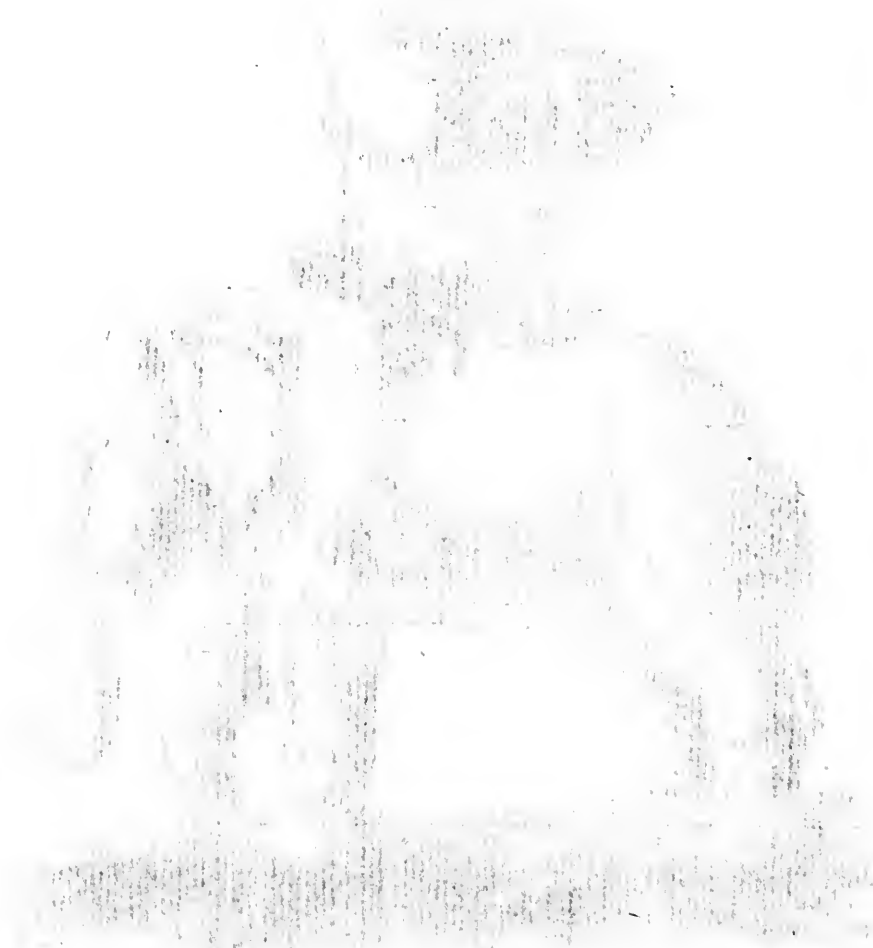
*Deorais del.*

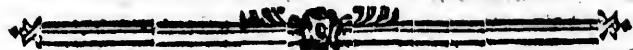
*Mielle sculp.*

*Moluquois.*



sculp.





# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

*DES MOLUQUOIS.*

**L**A position des Moluques n'en devoit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces isles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des loix & qui y envoient des Colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois & les Malais, les Persans & les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les Souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; & par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, & finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués & aidés par eux pour chasser les Portugais, & s'y

ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres isles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques & leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade & du girofle, du gingembre & de la canelle. Les François ont trouvé le secret de naturaliser ces végétaux précieux à Cayenne & à l'Isle-de-France.

Les principales isles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda & Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générique & commun à toutes, chaque endroit cependant a ses mœurs à part qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint est le même. On dirait du noir lavé de jaune. Ils sont féroces & peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne pense. Les forts sont plus généreux que les foibles : ceux-ci ne pardonnent rien, ils sentent leur insuffisance ; & comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils usent de leur droit en toute rigueur : & cela ne peut guère être autrement. On a remarqué que les Sauvages du midi & les femmes sont plus vindicatifs que le reste des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaisirs de la vie domestique & sédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une existence équivoque. Toujours

errans dans les bois, ils se refusent à une communication suivie avec les Hollandois, dont la politique, mieux concertée que celle des autres Nations européennes, tend de plus en plus à la tyrannie; républicains chez eux, despotes par-tout ailleurs. L'impérieuse nécessité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la ressource du fagou; c'est la moëlle d'une espèce de palmier qui végète sans culture, & qui est aussi commun que nos *gramen*. d'Europe. La féculé desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon, de la bouillie très-nourrissante, & d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'est pas que les Moluques soient frappées de stérilité pour tout le reste. Bien au contraire; mais les étrangers ne pensent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours sur la défensive, & énervés par le climat qui n'inspire pas le goût du travail, sont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour se multiplier, des bras robustes & exercés. Ils laissent tout faire à leurs femmes ou à leurs esclaves, & ne s'occupent que du commerce des clous de girofles, leur unique richesse. Leurs maisons, construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre & des nattes. On les dit jaloux, & ils tiennent leurs femmes étroitement resserrées. Cependant ils les épousent sans les voir. Il est vrai que si le hazard les a mal servi, ils se sont réservés le droit de le tenter plusieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuses de plus. Cependant on prétend qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle on les con-

damne, & qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages se contractent sans beaucoup de formes, & se célèbrent sans beaucoup de cérémonies. Mais à Ceram, petite isle des Moluques, les préliminaires nous en paroîtroient rudes. Les parens de la future épousée exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nuds & couchent *sub dio*, jusqu'à ce qu'ils aient payé d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits & du logement.

L'isle de Ternate n'a que sept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, & son Souverain régnoit sur les petits Princes de toutes les isles voisines. Un Naturaliste n'y verroit qu'une montagne à moitié submergée. Elle renferme un volcan. Dans la Ville, distribuée par de belles rues très-régulières, est un ferrail & une mosquée; l'entretien de l'un & de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur Roi, & dévots envers leurs Prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le Sauvage d'alors non-seulement pensoit rendre un service à ses parens caducs, en les privant des restes d'une vie à charge à eux-mêmes; mais encore que, pour les honorer davantage, il leur donnoit son propre corps pour sépulture, en se repaissant de sa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de sang; mais la

compassion naturelle & la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la soif de la vengeance ? Les vertus les plus tendres meneroient-elles aux mêmes excès que la plus féroce de toutes les passions ? Aimons plutôt à croire que les Portugais ou autres auront voulu calomnier un Peuple qui n'avoit pas à se louer d'eux ; à moins qu'on ne veuille mettre cet usage barbare sur le compte de la superstition, qui, comme on sait, se permet tout.

Quoi qu'il en soit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. Peut-être sont-ils redevables de cet article de foi aux vapeurs de l'opium dont ils prennent ordinairement une dose au trépas de leurs proches, ou quand ils se sentent eux-mêmes bien proches du dénouement. Ils mettent de l'amour-propre à bien jouer leur rôle, & à regarder la mort comme un passage à une vie meilleure, d'où ils entendront tout ce qui se passe dans celle qu'ils quittent. En conséquence on traite le cadavre du défunt avec toutes sortes d'égards. On le sert pendant sept jours, on lui donne à manger, à boire ; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accusé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'est pour cela qu'ils font sentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les forciers d'enlever les morts & de les manger. Ils ont quelque idée de la métempsychose. Leurs Rois n'ont pas de peine à faire accroire au Peuple qu'ils sont descendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un serpent. Les femmes disent que la petite vérole est une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines



occasions, se gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf sous l'aisselle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ses enfans. . . . .

. . . . . Toutes ces traces de paganisme n'empêchent pas que le Mahométisme ne soit le culte dominant parmi les Insulaires. Leurs Prêtres portent le costume des femmes. On ne les distingue qu'à leurs bonnets pointus. Leurs sermens consistent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, consacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme seroit-il donc en tout pays un animal craintif & méfiant?

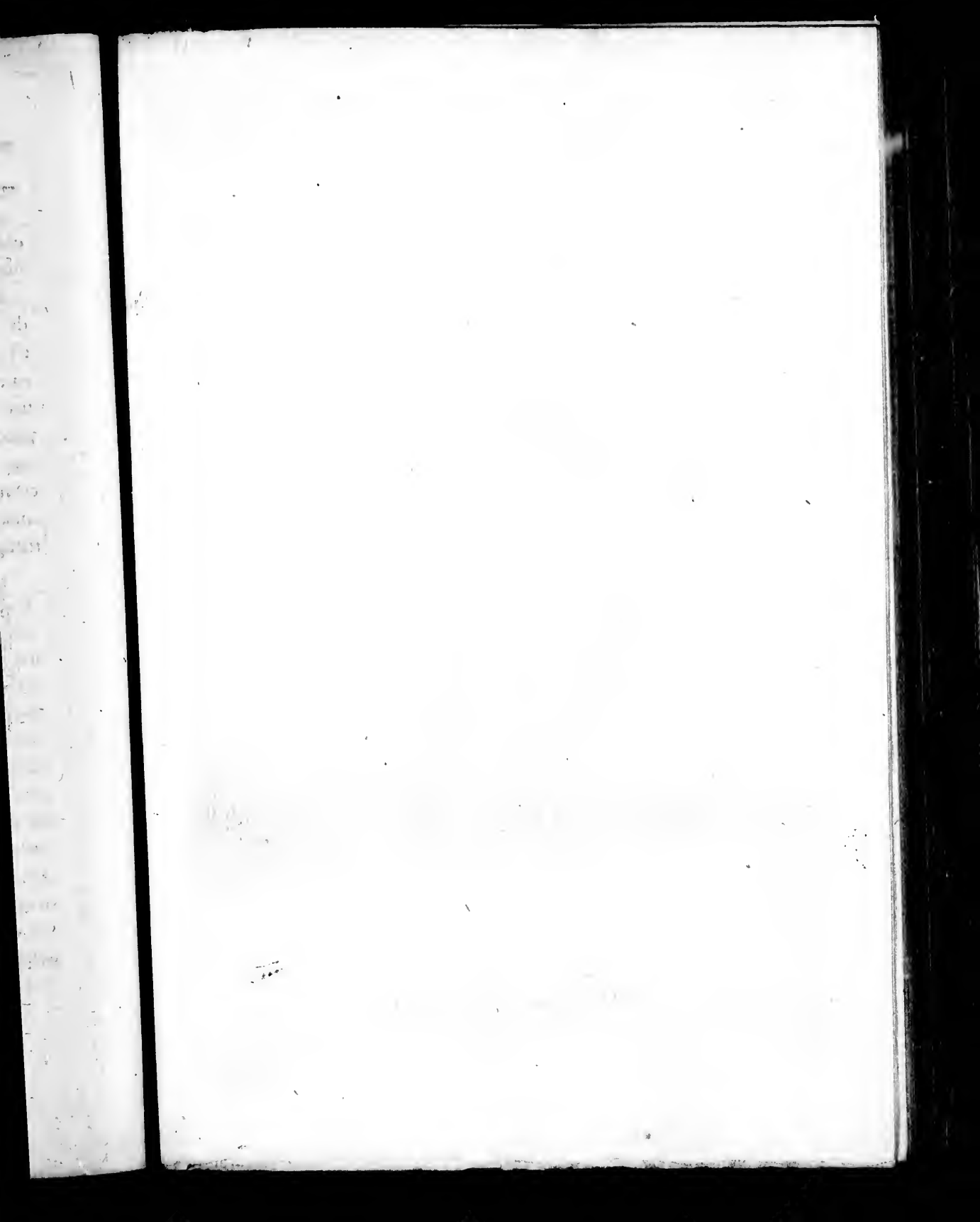
Les hommes, pour l'ordinaire, ne portent presque point de vêtemens; le voisinage de la ligne équinoxiale les en dispense. Quelquefois, plus par luxe que par besoin, ils se couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont soin de parfumer, quand ils veulent se montrer galans envers leurs femmes. Les élégans se couvrent de fleurs ou se coëffent d'un chapeau peint de diverses nuances, & fait de feuilles de latanier. Ils ne connoissent que l'arc; leurs flèches sont d'un roseau élastique. La pointe est d'un bois dentelé très-dur. Ils se munissent de boucliers dont la matière est un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défensive de dessins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. La forme de ces boucliers est d'être longs & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux sexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant sur une pierre.

Le costume des femmes est une longue robe, espèce de sac sans plis, fermé pardevant. Elles portent des chapeaux de sept à huit pieds de circonférence, plats en dessus & chargés d'ornemens en coquillages & en nacre de perles; en dessous un cercle haut de trois pouces sert de forme, & les fait tenir sur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne se couvrent que d'une ceinture de gaze, & d'une écharpe de soie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.

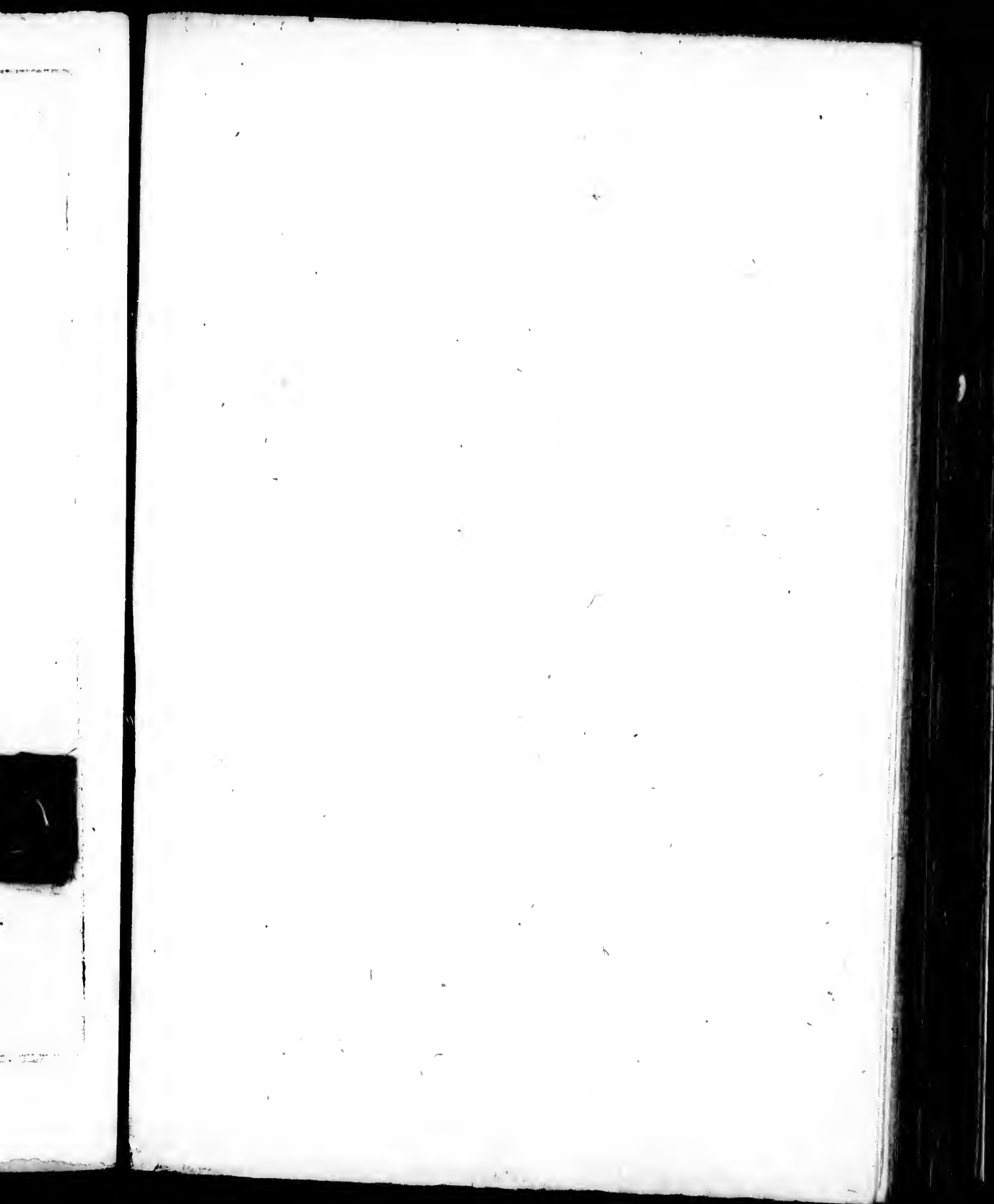
*Fin des Mœurs & Coutumes des Moluquois.*

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is mostly obscured by noise and low contrast.





*Femme de java*





*François de Jours*

Fragment of text on the left edge of the page, partially obscured by a dark binding strip. The text is illegible due to the high contrast and partial view.

Main body of the page, which is almost entirely blank and white, suggesting the text is either extremely faint or has been completely removed. A few small, dark specks are visible on the surface.

Fragment of text on the right edge of the page, partially obscured by a dark binding strip. The text is illegible due to the high contrast and partial view.





*Bomme de java*





**J**A V A est la 3<sup>e</sup> des grandes îles de la Sonde , situées entre le Sud & le Sud-Est de l'Asie. C'est un bon pays, abondant en toutes sortes de productions, & susceptible d'améliorations. Si les Hollandois ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit , ils en font du moins les possesseurs de fait : & depuis près de deux siècles qu'ils y exercent tous les actes de la Souveraineté , la prescription semble avoir légitimé leurs prétentions , si l'on peut prescrire contre les droits de l'Homme.

Ces Insulaires n'étoient point un Peuple à citer pour la beauté de ses Mœurs , à l'arrivée des Européens : depuis cette époque , les Javans sont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faisoit valoir arbitrairement le hazard d'être nés de quelques familles réputées Nobles ; & le reste de la Nation végeoit dans les entraves d'une servitude stupide. Les Marchands d'Europe que la navigation conduisit sur ce rivage , n'eurent garde de briser les fers d'une Peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la suite , tout ce qu'ils auroient voulu : ensorte qu'aujourd'hui Java porte deux jogs , au lieu d'un.

Cette Isle est divisée inégalement en plusieurs petits Royaumes ou Empires. Celui de Balambang , moins que tout autre , dépend des Hollandois , parce qu'il leur offre peu de branches importantes de Commerce à faire fleurir. Le Souverain y dicte des Loix arbitraires & absolues , du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais. Mais du moins , il laisse à ses Sujets le choix de leurs Dieux. Ils sont idolâtres , & croient à la métempsychose : l'espoir d'être un jour autres qu'ils sont , les console un peu de ce qu'ils sont.

Panarucan est le nom d'un Royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'Esclaves & d'habits de Femmes qu'on porte dans le pays , & qu'on nomme Conjorins. Cette Province est affligée du voisinage d'un Volcan : mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute ; l'avidité Portugaise l'incommode davantage encore.

La Souveraineté de Passaroewen fournit des toiles de coton , & abonde en *garnitures*, fruit semblable à notre fraise , mais dur assez pour servir à faire des coliers & des bracelets.

Tobaun étoit jadis le Chef-lieu de toute l'Isle. Le Prince qui la gouvernoit , tenoit une Cour brillante , dont ses 300 Maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs ; car il n'aimoit point les jouissances exclusives. Et d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire ; & sçavoit fort bien qu'un Roi n'est toujours qu'un Homme. Il ne souffroit point d'autres  
Courtisans ,

Courtisans, que des perroquets; ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, sans y rien mettre du leur, sans en retrancher rien non plus. Des éléphants étoient les Exécuteurs de sa Haute - Justice. Ce Roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un Homme, de sang froid, se rendît coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état florissant de cet Empire est tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les Nobles, pour se soutenir, ont recours au Commerce. Il consiste principalement en soie, en camelots & en toiles de coton.

*Japara* est une Ville qui doit son importance à un bon Port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le Roi de ce canton ne l'est plus que sous le bon plaisir des Navigateurs Hollandois, qui n'ont pas trouvé le secret de s'y faire aimer. On dit que les Femmes y ont les Mœurs aussi laides que leur physionomie. Seroit-ce à cause de cette dernière circonstance que presque tous les Javans de ce district ont embrassé le Mahométisme! Les Houris que le Législateur Arabe leur garde dans l'autre vie, leur font supporter avec résignation les déplaisirs de celle-ci.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le Prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, & semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres, autrefois Souverains de l'Isle entière. Son Palais est immense; il en confie la garde & le service à des Femmes; les vieilles sont pour le dehors. Il réserve les jeunes aux soins de sa Personne Royale. Un

groupe de Beautés s'empresse jour & nuit , sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête , un voile pour le garantir du Soleil. Les autres ont la charge de l'habiller & de le deshabiller, soir & matin. Celles-ci ont ordre de le caresser , quand son front auguste se couvre de quelques nuages ; celles - là sont destinées à provoquer les desirs du Prince blasé , par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Mais , nous demandera-t-on peut-être , quand donc le Prince , distrait sans cesse par de nouveaux plaisirs , trouve-t-il le temps de s'occuper des intérêts de ses douze Provinces ? Les Hollandois se chargent des embarras du Trône , & ne lui en laissent que les honneurs & les agrémens. Il n'est Roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du Gouvernement ; & il a reçu une éducation en conséquence. En ce pays , quelques Missionnaires peuvent parler de Religion ; mais on leur enjoint de se taire sur tout le reste. On mène où l'on veut , une Nation ignorante & dévote.

On dit les Habitans de Charabaun les plus civilisés de tous les Javans. Ils sont sous la protection immédiate des Hollandois ; & leur Roi ne fait rien sans les consulter. Ces Etrangers ne disent pas aux Insulaires de ce district , comme à quelques autres : *nous voulons !* Mais s'ils s'abstiennent avec eux de l'étiquette du souverain pouvoir , ils ne leur font pas grace d'une servitude réelle.

Batavia est la seule Ville en nom qui appartienne aux Hollandois. Le Royaume de Jacatra, dont elle se trouve la Capitale, est véritablement la conquête de ces Marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte & désert, afin d'en être les possesseurs tranquilles : ce trait de Politique ne fait guère l'éloge de cette science si vantée. S'il n'y a pas beaucoup de Mœurs, le luxe y est porté à son comble. Le séjour n'en est pas favorable à la santé ; mais on y amasse beaucoup d'or : reste à sçavoir si l'or dédommage de la santé, & si le luxe vaut les Mœurs.

Les Insulaires établis à Batavia & sur son territoire, sans renoncer à leurs usages, y ont amalgamé, tant bien que mal, ceux des Européens. D'où il résulte quantité d'abus & d'excès. Ils se livrent sans retenue, à toutes les dissipations d'une grande Ville. Une fois que le Commerce les a fait monter dans la classe des Citoyens opulens, ils affichent la parure, & se donnent continuellement des Fêtes. Ceux, restés dans l'esclavage, à la vue de toutes ces jouissances dont ils ne sont que les témoins, & d'ailleurs à la merci de Maîtres inhumains, ont recours à la violence, brisent leurs chaînes, & en frappent ceux qui les ont forgées. On apprendra sans être surpris, que ces infortunés croient au Démon. Hélas ! tout sur la terre, les porte à cette croyance. Les Chinois qui séjournent à Batavia, sont plus modérés. Ils n'ont qu'une seule passion, celle du lucre ; &



les moyens les plus vils leur paroissent légitimes, pourvu qu'ils se satisfassent. Les Hollandois profitent de tous ces intérêts divers, & les mettent à contribution. En voici un exemple. Les Javans sont jaloux d'une longue chevelure; il faut qu'ils payent très-cher le droit de la porter.

Le Royaume de Bantam a perdu son ancienne splendeur; mais le Prince a conservé un despotisme tel, qu'au trépas de chacun de ses sujets, la famille & les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandois auroient pu profiter de leur ascendant pour faire réformer cette odieuse coutume, aussi contraire au pacte de la Société civile, qu'aux droits de la Nature: mais le Commerce exclusif du poivre les occupe uniquement; ils s'embarassent peu du reste, & ne voient pas sans un secret plaisir, le Roi & son Peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandois eût été moins rapide, si tous les Insulaires eussent ressemblé à ceux qui se sont réfugiés sur les montagnes appelées Gonon Besar. L'Agriculture seule les occupe, & répond à tous leurs besoins. L'amour du travail les tient sans cesse en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur Roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il est tout par leur choix, & ne feroit plus rien en perdant leur suffrage. Il est d'étiquette que ce Prince fasse lui-même les ustensiles de son ménage, & apprête ses repas; c'est lui aussi qui doit se vêtir de sa propre industrie: en sorte que ses dépenses personnelles ne

content rien à l'Etat. Une sage modération ne leur conseille pas de descendre de leurs habitations élevées ; d'où il suit que les révolutions politiques qui se passent à leurs pieds, ne les atteignent jamais.

Des habitudes simples, des goûts paisibles, des Mœurs douces caractérisent cette Peuplade, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle ; mais ils doivent la paix dont ils jouissent à leur obscure médiocrité. Heureux tant qu'ils n'inspireront aux Hollandois que de l'indifférence. Ils sont Mahométans. Chaque famille a sa Mosquée ; le plus ancien y fait les fonctions de Prêtre. Cette Religion domestique forme un lien de fraternité de plus, & n'est point sujette à dégénérer en fanatisme. L'intérieur des maisons ne se voit point exposé à la visite d'un Muphti curieux ou mal-intentionné. Les heures du culte n'obligent point à se mêler parmi des Etrangers suspects. Chacun, renfermé chez soi, n'a pas besoin d'en sortir pour s'acquitter de ses devoirs. On trouve sous sa main les objets les plus chers au cœur de l'Homme. Le Montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même personne, l'auteur de ses jours & le Ministre de ses Autels.

Java renferme dans sa partie occidentale, des Peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton est presque inaccessible à cause de ses montagnes peu habitées. Il faut traverser de longs & pénibles déserts pour rencontrer quelques associations d'Hommes, peu disposés à payer par une obéissance aveugle & passive, Les fatigues qu'on se feroit données pour aller jusqu'à

eux. Ils sont indépendans & jaloux de leur indépendance, sans être féroces. Leur caractère, plus encore que leur Religion, a fait passer parmi eux, l'usage de s'abstenir du meurtre & de la chair des animaux. Ce seul trait suffit pour les juger, & donne la meilleure opinion de leurs Mœurs. Leur culte a cela de particulier, qu'ils ne se rassemblent pas pour y vaquer. La Lune est leur Divinité. Chacun d'eux, à l'entrée de la nuit & à l'apparition de l'Astre qui y préside, se découvre, & là où il se trouve, reste un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la Lune sur le Soleil, en disant : celui-ci chauffe, mais il brûle ; il éclaire, mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles ; mais doux, ne blessent point les yeux, & portent aux sens, un calme pur qui influe sur les passions. Tant que la Lune luit, ils ne souffrent aucun flambeau allumé en sa présence ; & ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux ; ils croient que la Lune offensée, se voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il semble que ce soit une rivale qu'on ose lui opposer. Ils n'ont adopté des Mahométans, que leur Croissant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'Épouse de l'un de leurs premiers Rois.

Les Insulaires de Java sont en général bien faits & robustes ; ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux & peu de barbe. Leurs armes sont de longues javelines, des

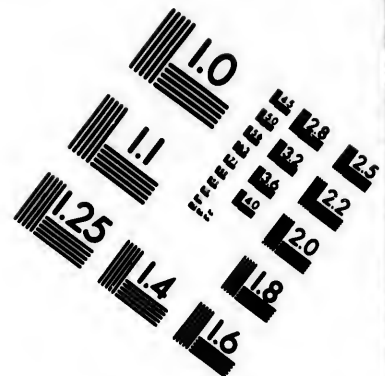
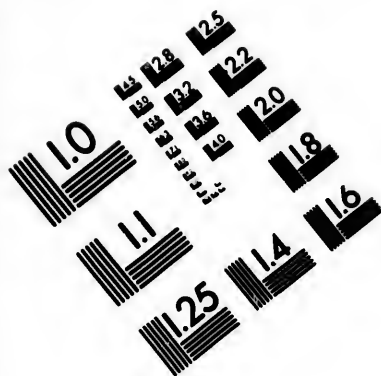
petits poignards, des sabres & des coutelas. Ils se servent aussi de sarbacanes pour souffler de petites flèches empoisonnées. Leurs boucliers sont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle; ils ont aussi des cottes-d'armes, faites de plaques de fer jointes ensemble avec des anneaux.

On est venu à bout de leur ouvrir les yeux sur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs Jongleurs. Ces Empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort, dès la première inspection. Les parens exécutoient la sentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On se hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue & incurable. La vieillesse étoit comprise parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conséquence, on portoit les gens caducs au Marché public, pour être vendus aux Peuplades antropophages des Isles voisines. Les personnes estropiées, hors d'état de se soigner eux-mêmes & de rendre service à la République, subissoient le même sort, sans murmurer. Chez les Nations Européennes, il est des malheureux, abandonnés de leurs familles, qui regretteroient de n'être point nés à Java. La mort, en effet, est préférable à l'existence précaire d'un père devenu à charge à ses enfans ingrats.

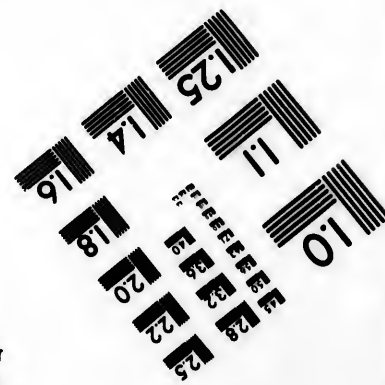
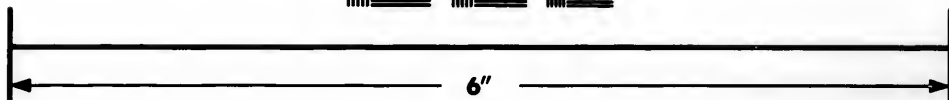
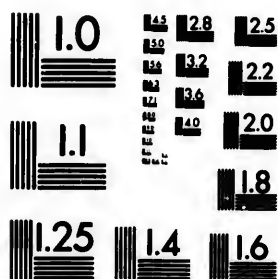
Les Javans enterrent leurs morts avec soin, pour les soustraire à la dent vorace des bêtes sauvages.

La célébration de leurs Mariages mérite d'être rapportée. Le Marié, accompagné de sa famille & de ses





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



amis , s'achemine en grand cortège à la maison de l'Epousée , & la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussi-tôt qu'elle le voit , elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait , tous deux se mettent en route vers le logis de l'Epoux. Arrivés , on les laisse quelque temps à eux-mêmes , & la nûce n'a lieu qu'après la consommation du Mariage. Ce cérémonial n'est pas tout-à-fait conforme aux idées de la galanterie Française. Mais les meilleurs ménages ne se rencontrent pas dans les lieux où une Femme croiroit son sexe deshonoré , si on lui faisoit un devoir de laver les pieds de son Mari. Cependant ce n'est pas une contradiction de dire que le sexe né pour plaire à l'autre , l'est aussi pour le servir , puisqu'il en obtient en retour , amitié & protection.

*Fin de la Notice sur les Insulaires Javans.*



e  
u  
e  
n  
u  
il  
e  
nt  
re  
ds  
on  
eft  
tié



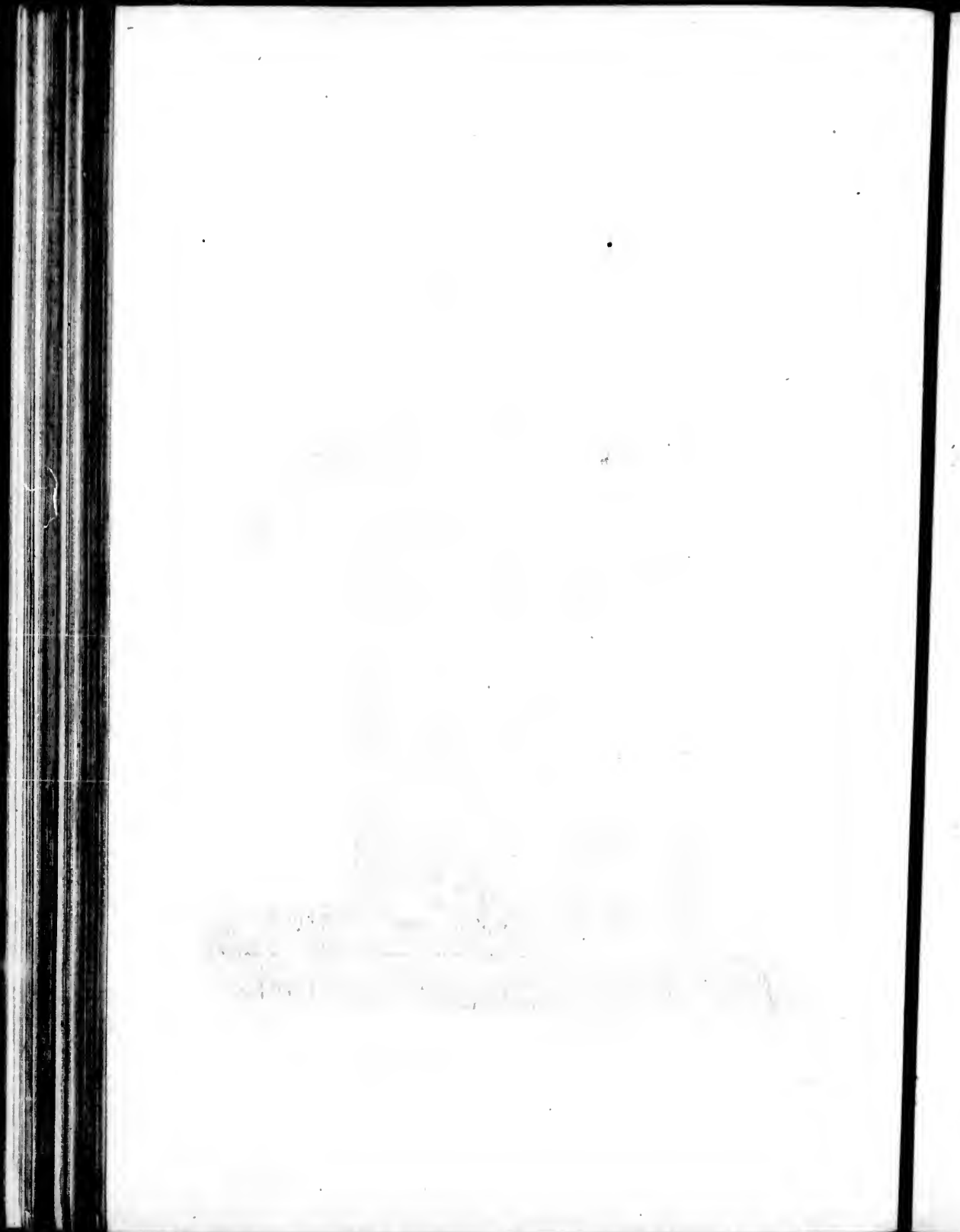
*Desrais del.*

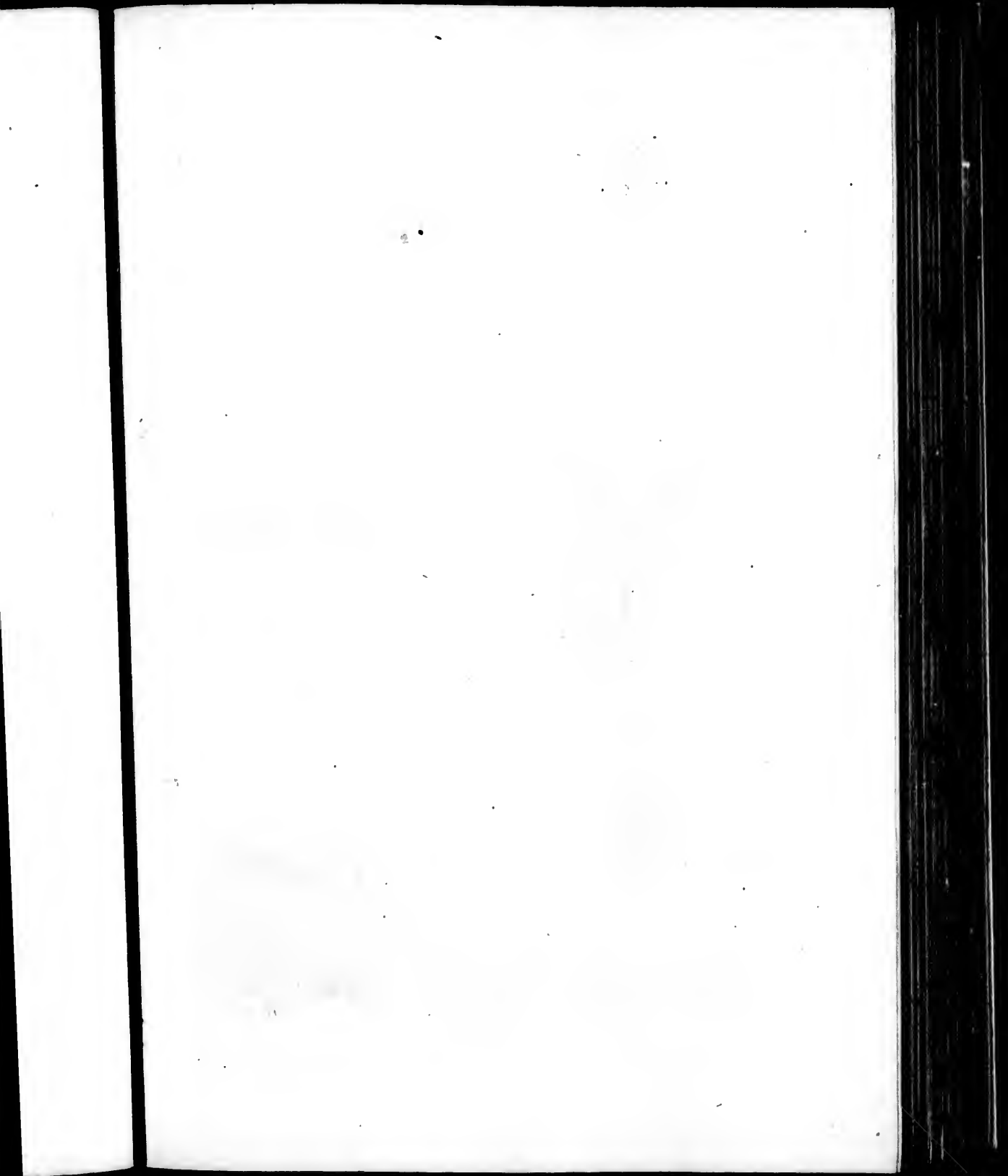
*Mirelle sculp.*

*femme Chingulaise.*



*le sculp.*





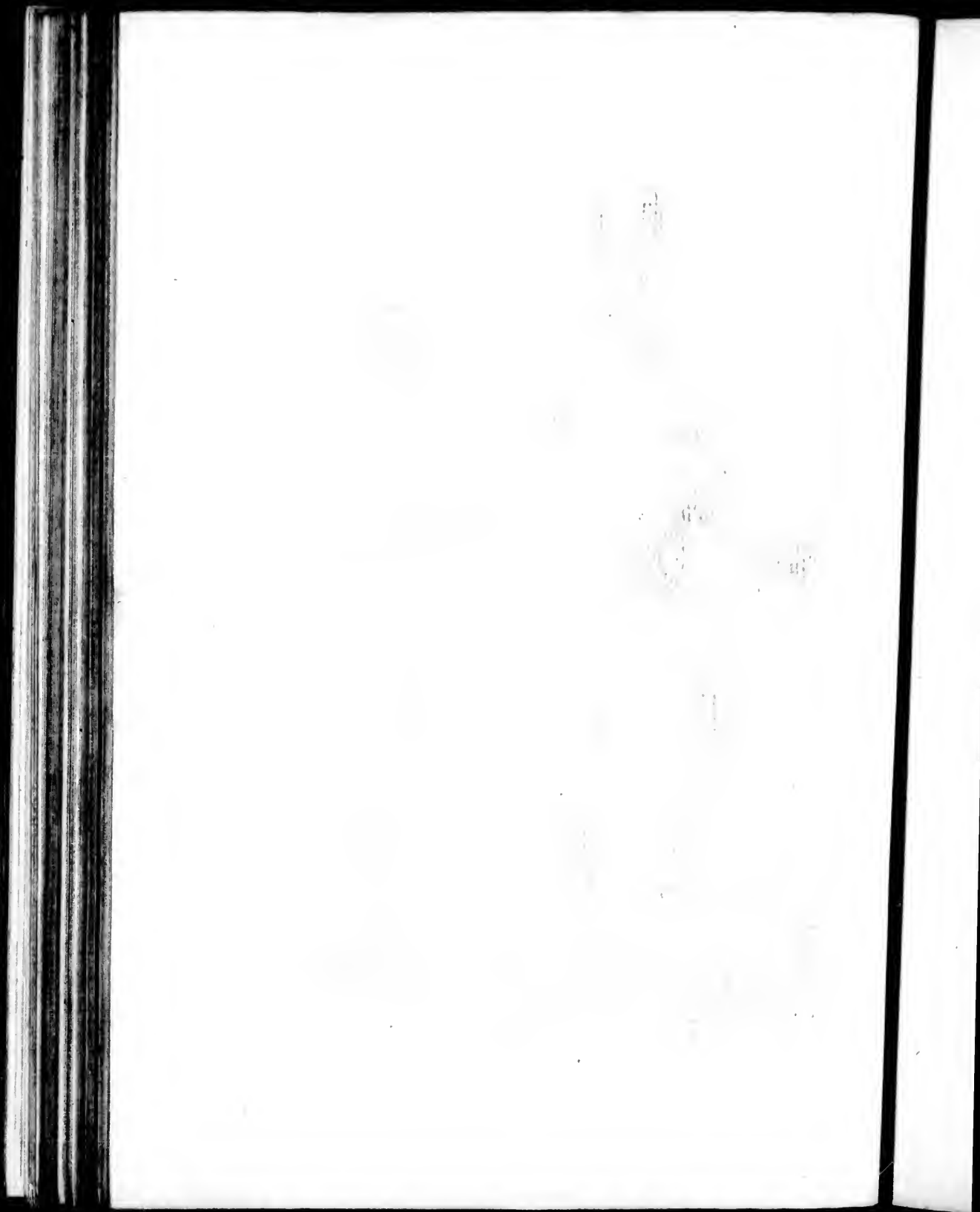


*Dezobry del.*

*Mucelle sculp.*

*Homme Chingulais.*

elle sculp.







# M Œ U R S

ET C O U T U M E S

D E S I N S U L A I R E S

D E C E Y L A N .

**L**A Géographie comparée seroit moins incertaine, si les Anciens, d'accord entr'eux, avoient apporté dans leurs descriptions topographiques autant d'exactitude que les modernes. Si l'on fait difficulté de reconnoître dans *Sumatra* la *Taprobane* de Ptolémée & de Pline, on peut au moins la soupçonner dans l'Isle de Ceylan, morceau de terre considérable qu'on rencontre dans la mer des Indes, voisin du Cap Comorin, & peu éloigné du continent auquel sans doute il a jadis appartenu. On ne fait ce qui se passe dans cette Isle de l'Asie, que depuis la découverte qu'en firent les Portugais au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le hazard y avoit déjà conduit les Chinois, & une heureuse circonstance avoit fait tomber la Couronne sur la tête de l'un d'eux. Les naturels du pays, embarrassés du choix d'un Monarque élu parmi eux, terminèrent leurs différends en prenant pour Maître un étranger qui se disoit le fils bien-aimé du Soleil, la première de leurs

D

Divinités. Il est bon de remarquer à ce sujet, que les Insulaires de Ceylan exigeoient des enfans de leur Roi qu'ils renonçassent au trône de leur père ; le hazard de la naissance leur paroissant entraîner à sa suite plus d'inconvéniens encore que la fermentation qui accompagne ordinairement une élection.

Les Portugais, à leur arrivée, trouvèrent l'Isle divisée par des guerres intestines. Le rôle de pacificateurs ne fut pas celui qu'ils choisirent. Ils profitèrent du trouble général pour ravir aux habitans le plus précieux de leurs végétaux. Quand ils furent rassasiés des richesses venues de l'écorce du cannellier, ils méditèrent la conquête ou du moins la souveraineté de toute l'Isle. Des flots de sang recommencèrent à couler. Mais au bout d'un siècle de déprédations & de cruautés, les Hollandois se présentèrent pour partager avec eux la dépouille des Insulaires. Les derniers venus, meilleurs politiques, se rendirent nécessaires aux opprimés ; on implora leur secours pour enlever aux Portugais leurs usurpations ; & bientôt les défenseurs, établis à la place des vaincus, ne souffrirent plus de concurrens.

Au milieu de tous ces chocs, une partie de l'Isle ; connue sous le nom de Candi, n'a point subi le joug Européen. Fortifié par la nature du sol, ce Royaume n'a pas encore été entamé par les armes étrangères, grace aux sages précautions qu'on a prises d'intercepter toute communication ; aussi l'intérieur nous est-il tout-à-fait inconnu.

Le territoire de Ceylan est si fertile & si agréable, que les naturels croient fermement habiter le Paradis (1) d'Adam. Ils en sont même si persuadés, qu'ils montrent sur une roche l'empreinte d'un pied de l'aimé des hommes, suivant le Coran, devenu le code religieux & civil d'une partie de ce pays. On désigne sous la dénomination de *Cingalèses* ou *Chingulais*, ceux qui sont encore idolâtres. Mais les Insulaires exercent plus leurs membres que leur jugement & leur mémoire, qu'ils ont bonne. Très-actifs & très-lestes, ils se servent avec une égale dextérité de l'arc, du mousquet & de l'épée. Ils mangent peu, & n'ont point la manie des liqueurs fortes. Superstitieux comme tous les demi-Sauvages qui ont des Prêtres, leurs pratiques religieuses n'ont point épuré leurs mœurs. Ils ont des Avocats & des Médecins de profession, ignorans & verbeux comme ailleurs. Leurs Artistes & leurs Artisans les en dédommagent un peu par leurs travaux utiles. Leurs barbiers ont soin en même temps des ongles & des oreilles, & portent toujours sur eux des miroirs. Très-propres dans leurs maisons & leurs ameublemens, des feuilles de palmier leur servent de nappes & d'assiettes. Ils se façonnent des cuillers avec l'écaille du coco. Leurs vases à boire sont de terre; ils y pratiquent un petit tuyau comme à nos théyères. Ils font usage de plusieurs pièces de monnoie de différente valeur & de divers métaux. La plus petite s'appelle

(1) Dans leur langue, *tenasirim*; c'est-à-dire, terre de délices;

*fanyms* ou *fannons* ; il y en a d'or & d'argent. Leurs *laryns* peuvent représenter nos livres, ou vingt sols de France. Ce qu'ils nomment *la pagode*, se monte aux environs de 13 liv. Ils sont adonnés aux plaisirs, & par conséquent paresseux & mous. Entichés de leur prétendue noblesse, ils ont de l'insolence à proportion. Jaloux des prémices de la femme qu'ils épousent, ils s'adressent à des filles de dix ou onze ans. Il est vrai qu'en ce pays la nature est précoce, & semble autoriser la polygamie. D'ailleurs, ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils se marioient tard. C'est pour eux perdre un temps irréparable. La vie est courte, disent-ils, on ne sauroit en faire un trop bon emploi ; & le meilleur, à leur gré, est celui que l'on consacre à la multiplication de l'espèce. Aussi un célibataire d'un âge mûr est-il vu de mauvais œil par ses compatriotes des deux sexes. Selon eux, c'est mal répondre aux vues de la société & de la nature, qui ne nous assurent l'existence que pour la faire valoir. S'ils ne regardent point à la quantité, ils ont égard à la qualité de leurs femmes. On ne peut se choisir une compagne hors de sa tribu, & quelquefois on ne se fait pas un scrupule de la prendre dans sa propre famille. Le point essentiel est de ne pas contracter de mésalliances. Une autre considération, c'est la dot. Une vierge même en a besoin. Mais celles qui sont pauvres ont recours à la générosité de la tribu. On s'empresse de se cottiser pour aider les filles à se marier. Mais malheur à la jouvencelle qui n'est point mariée avant d'être nubile ; rarement après cette époque,

trouve-t-elle un époux. La cérémonie du mariage est peut-être bizarre, mais assez bien motivée. Elle consiste à se lier les pouces avant que d'entrer dans le lit conjugal; d'autres prétendent que les deux conjoints se ceignent d'un seul & même drap, dont chacun d'eux tient l'extrémité. Puis on leur verse de l'eau sur la tête; espèce de leçon emblématique propre à apprendre aux nouveaux époux que désormais ne faisant plus qu'un, ils doivent partager les vicissitudes orageuses du sort, & s'aider mutuellement à supporter les temps fâcheux de la vie. Ordinairement, pour peu qu'on soit aisé, on élève devant la maison des mariés un arc triomphal formé de branches de figuier & de grenadier entrelacées de festons de fleurs, emblèmes de la fécondité & des plaisirs de la jeunesse.

Les Ceylanois, qui entendent si peu raison sur la primauté des faveurs de l'hymen, ne se montrent pas aussi jaloux d'un bonheur exclusif. Car on prétend que les nuits qui suivent la première des noces, appartiennent aux frères du marié. Les infidélités n'offensent les maris que quand leurs moitiés ont dérogé par un choix indigne de leur rang: dans ce cas, on condamne la coupable à la mort, moins pour punir le crime que pour faire satisfaction à la vanité blessée. Ceux d'entre les naturels qui croient à l'Évangile, contractent ordinairement leurs mariages au printemps, dans le courant du mois de Mai. Ce sont de mauvais Chrétiens; car ils sont envieux & chicaneurs. Plus riches que le reste de leurs compatriotes, les Missionnaires n'ont pu leur faire sentir tout le ridicule

de leur prétention à la noblesse de leur tribu. Depuis l'arrivée & la prépondérance des Hollandois parmi eux, ils sont devenus un peu moins superstitieux qu'ils n'étoient du temps des Portugais. Les Bramines convertis n'ont pu se défaire encore tout-à-fait des principes de leur idolâtrie primitive. Mais qui auroit le courage de leur reprocher le régime Pythagoricien qu'ils observent ? On n'a pu vaincre leur répugnance à manger la chair des animaux égorgés par eux ou devant eux. Si la transmigration des ames est une absurdité, respectons une erreur qui rend ceux qui la professent plus doux, plus compatissans & plus sobres. Des Prêtres qui croiroient leurs lèvres souillées, s'ils les teignoient de sang, doivent avoir plus de charité fraternelle que les autres. Ces Pontifes, moitié païens, mènent du moins une vie exemplaire. Ils ne sortent jamais de leurs cloîtres sans se couvrir d'un parasol, sans doute afin de n'être point distraits dans leur recueillement par les objets extérieurs. Ils ont adopté l'usage de nos processions. A certaines Fêtes de l'année, on les voit se promener sur deux files, ayant en tête leur Supérieur monté sur un éléphant pompeusement enharnaché. Plusieurs vierges de qualité, nues jusqu'à la ceinture, les précèdent en dansant & en accordant leurs voix aux instrumens qui les accompagnent : elles sèment aussi de fleurs le chemin des Bramines, que ce cortège ne trouble pas dans leurs graves offices. Il est vrai qu'en devenant Prêtres, ils ne font pas le vœu de n'être plus hommes.

La principale solemnité des Ceylanois est un grand

pèlerinage qui a lieu au mois de Mars. C'est la fête de Budda, qui se célèbre sur le pic d'Adam. Outre l'empreinte gigantesque d'un pied d'homme, on trouve au sommet de cette montagne, la plus haute de toute l'Isle, un arbre, objet de la vénération particulière des dévots-pèlerins. Sous cet arbre, dit-on, le Dieu Budda s'est reposé après avoir procédé à la création du premier homme, qui se fit, comme on fait, au mois de Mars (1). Cette tradition nationale pourroit servir à démêler le fil de l'histoire première de cette contrée. Ce Budda, vraisemblablement étoit un Fondateur de Colonie, ou le Chef d'une famille à laquelle il donna un code. Les enfans, à leur tour, auront décerné un culte à leur père commun. Rien de plus naturel. Mais l'imagination, qui n'est jamais plus féconde que quand elle plonge dans les ténèbres, aura bâti un système de Mythologie, dont les principaux matériaux sont dus à une réminiscence imparfaite & grossière des Livres orientaux écrits par Moïse. On prétend aussi que le premier des hommes trouva sa sépulture dans la même terre où il reçut la naissance, c'est-à-dire, sur le même pic d'Adam.

Pour compléter les antiquités traditionnelles de Ceylan, on rencontre sur une autre montagne de cette Isle, dite Columbo, un lac d'eau salé; lequel, ajoute-t-on, n'est qu'un amas des larmes qu'Eve répandit pendant

---

(1) Quelques Savans critiques ont placé la création de l'homme & de la femme en Automne, parce qu'il n'existe pas encore au Printemps de pomme bonne à être mangée.

l'espace d'un siècle, sur le trépas de son cher fils Abel.

On montre encore quelques vestiges d'habitations qu'on donne pour les restes de plusieurs Villes anciennes & très-considérables. Mais Candi est la seule qui mérite aujourd'hui quelque considération.

On présume que Ceylan, dans les temps reculés, avoit beaucoup plus d'étendue que de nos jours. Mais la mer la mine sourdement & sans relâche du côté du nord-ouest. De fortes digues entretenues avec soin, pourroient retarder du moins les progrès destructeurs de l'élément qui l'environne. Le sol paieroit avec usure les frais de sa conservation. Les Insulaires, plus amis du travail & doués de plus d'industrie, trouveroient au sein de leur patrie de quoi se passer du reste du monde, en satisfaisant à tous leurs goûts. Telle qu'elle est, l'Isle offre encore un spectacle assez intéressant. La surface est toute parsemée d'un grand nombre de Bourgs & de Villages composés chacun d'une cinquantaine d'habitations isolées. Chaque famille a la sienne; & ce coup-d'œil vaut bien celui de quelques grosses cités peuplées aux dépens du reste d'un territoire inculte & désert. Les Chingulais construisent rarement leurs maisons sur le bord de la voie publique, n'aimant point à être observés de trop près chez eux par les passans & les étrangers, d'une curiosité souvent indiscrete. Leurs édifices, au reste, n'ont rien de recommandable, soit pour la matière, soit pour la forme presque toujours irrégulière.

Les Insulaires de Ceylan ne paroissent pas sortir de la même souche. Les uns sont blancs, les autres noirs. Il



y en a d'indépendans, & ce sont les plus sauvages. Il en est qui approchent plus, par l'extérieur & le caractère, des Européens que des Indiens. L'habitant des montagnes a les mœurs plus rudes que ceux de la plaine. Chaque canton de l'Isle a ses habitudes particulières. L'inégalité des conditions règne aussi chez plusieurs d'entr'eux dans toute sa rigueur. Un barbier, par exemple, encore moins un potier de terre, n'ont pas le droit de s'asseoir sur une chaise; on ne l'accorde qu'aux Orfèvres, aux Peintres & aux Charpentiers. Outre cela, le fils ne peut être autre chose que ce qu'est son père. La fille ne peut donner son cœur qu'à un homme d'un rang égal à sa condition; & les outils du métier qu'exerce sa famille constituent la majeure partie de sa dot. On remarquera que le dernier ordre du Peuple, le plus infime, renferme les soldats; c'est la sentine de l'Isle. Si cet arrangement n'est pas l'effet du hazard, il suppose beaucoup de raison & de justice. A la Cour du Roi de Candi, il est plusieurs dignités qui donnent diverses prérogatives. Le premier chef de la Justice a pour marque distinctive un fouet qu'on fait claquer devant lui pour écarter la foule de son passage. Les Prêtres sont distribués aussi en différens Collèges. Les uns s'appliquent à l'étude des plantes; les autres à celle des astres. Astrologues & empiriques tour-à-tour, & souvent à la fois, ils se sont rendus nécessaires aux petits & aux grands, qui leur fournissent des gages selon l'importance de leurs services. Ils enveloppent le peu de connoissances morales & phy-

siques qu'ils possèdent, sous un amas de pratiques superstitieuses très-convenables pour retenir ce Peuple au degré d'ignorance & d'abrutissement dont le Prince a besoin pour en faire tout ce qu'il veut.

Les rivières qui arrosent le pays, embarrassées de roches, obstruent tous les débouchés du commerce intérieur, & le font languir. L'agriculture en dédommage un peu. Les nobles même ne dédaignent pas de manier les instrumens du jardinage; & on ne déroge que quand on ne laboure pas pour soi seul. Tout salaire déshonore; & les porte-faix de profession sont couverts du mépris public. Ils n'ont point de code écrit. Les moindres gestes du Souverain sont autant de loix immuables. Dans les objets dont le Prince ne daigne pas s'occuper, le Peuple se règle sur d'antiques coutumes dont l'habitude fait toute la force, & qui varient selon les lieux. Il est des cantons où l'usage autorise deux frères à n'avoir qu'une seule femme: mais il est moins rare de voir une femme pourvue de deux maris. Dans tout le Royaume de Candi, le sexe féminin, même chez les animaux, obtient les plus grands égards de la part des hommes. Non-seulement une femme est exempte des droits de douane, de péage, & autres; mais encore, la charge que porte une jument, par exemple, ne paie point d'entrée. La galanterie françoise ne va pas jusques-là. Mais par une bizarrerie dont on a des exemples ailleurs, chez ce même Peuple, il est défendu aux femmes, de quelque condition qu'elles soient, de s'asseoir sur un siège en la présence des

hommes. Un mari ne fait jamais manger sa compagne à sa table; elle apprête les alimens, les sert, se retire, & attend les restes.

L'autorité des pères est absolue; ils ont droit de vie & de mort sur leurs enfans; & les barbares n'abusent que trop souvent de leur juridiction, la seule peut-être qu'on n'auroit pas cru susceptible d'excès.

Les Chingalais vivent long-temps, sur-tout ceux qui sont les moins policés. Ils se traitent eux-mêmes, & leur régime est de la plus grande simplicité. De l'eau de riz, du riz au jus de citron, peu de chair, beaucoup de légumes. Ils connoissent une forte d'eau-de-vie, dont ils usent sobrement & avant leurs repas. Ils sont tellement amis de la propreté, qu'en buvant, ils tiennent les bords du vase toujours à une certaine distance de leurs lèvres. Ils se régalent quelquefois de pâtisseries, & se font des présens de confitures. Rarement, ils s'endorment ou s'éveillent, sans avoir une chanson à la bouche. Leur manière de saluer ne compromet pas la dignité de l'homme. Entre égaux, ils lèvent en l'air la paume des deux mains, & courbent un peu le corps. Ils n'exhausserent qu'une main, à la rencontre d'un inférieur. Les Grands donnent leur salut de protection, en ne remuant que la tête.

Quant aux funérailles, elles sont soumises à l'étiquette, comme presque tout le reste. Les gens du Peuple n'ont à espérer, après leur mort, qu'une bière & une fosse au milieu des bois. Les personnes de qualité sont honorées d'un bûcher, qu'on prépare ordinairement au milieu

d'un champ ou sur une grande route. Les cendres qui en résultent sont relevées en monceau, & entourées d'une haie-vive : puis on sème dessus quelques graines ; en sorte qu'avec le temps, cet amas de poussière se change en un petit terre de verdure, très-agréable à la vue. C'est ainsi que les Ceylanois savent éluder les formes hideuses de la destruction. Quelquefois même, on y plante par la suite quelques arbres utiles, au pied desquels on ne se repose pas impunément. L'ombre & les fruits qu'on vient y chercher, rappellent les plus tendres souvenirs ; & les sensations qu'on éprouve alors, sont bien autrement vives que celles qu'excitent en nous un marbre froid & des caractères muets.

Selon la doctrine des Infulaires païens, les âmes des méchants, quand ils sont morts, servent à faire des démons ; dans leurs divinités bienfaisantes, ils reconnoissent les mânes des honnêtes gens qui ne sont plus. Leur deuil n'est pas démonstratif ; ils ne changent ni la forme ni les couleurs de leurs vêtemens. Des soupirs & des larmes leur semblent plus dignes de la mémoire de l'objet dont on se voit privé. Seulement les femmes, dans cette triste occasion, détachent leurs cheveux & les laissent tomber en désordre sur leurs épaules.

L'habillement commun des Chingalais est un linge autour des reins, & un pourpoint tel que celui des François ; avec des manches qui se boutonnent au poignet, & qui se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise. Leur tête est couverte d'un bonnet de tunis ou d'autre sorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils

portent au côté gauche un couteau dans leur sein, & une espèce de coutelas. Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton blanche ou bleue, & un double linge autour des reins : l'un blanc sur la peau, & l'autre coloré pardeffus. Ils portent une ceinture rouge, & un couteau dont le manche est plus ou moins riche, plus ou moins travaillé. La poignée est damasquinée. Ils ont à la main une canne peinte ; & se font suivre d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent sur le dos. Il tient à la main une bourse qui renferme du betel. Le maître a toujours sur lui une boîte d'argent qui contient de la chaux humide ; laquelle sert de préparation au betel, qu'ils mâchent sans cesse pour se faire une bonne bouche, & pour se noircir les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, comme celles des chiens. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans sur leurs épaules ; dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derrière. Ils se perçoient autrefois les oreilles, à l'exemple des habitans de la Côte de Malabar ; la mode en est passée aujourd'hui. Les hommes ont aux doigts des bagues ou anneaux de divers métaux, selon leurs facultés respectives. Personne, excepté le Roi, ne porte de soieries.

Le luxe des femmes de qualité surpasse de beaucoup celui de leurs maris ; ceux-ci mettent leur vanité à contribuer au faste de celles-là. Simples & modestes dans l'intérieur de leur ménage, les femmes ne sortent jamais de chez elles, sans être couvertes d'une espèce de chemise de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs ; elles

font chargées de bagues à tous les doigts des pieds & des mains, de bracelets d'argent, de colliers d'or, de bijoux aux oreilles, qu'elles se font percer dès leur bas âge. Pour en rendre les trous plus considérables, elles y insèrent une feuille de betel roulé; ce qui les aggrandit, en effet, au point de faire croire aux étrangers que leurs oreilles sont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du visage. Le reste de leur parure a du goût, & leur sied assez bien. Elles huilent leurs cheveux avec du coco, pour les rendre luisans. Elles les ajustent derrière la tête, de manière qu'on diroit qu'ils sont sur un bourrelet, sont unis & bien peignés. Une écharpe de soie, rayée ou à fleurs, jettée négligemment sur leur tête ou sur leurs épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles portent des ceintures d'argent de trait. Mais ainsi que les hommes, elles marchent nus pieds & sans chaussures. Cet honneur est réservé au Roi. Une distinction de la haute noblesse du pays, consiste à porter des habits qui ne vont que jusqu'à la moitié de la jambe. Les femmes de ce rang ont des vêtemens qui descendent jusques sur les talons. Ces grandes dames, pour se faire mieux remarquer, ont soin de faire passer un bout de leur robe sur leur épaule, & de-là sur le sein. Différentes en cela des femmes des ordres inférieurs, qui sont découvertes jusqu'à la ceinture, & dont les jupes ne passent pas le genou. Dans la saison rigoureuse, on a la liberté de se couvrir le dos, toutefois en faisant des excuses aux grands Seigneurs qu'on rencontre. Une autre distinction de ces derniers, est celle de leurs bonnets, *carpous*, en forme

de mitres, avec deux oreilles au-dessus de la tête, & d'une seule couleur, soit blanche, soit bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance plus basse.

Chaque métier a, pour ainsi dire, aussi son costume à part. Les Lavandiers, par exemple, hommes & femmes, ne vont jamais dans les rues sans avoir pour marque un lingue sur l'épaule. Il est défendu aux faiseurs de nattes, de l'un & de l'autre sexe, de se couvrir la tête. Il n'est pas permis à la fille d'un artisan de porter des camisoles, ni aucun linge au-dessus du genou. Elle n'a pas même le droit de se servir du linge qu'elle porte autour de ses reins, pour en couvrir le haut de son corps, à moins qu'elle ne soit très-malade, ou que le froid soit fort vif.

Leurs étoffes sont légères, brillantes & très-fines.

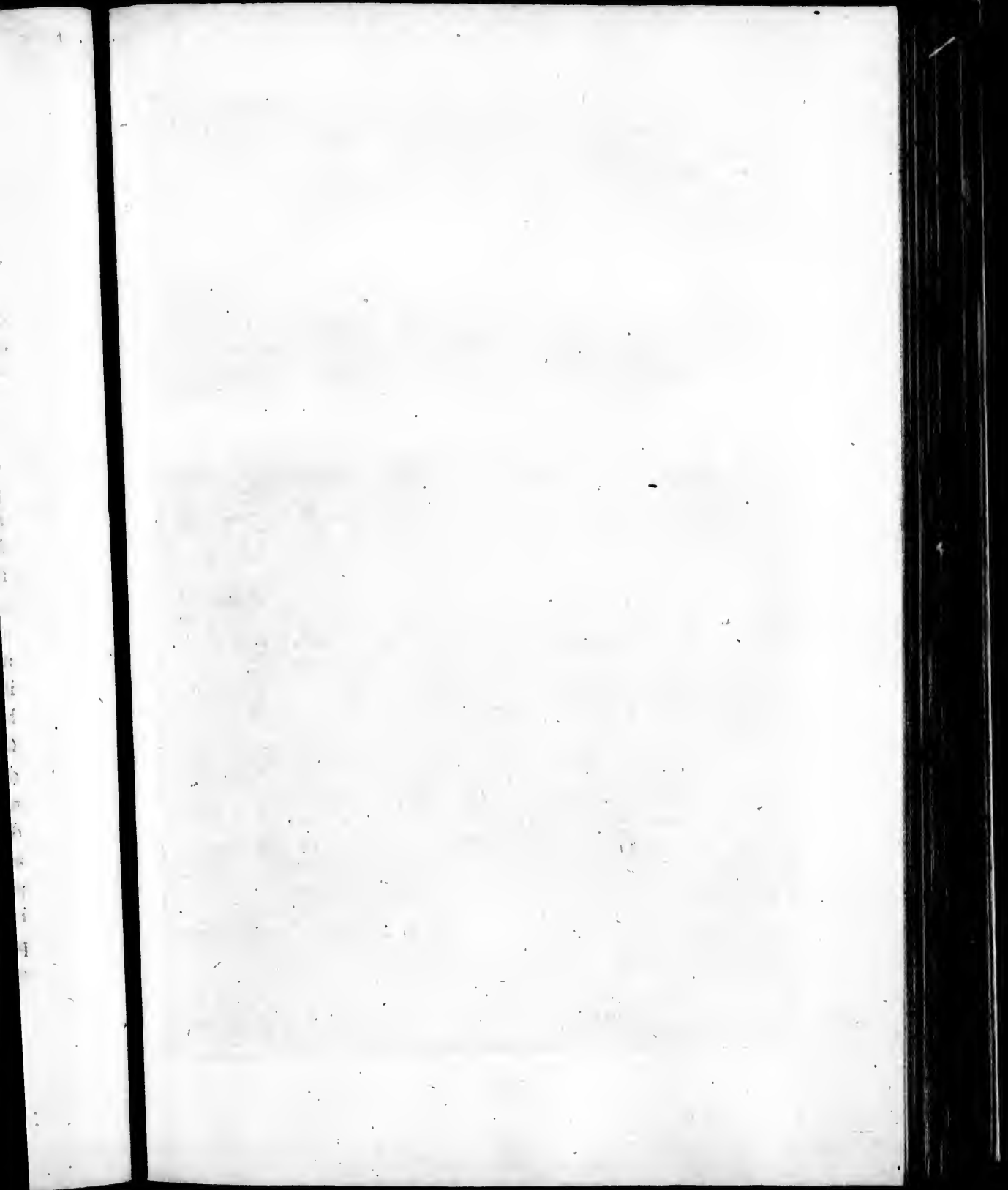
Les naturels du pays qui ont embrassé le Christianisme, portent autour des reins une bande de toile dont ils s'enveloppent aussi les cuisses & une partie des jambes, ce qui leur tient lieu de caleçons. Ils ont d'épaisses semelles, attachées sous les pieds. Ils en laissent le dessus découvert, pour se garantir de la sueur. Dans un sac nommé *maddi*, qui est toujours devant eux, ils portent du betel & de l'orecca; à leur côté droit est un couteau à gaine, avec un morceau d'acier pour l'aiguiser, & une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent presque jusques sur leurs épaules, sont ornées de pendans d'or.

Les idolâtres, d'une condition au-dessus du commun,

dans certains cantons; outre la pièce de toile dont ils se ceignent sur les hanches, portent une veste de toile légère ou de fine étoffe de laine. Ils se coëffent avec orgueil d'un chapeau rouge qu'ils appellent *tête de roc*. Ils passent à leur côté un cimenterre dont la garde est d'ivoire nictisté d'or. Leurs femmes, au lieu de coëffure, applatissent leurs cheveux & se découvrent tout-à-fait le sein, dont elles peuvent souvent tirer vanité.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Ceylanois*







*Desvins del.*

*Veuve du Malabar.*

*Mirelle sculp.*





*Figure de l'Église.*

*H. de la Haye.*



# M Œ U R S

## ET C O U T U M E S

### DE LA COTE DE MALABAR.

**L**A Côte de Malabar , divisée en onze Royaumes ; est séparée du Coromandel par la chaîne des Gates , montagnes les plus hautes de l'Inde. Les Habitans ont plus d'industrie que de talens , & ils sont plutôt foibles que doux.

L'inégalité des conditions que l'Évangile auroit dû faire disparaître d'entre nous , est parmi les Indiens , distingués par Castes , un dogme religieux , ouvrage des Brames , qui se sont placés modestement au premier rang de l'hierarchie politique. La Tribu des *Nairs* , ou Militaires , n'est pas celle des *Parias*. Ces derniers , aux yeux des premiers , semblent n'être pas des hommes. Les *Parias* vivent au milieu de leurs frères selon la nature , comme jadis en Europe les excommuniés parmi les Fidèles. Cependant la profonde abjection dans laquelle ils languissent est bien volontaire : car leur caste est plus nombreuse , elle seule , que toutes celles qui les méprisent & les oppressent , prises ensemble. Le Peuple ignoreroit-il que la dixaine est plus que l'unité ; & que cent Esclaves doivent l'emporter dans

la balance, pour la force, sur dix Tyrans? La liberté seroit-elle donc un fruit dont il faut avoir goûté pour en connoître tout le prix? Les Parias seront encore long-tems ce qu'ils sont, parce qu'il y a déjà long-tems qu'ils sont ainsi.

Il est un jour dans l'année qui leur offriroit pourtant une belle occasion de recouvrer leurs droits d'hommes. Pendant cette courte (1) saturnale, ils deviennent les maîtres des Nairs, du moment qu'ils peuvent les toucher. Mais ceux-ci, en ne sortant point de chez eux, éludent les suites de cet usage: & peut-être cette fête, qu'on retrouve presque chez tous les Peuples, n'est-elle pas encore abolie que parce qu'on sçait avoir affaire à gens incapables d'en tirer des conséquences.

Les Malabares mènent une vie misérable. Un de leurs préjugés religieux les rend avarés: ils entassent & enfouissent le plus d'or qu'ils peuvent, & s'en privent pendant leur vie, dans la ferme persuasion où ils sont qu'ils n'auront de bonheur dans l'autre monde qu'en proportion de leurs richesses. Sacrifiant ainsi le présent

---

(1) Fête respectable, s'il en fut, & qui est venue jusqu'à nous: car on ne peut nier que le carnaval n'en soit un reste. Le Peuple, faute d'être instruit, n'attache pas assez de prix à cet usage. Quand donc saura-t-il que les Saturnales & le carnaval doivent lui rappeler un temps où les hommes, tous égaux, ont consenti à avoir un chef, sous la condition expresse qu'il seroit *primus inter pares*. . . Hélas! Cette belle solemnité dégénérera bientôt en une vaine étiquette. Extrait de nos *Tableaux de la Fable*, in-16, fig. article *Saturne*.

à l'avenir , ils ont trouvé le secret de n'être heureux en aucun temps.

Les filles ne se voilent le sein que depuis l'époque de la puberté ; mais, par un préjugé national , quand elles rencontrent un Européen ou quelqu'un d'une Caste supérieure à la leur , l'honnêteté parmi elles veut qu'elles se découvrent & laissent voir ce que la décence chez nous ne laisse qu'entrevoir. Les femmes mariées ne sont point sujettes à ce cérémonial , par la raison qu'elles ne portent en tout temps aucun voile importun.

Dans l'Inde , la virginité est un fruit qu'on est tellement jaloux de cueillir dans sa fleur , qu'on prend la précaution de s'en saisir lorsqu'il n'est encore qu'en germe. On ne seroit pas certain d'avoir pour femme une fille intacte , si on ne l'avoit épousée avant l'âge d'être nubile. Peut-être aussi a-t-on eu une autre bonne raison pour en agir ainsi : les Brames s'étant adjudé , au nom du Dieu dont ils se disent les représentans , les prémices de toutes choses , on a trouvé le moyen d'éluder cette fermeté religieuse en prenant pour épouses des femmes si jeunes que les Prêtres ne peuvent exercer leurs droits , sans cependant avoir celui de s'en plaindre.

Mais dans un climat où la stérilité est regardée comme un fléau ; où la reproduction paroît être la cause finale de l'existence , on ne sauroit expliquer , encore moins justifier l'abus fréquent des mariages tout-à-fait disproportionnés. Il n'est pas rare , ( dit M. Sonnerat dans son curieux voyage aux Indes (1) , *in-4°* . ) il n'est pas rare

---

(1) Nous renvoyons, pour les détails, à cet estimable ouvrage.

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans.

Cet inconvénient seroit léger, s'il étoit permis aux veuves de se remarier. Mais le code religieux fait par les hommes, & à leur seul avantage, condamne, pendant le reste de ses trop longs jours, au plus rigoureux célibat, une femme très-souvent veuve avant d'être nubile. En sorte que le sacrifice des Indiennes, sur le bucher de leurs maris, n'est pas tout aussi généreux qu'on seroit porté à le croire d'abord. De deux maux, elles se soumettent au moindre. Le supplice des flammes; d'après leurs préjugés, n'est pas comparable à toute une vie lentement consumée des feux du desir.

Aux Indes, comme ailleurs, le mariage est un marché plus ou moins lucratif. En donnant, donnant. Une fille coute de 21 à 31 ponnes; ce qui vaut 100 liv. 10 s. ou 150 livres 10 sols, argent de France.

Parmi les bonnes œuvres que la Religion conseille; il en est trois méritoires par excellence; le don de terres; le don de vaches, & le don de vierges. Mais les mariages par charité font plus d'honneur à ceux qui les proposent qu'à ceux qui les acceptent.

Une de leurs cérémonies de noces, qui doit dater de loin parmi eux, & qui ne nous en paroitra pas moins grossière, est celle du *Tali*; joyau dont la forme symbolique représente le lingam. Quand le Brame célébrant a fait hommage de ce joyau aux Dieux & à tous les Assistans; quand tout le monde a passé gravement



la main sur ce joyau, il est remis dans celles de l'époux (1), qui l'attache dévotement au col de l'épousée. C'est ce cérémonial qui la rend femme, & qui fait le mariage.

Ne nous hâtons pas de juger trop sévèrement un Peuple chez lequel on rencontre de tels usages, & qui n'en rougit pas, comme nous, parce qu'il a conservé, mieux que nous peut-être, la tradition de la simplicité primitive. Age heureux, où ce qui fait rougir aujourd'hui le front des personnes honnêtes, n'étoit alors que l'expression de la reconnoissance ingénue, & un hommage pur rendu à la fécondité de la Mère commune des êtres. Nos mœurs ne sont peut-être pas plus pures que celles de nos premiers ayeux, & de nos contemporains de l'Inde; mais nous avons plus de pudeur ou moins de franchise qu'eux. Nous nous permettons la chose, mais nous taisons le mot; & tout en violant la

---

(1) Nous avons rendu compte, dans nos antiquités d'Her-  
culanum expliquées (*in-4°*. T. VII, planche 138, pag. 75.)  
d'un bronze représentant le buste d'une femme nue terminée  
engaine, & ornée d'un collier composé d'une grosse ficelle  
à laquelle sont suspendus quatre Phallus. Nous avons remar-  
qué à ce sujet que les Caffres ont coutume de mutiler leurs  
ennemis vaincus, & de faire présent à leurs femmes de la  
partie retranchée; laquelle sert de joyau à leur collier.  
Plus le collier est garni de ces joyaux, plus celle qui le  
porte en tire vanité.

Le rapprochement des divers usages doit servir à la con-  
noissance du cœur humain.

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

Sageſſe, nous lui conſervons ſon manteau. Au reſte, l'homme, ſi enclin par-tout à abuſer des choſes les plus innocentes, eſt peut-être plus excuſable quand il place le Phallus ou le Lingam ſur les Autels, que quand il divinife une épée à la manière des Scythes. S'il n'a que le choix entre des excès, celui qui tend à rapprocher les individus & à les multiplier, eſt préférable à celui qui les diviſe & les détruit.... Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, T. 7, 4<sup>o</sup>, planche 152, pag. 87 & ſuivantes.

Quand la jeune épouſée devient enfin nubile, les fêtes recommencent, & à peu près les mêmes cérémonies qu'aux premières épouſailles. Ce qui s'appelle *le petit mariage*. La naiſſance des enfans eſt célébrée auſſi avec beaucoup d'appréts. Les femmes qui craignent la ſtérilité, ont recours à *l'office de la couleuvre*; cérémonie religieuſe qu'elles célèbrent ordinairement elles-mêmes. Elle conſiſte à ſe baigner, puis à laver une pierre taillée en forme de Lingam, accompagné de deux coulevres. Enfin elles brûlent un certain bois devant cette image édiſante; & pendant ce ſacrifice elles lui font des prières, en lui jettant des fleurs.

Les Indiens ſont très-démonſtratifs dans leur deuil. Il eſt des Caſtes où les femmes, rasſemblées en grand nombre, & ſe tenant toutes par la main, danſent en rond autour du cadavre; elles chantent en même-temps, d'un ton lugubre, des paroles relatives à la circonſtance.

La coutume obſervée par les femmes de ſe brûler ſur le bucher de leurs maris, préſque tout-à-fait abolie

dans les Etats Mahométans de l'Inde, n'est plus en usage que dans les Etats Gentils ; & encore n'y a-t-il plus que la Caste des Brames & celle des Nairs qui observent cette pratique. On donne à cette cruelle scène le plus grand appareil. Du moment que son mari a cessé de vivre, la veuve infortunée s'abstient de toute nourriture, ne mange que du bétel, & répète sans fin le nom du Dieu de sa secte. La victime se pare, comme si elle alloit contracter un second hymenée. On remarquera que, pour l'encourager, les Brames ne lui promettent pas qu'elle retrouvera son mari dans l'autre monde ; mais ils l'assurent que du bucher elle passera dans les bras d'un Dieu qui en fera sa femme. Toutes ces belles paroles ne persuaderoient point la plupart des veuves, ( lesquelles ne sont point forcées par la loi à ce supplice ) si les Brames ne leur faisoient prendre quelque potion mêlée d'opium. L'espèce de fureur si peu naturelle avec laquelle elles se précipitent dans les flammes, indique que le cerveau est troublé par les vapeurs d'une boisson artificielle & enivrante. Et comme le dit l'Auteur moderne du Voyage aux Indes : le fanatisme peut bien faire consentir une veuve à un pareil sacrifice ; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

Il est quelques héroïnes de l'amour conjugal qui n'ont besoin ni de l'opium, ni des promesses des Brames, pour se résoudre à quitter la vie. L'une de ces veuves disoit, en faisant les trois tours d'usage devant le bucher fatal :

« J'ai partagé la couche de mon époux bien-aimé ,

---

## MŒURS ET COUTUMES

---

» tant qu'elle fut jonchée de fleurs ; il me seroit mal  
» de l'y laisser tout seul , alors qu'elle est couverte de  
» charbons ardens ».

Le deuil des Indiens consiste à se raser les cheveux ; & leur costume lugubre , à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules.

Les veuves , qui ne sont point d'humeur à quitter la vie quant & quant leurs maris , quittent leurs bijoux , sur-tout le *Tali* , & ne portent qu'une seule pièce de toile blanche , simple pagne qui fait le tour du corps , & dont l'un des bouts passant de droite à gauche , leur couvre le sein & revient sur l'épaule droite , après avoir passé sur la tête. Il leur faut bien de la vertu , sous un climat tel que celui de la Côte de Malabar , & sous un costume aussi peu gênant , pour se refuser aux consolations dont elles doivent avoir tant besoin dans le long cours de leur veuvage.

Pour plus grande commodité , les femmes de l'Inde restent nues jusqu'à la ceinture ; & depuis la ceinture , elles ne sont vêtues qu'autant qu'il faut pour n'avoir pas l'air de ne l'être point du tout.

A la Côte d'Oriza (Royaume de l'Indoustan , voisin du Coromandel & du Bengale ) les femmes s'assujettissent à porter un petit corset dont les manches n'excèdent pas le coude. Il s'attache par derrière & prend le contour de la gorge , de manière qu'il la soutient sans la gêner. Le reste du corps est nud depuis le bas du sein jusqu'aux hanches.

Les pagnes dont font usage les Indiennes , que tout

---

## DE LA CÔTE DE MALABAR

---

autre vêtement importuneroit, font de toile peinte, ou en étoffes tissues avec la laine des moutons de (1) Tibet. Ces étoffes, *challes*, pour la finesse, surpassent nos plus belles soieries. Le prix d'une pièce monte quelquefois jutqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent sur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains & des pieds font, pour l'ordinaire, garnis de grosses bagues; elles teignent en rouge, avec l'infusion de feuilles du *mindî*, la paume de la main & la plante des pieds; elles se noircissent le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité. Daus certaines Castes, elles se frottent le visage & tout le corps avec du safran. Des colliers d'or & d'argent leur pendent sur l'estomach; leurs oreilles, percées en plusieurs endroits, sont chargées de bijoux. Elles pouffent l'amour de ces riches bagatelles, au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco: quelques-unes les portent en tresse; d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des chinois... Il faut leur passer ce foible dédommagement de la vie précaire qu'elles mennent. Une

---

(1) Grand pays d'Asie, voisin de l'Indoustan, & soumis au Mogol. Les Habitans n'usent pour leur vêtement que des étoffes de laine.

---

**MŒURS ET COUTUMES, &c.**

---

épouse Indienne n'est, à proprement parler, que la première des Esclaves de son mari.

*Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Côte de Malabar.*





*Devisé del.*

*Indien de la Côte de Coromandel.*

*Mirelle sculp.*



*Micelle sculp.*  
*del.*





# M Œ U R S

## ET C O U T U M E S

### *DE LA CÔTE DE COROMANDEL.*

**T**OUT nous vient des Grecs , disons-nous encore. Les Grecs , qui déguisoient tout en embellissant tout , ne pouvoient s'empêcher d'avouer qu'ils devoient beaucoup aux habitans du Nil. L'Egypte , moins adroite dans ses larcins , étoit , sans vouloir en convenir , une copie imparfaite de l'Inde. C'est ainsi que la vérité & l'erreur , le mal & le bien , ont passé de main en main ; & peut-être ont-ils déjà fait plus d'une fois le tour du globe. Mais , sans nous perdre dans l'abîme de la Chronologie primitive du monde , il est probable que l'Inde est la mère-patrie de l'Univers , & que toutes les autres Nations n'en font que les Colonies. On dit que les Indiens sont les fils aînés de la terre. Mais on auroit de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis , d'après ce qu'ils sont aujourd'hui. Semblables aux héritiers présomptifs d'une grande maison , les soins que la nature leur prodigue les a énervés , corrompus , dénaturés au point qu'ils se sont laissé dépouiller de leur brillant héritage & sont devenus les victimes ou les esclaves de leurs cadets entreprenans. Le mal fut à son comble du moment que les Européens mirent le

pied sur la Côte de Coromandel. . . . . n'y marcha point assurément sur les traces de Pythagore, & les Brame, doivent faire regretter sans doute les Brachmanes (1).

La Côte de Coromandel est un vaste continent de l'Inde, en deça du Gange, & qui occupe la partie occidentale du golfe de Bengale. Deux choses qui rarement vont ensemble, la sobriété & l'amour du plaisir, caractérisent les Habitans & les dédommagent des révolutions politiques dont ils font le jouet.

Noirs, mais grands & bien faits; s'ils étoient moins efféminés, ils ne souffriroient pas que l'étranger & leurs voisins soient les maîtres chez eux. Semblables aux belles ruines de la Grèce, que le voyageur foule aux pieds impunément; ce peuple qui a perdu ses titres, ou qui ne sçait pas les déchiffrer, végete plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent si peu. Loin de nos comptoirs & des villes, il offre encore quelque trace de la belle simplicité de ses mœurs premières. Chaque village semble plutôt une famille nombreuse, dont le chef est comme le père. La plus grande partie des biens est en commun; en sorte qu'un service se paie par d'autres services. L'Ouvrier en fer allume sa forge pour le Laboureur qui ouvre ses greniers au Forgeron. On se cotise aussi pour le salaire des

---

(1) Sorte de Prêtres-philosophes qui comparoient Dieu à une araignée, du sein de laquelle la chaîne des êtres sort & y rentre comme un fil.

---

DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

---

Comédiens ambulans. Du riz & des spectacles! Voilà tout ce qu'il faut aux *Tamouls* (1) pour être heureux. Ils ont donné à nos Philosophes l'idée du régime pythagoricien. Ils ont en horreur la chair des animaux; ils se regarderoient comme impurs, si du sang avoit souillé leurs lèvres; & ils se reprocheroient l'existence, si elle leur coûtoit la destruction des autres êtres vivans. Par une suite de leur manière de voir, ils se refusent au plaisir des boissons enivrantes. L'ivrognerie les révolte au point que la personne d'un Roi cesse d'être sacrée pour eux, quand ils le surprennent dans l'ivresse. Le régicide en pareil cas seroit récompensé. Quel dommage qu'un peuple, né avec de si heureuses dispositions soit la dupe de ses Prêtres & l'esclave des Tyrans! Les Anciens, dont nous vantons le caractère hospitalier le cèdent aux *Tamouls* à cet égard. Les plus aisés d'entre ceux-ci ne meurent pas contens, s'ils n'ont fait construire, sur un grand chemin & à l'ombre d'un bois, un asyle commode ouvert à tous les Voyageurs pour s'y abriter. On y trouve assez souvent de l'eau de riz toute préparée. Les Européens, chargés des trésors de l'Inde, auroient dû en rapporter en même temps les usages louables & utiles.

Les Riches voyagent en palanquin, espèce de litière découverte, suspendue à un bambou arqué, dont les extrémités sont portées par plusieurs hommes qui vont

---

(1) C'est le véritable nom des Habitans de la Côte de Coromandel.

---

M Œ U R S E T C O U T U M E S .

---

très-vîte, faisant deux lieues à l'heure. Ils s'animent dans leur marche par des chançons dont le refrain se répète en chœur.

Voici un de ces refrains, pour en donner une idée :

Courage, amis, courage ! plus vîte nous irons,  
plutôt nous ferons arrivés.

---

Un jour, sans doute, un jour, nous renaîtrons (1)  
dans une autre Caste.

---

Alors (2) les *Nababs* feront place aux (3) *Boués*.

---

Alors nous nous verrons couchés à notre tour dans  
le palanquin qui pèse aujourd'hui sur nos épaules.

---

C'est ainsi que l'espérance (pour me servir d'une expression proverbiale) fait vivre l'homme. Aussi le Peuple est-il attaché à sa religion, en proportion des promesses consolantes qu'elle lui prodigue. La classe inférieure d'une Nation tient plus au culte que les hauts rangs de la Société. Le Peuple a beaucoup à perdre en cette vie ; & . . . . . tout à gagner dans l'autre. Les Brame agissent en conséquence ; & leurs impostures les plus grossières sont celles qui réussissent le mieux dans l'esprit de leurs Adeptes.

Les bornes que nous nous sommes prescrites dans

---

(1) Allusion à la métempsychose, dogme chéri de tous les Indiens.

(2) *Nababs*, Gouverneurs de villes.

(3) *Boués*, porteurs de palanquins.

---

DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

---

cet ouvrage ne nous permettant pas de traiter à fond de la Mythologie Indienne, nous nous arrêterons ici à un seul de leurs Dieux. Les Tamouls font l'Amour fils de Vichenou, le Dieu Conservateur. Ils l'appellent *Manmadin* (1), & lui donnent pour mère *Latchini*, Déesse des richesses. Le Cupidon Tamoul est représenté ordinairement sous les traits d'un enfant chargé d'un carquois, armé d'un arc. Mais on observera que l'arc est une canne à sucre, & les fleches sont empennées de fleurs. Le perroquet lui est consacré. On le marie avec *Radi*, divinité qui préside à la débauche. Mais il n'a aucun temple qui lui soit spécialement destiné. L'allégorie ne pouvoit être plus ingénieuse ni mieux soutenue; & les Indiens le disputent sans doute aux Grecs pour la richesse de l'imagination & la justesse des allusions.

Heureux les Indiens, s'ils en étoient restés-là! Mais ceux qu'on dit être les pères du genre-humain ne furent pas plus sages que leurs enfans, & leur laissèrent un exemple qui ne fut que trop suivi.

Les hommes de tous les pays & de tous les tems ont paru craindre de manquer de Dieux, comme ils craignent encore aujourd'hui de manquer de Maîtres. En conséquence, ils ont divinisé tout ce qui tomba sous leurs sens, même les êtres les plus matériels. Le Soleil fut peut-être le premier objet dans la nature qui eut des

---

(1) Dans la langue Tamoule, *Man* signifie cœur, volonté; & *Mada*, qui ronge, qui excite l'amour.

autels ; le feu qu'on y brûla en partagea les honneurs. La montagne sur le sommet de laquelle la nature personnifiée fut honorée des premiers hommages, commença par être sacrée & finit par devenir elle-même une Divinité. Si l'Auteur de la lumière & le père du jour reçut de l'encens, le Père du plaisir & l'Auteur de la vie méritoit tout aussi bien d'en obtenir. Aussi l'organe générateur, ce qu'on est convenu d'appeler les parties nobles, se trouva bientôt l'objet principal du culte primitif. Cette pratique religieuse ; célébrée dans l'Inde avec pompe, fut imitée avec ardeur, & s'étendit sans peine chez presque toutes les Nations de la terre. *Le Lingam* devint le patron ( qu'on me permette cette expression ! ) sur lequel on tailla le Phallus, Priape & Béalphégor.

Par une singularité digne de remarque, les Prêtres consacrés à cette liturgie révoltante dans nos mœurs actuelles, se condamnent encore aujourd'hui sur les bords du Gange, à une chasteté la moins équivoque ; car ils se mettent dans l'impossibilité de la violer.

Le Lingam des Tamouls & des autres Indiens, se place toujours dans le sanctuaire de leurs Temples ; il est figuré de façon qu'il représente leur Trinité ; car l'antique Mythologie des Habitans du Bengale en reconnoît une aussi. Le Lingam est la forme la plus sacrée sous laquelle on offre *Chiven* ou Dieu par excellence aux yeux de ses plus fervens adorateurs. Le Peuple ne voit dans le Lingam que l'image la plus naturelle & la plus simple de la Divinité ; & il lui fait bien innocemment des libations de lait. Nous croyons devoir  

nous



nous abstenir de plus grands détails sur un sujet qui n'en comporte point aux yeux des Lecteurs délicats.

Passons à une particularité du Rit religieux des Indiens, qui leur fait plus d'honneur. Ils peignent le Dieu de la Vertu sous la forme d'un Taureau blanc, sur lequel ils font asseoir Chiven, la première de leurs Divinités. Cette allégorie, qui s'explique assez d'elle-même, nous paroît sublime. Tel est l'esprit de l'homme; il place les images les plus honteuses à côté des plus nobles idées.

La langue originale des Livres sacrés qui font loi dans l'Inde, est le Samscroutan. Quelques-uns sont traduits dans l'idiôme Tamoul. Le Peuple a bien la permission de les lire; mais les Brame eux-mêmes ont peine à les comprendre. Les Mogols, dont le despotisme ne peut avoir pour base que l'ignorance des Peuples qu'ils tyrannisent, ont prudemment fermé tous les anciens Gymnases du Bengale. Les connoissances actuelles des Indiens se bornent à l'alphabet & à l'arithmétique. Les Mogols ne sont peut-être pas les seuls qui trouvent leur compte à cet arrangement; il faut leur associer d'autres Nations, venues de plus loin pour dépouiller cette riche contrée.

La Côte de Coromandel est chargée de plusieurs Temples tous construits sur le même plan, & qui ne diffèrent que par la grandeur. Le plus fameux est celui qu'on appelle les sept Pagodes; il paroît aussi le plus ancien de tous: bâti sur les bords de la mer, les flots montent jusqu'au premier étage. Les pyramides d'Egypte ne peuvent être comparées à ces pagodes, dont l'exécution a dû coûter mille années au moins d'un travail

consécutif. La figure du Lingam & celle du Dieu de la Vertu y sont toujours représentées ensemble dans la place la plus apparente de l'intérieur.

Une chaudière pour abriter le Voyageur, & un étang où l'on peut se baigner, avoisinent toujours chaque Pagode. Quelquefois la superstition est bonne à quelque chose. Heureux les hommes, si toutes leurs folies n'étoient que des prétextes pour multiplier les établissemens utiles. Peut-être conviendrait-il mieux à des êtres qui se disent raisonnables de n'avoir pas besoin de motifs étrangers, & de ne point se servir de moyens plus étranges les uns que les autres pour faire le bien.

Le costume des Habitans de la Côte de Coromandel est tout-à-fait analogue au climat. Il ne consiste bien souvent qu'en une pièce de toile dont on se ceint les reins, & qui retombe jusqu'aux genoux. Une autre pièce de sept à huit coudées de long fait le tour du corps en différentes manières, & n'a rien de déterminé. Un linge fin comme de la mouffeline enveloppe la tête. Outre cela, la plupart portent de larges hauts-de-chausse, espèce de caleçon très-ample qui descend à la cheville. D'autres, en assez grand nombre, se revêtent d'une longue robe à la Moresque, toile blanche qui se croise sur la poitrine du côté gauche. Les Riches la portent de mouffeline, & la font broder à fleurs d'or. Une écharpe la retient & la serre sur les hanches. Ils se couvrent la tête d'une toque en façon de Turban. Cette parure moderne s'est introduite depuis la conquête des Mogols.

---

DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

---

Il y a beaucoup d'Indiens qui vont nus pieds. Plusieurs portent des sandales ; d'autres des pantoufles de maroquin de diverses couleurs ou d'étoffes d'or & d'argent, terminées par un bec long & recourbé ; leurs oreilles sont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y suspend. Ces boucles, de forme ovale, sont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois l'habillement Indien est encore plus simple. Ce n'est souvent qu'un morceau de toile, grand assez pour cacher les parties que l'usage, ce tyran des modes ainsi que du langage & de bien d'autres choses plus importantes, que l'usage fait appeler indifféremment parties nobles ou honteuses.

*Fin des Mœurs & Coutumes de la Côte de Coromandel.*







*Dessiné de*

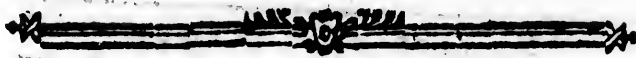
*Bayadere.*

*Miceli sculp.*









# NOTICE

## HISTORIQUE

### *SUR LES BAYADERES.*

CHEZ presque tous les Peuples, la Religion (1) crut  
devoir se prêter à la foiblesse humaine, en admettant  
dans ses fêtes le chant & la danse. . . . .

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Les Brames de l'Inde, sur-tout, ont senti l'inconvé-

---

(1) . . . . .

. . . . . Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*,  
4<sup>e</sup>. T. II, p. 109 & suiv.

---

## NOTICE HISTORIQUE

---

nient d'une liturgie trop simple & dénuée de tout moyen de plaire à la multitude. Ils ont sçu donner le plus haut degré d'intérêt à leurs solemnités, en réalisant dans la personne des Bayaderes de leurs padoges, les Houris du paradis de Mahomet.

Les *Bayaderes* ou *Balliaderes* appartiennent, pour la plupart, à des Ouvriers peu riches; elles sont ce que nous appellons à Paris des *grisettes*. Un père qui a plusieurs filles, destine ordinairement la plus jeune à cet état. Les Prêtres, gens de précaution, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Ils ont leur raison pour en agir ainsi. Une fois admises dans l'enceinte des pagodes, elles y reçoivent l'éducation la plus soignée, mais analogue au rôle qu'on se propose de leur faire jouer. La danse & la musique sont les deux principaux talents qu'on développe en elles. L'art de plaire, inné chez les femmes dans tous les climats, l'est sur-tout à (1) Surate, l'un des plus beaux de l'Univers. Mais les Instituteurs ne manquent pas de s'appliquer les premiers soins de leurs élèves, toujours précoces dans la science du plaisir. Quand, à l'ombre des Autels, on s'est bien assuré que leur vocation n'est point équivoque, alors on leur permet de se produire en public aux grandes solemnités. Les dévots Amateurs s'y portent en foule.

---

(1) Ville des Indes, dans les États du Mogol, au Royaume de Guzurate; l'une des plus riches, des plus commerçantes, des plus peuplées de l'Asie, & recherchée pour les Bayaderes.

---

SUR LES BAYADERES.

---

Le spectacle religieux commencé, on y assiste jusqu'à la fin avec une ferveur soutenue, sur-tout si on a été agacé par quelques débutantes dans les chœurs. On fait son choix; & bientôt les Prêtresses, dociles à la première invitation, vont répéter dans des fêtes domestiques, & pour le plaisir des particuliers, les danses sacrées & les pantomimes voluptueuses, & les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des Dieux. Nos filles d'opéra pourroient se reconnoître dans les Bayaderes des pagodes.

Elles forment entr'elles une espèce de Collège surveillé par les anciennes, entretenu par les jeunes. Consacrées à son culte, la religion leur sert de sauve-garde, & assure l'impunité à tous les excès auxquels elles peuvent se livrer. Eh! comment résister à tous les prestiges de la séduction par elles mis en œuvre à la fois? Sous un Ciel ardent & dans une contrée véritable image de l'Eden, quel stoicien resteroit fidèle à ses principes, en voyant ces femmes qui, dès la première enfance, dressées par des mains exercées à tous les raffinemens de la volupté, étudient l'art de jouir à fond & dans toutes ses parties, & professent le plaisir en virtuoses consommées? Quel homme peut garder son sang froid à l'épreuve de ces attitudes efféminées, de ces mignardises enfantines, de ces pas mesurés par la cadence, & de ces mouvemens dirigés par la passion? Ces yeux brillans comme l'éclair rapide, ou languissans d'amour; ces lèvres lascives & animées encore par des accens lubriques; ces bras ouverts comme pour enlacer le specta-

---

## NOTICE HISTORIQUE

---

teur hors de lui; mais sur-tout les ondulations, les palpitations d'un sein, objet unique de toutes les recherches de l'Art, rival de la Nature dans ce qu'elle a fait de plus beau: tout est piège pour les sens; & jamais le cœur n'a cédé à de plus douces amorces.

Aussi, pour peu qu'il soit aisé, un Chef de maison indienne ne donne point de fête qu'il n'y appelle des Bayaderes. Le plus petit événement célébré dans une famille, sert de prétexte pour se procurer le plaisir de les entendre & de les voir. On les invite à la fin des repas pour irriter les convives les plus blasés. Aux mariages sur-tout, on leur fait exécuter des ballets patomimes & des épithalames tout-à-fait analogues à la circonstance. Une vierge qui y assiste en y prêtant quelque attention, n'a presque plus rien à apprendre, en entrant dans le lit nuptial. Tels sont les effets de la superstition; dignes Prêtresses du *Lingam*, les Bayaderes desservent l'Autel de ce Dieu avec la même assurance que la Vestale pure veilloit jadis au Feu sacré. Leurs turpitudes, qui nous paroissent révoltantes, ne sont pour elles que des actes religieux.

Ces mœurs étranges ne sont pas modernes, ni particulières aux compagnes des Brame. Sans parler des anciens Toscans qui se faisoient servir habituellement à table, eux & leurs convives, par des filles toutes nues; pendant les fêtes de Flore, à Rome, les Courtisanes dépouillées se donnoient sur le théâtre en spectacle au Peuple, & rendoient toutes les attitudes que l'Arétin n'a pas craint dans la suite de décrire. Mais pour nous

---

SUR LES BAYADERES.

---

rapprocher encore davantage de notre sujet , nous rappellerons ici un usage dont nous avons fait mention ailleurs (1) , & qui fut long-temps pratiqué en perse. Les femmes de cette Nation venoient aux festins modestement vêtues ; pendant le banquet , elles commençoient à se dépouiller de leurs premiers habits & d'une partie de leur maintien décent ; vers la fin du repas , aveuglées par les fumées du vin , elles mettoient bas jusqu'à leur dernier vêtement : & cet usage n'étoit pas seulement une mode parmi les Courtisanes ; mais les Matrones elles-mêmes , mais leurs filles , vierges encore , en agissoient ainsi sans scrupule pour se rendre plus agréables , & ne croyoient nullement blesser l'honnêteté & la réserve qu'elles exigeoient de la part des spectateurs , & dont elles se montroient jalouses. *C'est l'usage* , étoit leur excuse. Les Prêtres de l'Inde n'ont eu garde d'abolir des habitudes qui cadroient si bien avec leur plan. Ils eurent l'adresse d'intéresser la Religion à ces anciennes pratiques ; prévoyant bien qu'ils seroient les maîtres du cœur & de l'esprit du Peuple , tant qu'ils parleroient à ses sens. On ne se lasse pas si-tôt d'un culte dont les devoirs sont des plaisirs. Ministres complaisans des passions , les Bramès s'associent des femmes aimables , comme pour couvrir de fleurs les fers du despotisme sacerdotal dans lequel ils vouloient retenir leurs Compatriotes amollis & corrompus. On fait ce

---

(1) Voyez nos Antiquités d'Herculanum expliquées, p. 62 , T. I , planche 66 , in-4°.

---

## NOTICE HISTORIQUE SUR LES BAYADERES.

---

qu'on veut des hommes qu'on a le secret d'amuser.

A leurs talens naturels & acquis dans tous les genres, les Bayaderes ajoutent encore toutes les ressources de la parure, & tout le faste du luxe asiatique. Les bijoux d'or & d'argent, les essences & les parfums, les diamans & les fleurs, tout est mis en œuvre avec ce goût, avec ce tact, l'apanage du sexe né pour plaire. Le costume, pour la forme, est le même que celui des autres femmes Indiennes; il n'en diffère que par la richesse, le soin & l'élégance. Ces anneaux mêmes, qu'elles se passent dans les narines, & qui au premier abord peuvent déplaire aux yeux d'un Européen, on prétend qu'on s'y accoutume, & qu'on finit par les ranger parmi les ornemens qui produisent le plus d'effet. Mais c'est à leur sein qu'elles prodiguent tous les raffinemens de la toilette. Jalouses sur-tout de lui conserver ses formes heureuses, elles ont imaginé une espèce d'étui d'un bois souple & lisse, dans lequel, retenues sans trop de contrainte, les deux hémisphères ne contractent pas les défauts dont on a tant de peine à les préserver par-tout ailleurs. Ce seul trait caractérise les Bayaderes.

*Fin de la Notice historique sur les Bayaderes.*

—  
—  
ufer.  
ures,  
de la  
joux  
mans  
avec  
me,  
nmes  
in &  
dans  
blaire  
ccou-  
mens  
fein  
illette.  
euses,  
ple &  
ainte,  
s dont  
rs. Ce

s.

—

—

—

—



*Femme du Thibet*







*Handwritten text, possibly a signature or title, located below the illustration.*





*Homme du thibet*

THE [illegible]

# [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



*Platone in delto*

S

L

&

H

fe

du

ce

c'

fig

Pa

le

be

co

me

jet

fo

pe

ter

leq

po

gar

---



---

# N O T I C E

## SUR LES MŒURS ET COUTUMES

### DU THIBET.

---

**L**E Thibet est le pays le plus élevé de la Terre , & ses Habitans sont les plus superstitieux de tous les Hommes. Ces deux circonstances devoient , ce semble , s'exclure dans le même sujet , si l'influence du climat sur les facultés intellectuelles , étoit aussi certaine que des Philosophes l'ont supposée.

L'Égypte , la Grèce & Rome étoient idolâtres ; c'est-à-dire , rendoient un culte à des Images terrestres , figurant les Divinités du Ciel. Les Musulmans , les Parfis & les Chinois brûlent de l'encens aux mânes de leurs Prophètes ou Envoyés de Dieu. Mais les Thibetains adorent un Homme en personne , non pas comme le représentant de la Divinité ; c'est Dieu lui-même qu'ils croient voir , & auquel ils adressent leurs jeûnes & leurs Prières , des Sacrifices & des Offrandes , sous la mitre & les habits fourrés du Grand Lama. Ils sont persuadés que cet Homme - Dieu perpétue depuis un temps immémorial l'existence de leur Fondateur ; lequel vint à bout non seulement de se faire passer pour un Dieu , pendant son vivant , mais encore de garder ce rang dans la personne du Chef des Prêtres

institué par lui pour faire durer l'imposture : & ce prestige Sacerdotal eut un tel succès , qu'encore aujourd'hui l'Empereur de la Chine lui-même , dont le Thibet est tributaire , va se prosterner aux pieds du divin Pontife de cette contrée. Enforte que cette vaste étendue de l'Asie , & la Chine elle-même , reconnoissent le Gouvernement Théocratique.

Tout concourt à entretenir l'illusion sur l'esprit & les sens d'une Nation facile à tromper. Le Grand Lama habite un Palais , ou plutôt un Temple élevé sur le sommet d'une haute montagne , voisine de Lahassa , Capitale du Grand Thibet. Cet Edifice , d'une Architecture imposante & sévère , est composé de sept ordres de bâtimens élevés les uns sur les autres. L'Homme-Dieu , qui réside au dernier des sept , semble avoir établi sa demeure dans les nues. Cette maison sainte n'a point de degrés pour y atteindre ; on ne peut y communiquer que par une chaîne de fer , en forme d'échelle. L'intérieur est éclairé par des ouvertures pratiquées aux voûtes.

Presqu'invisible sous d'amples draperies , le Grand Lama ne donne que de rares Audiences. Il ne daigne pas préférer une parole. Assis ou plutôt couché sur de moëlleux coussins , il reçoit avec la même indifférence , les Rois & leurs Sujets , & ne répond à leurs profondes adorations , qu'en posant la main sur leur tête. Ce geste purifie de tous les crimes. On accourt de tous les coins de l'Asie pour le voir face à face ; & tout le monde n'obtient pas cette félicité.



### SUR LES HABITANS DU THIBET. 3

Le Grand Lama meurt comme le reste des Hommes ; mais on ne publie jamais cet événement , & on n'en est instruit que quand les Prêtres lui ont substitué l'un d'entr'eux. Alors c'est un article de foi, que cette Divinité humaine a changé d'enveloppe & a quitté un corps décrépit pour en habiter un autre moins cassé. Cette mutation ne porte point atteinte à l'immortalité du personnage.

Un Ministre est chargé de l'administration des affaires temporelles du Thibet , au nom du Grand Lama , qui ne s'en mêle aucunement , & qui reste comme prisonnier dans son Temple. Il faut croire que les honneurs divins qui lui sont prodigués , le dédommagent assez des plaisirs de la vie , dont il est obligé de se sevrer pour jouer dignement son rôle.

Pour arriver jusqu'à lui , il faut franchir plusieurs enceintes , espèce de cloîtres , qui occupent le reste de la montagne sainte , & dont les Moines jouissent d'une considération proportionnée à la distance plus ou moins grande où ils se trouvent de la demeure sacrée de leur supérieur.

Le culte que tous les Peuples du Thibet rendent à ce Pontife suprême , paroît encore dans toute sa ferveur , quoiqu'il date de loin. Le principe sur lequel il est fondé , devoit lui assurer une longue durée. En perceant la nuit des temps , on peut conjecturer que la montagne honorée de la résidence de l'Homme-Dieu fut d'abord le point de ce vaste canton de l'Asie , habitée immédiatement après quelque catastrophe arrivée dans cette

partie du globe , telle qu'une inondation. Une Famille réfugiée au sommet, s'y multiplia considérablement. Un des Chefs les plus anciens, se distingua des autres par un Code qu'il crut devoir dicter à ses Enfans, devenus top-nombreux pour vivre sans Loix positives. Ils s'en trouvèrent si bien, que leur reconnoissance dégénéra en culte. Pour donner une consistance & une sanction à ses plans Politico-Religieux, le Législateur profita des heureuses dispositions où l'on se trouvoit à son égard, & se fit déclarer immortel. Une vieillesse prolongée au de-là du terme ordinaire de la vie, motiva sans doute d'abord l'illusion, & la fit durer. On prit l'habitude d'aller lui rendre hommage à de certaines époques; on se fit un besoin de le consulter: & l'on vit s'établir comme d'elle-même une Religion. (1) Patriarcale dont il reste encore plusieurs vestiges, à travers les accessoires qu'on lui donna avec le temps, & selon les circonstances. Malheur aux Prêtres du Thibet, si nos Missionnaires, & sur-tout les Anglois, auxquels nous devons la découverte de cette Contrée, viennent à les observer de près, & trouvent leur intérêt à détruire le Talisman.

L'Inde, la Tartarie, & la Chine servent de limites au Thibet, où se trouve la source des plus grands Fleuves de l'Asie. Cette région, fort étendue & assez mal connue jusqu'à présent, est composée de quatre à cinq

---

(1) Il y a grande apparence que la Chine doit au Thibet, le culte qu'elle professe.

---

SUR LES HABITANS DU THIBET. 5

---

grandes Souverainetés ou Peuplades , dont le petit Thibet est la moins considérable. Le Royaume de Boutan est un pays montagneux , pittoresque & difficile à parcourir. Le Gange , si révééré , y prend naissance. Les Habitans ne sont encore qu'à demi civilisés. Toutes leurs richesses consistent en laines.

Le sol du grand Thibet , ou Royaume de Lassa , est âpre comme sa température. Le tein des Habitans est plus vif que celui de leurs voisins de Boutan ; mais leur complexion est moins forte : ils paroissent aussi beaucoup moins sauvages. Les Paysans y sont habillés d'étoffes grossières de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes , & doublées d'étoffes communes. Les gens du haut parage font leurs tuniques d'étoffes Européennes ou de soie de la Chine , qu'ils doublent des fourrures les plus précieuses de la Sybérie. Un chapeau conique couvre leur tête ; & à leurs pieds , sont des bottes légères. Quelques-uns sont couverts de fourrures en tout temps , & de la tête aux pieds. L'usage de la toile y est inconnu. L'habillement des Lamas ressemble ; dit-on , beaucoup à celui des Apôtres. Les Prêtres portent aussi des espèces de chapelets ; eux exceptés , tout le monde se pare avec des pendans d'oreilles.

Excepté à Lahassa , la première Ville , ou la seule digne de ce nom , & dans laquelle se fait un grand Commerce avec la Chine & la Russie ; dans les autres Bourgades , on s'occupe d'agriculture. Une des branches assez considérable du Négoce au Thibet , consiste en

queues de vache, quadrupède qui diffère, sur-tout en cela, de nos vaches d'Europe. Cette queue est longue, large & garnie de poils, formant une espèce de houppe, mais beaucoup plus fins & plus lustrés que ceux de jument. Ces queues se vendent fort cher, montées sur un manche d'argent; on s'en sert comme de *chasse-mouche* dans l'Inde ou en Perse: un homme de quelque distinction, chez lui ou hors de sa maison, est toujours accompagné de deux Esclaves munis de chasse-mouches, à ses côtés.

La laine est le plus grand objet de Commerce. On en fabrique le *shaul*, ouvrage en laine le plus fin de l'Univers; depuis long-temps il est très-recherché dans l'Orient; & aujourd'hui, il est fort connu en Europe. Les *shauls* viennent de Kashmir; & on les manufacture avec la dépouille d'un mouton de Thibet, de petite espèce, mais dont la queue est fort large. Aucune laine ne surpasse cette toison en finesse & en longueur.

Il existe au Thibet un usage qui nous paroît bien étrange, mais que justifient les heureux effets qui en résultent. Il n'est pas rare d'y voir les Frères d'une même Famille, ne posséder qu'une seule Femme à eux tous; Le prix qu'on attache aux liens du sang, a fait imaginer cette coutume, la désunion des Frères étant souvent l'ouvrage des Belles-Sœurs, rarement d'accord entre elles. On assure que la paix & l'harmonie règnent au sein des Familles ainsi constituées.

Les funérailles au Thibet, s'exécutent encore des usages presque universellement reçus. On porte le cadavre

sur le sommet glacé d'une montagne voisine, & on l'y laisse exposé à l'air & à la voracité des oiseaux de proie ou des bêtes fauves. Quelque bon Thibetain, pour trouver grace un jour devant son Dieu, établit sa demeure dans les environs, & se consacre à rendre les derniers devoirs aux morts, en rassemblant leurs ossemens épars, & en tâchant de compléter les différentes pièces du squelette, qu'ils mettent à l'abri, sous un petit monument de pierres. Il existe donc encore de bonnes ames de la trempe de celle du bon Tobie. De tels hommes valent bien ces *Lamas* orgueilleux, lesquels méprisent le Peuple qui les nourrit, & se rient sous leurs manteaux, des pratiques superstitieuses qu'ils prêchent à la Nation, pour leur profit; car il est bon de sçavoir qu'au Thibet, l'ordre de *Lamas* est la plus riche & la plus puissante des classes de l'Etat.

*Topa* (1) est la seule Ville du pays des *Si Fans*. Cette Peuplade n'est pas opulente; mais ses Mœurs simples la dispense de l'être. Le Chef est toujours le plus ancien de la plus ancienne des Familles. Ses sujets lui accordent la dixme de leurs biens, pour fournir à l'entretien de sa Cour. Les *Si-Fans* élèvent beaucoup de troupeaux. Ils sont habillés comme les *Eluths*, Peuple soumis au Grand Thibet. Les Femmes partagent leurs

---

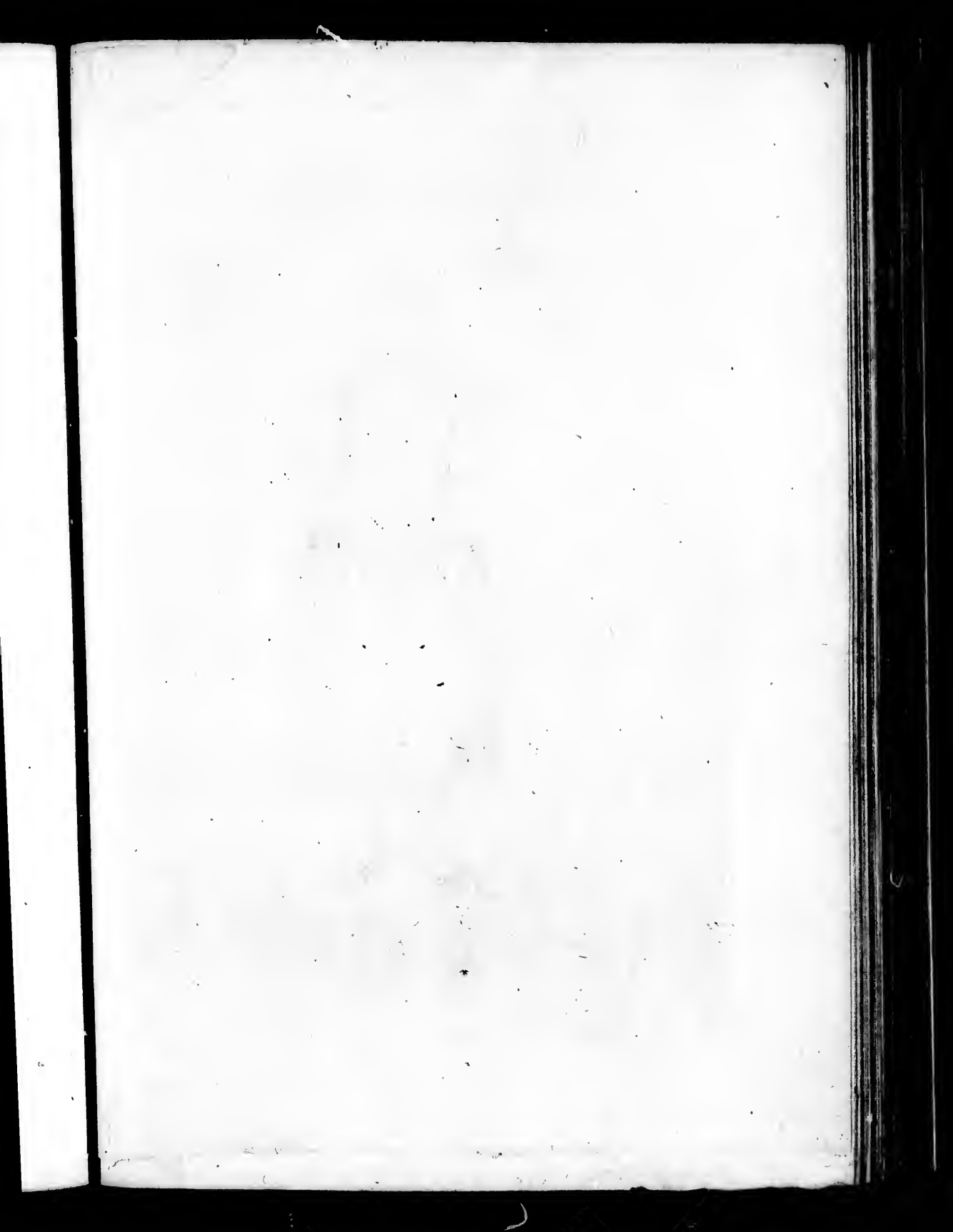
(1) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *Tipa*, titre d'honneur que porte le premier Ministre du Grand Lama; lequel porte l'habit Sacerdotal, sans être soumis à la règle des Moines Thibetains.

chevelure en tresses, ornées de petits miroirs, & flottantes sur les épaules.

La Chine les tient dans une sorte de dépendance ; mais ce n'est pas avec la force qu'on obtient le tribut qu'ils se sont engagés à payer volontairement. Ils ont des montagnes innaccessibles par les neiges qui les couvrent toute l'année ; c'est là qu'ils se réfugient, à la première menace qu'on leur fait ; & là, ils braveront l'Univers entier armé contre eux. Ils y seront libres, tant qu'ils le voudront bien.

On pourroit en dire autant des Taykis, au pays de Khokhonor.

*Fin de la Notice sur les Mœurs & Coutumes du Thibet.*

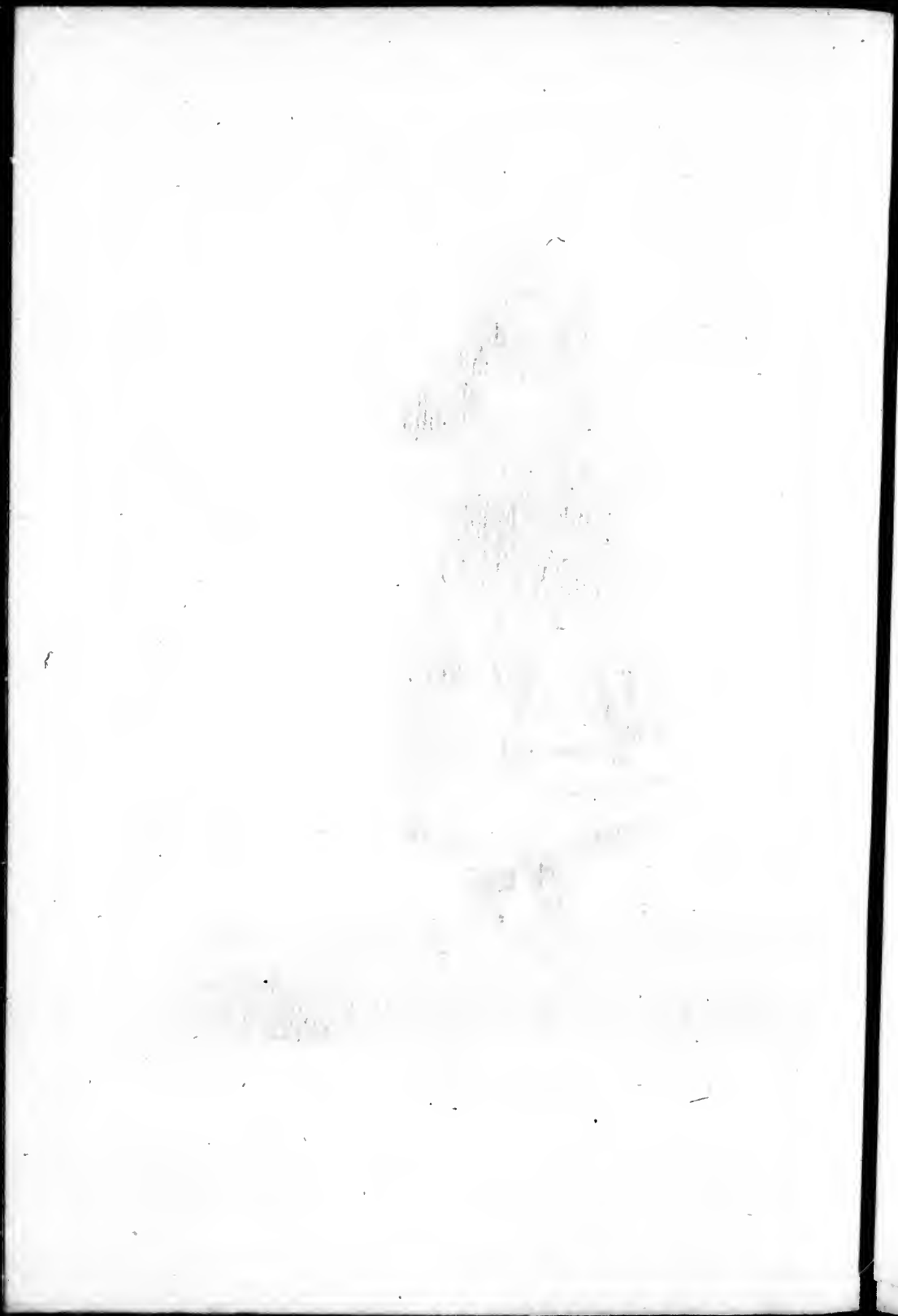




*Kabardinienne.*







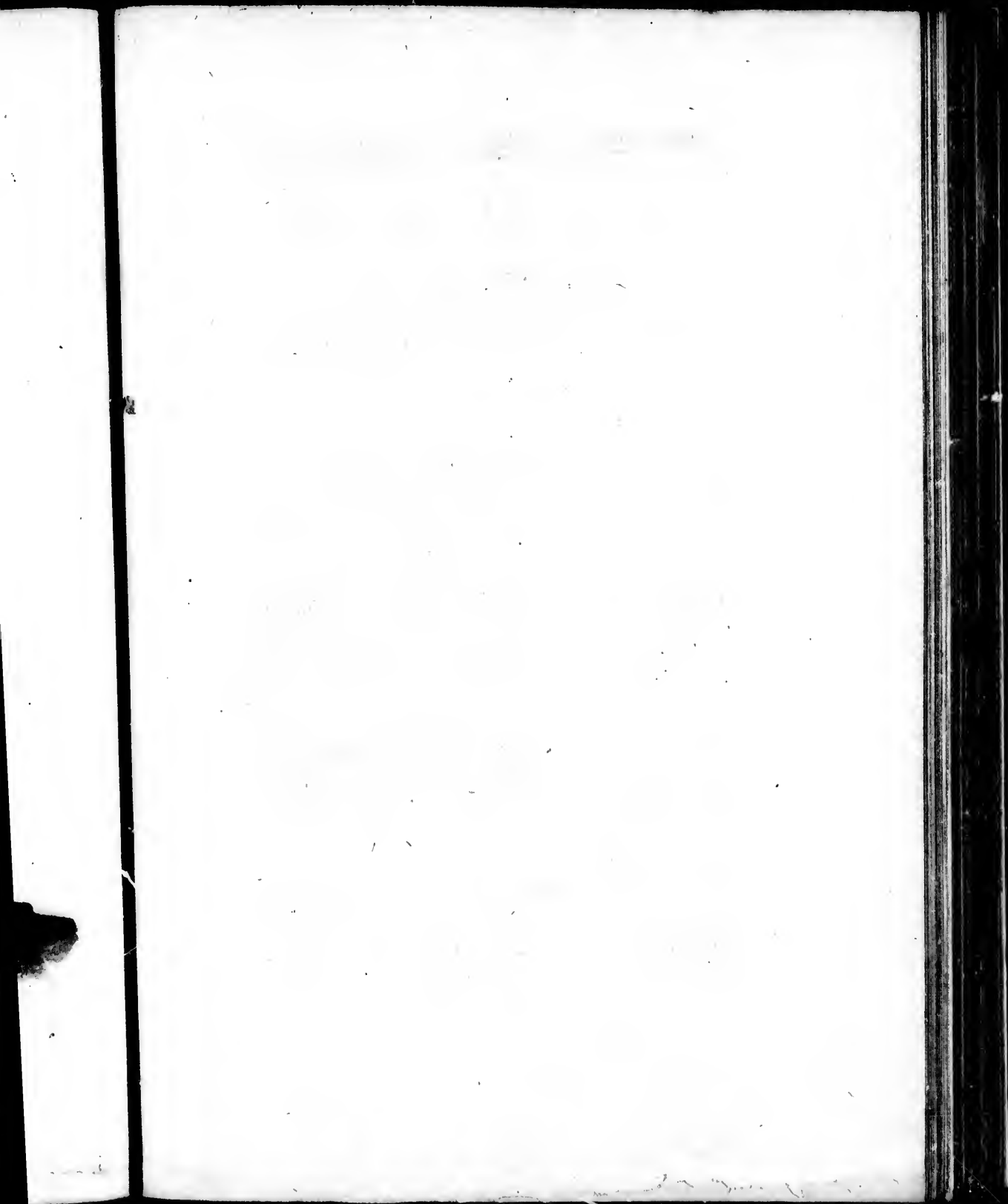


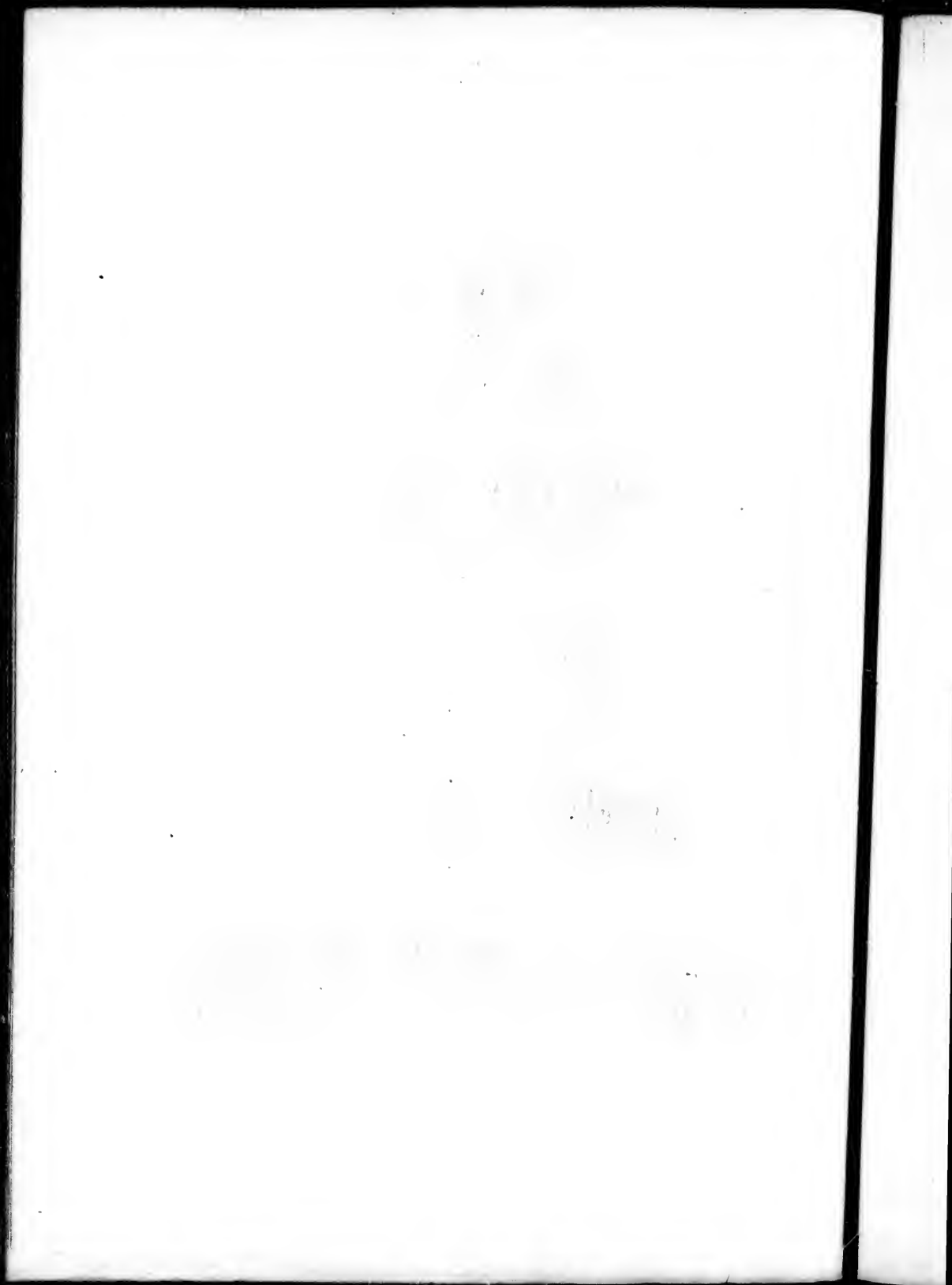


*J. G. de S. Saverie inv.*

*Kabardinien.*

*6'*







# M Œ U R S

## ET COUTUMES

### DES KABARDINIENS

### OU CIRCASSIENS.

**L**E Caucase , célèbre dans la mythologie par le supplice de Prométhée , étoit une montagne que les Anciens croyoient la plus haute de toutes. Les Schytes qui l'habitoient jadis passoient pour de savans Astronomes ; si l'on en croit Strabon , c'étoient mêmes des Philosophes , puisqu'ils avoient la coutume de s'habiller de deuil à la naissance de leurs enfans , & de ne se réjouir qu'à leur trépas. Valère-Maxime voit beaucoup de sagesse dans cet usage. On pourroit n'y voir qu'une satire du gouvernement de cette nation. Dans une famille heureuse & bien unie , les pères ne pleurent point le jour natal de leurs enfans ; les enfans ne s'applaudissent pas de la mort de leurs parens. Mais quand un peuple est gouverné despotiquement , la naissance n'enrichit que le Tyran & lui donne autant d'esclaves de plus ; la tombe devient pour ses Sujets le port de la liberté.

Cette chaîne de montagnes , qui a toujours été connue sous le nom de Mont Caucase , & qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire , située

entre la Perse & la Russie , & l'un des points de la terre les plus fertiles , est aussi le théâtre qui a subi le plus de révolutions. Les Tatars en sont aujourd'hui les maîtres , mélangés avec quantité d'autres Peuplades qui leur sont soumises. Cette diversité de Nations réfugiées de gré ou de force dans cette contrée , telles que les Grecs & les Génois , les Frères Moraves & les Persans , a fait du Mont Caucafé une espèce de Tour de Babel où règne la plus grande confusion dans les langues ainsi que dans les usages civils & religieux ; en sorte que les habitans , tous d'origine différente , s'entendent à peine & se concilient difficilement , quoique vivans les uns près des autres. Avec le tems le caractère Tatar a dominé sur l'esprit de toutes ces peuplades , mais moins sur les habitans de la Georgie & des deux Kabardies.

Les Kabardiens , plus connus des Européens sous le nom de Circassiens , occupent le dos septentrional du Caucafé , & sont répandus en petit nombre sur les rives inférieures du fleuve Kouban. Au seizième siècle , un Tzar de Russie les soumit à son sceptre , sous le prétexte de les convertir au Christianisme ; mais quelque tems après un Kan de la Crimée les rangea de son parti , & leur imposa même un tribut qui consistoit en un cheval , une cuirasse & une jeune fille , au choix du Commissaire envoyé par le Prince une fois l'an. Le Commissaire s'éleva tellement dans l'examen des Kabardiennes , qu'il révolta toute la Nation , & en fut massacré en 1708. On voulut avoir raison de cet attentat ; mais les Kabardiens se mirent prudemment



à l'abri sous la protection de la Cour Ottomane , sans toutefois en dépendre.

Les femmes, en Circassie , menent une vie plus douce que dans les autres cantons du Caucase ; elles sont traitées avec beaucoup de ménagemens ; & peut-être en sont elles moins redevables à leur beauté & à leur agréable humeur , qu'aux spéculations lucratives dont elles sont l'objet. Leurs charmes naturels & les graces recherchées dont elles les accompagnent , leur ont mérité une juste célébrité ; en sorte que les Harems des amateurs orientaux ne peuvent s'en passer , quelque dispendieuse qu'en puisse être l'acquisition. Les femmes aux cheveux roux ont toujours le pas sur les autres ; celles qui ne sont que blondes ont grand soin de réparer cette imperfection , en se couvrant d'une pommade & d'une poudre rouge. Mais si elles paroissent de mauvais goût sur cet article aux yeux de nos Européennes , elles pourroient leur servir de modèle dans tout le reste. Les Kabardiennes ne sont pas seulement belles ; aux dons de la nature elles ajoutent ordinairement tous les raffinemens de l'art le plus perfectionné. La vivacité , la souplesse , l'aisance caractérisent leurs mouvemens. Toute leur existence est consacrée à imaginer & à mettre en œuvre mille moyens de plaire , secondées d'ailleurs par la douceur du climat , & aiguillonnées par les besoins renaissans d'un tempérament tout-à-fait analogue au climat. De telles mœurs supposent les aisances de la vie , & une civilisation avancée. Aussi de tous les habitans du Caucase , les Kabardiens sont les mieux logés , les plus industrieux ,

les plus propres. Ils ont des demeures fixes, entretenues avec soin & très-commodes. Chaque village n'a pas moins de vingt maisons ni plus de cinquante, au centre desquelles s'élève une tour pour y mettre en sûreté les femmes & les enfans en cas de surprise. Ils n'ont point de villes. Les châteaux de la Noblesse sont pour la plupart de bois, comme les cabanes des particuliers; mais ils sont plus considérables & un peu mieux fortifiés. Ils ont l'esprit moins remuant que les voisins qui les entourent, & sont amis de la paix. Peu attachés à leurs maîtres ou à leurs protecteurs, ils passent indifféremment sous la puissance du plus fort. C'est peut-être le parti le plus sage, quand on est le plus foible. La dîme en nature est le seul impôt qu'ils paient à leur Chef, qui quelquefois ne s'en contente pas, & exige jusqu'au quart de leurs biens. La justice se rend prévôtalement, à la manière des Turcs; & l'examen de la faute ne précède pas toujours le châtimement trop souvent arbitraire. L'extrême célérité dans l'instruction d'un procès, est par fois plus funeste que l'extrême lenteur. Mais les despotes n'ont pas le tems d'attendre; ils ont intérêt de trouver des coupables, & sur-tout de les punir bien vite, pour jouir plutôt de leurs dépouilles.

Ils s'adonnent ordinairement à l'agriculture, & prennent soin de leurs troupeaux. Ils élèvent aussi des chevaux qui valent ceux de l'Arabie, & d'une telle docilité, qu'ils plient les genoux quand le Cavalier veut monter ou descendre.

Leur commerce se fait par échange & consiste dans les productions du sol. Ils fabriquent des poignards

renommés pour leur trempe & leur forme angulaire qui les rend plus meurtriers; ils en font d'un acier arsenical dont les blessures sont mortelles.

Mais un trafic moins périlleux pour l'espèce humaine, & peut-être aussi révoltant, c'est le commerce des belles Circassiennes. Il est des marchés publics où les jeunes filles, exposées en vente dans l'attitude la plus propre à leur faire trouver des acquéreurs, passent des mains de leurs parens dans celles des Arméniens pour être revendues dans les Serrails. Une Circassienne jeune & belle, & sur-tout bien rousse, rapporte à son vendeur jusqu'à 7000 (1) piastres, monnoie de Turquie. L'amour paternel ne tient pas contre de pareilles sommes, sur-tout dans une contrée où il est d'usage d'acheter celle qu'on veut épouser. Il paroît juste au mari qui a payé sa femme souvent assez cher, de se rembourser en vendant encore plus cher ses enfans. De telles spéculations ont paru si étranges à quelques ames honnêtes, qu'on a voulu les révoquer en doute, & suspecter la véracité des Voyageurs. Mais leurs rapports, si souvent exagérés, ont été confirmés par les observations que des Philosophes ont été faire sur les lieux. Hélas! Peut-être ne falloit-il pas aller si loin; au sein des Capitales de l'Europe, il se passe des traités non moins honteux, mais bien plus inexcusables.

Les Kabardiens sont Polygames, cela va de suite d'après leur principal négoce. Cependant, ils mettent

---

(1) Aux environs de 17000 livres de France.

**R**une telle distinction entre la première femme qu'ils épousent & les autres, que celles-ci doivent être plutôt regardées comme autant de concubines propres à favoriser leurs vues mercantilles. Comme ailleurs, les maris donnent le nom de dot au prix que leur coute leur fiancée. On marchandé long-tems; la somme est fixée avec la plus grande précision, & l'on convient des termes pour s'en acquitter. C'est une vraie banque; & les Orientaux sont d'aussi bons agioteurs que les Occidentaux. Mais il arrive aussi que les Kabardiniens & les Georgiens pauvres s'en dédommagent en se montrant adroits, & enlèvent de force, ou par ruse, la proie qu'ils ne peuvent acheter. Le vol des bestiaux & des jolies filles est très-commun dans ce pays; mais il n'entraîne pas l'infâmie à sa suite. Le ravisseur se fait gloire du succès, mais il doit s'attendre aux représailles.

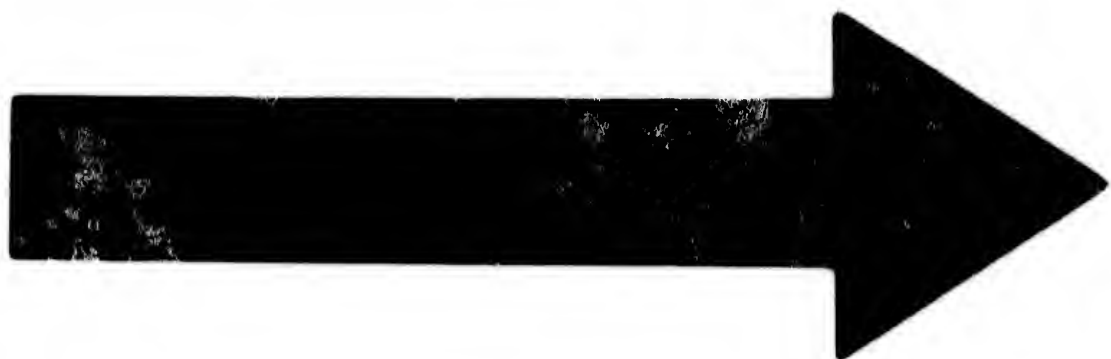
Comme on voit, ce ne sont pas-là les mœurs patriarcales qui florissoient jadis dans les belles contrées de l'Asie. Le despotisme a tout perverti. Du moment que d'heureux brigands purent tout payer, leurs esclaves, pour vivre, furent obligés de tout vendre. Tout fut mis à prix; les dons les plus rares de la nature devinrent les objets ordinaires d'un vil trafic; l'homme riche ne vit dans l'homme pauvre qu'une denrée au plus offrant. Cette révolution inouïe devint bientôt générale, & passa jusques dans les climats dont la douce température n'excusoit par de tels excès.

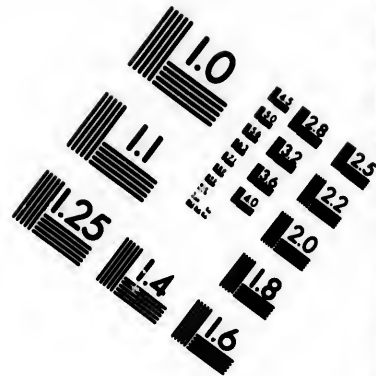
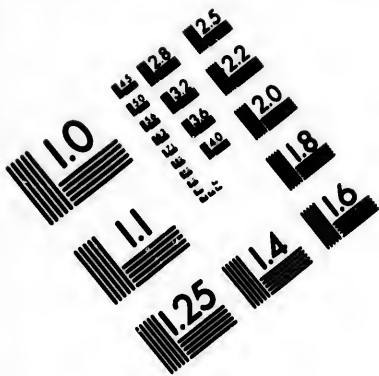
La religion des Kabardins ou Kabardiniens ne consiste qu'en pratiques superstitieuses, mélange informe de Paganisme, de Mahométisme & même de Christianisme

nisme. Ils donnent à Dieu le nom de *Daila*, au lieu de celui de *Alla*, en usage chez les Tartares. Ils ont parmi eux un *Homme pur*, espèce d'Hermitte qui habite un vieux Temple de pierre; il vit dans le célibat, jouit d'une grande considération, & paroît avoir de la piété pour tout le reste de la Nation, qui n'en montre guère.

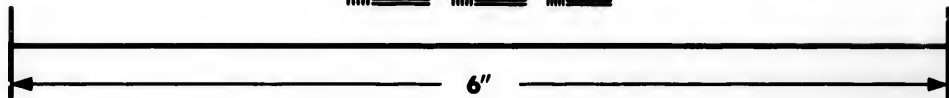
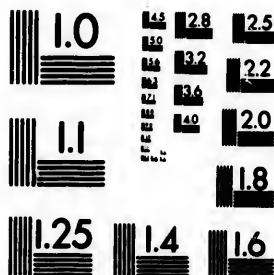
Un Kabardinien, bien habillé, porte du linge fin, de larges hauts-de-chausses, des bottes de maroquin, un habit de dessous long, attaché par une ceinture, & fait d'une étoffe de soie; un long habit de dessus, de drap fin ou de soie, avec des manches ouvertes & repliées sur le dos. Il se laisse croître une grande moustache, & se rase la tête, qu'il couvre d'une calotte de quelque riche étoffe. Par-dessus, il se coëffe d'un bonnet applati, ample par le haut, & serré par les bords. Rarement les Kabardins sortent sans être armés d'un sabre qu'ils portent à un ceinturon, & d'un poignard moitié caché dans une ceinture. Quand ils sont sous les armes, ils mettent la cotte de mailles, & font usage de l'arc, de la hallebarde, & du fusil.

Le costume des Circassiennes tient un peu des modes d'Europe & d'Arménie; il consiste en une chemise, un haut-de-chausse, une veste, une robe à manches ou sans manches. En hiver, les Kabardiniennes se couvrent d'une pelisse qui descend jusqu'aux pieds. Elles font usage de boucles d'oreilles & de colliers, mais sur-tout d'un tassar ou voile à la Tatare qui retombe sur leur visage quand elles sortent en public. Du reste, en Circassie comme ailleurs, l'inégalité de for-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

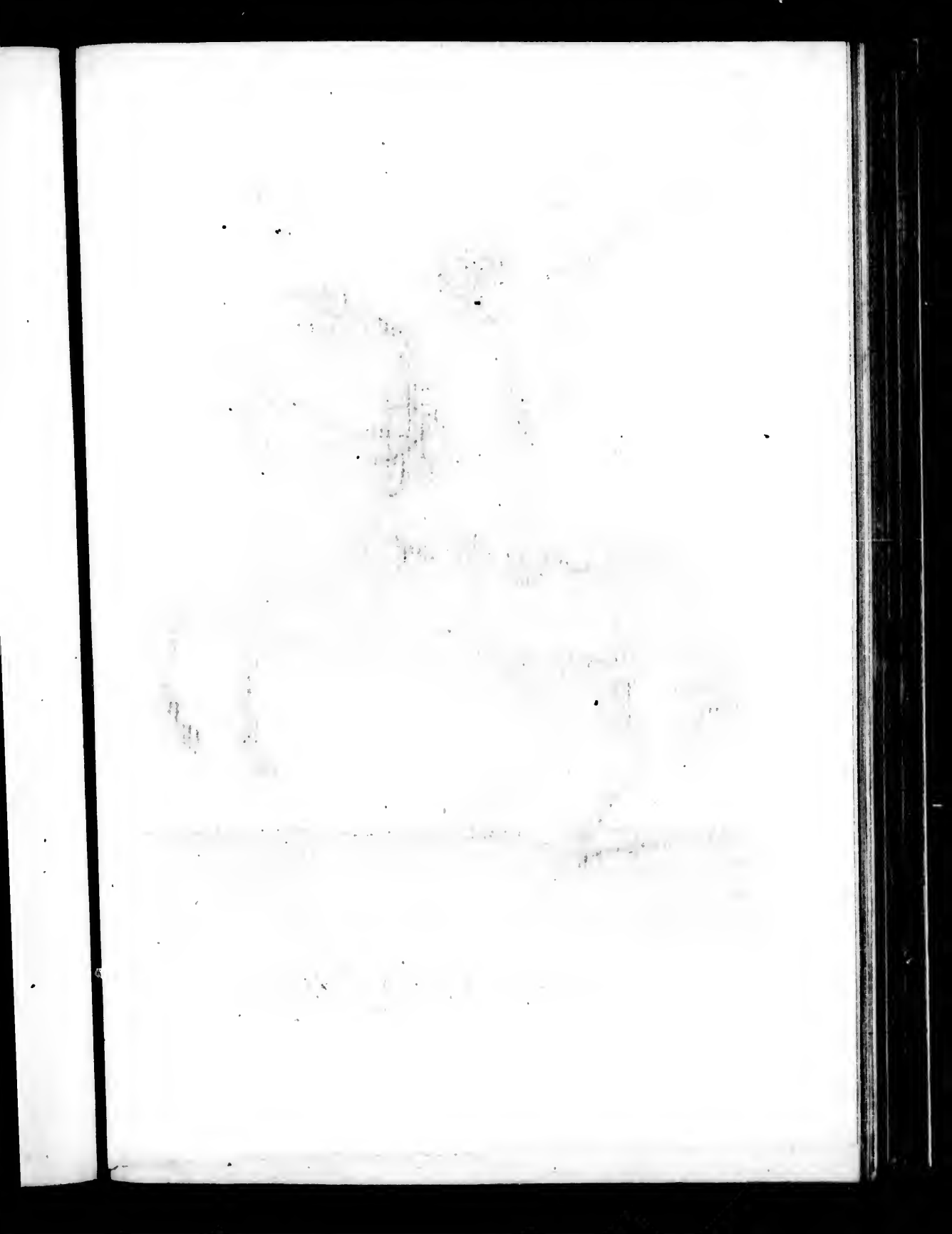
10  
E 28  
E 25  
E 22  
E 20  
E 18  
16

10  
E 11  
E 10



tune met beaucoup de diversité dans les habillemens.  
mais l'amour de la parure est de tous les états, comme  
de tous les pays.

*Fin des mœurs & coutumes des Kabardiniens ou  
Circassiens.*

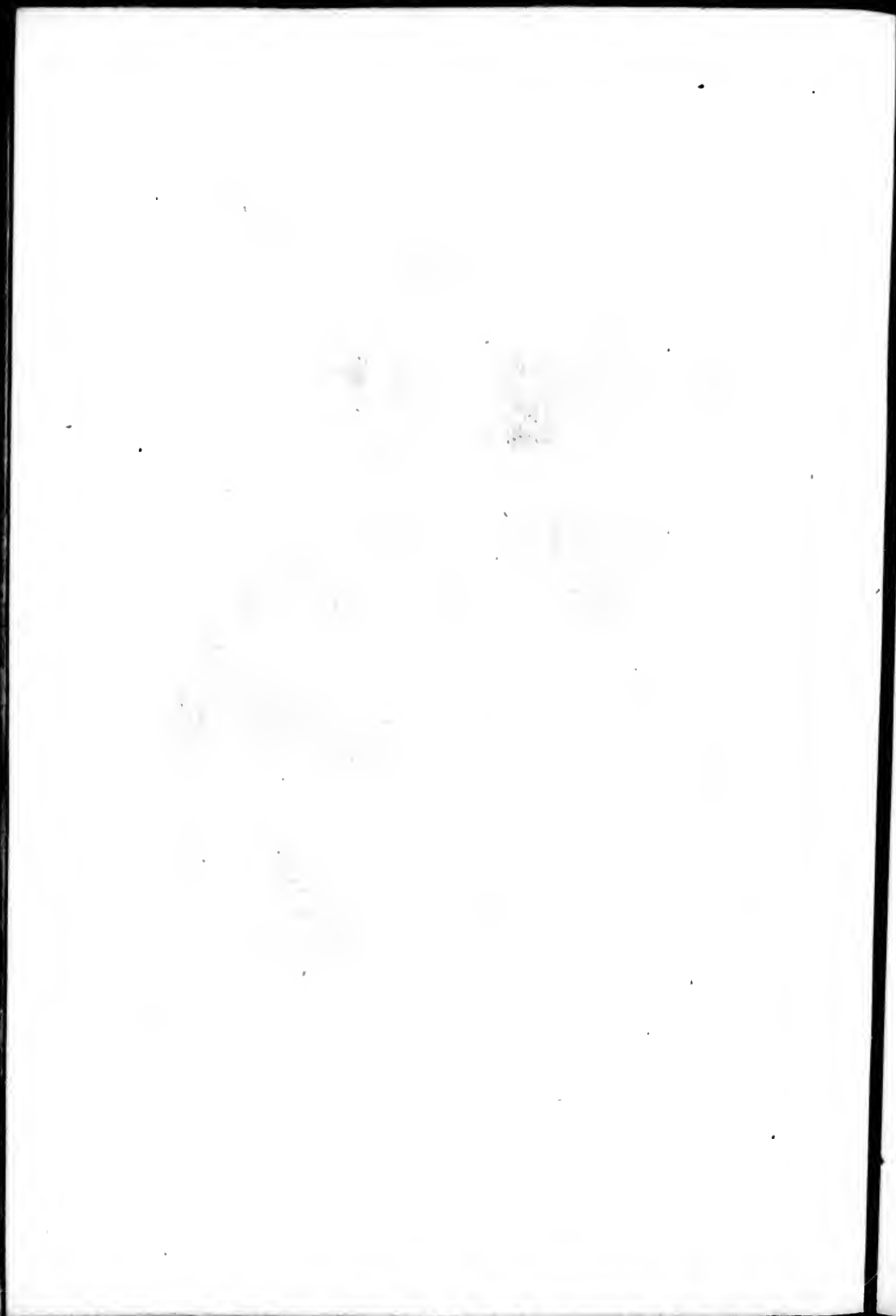




*Cavalier Arabe d'Yemen.*

1000

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



---



---

# M Œ U R S

E T C O U T U M E S

## DES ARABES ERRANS.

---

**L**E mot *Arabe* est devenu parmi nous , une injure: Cette qualification odieuse sert ordinairement à caractériser un homme dur qui , ne sacrifiant qu'à l'intérêt , spéculé & fonde ses biens sur le dénuement total des autres Hommes , tous étrangers à ses yeux. La société civile fourmille en effet , d'individus de cette trempe. Mais pour les désigner , il y avoit mille autres termes plus convenables que le nom d'une Nation dont les Mœurs antiques & respectables forment le contraste le plus parfait avec les citoyens corrompus & dégénérés auxquels on les assimile si mal-à-propos.

C'est dans les Déserts de l'Arabie qu'il faut se transporter , pour prendre une idée assez juste du point d'où les Hommes sont partis pour arriver à travers mille révolutions , au degré de servitude dans laquelle ils gémissent presque en tous les lieux.

Les vrais Arabes , les Arabes errans peuvent encore de nos jours être regardés comme un Peuple primitif. On retrouve parmi eux presque tous les mêmes usages qui nous font regretter le temps où florissoient Abraham & Ismaël , leurs premiers ancêtres , & les générations qui ont succédé au règne Patriarchal. Les

Arabes , distingués sous le nom de Bedouins , sont pauvres , mais libres. Ce ne sont point , comme se l'imaginent des gens mal informés , de Piratess de terre , préférant la rapine au travail , & le désordre de l'indépendance , à une sage subordination. Propriétaires d'une contrée qu'on pourroit comparer à une mer de sable , ils se croient le droit de lever une espèce de péage sur les Caravânes qui traversent leurs Déserts.

Guidés par l'instinct de la Nature , ils ne se sentent pas coupables du vol qu'on leur reproche , en exigeant d'un Voyageur riche ce qu'il devoit offrir de lui-même , & partager avec ses frères. La manière donc ils en agissent dans ces fortes d'expéditions , semble les justifier.

Les Arabes du Désert , divisés par familles , ne se réunissent en Tribus , que quand il faut opposer à l'Ennemi plus de résistance. Ils regardent avec pitié nos Villes , dont nous sommes si fiés ; ils ne conçoivent pas comment nous avons pu nous donner tant de peine pour être logés si mal : ils ne forment pas même de Villages. Des tentes leur paroissent suffisantes & plus convenables à des êtres dont la nature est si fragile & l'existence si courte. Ils naissent tout-à-la-fois pasteurs & soldats : ces deux professions se touchent de plus près qu'on ne pense ; n'ont-ils pas leur vie à pourvoir & leur liberté à défendre ?

Leur existence agreste & solitaire a perfectionné leurs sens au point qu'à la seule inspection de la sur-

face du sol , ils indiquent les ( 1 ) sources qui en arrosent l'intérieur. Ils reconnoissent à l'odorat le chameau qu'ils ont perdu & qui se trouve mêlé au milieu d'un nombreux troupeau de ces quadrupèdes. L'atmosphère de vapeurs qui enveloppent nos Cités , seroit pour eux un élément homicide. Ils ne sçauroient respirer que dans un air épuré & libre. Leur constitution physique est telle , qu'ils peuvent voir plusieurs soleils sans prendre d'alimens.

Les Familles Arabes , outre leurs Patriarches ou Chefs particuliers , en reconnoissent un placé à la tête de chaque Tribu , & un autre encore au-dessus , qui veille à plusieurs Tribus réunies. Mais chaque famille n'obéit que tant qu'il lui plaît , & ne se rend tributaire que d'autant qu'elle le juge à propos. L'estime ou l'amitié est le seul lien de cette confédération , à laquelle on se réserve le droit de se soustraire. La famille du Chef n'a de prétention au rang suprême , que dans le cas où elle auroit des sujets dignes d'y aspirer. Cette constitution politique , toute grossière qu'elle paroît à nos sçavans Publicistes , subsiste pourtant depuis des milliers d'années , & ne rend pas tout-à-

---

( 1 ) Un séjour de quelques mois parmi les Arabes du Désert mettroit peut-être les Physiciens à même de sçavoir à quoi s'en tenir au sujet du fourcier *Bléton* & de quelques autres individus merveilleux des deux sexes , qui l'ont précédé en différens temps & lieux.



fait malheureux ceux qui ont eu le bon esprit de s'en contenter.

Les Tribus qui font le Commerce , sont les moins indépendantes. L'amour de la liberté se concilie difficilement avec celui du gain. Il faut opter. La liberté n'admet point d'alliage ; jalouse d'un culte exclusif , elle ne souffre point d'accommodément. Cependant l'Empire du Croissant n'a qu'une souveraineté précaire sur les Arabes voisins de Bagdad , Damas & autres Villes. Ils n'ont jamais voulu se soumettre à un Gouverneur Turc. Et on ne vient à bout d'eux , qu'en semant la discorde parmi leurs *Schechs* , au moyen des queues de cheval & des titres de Pachas distribués à propos, Leurs guerres ne sont que des escarmouches répétées assez souvent , mais peu cruelles. Toute rixe particulière cesse ou du moins reste suspendue , quand l'ennemi commun menace quelques Tribus , ou quand il s'agit de lever une contribution sur une Caravane importante. Les Turcs rançonnés sur la route , crient à l'injustice ; comme si la Nature avoit fait naître les Arabes esclaves du Croissant : & quand ils le peuvent , ils les traitent en sujets révoltés. Mais les descendants d'Ismaël , presque toujours vainqueurs de soldats énervés par le luxe & la mollesse , s'en font respecter , en les assujettissant à une espèce de redevance , annuelle , bien plus positive que des prétentions orgueilleuses & mal appuyées.

Ce n'est pas la soif de l'or & des richesses qui pousse les Arabes à ces extrémités. L'usage qu'ils font de leur butin ,

prouve qu'ils en dédaignent la valeur. Propriétaires de sables qui se refusent à toute culture , ils céderoient les plus précieuses dépouilles enlevées aux Ennemis , pour des denrées de première nécessité , plus habiles à faire des prises qu'à en tirer parti. Simple & loyal dans ses échanges , un Bedouin troque volontiers une bourse de perles contre un panier de fruits. Il n'a besoin que d'être couvert & nourri. Il n'estime les différens objets qu'en raison de leur utilité ; jamais l'opinion n'en fait varier le prix à ses yeux.

Un Voyageur tombé entre les mains des Arabes errans , n'a rien à craindre de sinistre de leur part , s'il ne cherche pas à leur en imposer. Il se fait alors une espèce de partage de famille. Jamais il n'est renvoyé nud & à jeun. On le traite comme un frère aisé , à qui un frère pauvre croit pouvoir s'adresser pour en obtenir le superflu. Il est juste que celui qui n'a pas assez , exige quelque chose de celui qui a de trop. C'est une sorte de contract tacite ; mais jamais on ne passe outre. Quand le Voyageur a satisfait à cette dette d'honneur , on lui rend tous les devoirs de l'hospitalité ; ou bien , on le met à l'abri de payer une seconde fois , en rencontrant une seconde Tribu. En conséquence , on lui donne une sauve-garde pour suivre sa route. Ces procédés (1) n'annoncent pas , ce semble , des voleurs de profession , de lâches bandis , qui font le mal pour

---

(1) On dit qu'en Angleterre , les Voleurs de grands chemins se piquent aussi d'honnêteté dans leurs expéditions.

mal faire. Les Arabes ont même la délicatesse de ne point porter la main sur le Voyageur ; seulement ils lui refusent le passage jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé lui-même.

On lui laisse ses papiers de famille & autres effets semblables. Mais il faut que cette entrevue se passe amicalement. Malheur à celui qui se trouveroit muni d'armes à feu. Cette précaution injurieuse lui attireroit quelques mauvais traitemens. Heureux, au sein de nos Villes policées, si nous n'avions à faire qu'à de tels Arabes !

Une particularité touchante qui a lieu en pareil cas, & que nous tenons d'un Arabe élevé en Angleterre, c'est que le Voyageur à qui on donne pour guide un enfant ou une jeune fille, n'a plus rien à craindre, même en traversant le domaine des Ennemis de la Tribu de cet enfant. L'enfance est sacrée parmi eux. La Caravane la plus riche, qui auroit pu obtenir un enfant pour conducteur, sortiroit du Désert saine, sauve & intacte.

Les Tribus Arabes sont distinguées les unes des autres par le nom de la famille du Schef ou Chech. Chacune d'elles domine une étendue de Désert plus ou moins vaste. Il y en a qui sont Seigneurs fuzerains de plusieurs Villages habités par des Payfans. Mais ces espèces de serfs ne sont point attachés à la glebe. Ils passent quand ils veulent, sous d'autres Maîtres. Les esclaves seuls, pris ou achetés, ne peuvent quitter leurs Patrons. Les uns & les autres s'adonnent à la

culture des terres, quand le sol leur offre quelques ressources ; ou sont chargés du détail des troupeaux. Les Arabes dont ils dépendent, toujours errans, se fixent quelquefois, pendant l'hiver, sous le feure des Hameaux ; mais l'été, ils habitent constamment leurs tentes.

La Tribu *Montefick* dispute aux autres la prééminence, quant à l'ancienneté. Elle existoit déjà du temps de Mahomet, & se vante de n'avoir pas été inutile à ce Législateur pour consolider les bases de la Religion Musulmane : ces prétentions peuvent être fondées, & ne devoient pas leur faire dédaigner la vie pastorale & agricole, & s'en décharger sur les Tribus inférieures. Leur Prophète commença par être conducteur de chameaux ; & le premier de leurs Ancêtres ne trouvoit pas d'occupation plus convenable à l'Homme, que le soin des troupeaux & la culture des terres. Si les Arabes sont jaloux de maintenir longtemps encore leur indépendance originelle, qu'ils restent agriculteurs & bergers. La lance d'une main & la houlette de l'autre, ils se feront craindre assez de leurs voisins, énervés par le luxe asiatique. Malheureusement il n'y a presque plus que les Tribus pauvres & trop peu nombreuses pour attaquer les Caravanes importantes, telles que les *Moædan*, qui sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, élèvent encore des buffles & des vaches, & s'adonnent à l'amélioration des terres arrosées par ces deux grands Fleuves, si célèbres dans des temps plus heureux.

Les vastes Déserts de la Province de *Nedsjed*, renferment plusieurs Tribus Arabes, parmi lesquelles existe encore celle qui fut jadis fameuse, sous le nom de *Benitemim*, du temps du Calife *A-bu-Bekr*. Elle dut ce moment de célébrité à la Prophétesse *Sedsjai*; car dans toutes les Sectes, les Femmes ont toujours voulu jouer un bout de rôle; & peut-être aurions-nous été inondés d'un bien plus grand nombre de cultes, si dans le même sexe, la force d'ame eut pu s'allier à la mobilité de l'esprit.

Les Arabes errans de Syrie & de la Palestine, vivent du louage de leurs mulets & de leurs chameaux, & restituent fidèlement les objets dont on leur confie le transport. Mais on dit qu'ils n'aiment pas les Voyageurs en froc, & qu'ils ne peuvent s'empêcher de les maltraiter sur la route. On ne sçait trop d'où peut venir cette antipathie. On prétend qu'ils ne font que se venger avec le bâton, des coups de langue que chaque Religieux charitable se croit, en conscience, obligé de leur prodiguer, pour donner quelque relief au pèlerinage de la Terre-Sainte, qui éprouve depuis quelque temps, une sorte de langueur parmi le Peuple Chrétien, devenu assez indifférent. Un tableau des vexations arabes n'est pas sans quelque intérêt; il sollicite & procure des dédommagemens pécuniaires aux bons Pères que l'on nous peint gémissans dans les saints lieux, à la merci des infidèles. Mais il y a un moyen sûr de faire le voyage de Jérusalem, sans courir de risques. Il consiste à confier son bagage aux

Bedouins, après toutefois s'être acquitté envers eux ; d'un droit de péage qui n'est pas excessif ; & à ne point hanter sur la route les bons Franciscains, puisqu'ils sont devenus suspects, & qu'on le devient en leur compagnie.

On trouve des Arabes errans & libres dans les Déserts du *Mont - Sinaï*. Cette contrée qui leur est fournie, s'appelle encore aujourd'hui *Tour-Sina* (1). C'est sur cette montagne, comme on sçait, que le Législateur des Juifs se retiroit quelquefois pour méditer le Code Religieux & Civil qui est venu jusqu'à nous, & qui fait encore autorité. Là, fut dicté le Décalogue que la Loi des XII Tables ne put infirmer. Là, Moïse voulut apprendre à ses semblables, que si la Nature humaine comportoit un régime autre que le Gouvernement Patriarcal, la Théocratie étoit la seule constitution qui ne dégradoit point la majesté de l'Homme.

Le Costume d'un Arabe errant est peut-être l'un des plus nobles & des plus simples ; il consiste en une Draperie ample, à laquelle on peut donner les formes les plus pittoresques.

---

(1) On remarquera que *Tour*, en Langue Arabe, & *Montagne* en François, servent à désigner un morceau de terre élevé ; & aussi que le mot *Tour* est passé dans notre idiome, pour marquer une hauteur faite artificiellement. Les autres acceptions de ce mot sont d'autant plus justes, qu'il faut en effet, pour arriver au sommet d'un mont, faire un chemin circulaire.

La Langue Arabe est l'une des plus anciennes & des plus fécondes en dialectes ; le langage le plus pur est celui qu'on parle comme on écrit le Coran. Voici quelques mots de l'Idiome des Arabes errans de Syrie.

Ja ! Belaman ! . . . . .	<i>Cri d'admiration.</i>
Ajemmel, . . . . .	<i>Chameau.</i>
Hofan, . . . . .	<i>Cheval.</i>
Mara . . . . .	<i>Femme.</i>
Ja-Bint, . . . . .	<i>Fille.</i>
Karamœ . . . . .	<i>Honneur.</i>
Valad . . . . .	<i>Jeune Homme.</i>
Legauvis . . . . .	<i>Il s'est marié.</i>
Sarcha . . . . .	<i>Poulette.</i>
Loeben . . . . .	<i>Lait.</i>
Kamh . . . . .	<i>Froment.</i>
Chamr . . . . .	<i>Vin.</i>
Kahuce, . . . . .	<i>Café.</i>

*Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes errans.*





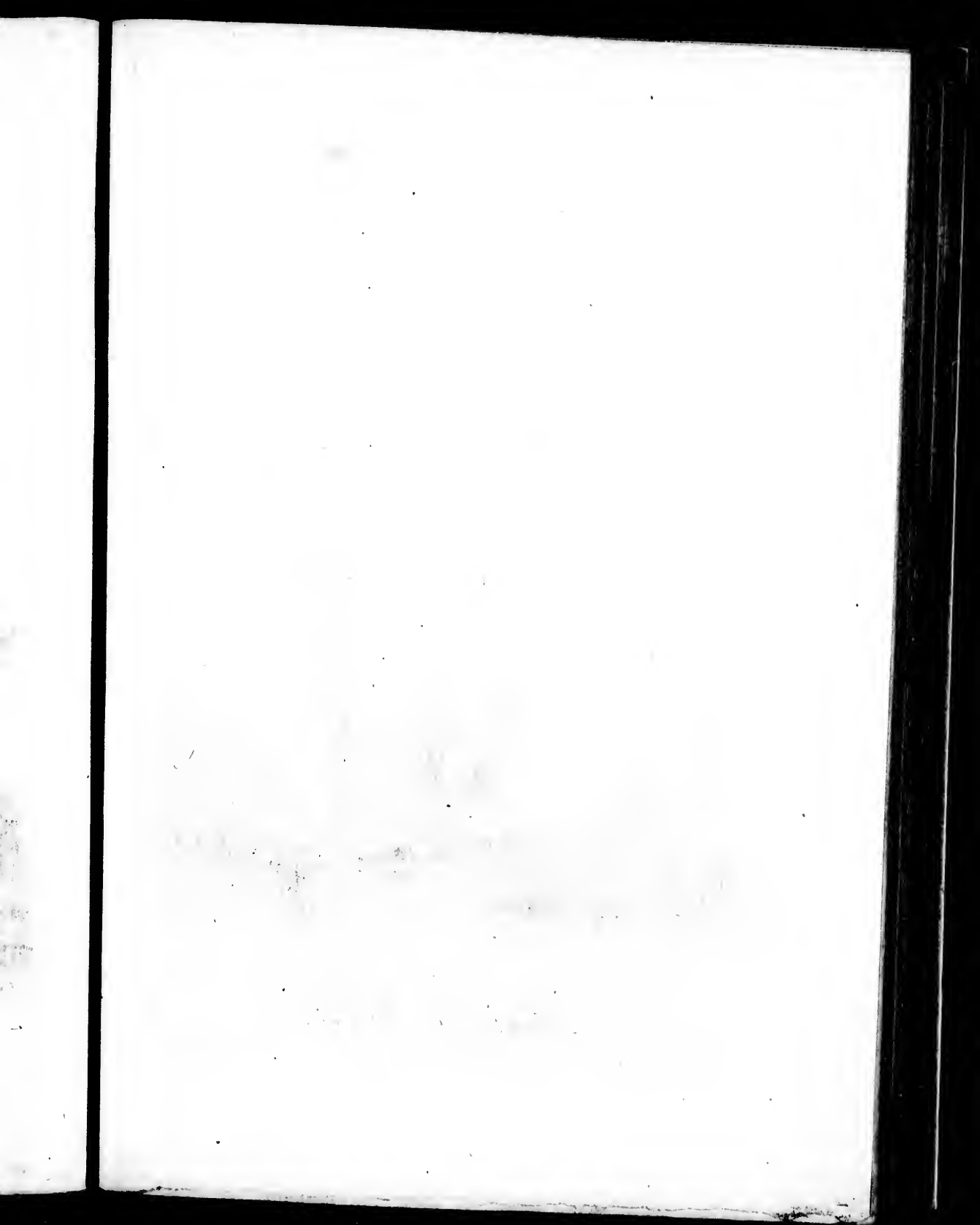


*Banian de Mokha.*





*Handwritten text, possibly a name or title, located below the photograph.*





*Arabe du désert.*





---



---

# M Œ U R S

ET COUTUMES

DES ARABES SÉDENTAIRES.

---

**L'**ARABIE , grande péninsule d'Asie , n'a pas encore été ce qu'elle auroit pu devenir , si ses Habitans , en plus grand nombre , mais sur-tout plus laborieux & mieux éclairés , eussent répondu davantage aux avances que la Nature a faites pour leur bien-être. Dans les Provinces les moins favorables , on rencontre de grandes étendues de sol qui n'attendent que des bras exercés , pour faire germer l'abondance. Le climat n'y est pas égal ; mais il y est supportables par-tout , & ne contrarieroit pas les améliorations de l'Agriculture. Les préjugés religieux & politiques y ont prévalu comme ailleurs , sur la saine raison. Les Arabes reconnoissent parmi eux beaucoup de Noblesse ; & cette classe distinguée du reste de la Nation , ne lui donne pas l'exemple du travail & de l'industrie. La Religion de Mahomet fit beaucoup de mal sans doute : la parenté du Prophète ne fait pas moins de tort , en autorisant quantité de maisons alliées à la sienne , de s'en prévaloir pour renoncer aux Mœurs Patriarcales , si long-temps florissantes dans cette partie du globe.

Les différentes Sectes dont le Mahometisme pullule ,

A



font encore autant d'obstacles au bien-être & à la perfectibilité des Arabes. Quand donc les Hommes renonceroient-ils à la manie de négliger leurs intérêts les plus chers, les plus près d'eux, les plus à leur portée, pour ne s'occuper que d'abstractions plus ou moins sublimes, mais tout-à-fait étrangères au bonheur ? Quand donc serons-nous moins raisonneurs, plus raisonnables ? La vie, dit-on, est courte ; & la plupart des Hommes consomment leurs temps à disputer sur des mots, & à se haïr sur parole. Travailler & s'aimer, seroit moins épineux & plus profitable. Mais les Arabes n'en font pas encore venus là. Leur culte n'est pas une loi de paix, quoique le Coran ait beaucoup emprunté à l'Évangile : il faut leur rendre pourtant cette justice ; s'ils se traitent entr'eux d'infidèles, selon la diversité des croyances ; les *Sunnites*, & les *Schiites*, les *Zeïdites* & les *Beiâfis*, en se qualifiant réciproquement d'Hérétiques, n'ont jamais allumé de bûchers, en conséquence. Ils se contentent de se mépriser & de se fuir ; le zèle religieux n'a jamais été plus loin. Ils ne cherchent pas non plus à se débaucher les uns les autres, & à faire des prosélytes parmi les étrangers. *Compelle eos intrare* n'est ni dans leurs principes, ni dans leur caractère ; ils sont même tolérans, & souffrent volontiers parmi eux des Chrétiens & leurs Eglises, des Juifs & leurs Synagogues.

L'éducation Arabe est grave & austère. Le peu de communication publique des deux Sexes, paroît en être la cause principale. Cependant ils sont sociables,

& plus sûrs dans le Commerce qu'on ne le croit, d'après l'opinion. Lents à entrer dans une querelle, ils la soutiennent avec chaleur; & la terminent vite, si on y met du sang-froid.

Ainsi que tous les Orientaux, ils se montrent toujours jaloux des prémices en fait de mariage, & sont encore assez crédules pour s'en tenir à de certaines preuves extérieures de virginité. Cependant les maris commencent un peu à s'humaniser, & ne font plus tant de bruit. Les Européens les ont rendu moins difficiles sur cet article.

Le chapitre des Ablutions est plus long dans la Religion Mahométane, que dans tout autre Code sacré. Le Législateur Arabe crut devoir ériger en vertu la propreté, dans un climat où le défaut de soins exposeroit à mille inconvéniens. Les Femmes sur-tout, y sont soumises à des réglemens qui paroîtroient peut-être injurieux & sévères, si la santé n'y étoit intéressée, au milieu des germes de corruption dont l'atmosphère est continuellement chargé.

La Nation est hospitalière. L'hospitalité, il est vrai, est une vertu locale. Dans une région mal habitée, les Voyageurs, peu fréquens, excitent de l'intérêt en raison des hafards malencontreux, à la merci desquels ils se trouvent.

Mahomet, dans le Coran, recommande beaucoup cette vertu; mais bien avant lui, les Arabes la pratiquoient déjà dans toute sa ferveur: ils auroient sçu

mauvais gré à leur Législateur , s'il l'eût passé sous silence dans son Code.

En effet , de temps immémorial , chaque maison dans toute l'Arabie , est un asyle sûr à l'usage de tous ceux qui se trouvent dans le cas de s'en servir ; la différence de Nation , la diversité de culte n'excluent personne. Un Arabe , à table , ne peut voir passer un étranger , quel qu'il soit , sans le prier de s'asseoir à ses côtés. Le Bedouin pauvre , qui n'a que du pain & des dattes , rompt son pain & partage ses dattes avec celui qu'il invite de bon cœur ; s'y refuser , l'affligeroit beaucoup.

Cette hospitalité , peut-être , dégénère en ostentation. Ceux qui l'exercent ne s'en montrent peut-être tant jaloux , que par le sentiment de leur supériorité. Les Arabes , qui se prétendent descendre d'Abraham en droite ligne , & qui se regardent comme les fils aînés de Dieu , pour soutenir cette petite vanité nationale , en agissent à l'égard des autres Hommes , comme avec des cadets de famille à qui ils font les parts. Quel que soit leur motif , il est respectable , puisqu'il produit d'aussi bons effets. Il est doux de pouvoir , dans toutes les occasions , compter sur un homme , du moment qu'on a pris place à sa table ; car l'hospitalité est une sauvegarde que respectent même les ennemis entr'eux. C'est une barrière sacrée pour les brigands les plus déterminés. L'Histoire des Arabes est pleine de traits qui donnent la plus haute idée du cœur hospitalier des Orientaux. Des Historiens racontent qu'il est plus

d'un canton où chaque Maître de maison , à l'heure de se mettre à table , fait appeller tous ceux qu'on aperçoit de loin , & dont le couvert est toujours mis d'avance. Dans l'Yemen (l'Arabie Heureuse) , il est des Hospices où l'on héberge pendant trois jours (1) , tous ceux qui s'y présentent. Pourquoi nous faut-il ajouter , si nous voulons être fideles à notre caractère véracé , que l'hospitalité , qui caractérisoit jadis toute la Nation Arabe , se refroidit beaucoup parmi les Tribus sédentaires ? Il faut sortir des Villes ; & loin d'elles , aller sous les tentes du Désert , pour retrouver encore dans toute sa simplicité primitive , cette vertu domestique , qui feroit du monde entier , un peuple de frères. Même dans l'Arabie Heureuse , on paroît avoir oublié que les Hommes sont appellés à la même succession , & que la Nature ne dresse qu'une seule table pour tous ses enfans.

Les Arabes , sur-tout ceux des Villes de l'Hyemen , observent entr'eux de certaines règles de civilité. Jusques au milieu des Déserts , les Voyageurs , tous polis,

---

(1) Et nous aussi , Européens , nous nous acquittons des devoirs de l'hospitalité , même au sein de nos Capitales : n'avons-nous pas à Paris , entr'autres Maisons , les Hôpitaux de Ste. Catherine & de St. Gervais , desservis par les Religieuses Augustines , qui y logent & nourrissent pendant trois jours , les Voyageurs des deux sexes ? Toutes ces belles fondations ne valent pas encore les tentes de l'Arabie.

se saluent en se baisant les mains ou les doigts , & s'adressent réciproquement des vœux de paix & de santé. L'étiquette entre les *gens comme il faut*, consiste à se toucher les joues, quand ils se visitent ou se rencontrent. Les Femmes, qui chez les Occidentaux, exigent & obtiennent une sorte de culte, nous rendent bien la pareille chez les Orientaux. En Arabie, elles nous baisent les pieds avec le même respect que nous leur baisons les mains en France. Un homme, en Arabie, compromettrait sa dignité, s'il falloit une femme. Sur une grande route, les Femmes descendent de leurs chameaux, & cheminent à pied, jusqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue les Hommes qu'elles rencontrent. D'où peuvent venir de tels usages ! Le plus foible des deux sexes n'a-t-il pas des droits à la générosité & aux marques de déférence du sexe le plus fort. A quelle intention a-t-on imaginé ce cérémonial ? Serait-ce parce que les Femmes d'Asie, plus que par-tout ailleurs, ont peut-être besoin de cette Barrière pour ne pas abuser de tout l'ascendant que leur donneroit le plaisir dont elles sont les dispensatrices, sur des Hommes qui semblent n'exister que pour jouir ?

De l'eau & du pain de millet au lait de chameau ; telle est la nourriture quotidienne des Arabes en général. Les gens aisés se substantent un peu mieux. On mange peu de viande, aliment putride sous un climat chaud. On s'assied à terre pour prendre ses repas, autour d'une nappe étendue sur le tapis de l'appartement.

L'usage du couteau , de la fourchette & de la cuiller n'est pas connu en Arabie. Les doigts en font l'office avec beaucoup d'adresse , & sur-tout avec beaucoup de propreté. D'ailleurs , des mets tels que du pain dans du lait & du riz , ou des légumes sur du pain , n'exigent pas les talens consommés d'un Ecuyer tranchant. On n'est pas long-temps à table ; un grand verre d'eau & du café , tiennent lieu ordinairement de dessert. Les Prières avant & après les repas , sont courtes , mais ferventes. Les Orientaux sont nés religieux , si l'on peut s'exprimer ainsi. Ils ne font rien , absolument rien , sans s'être commandés au Dieu de Mahomet & à l'intercession du Prophète. Les époux même commencent toujours par là leurs sacrifices à l'hymen , & les terminent par des actions de grace. Ils se reprocheroient leurs plaisirs , & se regarderoient comme des ingrats , s'ils s'abstenoient des devoirs de la reconnoissance dans les instans de leur vie , marqués par le plus grand des bienfaits de la Nature.

La polygamie fut permise aux Arabes , par Mahomet qui , en cela , ne consulta peut-être que ses besoins & ses forces. Mais les Orientaux ne profitent point de ce privilège aussi souvent que pourroient le croire ceux qui , dans d'autres climats , sont condamnés par leur Loi , à ne posséder qu'une femme à la fois. D'ailleurs , les bons Musulmans ne se trouveroient pas toujours en état de remplir les conditions prescrites par le Coran , au mari de plusieurs épouses. La Loi lui enjoint très-

expressément d'avoir un soin égal de toutes les compagnes qu'il se donne , & de s'acquitter envers chacune d'elles , de tous les devoirs auxquels il seroit tenu vis-à-vis d'une seule femme.

La répudiation est une suite de la polygamie. Si dans les contrées où l'on ne se charge que d'une femme , le divorce est tacitement invoqué ; il seroit par trop dur de n'avoir pas cette ressource dans les pays où l'on mène de front plusieurs hyménées. Cependant les Arabes sont assez raisonnables sur ce point , & ne profitent du bénéfice de la Loi , que quand ils ont des motifs graves , soit pour multiplier leurs compagnes , soit pour s'en séparer. La Nature est toujours plus sage que la Loi. Il n'y a que les individus titrés & riches , qui prennent au mot le texte du Coran ; ils épousent par caprices , & répudient par dégoût.

Moyse & Mahomet ont défendu la castration des Hommes & même des animaux ; & cependant il y a des Eunuques. Mais on mutile moins d'Hommes en Arabie que dans l'Italie. Ce luxe révoltant a lieu encore , malgré les lumières de la raison & de la Philosophie. Une circonstance non moins étrange , c'est que les malheureux privés de leur sexe , entretiennent un Harem. Des Femmes esclaves sont condamnées à leurs plaisirs,

Les études, jadis si protégées par les Princes Arabes , si florissantes parmi leurs sujets , sont beaucoup déchues & fort négligées. Chaque fondation de Mosquée entraîne ordinairement

ordinairement avec elle l'entretien d'une Ecole. Ce n'est pas la pénétration & l'esprit qui manquent aux jeunes gens, Mais point de bonne éducation, point d'instruction solide, sans principes & sans un plan déterminé. Aujourd'hui quelques mauvais versificateurs rappellent encore dans les Cafés, qu'autrefois l'Arabie produisoit de bons Poètes. Les vers lyriques y sont toujours de mode. Ils cultivent aussi la prose oratoire; & il n'est pas rare de rencontrer dans les lieux publics, des Sçavans déclamant quelques lambeaux d'histoire ou de morale. Mais le Gouvernement Turc, qui ne trouveroit pas son intérêt à laisser ouvrir les yeux du peuple soumis au Croissant, a grand soin de fermer les Cafés où quelques politiques, diferts rassemblent autour d'eux un groupe d'auditeurs un peu considérable. Et peut-être la conduite du Ministère Ottoman marque-t-elle en cela beaucoup de prudence. Les Arabes sont ardents & susceptibles d'enthousiasme, que provoquent encore les fumées du moka. Un second Mahomet pourroit s'élever de nouveau, du milieu des oisifs qui fréquentent les Cafés de l'Yemen, & faire rougir ses compatriotes de la stupeur dans laquelle ils végètent. De plus petites causes ont produit de plus grands effets. Mais cette révolution restera longtemps dans les espaces imaginaires, sur-tout tant que les Arabes se borneront à la lecture du Coran & aux rêveries de ses nombreux Commentateurs.

Les Arabes n'ont conservé que leur goût pour l'AC-



tronomie , sans faire avancer d'un pas cette belle Science, qu'on pourroit cependant cultiver avec succès, sous un Ciel aussi constamment serein. Mais elle ne sert que comme d'introduction à l'Astrologie. Les Orientaux , & en général tous les hommes mécontents du présent , se replient volontiers vers le passé , ou veulent anticiper sur l'avenir. Les Sciences occultes sont accueillies du Peuple avec d'autant plus d'empressement , qu'il y voit moins clair. Le cœur humain aime à nager dans la vague de l'espérance , sans boussole ni but. Et les Derviches ne sont pas gens à porter le flambeau de la raison , au milieu des ténèbres qui les engraissent.

Les Arabes sont peut-être le Peuple le plus sain de la terre ; ils ont une Médecine domestique & peu compliquée , mais suffisante à une Nation sobre & propre.

Trois productions , par-dessus les autres , ont contribué à rendre l'Arabie célèbre ; la Manne , l'Encens & le Café ; mais ces trois objets ne sont plus assez importants aujourd'hui pour soutenir sa réputation traditionnelle.

Le chameau , & sur-tout le cheval , sont les deux quadrupèdes dont les Arabes font le plus de cas. La naissance d'un cheval arabe exige presque autant de précautions que celle de l'Héritier d'un Trône ; des témoins en garantissent la légitimité , sous les loix du serment ; & sa généalogie est soumise à des preuves rigoureuses.

Quant à l'Historique du Pays qu'habitent les Arabes sédentaires, leurs Annales ne remontent guère au-delà de l'Égire. Il leur suffit de sçavoir ou de croire qu'ils descendent d'Abraham. Tout l'espace intermédiaire entre Ismaël & Mahomet, n'est qu'une lacune que peu d'entr'eux ont pris la peine de remplir.

Parmi les Princes qui ont régné sur l'Yemen, il en est quelques-uns dont les Arabes bénissent la mémoire; nous ne citerons qu'Ismaël Met - Wokkel - Allah, fils de Khassém dit le Grand, qui fut Iman pendant 30 années, vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Ce Souverain, pendant ses loisirs, fabriquoit (1) des bonnets, qu'il faisoit vendre, & ne consacroit à sa propre dépense que les deniers qu'il en retiroit, se faisant scrupule de s'appliquer les revenus publics. Un Calife de Bagdad en agissoit de même, & s'entretenoit du travail de ses mains; celui-ci faisoit des nattes & des tapis. Le Sultan Mahmoud & Nour-ed-din, avoient, dit-on, cette respectable manie.

Le Commerce & un bon Port donnent à *Mokha* beaucoup d'avantages sur les autres Villes de l'Yemen.

(1) C'est ainsi qu'on a vu au commencement de ce siècle, dans la Capitale de la France, un pieux Diacre faire des bas au métier, pour soulager les pauvres du Fauxbourg de St. Marcel. Mais le bon Paris n'étoit que le fils d'un Magistrat.

C'est là que se font les principaux chargemens de cette Fève arabique, dont l'Europe ne peut plus se passer. Les Habitans de Mokha lui préféreroient sans doute une bonne source d'eau vive dont ils manquent.

Il se fait aussi une grande exportation de Café dans la Ville dite *Beit-el-Fakih*, c'est-à-dire, Maison du Sçavant; car, ainsi que Mokha, cette petite Cité doit son origine à un Pélerinage fait au Tombeau d'un bon Musulman.

*Sana* est la Capitale de toute l'Arabie Heureuse : on y rencontre beaucoup de Mosquées; & ce qui est plus utile sans doute, quantité de Caravaneras très-commodes pour les Voyageurs.

*Dorebat*, petite Ville bâtie au sommet d'une montagne, à 11 lieues Allemandes de Mokha, est connue & redoutée, à cause d'une Prison taillée dans le roc. C'est la Bastille des Arabes sédentaires. Leurs compatriotes errans s'applaudissent de n'avoir rien de semblable parmi eux, & préfèrent en conséquence, les tentes de leurs Schechs, aux Palais des Imans & des Dôlas.

*Medem*, autre petite Ville, située au pays de Hamdân, reçoit au contraire, les actions de grace des Voyageurs, qui y trouvent un beau Caravanisera, pratiqué dans la roche.

C'est sur le territoire de la petite Ville d'*Adden*, que croissent en abondance les meilleurs Cafiers de la terre.

La Seigneurie d'*Addén*, peu de chose en elle-même, est remarquable par le courage de ses Habitans, & leur amour pour la liberté. Las de végéter sous la dépendance d'un Iman, ils convinrent un jour de s'assembler pour chasser son Dôla & ses Gens-d'armes ; ils arrêrèrent en même temps, de ne se laisser gouverner désormais que par un Schech élu parmi eux. Depuis 1740, époque de cette généreuse révolution, ils se sont maintenus libres, aimant mieux vivre pauvres & sur une continuelle défensive, que serfs & enrichis par le Commerce de leur Port, qui est très-bon. Par cette conduite généreuse, Aden, Ville très-ancienne & célèbre dans l'Orient, acquiert de nouveaux droits au souvenir honorable de la postérité.

La Principauté de Kaukebân a perdu de son étendue ; mais elle n'a point souffert qu'on empiétât sur son indépendance.

Le pays de Haschid & de Bekil renferme beaucoup d'anciennes Familles, dont les Chêts se sont confédérés pour mieux résister aux entreprises despotiques de l'Iman, dont ils se font craindre. Les Habitans de ce canton sont tous aguerris & libres.

Près de la côte du Golphe Arabique, est une Horde campée sous des tentes, & qui diffère en plusieurs choses des autres Habitans de l'Yemen. Le Coran n'a point pénétré jusqu'à eux. Ces espèces de Bedouins, à moitié policés, font gloire d'être Stoïques. L'héroïsme, chez eux, ne consiste pas à verser beaucoup de sang,

ou à porter la flamme en tous lieux , mais à ne point se laisser vaincre par la douleur. L'amour-propre national les a fait parvenir au même point où la Philosophie éleva Epictete. Ces Arabes sont ignorans , pauvres , mais libres.

Les Habitans du Pays de Sahan , ont une autre physionomie. Ils parlent l'Arabe presque aussi purement qu'il est écrit dans le Coran ; & ce Livre religieux n'a peut-être jamais été lu par eux. Ils vivent long-temps ; préjugé en faveur de leurs Mœurs ; ils sont hospitaliers & voleurs ; nous avons déjà expliqué comment ces deux qualifications ne s'excluent pas toujours dans les mêmes individus. Il faut qu'ils soient courageux & guerriers ; car on rapporte que la famille de leur Chef , réfugiée sur une montagne , fit lever le siège aux Turcs , après une résistance de sept années.

En 1764 , la Seigneurie de Nedsjerân étoit gouvernée par un Schech , qui réunissoit les principales qualités d'un Homme d'Etat. Il se montrait tout-à-la-fois guerrier habile & fin politique. Après avoir secoué le joug de l'Iman , il sut s'emparer de l'esprit de ses sujets , en leur parlant qu'au nom de la Religion ; & il trouva peu d'incrédules. Un Missionnaire armé est toujours persuasif.

Le grand Pays de Dsjôf est peuplé de Bedouins errans , point du tout cruels , mais amis du plaisir. Leur occupation habituelle est de détrouffer les passans ; en sorte que le Grand-Seigneur coure souvent le risque de n'avoir que leur reste. Ils savent aussi chanter leurs

victoires , & passent pour les meilleurs Poètes actuels de l'Arabie.

Le vaste Pays d'*Hadramaut* complete avec l'*Yemen*, cette portion de l'Arabie qu'on surnomme Heureuse , & qui en effet , pourroit justifier cette épithète , si ses Habitans sçavoient tirer parti de leur sol natal.

Le meilleur Encens que produit l'Arabie , se tire des environs de *Dafâr* , & se débite dans le Port de cette Ville de l'*Hadramaut*. Les Arabes ne verroient peut-être pas préférer l'Encens des Indes au leur , s'ils prenoient le soin de le purifier (1) avant de le mettre dans le Commerce.

Les Européens sont tout étonnés de trouver à *Keskin*, autre Ville de l'*Hadramaut* , toute l'urbanité Française.

La Cité d'*Ainâd* doit son origine & son Commerce à la dévotion des Arabes pour le Tombeau d'un certain personnage qu'ils nomment *Haud* , & qu'ils placent sans difficulté sur la même ligne avec *Abraham* & *Noé*.

*Maskat* est la Ville la plus considérable & la plus commerçante du Pays d'*Oman*. Depuis les dernières révolutions, on y observe une exacte police. La Justice s'y rend mieux. Les Citoyens y sont devenus plus modérés ; & l'on y dort sans inquiétude dans une maison dont les portes ne sont pas fermées. Les *Banians* n'y sont plus traités par les *Musulmans* , comme les Juifs le sont encore en Europe. On les croit tout-à-fait des Hommes.

Les Arabes qui habitent le long du Golphe Per-

sique, sont presqu'aussi idolâtres de la liberté que leurs frères errans. Ils obéissent volontairement à des Schehs; mais ce rang n'est qu'honorifique. Celui qui s'en voit revêtu n'en retire aucun émolument, & n'a pas le privilège de vivre aux dépens de ceux qu'il commande. Il se trouve souvent obligé de faire lui-même le Commerce pour subvenir à l'entretien de sa maison. Il dépend plus de ses sujets, qu'ils ne dépendent de lui. Et c'est ainsi que les Arabes ont cru devoir en agir, pour concilier les devoirs de la subordination avec les droits de l'indépendance. Les petites guerres (presque toutes religieuses), qui ont lieu si fréquemment entr'eux & les Persans, sont plutôt pour les premiers, de salutaires exercices que des expéditions meurtrières & destructives. Quand l'ennemi est le plus fort, ils s'embarquent avec leur bagage portatif, & se réfugient dans quelques îles du Golphe, abandonnant le continent où ils n'ont aucune perte à essuyer. On dit que les Mœurs de ces Arabes tiennent beaucoup de celles des anciens Grecs, avant l'époque des Arts & du luxe. Il ne leur manque qu'un Xenophon pour devenir peut-être aussi célèbres.

La Tribu Maritime, connue sous le nom de *Houle*, est sur-tout remarquable par son amour pour la liberté, idole à laquelle ils ont fait le sacrifice de leur Commerce & de leur fortune. Elle n'existe que par la pêche. Chaque famille forme une petite république, qui n'a rien à demander à sa voisine, & qui n'en exige rien. Les travaux assidus de l'Agriculture leur ont même paru incompatibles

incompatibles avec les soins de leur indépendance , dans une région si féconde en événemens. Amis de la paix , ils souffrent parmi eux des Juifs & des Banians , & tolèrent tout , excepté l'esclavage. Un peu plus d'harmonie entre ces diverses Tribus , souvent ennemies , faute de s'entendre ; un peu moins de fanatisme religieux entre les Sectes , qui les rendent étrangères les unes aux autres pour des opinions ; & cette partie du globe pourroit devenir un séjour très-agréable.

Il y a un peu plus d'abondance dans la Province d'Hadsjar , & il s'y fait plus de Commerce. La pêche des Perles en est une branche considérable. Mais la récolte des Dattes rapporte encore davantage , & ne met à la merci de personne ceux qui les cultivent. Les Turcs y sont maintenant vassaux ; jadis ils en étoient les despotes.

La Province de Nedsjed est grande & fertile assez. On assure que c'est encore une coutume dans ce pays , de ne permettre à un jeune Arabe de prendre Femme , qu'après s'être revêtu de la dépouille d'une bête fauve , tuée de sa main. Chez quelques Tribus établies entre Damas & Basra , il existe un usage qui y a quelque rapport. On oblige les jeunes gens à laisser croître leur chevelure sur le sommet de la tête , jusqu'à ce qu'ils se soient distingués à la guerre , par quelque coup d'éclat.

Les Villes de ce canton sont infestées d'une nouvelle Secte Religieuse , qui en a chassé la tranquillité. Les principes du Réformateur ne sont cependant rien moins



qu'incendiaires : il prétend qu'un Dieu seul doit être adoré , & qu'il y a de l'idolâtrie à invoquer les noms de Moïse , de J. C. & de Mahomet. Il révoque en doute la révélation du Coran. Faire vœu d'assister les infortunés , si l'on échappe à tel ou tel péril , lui semble une lâcheté impie. Cet Arabe hérétique soutenoit cette doctrine par ses armes , vers l'an 1764. Son Fils opprima ceux qu'il ne put convaincre.

Le grand Seigneur a des prétentions de souveraineté sur la célèbre Province d'Hedsjas ; mais les Arabes qui l'habitent ne le reconnoissent qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Les Caravanes de Constantinople n'y ont droit de passage , qu'en l'achetant par des présens fort chers , qu'exigent les prétendus sujets de la Porte. Djidda , résidence du Pacha , en est la capitale. Mais la Mekke & Médine ont bien un autre degré d'intérêt pour les vrais croyans , les bons Musulmans. Nous n'entrerons point ici dans des détails qui nous conduiroient au-delà des bornes de cet Ouvrage. D'ailleurs , qui n'a entendu parler de ces deux Villes saintes ? Nous remarquerons seulement jusqu'où l'esprit porte l'inconséquence. Comment se fait-il que les Hommes aient pu rapprocher deux personnages , tels qu'Abraham & Mahomet , & leur consacrer le même culte ? Qu'y a-t-il de commun entre le Patriarche de la Bible & le Conquérant - Législateur du Coran ? Mais c'est en cela même que le Prophète des Arabes montra du génie. Il ne mit sur le devant de la scène le père d'Ismaël , & ne se réserva en apparence le second rôle , que pour en

venir avec plus de certitude & de rapidité au grand dénouement qu'il méditoit. Il connoissoit le cœur humain, & sur-tout celui de ses compatriotes.

Dans les montagnes de l'Hedsjâs, au district de Kheibar, est une Tribu indépendante, de Juifs Arabes, qui n'ont aucune relation avec les Hébraïens de l'Arabie. Ils ont leur Schech particulier. Depuis onze siècles, ils attendent en paix qu'un nouveau Josué les remette en possession de l'héritage de leurs Pères, dans lequel ils végètent comme des étrangers suspects.

L'habillement des Arabes, est en général long & ample; mais le Costume souffre des variantes selon les cantons. Dans l'*Yemen*, les gens du moyen état ont de larges haut-de-chausses. Dans le *Tchâma*, ils portent par-dessus une chemise fort ample, bleue & blanche dans les montagnes; mais par-tout les manches en sont longues & larges. On passe autour du corps, une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle, sur le devant, on place un couteau large, recourbé & pointu. Cette pointe est tournée du côté droit. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au-dessous du genou; il a une doublure, mais point de manches. On met sur une épaule un grand linge fin, ordinairement destiné à les garantir de la pluie & du soleil; mais actuellement ce n'est qu'une parure.

Leur coëffure est incommode & dispendieuse; ils ont jusqu'à 10 ou 15 bonnets les uns sur les autres. Il y en a qui ne sont que de toile. Mais il y en a aussi

d'un drap fort ou de coton piqué. Celui qui les recouvre tous , est souvent richement brodé en or. On y écrit ordinairement le nom de Dieu , ou celui de Mahomet , ou bien une maxime tirée du Coran. Cette multitude de coëffes , en outre , est enveloppée d'une grande pièce de mouffeline , terminée aux deux bouts par des franges de soie ou d'or , qui pendent entre les épaules sur le dos. Les gens doctes , parmi les Musulmans , se distinguent par la grosseur excessive du Turban. Seroit-ce pour faire allusion à la quantité de choses sçavantes contenues dans la capacité de leur cerveau ? La raison , l'esprit & le goût ne tiennent pas tant de place ; mais la plupart des Commentateurs (1) du Coran ne s'en doutent pas.

Les Arabes du moyen & du bas étage n'ont , pour chauffures , que des semelles attachées par une ou deux courroies au-dessus du pied , & par une autre au talon. Ces courroies ne sont pas si longues que nos Peintres les représentent dans leurs habillemens à l'Orientale. Dans la maison , on porte des pantoufles. On se déchauffe pour marcher sur les tapis ou les nattes qui couvrent le plancher.

Les gens distingués , outre ces différentes pièces de costume , ont encore une veste à manches étroites &

---

(1) Nos Docteurs d'Europe , plus modestes aujourd'hui , se contentent de porter sur leur épaule , le chaperon fourré qui couvroit jadis leur chef , & leur donnoit presque l'ampleur du Turban d'un Muphti.

un habit à manches fort amples. Ils font usage de pantouffes Turques ou souliers de cuir jaune.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts de la pièce de mouffeline négligemment trouffée. Quelques-uns ont des caleçons & une chemise. Mais la plupart se contentent d'un linge drapé autour des reins, & pendant jusqu'au genou, un large ceinturon avec le *jambes*, ou couteau passé par-devant. Du reste, ils vont nus, & point chaussés. Dans les montagnes, où il fait plus froid, le peuple se couvre de peau de mouton.

Les Arabes distingués ont deux poches à leur veste; l'une au côté, l'autre sur la poitrine. Ceux de médiocre ou basse condition, mettent leur petite bourse, leur briquet, leur mouchoir, &c. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compose encore tout le lit d'un Arabe, qui pourroit dire avec certain Sage de la Grèce:

*Omnia mecum porto.*

Je porte tout avec moi.

En déployant sa large ceinture, il a un matelas; avec le linge de son épaule, il se couvre le corps & la tête; & c'est entre ces draps qu'il dort nud & content.

Les montagnards passent souvent la nuit entière nus, dans de grands sacs de cuir, à l'abri des mouches; ils en sont quittes à leur réveil, pour retourner & secouer leur sac.

Au Royaume d'Iman, les Hommes de toute condition, se font raser la tête. Dans d'autres contrées d'Yemen, tous les Arabes, même les Schechs, laissent croître leurs cheveux, & ne portent ni bonnets, ni *safch*, (c'est la pièce de mouffeline qui recouvre les bonnets). Ils nouent tout simplement dans un mouchoir, leurs cheveux en arrière. Quelques-uns les laissent flotter sur leurs épaules, & attachent, au lieu de Turban, une bandelette autour de la tête. Les Bedouins sur les frontières de l'Hedsjâs & de l'Yemen, portent un bonnet de feuilles de dattier, artistement entrelacées.

Les Femmes des montagnes se font emparées des haut-de-chausses. Tout le vêtement d'une Femme du commun, consiste en un caleçon & une chemise fort large; l'une & l'autre d'une toile bleue, brodée de quelques agrémens de diverses couleurs. Celles de Tehama portent, au lieu de caleçon, un linge assez long, autour des reins. Au pays de l'Hedsjâs, comme en Egypte, elles se couvrent le visage d'un linge étroit, qui laisse au moins les yeux libres. Dans quelques endroits de l'Yemen, elles ont sur la tête, un grand voile qu'elles baissent sur le visage, lorsqu'elles sortent, & le tiennent de façon qu'à peine on leur voit un œil. A Sana, Taas & Mokha, elles ont la face couverte d'une gaze brodée en or. Elles portent des bagues, même au nez. Elles teignent leurs ongles en rouge, les mains & les pieds en jaune-brun. Elles se peignent le bord des paupières avec de la mine de plomb préparée. Elles élargissent aussi leurs sourcils, & se font

encore d'autres ornemens noirs sur le visage & les mains. En Arabie, ainsi qu'en Europe, il est des Hommes qui adoptent aussi les modes des Femmes, & jouent avec elles, de parure. Les Dames même, dans les plus grandes chaleurs, sont enveloppées, de la tête aux pieds, en sorte qu'on peut à peine leur découvrir le bout du doigt.

Les Juifs Arabes sont assez propres, quoique pauvres. Ils ne se coiffent que d'un très-petit bonnet, & conservent des deux côtés du visage, au-dessus de l'oreille, une touffe de cheveux: tout leur ajustement est bleu; ils sont condamnés à cette couleur, dans ce pays.

L'habit des Baniens de l'Yemen est blanc, & leur Turban rouge. Plusieurs d'entr'eux portent, en outre, par-dessus, une robe de toile blanche qui leur sert le corps & les bras. Elle est plissée sur les hanches, & ne ressemble pas mal aux habits des paysannes Européennes. La ceinture appartient à cet habillement Indien; mais les Baniens & les Juifs n'osent pas porter d'armes.

Les Arabes tiennent leur moustache très-courte; quelques-uns la coupent tout-à-fait; mais ils ne se rasent jamais la barbe. Il y a des vieillards qui peignent en rouge leur barbe blanche; mais ce n'est point un usage, ce n'est qu'un ridicule.

Beaucoup d'Arabes portent un cordon qui ressemble au chapelet ou au rosaire, & auquel ils attachent aussi quelque idée religieuse.

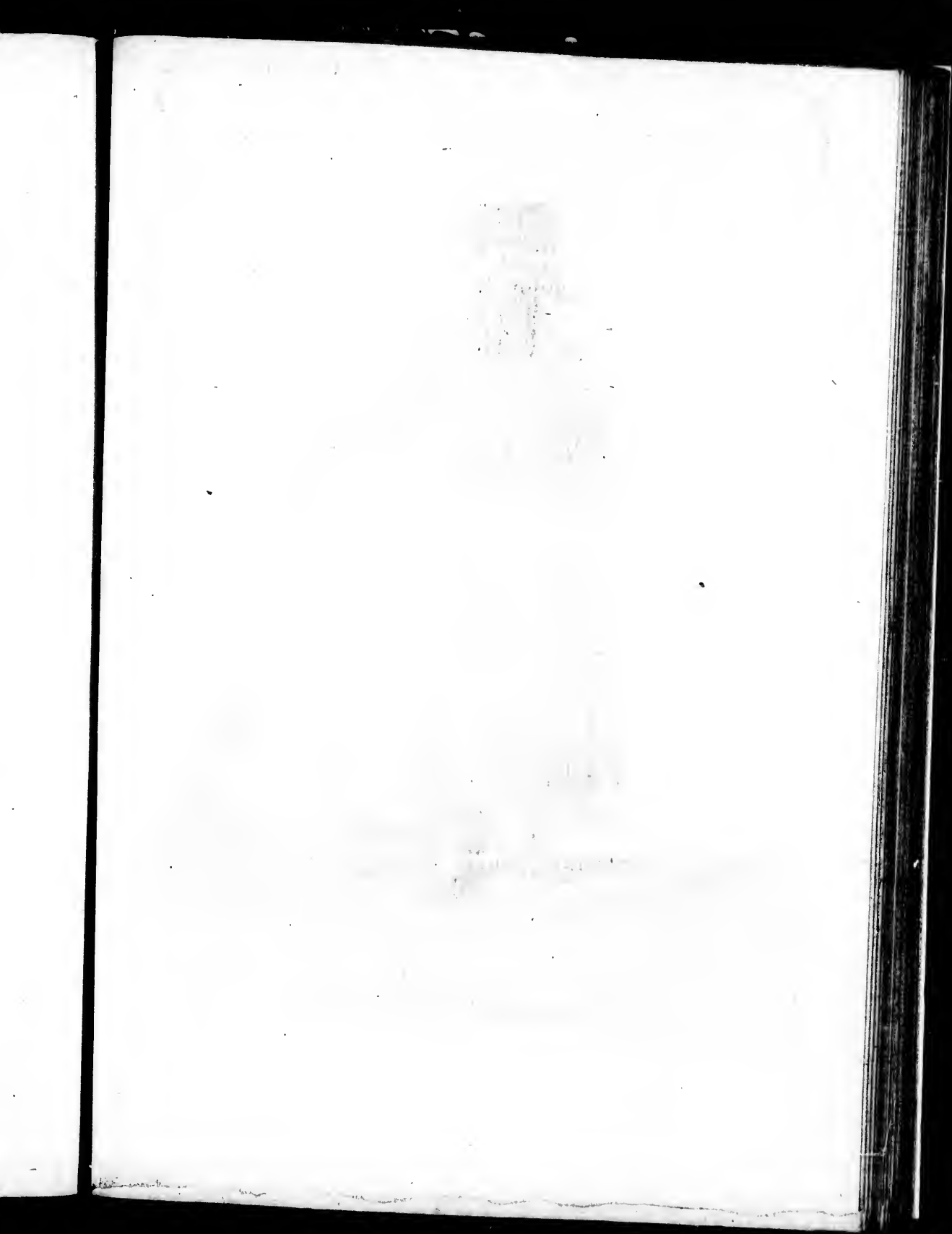
Le pays d'Hadsjas est renommé par les *abbas* qu'on

qu'on y fabrique. L'abba est un large *surtout* sans manches. On peut facilement se représenter la forme de cet habit, si l'on prend un grand sac à bled, auquel on aura fait au fond, un trou pour passer la tête, une fente à chaque côté pour passer les bras, & une ouverture du haut en bas par devant. Ces sortes de tuniques sont fort recherchées en Arabie.

Nous terminerons cette Notice un peu écourtée, par quelques mots Arabes, pour donner un échantillon du dialecte qui a cours dans l'Arabie Heureuse.

Hâcki . . . . .	Mien.
Häckak . . . . .	Tien.
Djcmmel . . . . .	Chameau.
Choejl. . . . .	Cheval.
Horma . . . . .	Femme.
Djâhel . . . . .	Jeune Homme.
Namûs . . . . .	Honneur.
Halib . . . . .	Lait.
Bafchka . . . . .	Beau.
Hakede ! } . . . . .	Cri d'admiration.
La, baff ! }	
Izauvidi . . . . .	Il s'est marié.
Bünn . . . . .	Caffé.
Ja vuleda . . . . .	Une Fille.
Safi . . . . .	Vin.

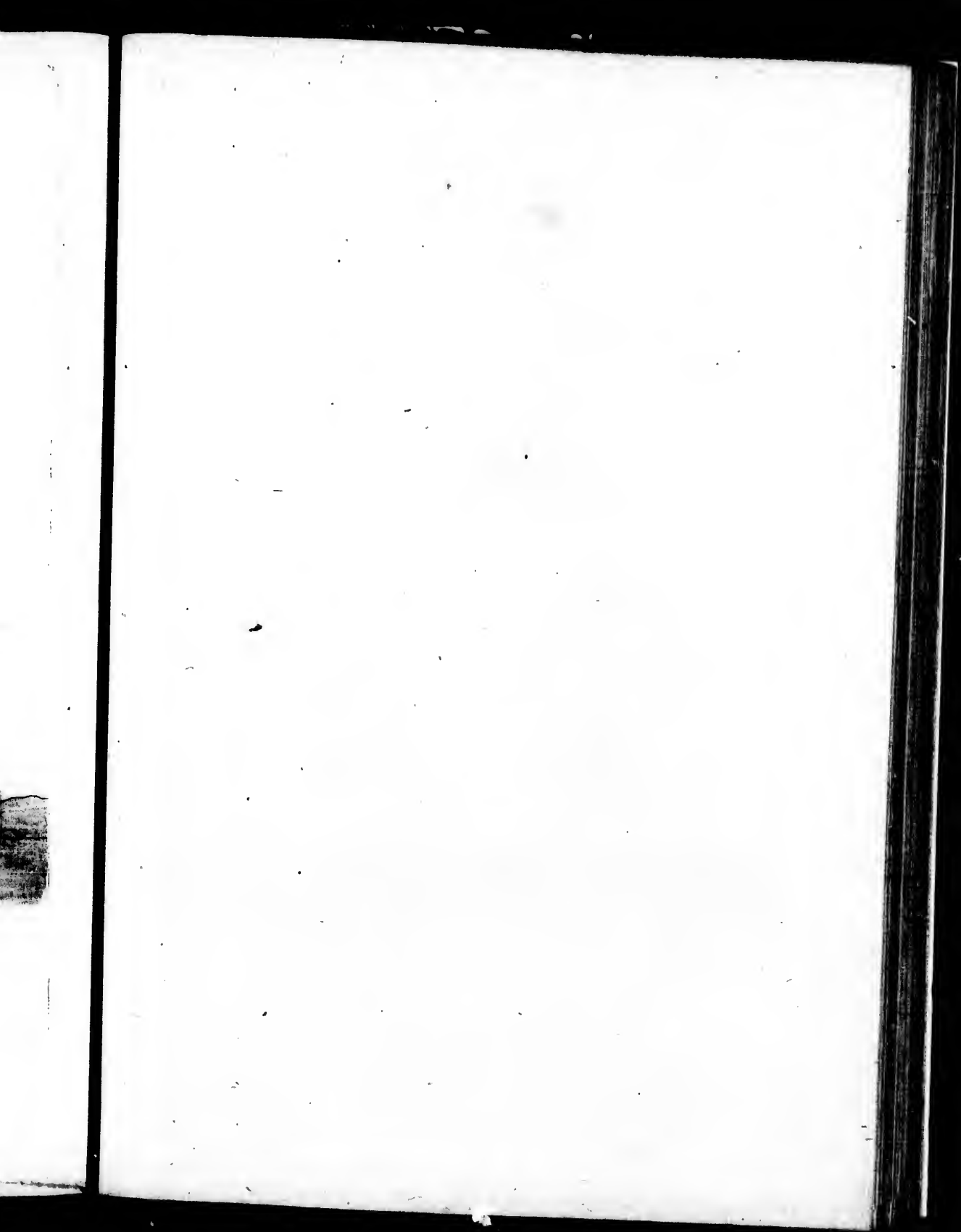
*Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes sédentaires;*



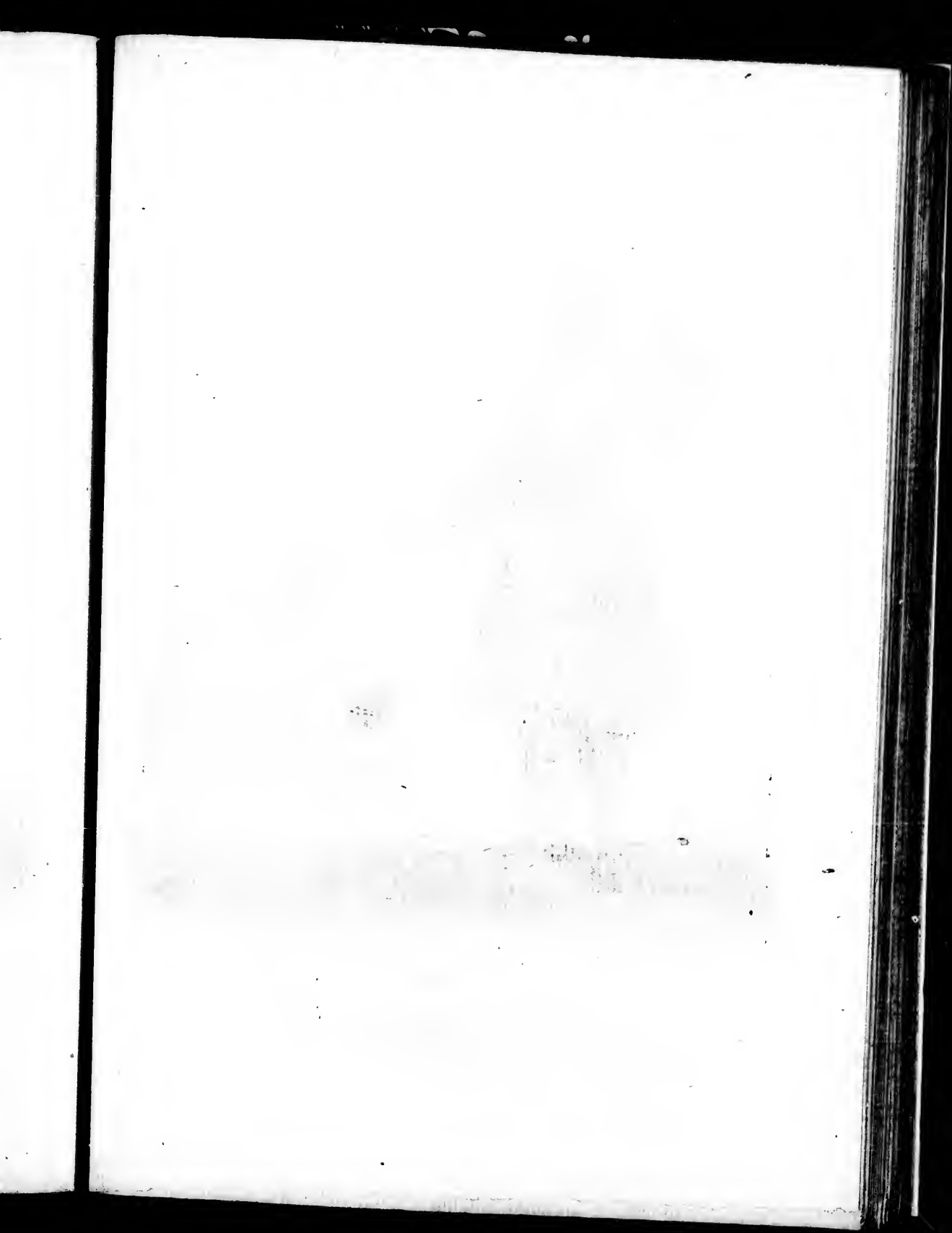




*Armenien de perse*





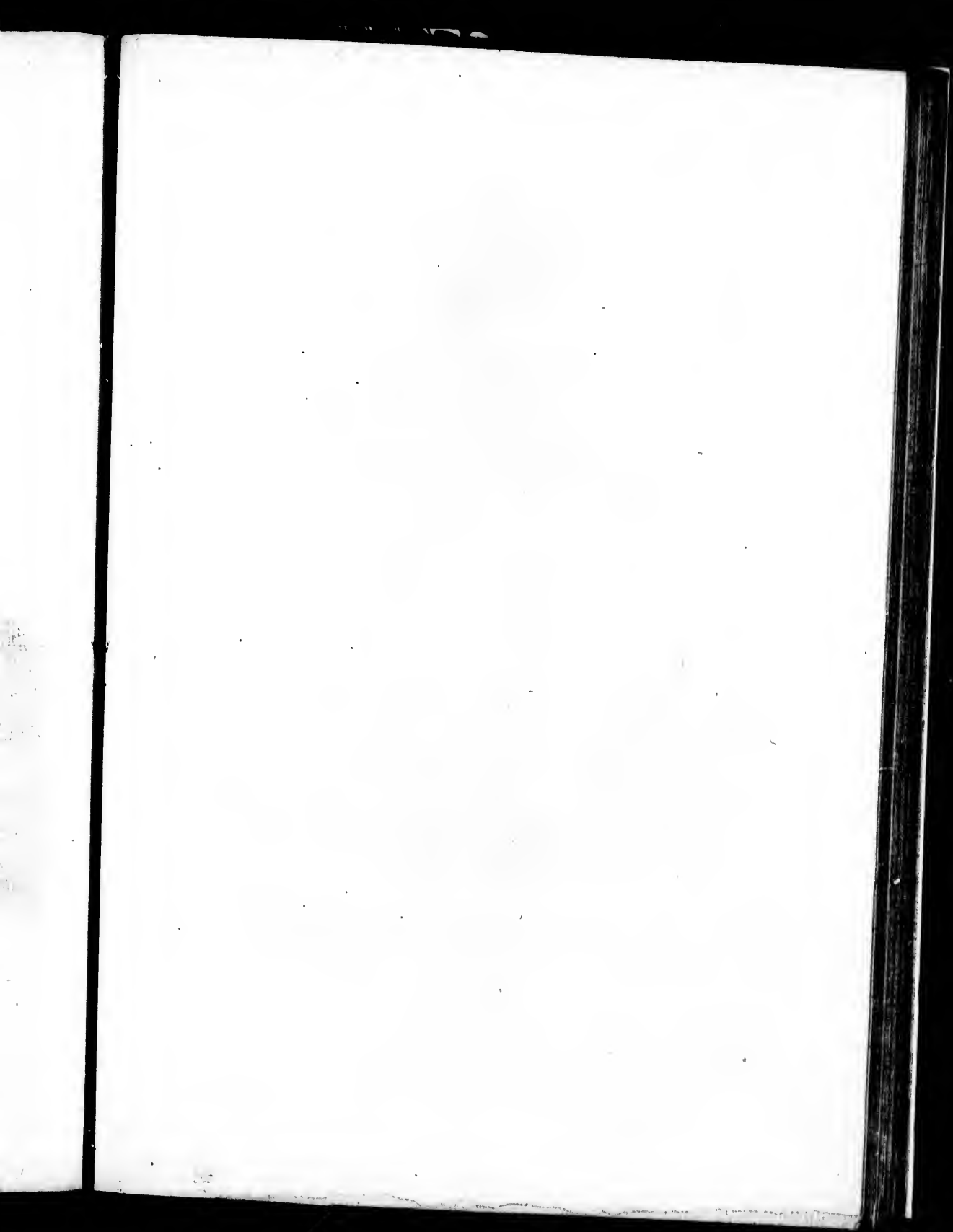




*Femme persienne,*











*Person 1*

THE [illegible] OF [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

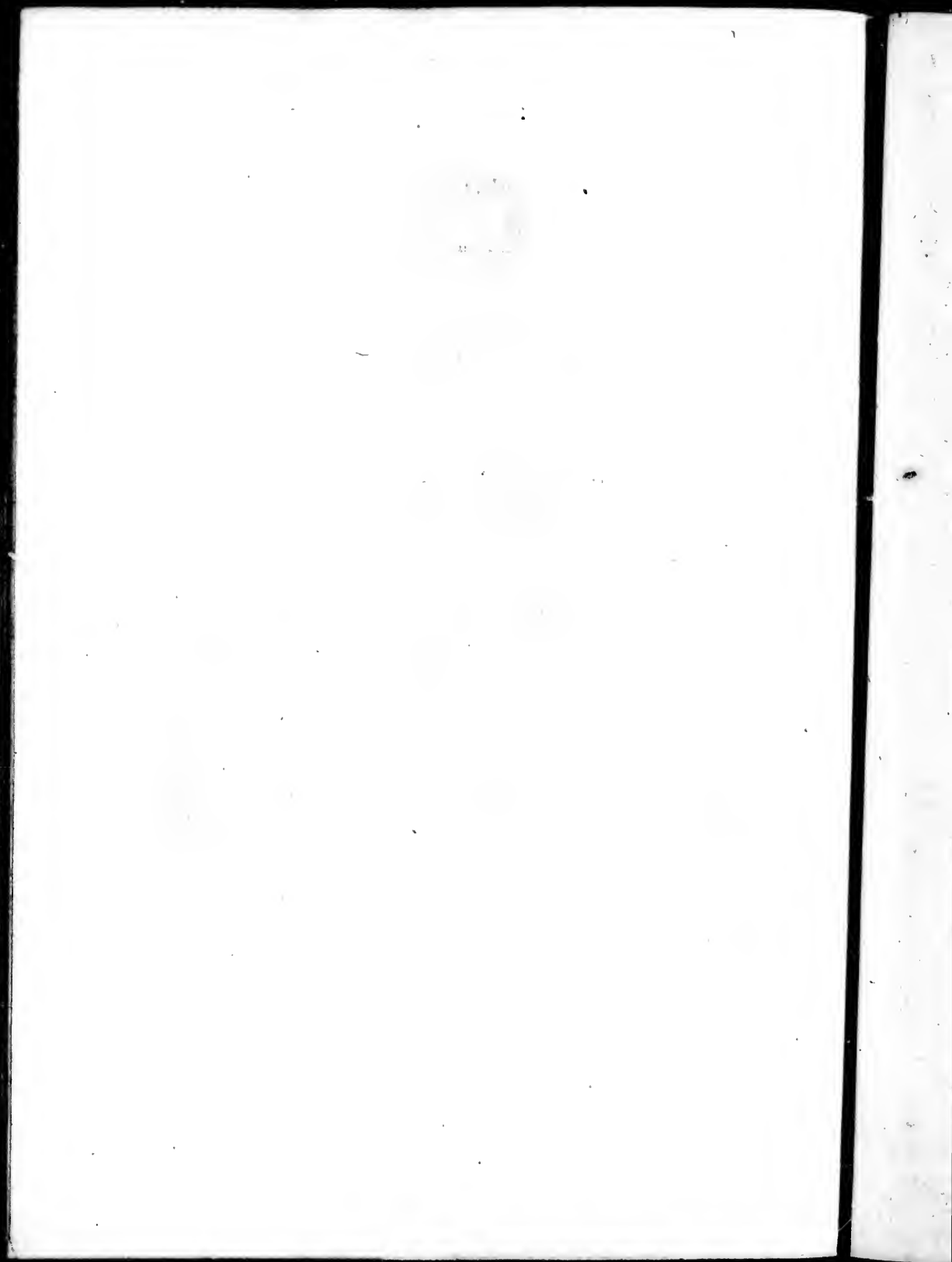
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



---

N O T I C E  
H I S T O R I Q U E  
S U R L A P E R S E.

---

**D**EPUIS une longue suite de siècles, gouvernés par des Princes efféminés ou cruels, les nombreux Habitans de cette belle & vaste contrée d'Asie, ne sçavent pas encore jouir des bienfaits que leur prodigue la Nature, contrariée par les intérêts mal entendus d'une Politique odieuse; & ils ne sont guère connus aujourd'hui que par leurs Tapis, dont ils font Commerce avec l'Europe.

Quelques Historiens, des Poètes, le sage *Lockmann*, (1) *Zoroastre* le Réformateur, & les ruines de *Persépolis* ont attaché quelque gloire au nom de cette Nation, trop étendue pour fleurir sous un seul Sceptre. Elle a perdu son éclat, depuis que les *Muphis* ont succédé aux *Mages*.

Pourquoi les Perses ne ressemblent-ils pas tous aux anciens Guebres dont il existe des Familles? Cette

---

(1) On nous a fait connoître ses Fables, ainsi que celles de *Pilpay*. Voyez les Vies des Ecrivains Etrangers, par M. le Prevost d'Exmes; & le T. I. de la Collection des Fabulistes, par M. Mulot, Chanoine de St. Victor. Mais c'est sur-tout les Fables Orientales de *Saadi*, qu'il faut lire.

Peuplade estimable, pratique & réalise encore de nos jours les principes de la Philosophie Naturelle dont nous possédons si bien la théorie. Disciples de Zoroastre, ils ne savent plus lire dans le Code de leur saint Législateur ; mais un cœur bon, un sens droit, sous le sauve-garde d'une tradition sacrée, les ont maintenus jusqu'à présent dans le véritable sentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entiers aux vertus privées, leur ambition ne passe point la borne de leur héritage. Il croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages & leurs champs. Il sortiroit de la vie, avec regret, celui-là qui ne laisseroit pas pour le remplacer sur la terre, une génération d'enfans robustes, & une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe, sans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs desirs. Vêtus simplement, la décence fait toute la parure des Femmes. Amis du travail, l'oisiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs Mœurs. Amis de la paix, ils se détournent du Musulman mal intentionné à leur égard, comme on se gare d'une pierre qui menace la tête du passant ; & ils ne trouvent point de plaisir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la Couronne dont ils relèvent, afin de se conserver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la Peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoissance ; ils se feroient un crime de répandre le sang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils sont bien

un peu entichés de superstition ; mais il semble qu'elle ne serve qu'à les faire distinguer des autres Sectes Religieuses. Du reste, nés tolérans, ils ne trouvent pas mauvais qu'on pense autrement qu'eux. Tous les Hommes, disent-ils, ont des yeux ; mais ils n'ont pas les mêmes yeux. Ils croient à un grand Etre qui renferme tous les êtres, à une ame universelle, d'où découlent tous les esprits qui animent les corps. Ils croient à la métempychose, c'est-à-dire, aux différentes révolutions que doivent subir nécessairement les parties individuelles du grand Tout, quand elles se décomposent pour changer de formes. Et ils ont la bonhomie d'espérer que les Hommes n'ont plus que quelques milliers d'années à végéter dans l'erreur ; qu'au bout d'un laps de temps, très-éloigné il est vrai, l'Univers n'aura qu'un seul culte, & que ce sera celui des Guebres.

Les Guebres font un contraste parfait avec le reste des Persans. Ceux-ci, doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux, ont tous les vices & tous les agrémens d'une Nation civilisée depuis longtemps, & qui a tout-à-fait perdu de vue les institutions primitives de la Nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur, & doivent paroître aimables aux Etrangers qui ne les observent que superficiellement ; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux. Il faut qu'ils se dédommagent sur les particuliers de tout ce qu'un Gouvernement despotique leur fait souffrir.

---

## NOTICE HISTORIQUE

---

Le Coran est le Code Religieux & Civil dominant ; mais comme ce Livre n'a pas été écrit d'un bout à l'autre, sous la dictée de la Raison, on n'y trouve point une unité de Doctrine propre à concilier ceux à qui il sert de Loi. En sorte qu'il donne lieu à plusieurs Partis, qui se détestent de tout leur cœur, & se chamaillent de tout leur pouvoir, au grand scandale de la Vérité, & au détriment du bien public. En vain le Costume avoit-il mis une barrière pour distinguer ces différentes Sectes ; elles se prennent les couleurs les unes des autres. Les *Chias* osent pousser quelquefois le sacrilège jusqu'à porter des bas & des souliers verts, livrée consacrée par les *Sunnites*, à la bannière du Saint Prophète.

L'habillement des Perses consiste en une chemise de coton, ouverte sur la poitrine, & qui descend jusqu'aux genoux, une veste un peu plus longue, & par-dessus, une robe un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches, est de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre, garnie de galons & de riches broderies. Les caleçons leur descendent jusque sur les pieds. Leurs bas sont courts, larges & de draps. Leurs chaussures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles. Leur turban est plus haut, plus majestueux que celui des Turcs. Le Costume des Femmes, peu différent de celui des Hommes, est encore ce qu'il étoit il y a quatre siècles ; ce qui doit nous surprendre, chez une Nation opulente & amie du faste. Leurs bras sont ornés

de bracelets; leur tête, d'une chaîne d'or; leurs oreilles, de boucles; des anneaux d'or pendent quelquefois à leurs narrines. Les Filles & les jeunes Epoufes sont très-souvent voilées; ou bien elles s'enveloppent le visage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue & la respiration. Le bleu-foncé est la couleur du deuil.

Dans le Khorafan, l'une des quinze Provinces de la Perse, on double les habits d'étoffes de soie & d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, frisé & délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en servir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale Cité de la Province, surnommée la Ville des Roses, à cause de la quantité d'arbrisseaux de cette espèce qui fleurissent dans les environs.

Dans le Mezanderan, seconde Province de l'Empire, est un petit canton nommé Astarabath, dont les Habitans se sont maintenus libres, en cessant d'être sauvages. Ils nomment eux-mêmes leur Chef, dont le nom lui rappelle sans cesse qu'il n'est que le premier de ses égaux. Loin d'avoir été subjugués & de dépendre de la Cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un asyle à tous ceux qui ont éprouvé des passe-droits dans les Troupes du Monarque Persan.

Le midi de la Province de Ghilan est occupé par des montagnes, sur lesquelles des Pasteurs ont assis leurs Hameaux pittoresques à la vue. Les Mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du paysage. Etrangers



aux révolutions politiques, ces bonnes gens jouissent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité qu'à la température du lieu. Ils sont vêtus d'une camisole qui descend à la ceinture. De larges haut-de-chausses viennent s'y joindre. Les chaussures sont faites d'écorces d'arbres.

Shamaki, Capitale du Schirvan, est une Ville très-ancienne, où se fait encore aujourd'hui un grand Commerce de soie & de coton. Son territoire est l'un des plus féconds de toute l'Asie; les Habitans n'en sont pas plus heureux. Pourroit-on l'être dans un Eden, si le despotisme y pénétroit? La Nature, malgré sa toute puissance, ne sauroit faire du bien aux Hommes malgré eux.

Les environs de la Ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre, rapportent beaucoup de balsamine, dont on se sert pour se colorer les (1) ongles & les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgistan. Cette conjecture est fondée sur un usage dont les Dames du Pays se montrent encore aujourd'hui jalouses; elles sont presque tout le jour (2)

---

[1] Pour les ongles, les Européennes n'en sont pas encore venues là.

[2] Nos Dames de Paris n'auroient-elles pas aussi la prétention de descendre de ces mêmes Amazones? Du

---

à cheval, suivies d'autres femmes, portant un poignard à la ceinture.

L'Erivan est la Province de Perse qu'Habitent les Arméniens soumis à ce Royaume. Voyez l'article que nous leur avons destiné dans cet Ouvrage.

Le Peuple de la Province d'Azerbijane est généralement pauvre; les gens de la campagne sur-tout, y mènent une vie misérable; ils ne sont couverts presque en tout temps, que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nuds. Mais dans la Ville, le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le Commerce y est dans une grande activité; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'Agriculture, qui devrait avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en œuvre le coton, la soie & l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis & les plus beaux turbans de la Perse.

Ardebil est une autre grande Ville, réputée sainte, parce qu'elle renferme dans une superbe Mosquée, le Tombeau d'un grand personnage du Mahométiisme. En conséquence, cette Cité est purgée de Danseuses & de Courtisannes qui pullulent par-tout ailleurs. La

---

moins on pourroit leur supposer cette intention, quand on les rencontre à toute heure de la journée, courant à cheval ou conduisant un char,

Mosquée a été l'occasion d'un Hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille Pélerins. Malheureuse la contrée ou de tels établissemens abondent !

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, Ville de la même Province. Qu'on nous permette un mot sur ce grand homme. L'anecdote du Cheval malade du Roi de Perse, Gushtasp, guéri par Zerdusht le Prophète ou Zoroastre, à condition que le Prince & toute sa Cour croiroit au Zend-à-Vesta, ne nous confirme que trop, ainsi que les miracles de ce Législateur, dans cette vérité peu honorable pour les Hommes, qu'ils font par-tout les mêmes, & qu'il faut toujours les traiter en enfans, les amuser, peut-être même les tromper, du moins innocemment, & pour les rendre meilleurs. Le pont destiné au passage des ames, les Anges Mirhizad & Reshuizad, qui pesent dans une balance les bonnes & mauvaises actions, & le Gehevina, région obscure pour les méchans, sont des *Paraboles* dont le but est plus moral. Mais on trouve Zoroastre plus digne de sa célébrité & du culte que lui rend encore la Perse, quand on apprend dans ses Livres que de toutes les vertus, celle dont il recommandoit le plus la pratique, étoit la *Philantropie* des Grecs, que l'ancien Testament appelle *l'amour Fraternel* ; & le nouveau, *la charité Chrétienne*, ou *l'amour du Prochain*.

C'est dans la Province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, Capitale de toute la Perse : mais il faut aller

---

à la Ville d'Yezd , pour rencontrer les plus belles Femmes de ce vaste Empire.

La Ville de Raschan est très-commerçante. On y fabrique du fatin , des velours , des taffetas , diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées , de magnifiques brocards d'or & d'argent , &c.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la Ville de Sufer ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza , qu'embellit Darius Hystape , & d'où Alexandre emporta un riche butin.

La Province de Farfistan possède les fameuses Ruines de Persepolis , qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz , Ville Principale de cette Province , & patrie de *Saadi* , on rencontre un monument moins antique , mais plus précieux peut-être encore ; c'est le Tombeau de ce Poète-Philosophe , qui mériteroit d'être connu (1) tout entier parmi nous.

A Laar , la première Ville du Laristan , on fabrique des ceintures estimées.

Les Guebres sont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y font un grand Commerce des laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art , & dont ils font des serges très-recherchées dans tout

---

[1] Voyez-en les fragmens que nous en a traduits ou paraphrasés M. de St. Lambert , à la suite de son beau Poème des Saisons.

l'Orient. Elles sont presqu'aussi fines , aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures & de beaux tapis. Les Habitans de la partie méridionale sont presque noirs , à cause de la chaleur. Leur habillement en conséquence est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les Femmes y portent une simple chemise qui descend jusqu'à la ceinture. Delà , une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non seulement leurs bras , mais encore leurs jambes. Une plaque d'or , de figure romboïdale , enrichie de pierres précieuses , est suspendue à leur nez.

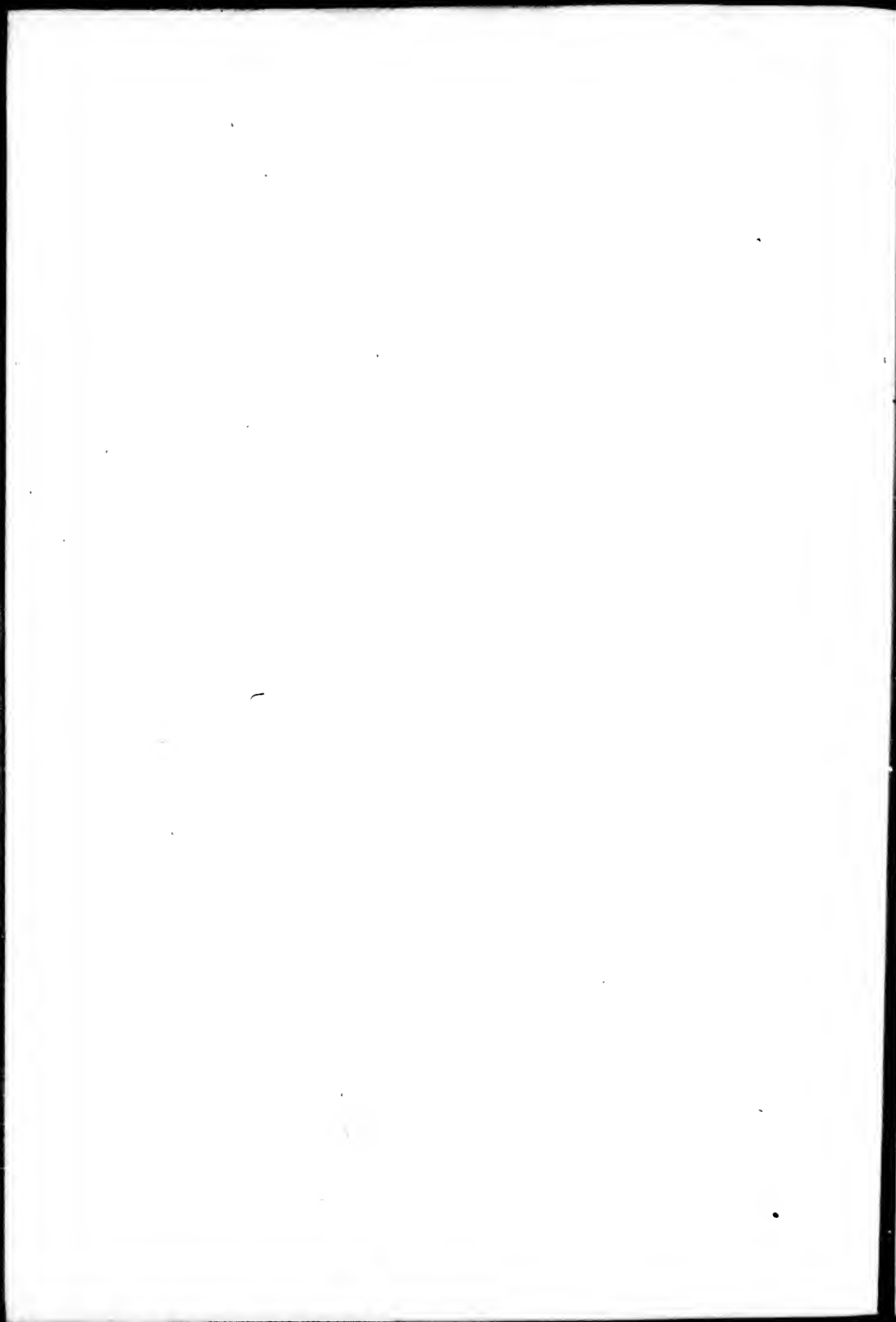
L'Isle d'Ormuz n'est plus à beaucoup près , ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du Conquérant des Perses. Alexandre traversa cette Province avec son Armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan , l'Hercule des Persans.

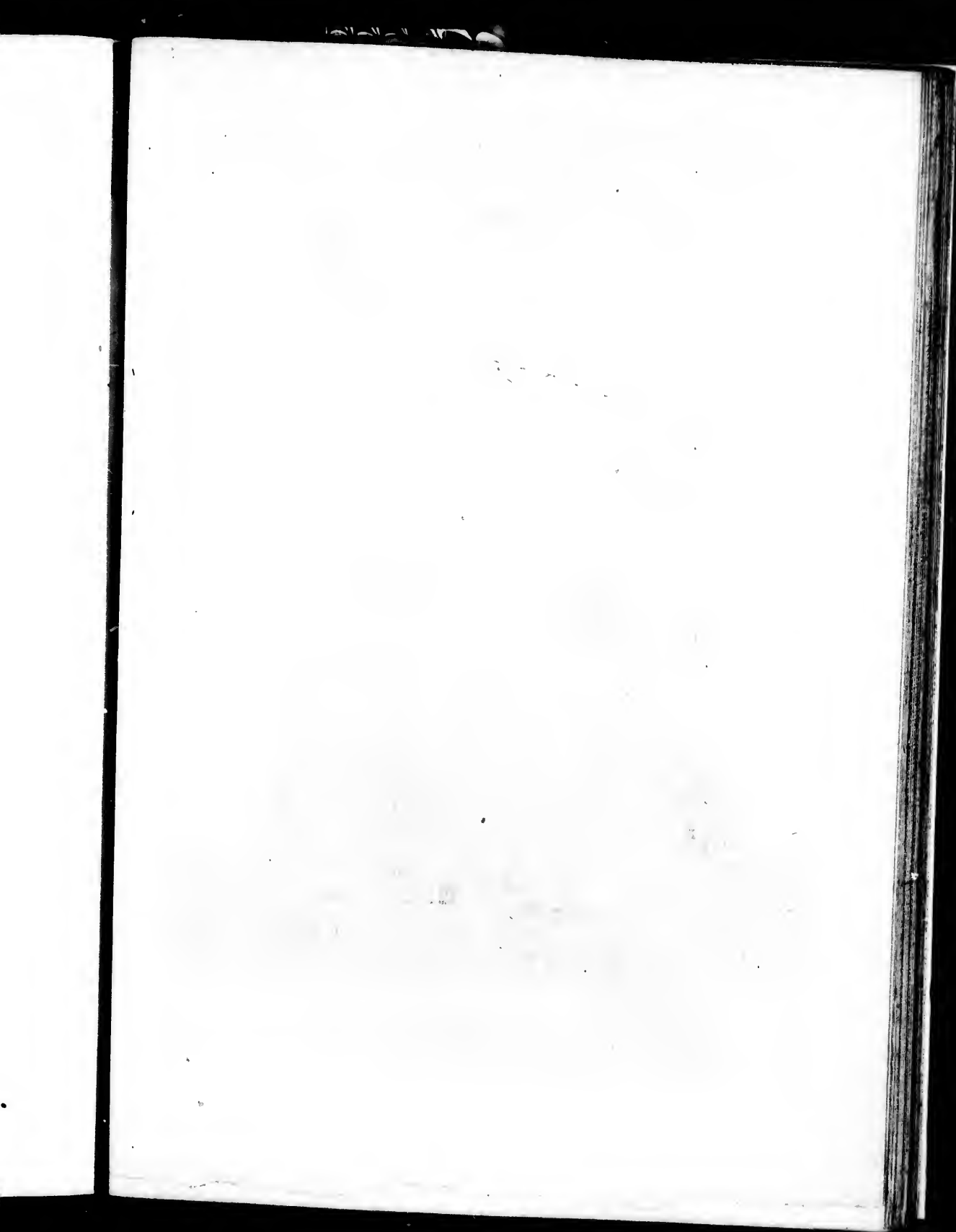
On trouve dans le Kabulistan , des Gentils qui ont quantité de Pagodes , & qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses , en habits de couleur rouge-foncée.

Le Kandahar est habité par un Peuple demi-sauvage. que les Rois de Perse eut bien de la peine à contenir. Leur Costume donne une idée de leurs Mœurs. Une robe de grosse toile , qui descend jusqu'aux talons , & qu'ils relèvent pardevant jusqu'à la ceinture , & un large caleçon de la même toile , forment tout leur habillement.

habillement. Ils ont les jambes & les bras nus. Les Riches font usage de pantoufles & de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée ; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours , dont un bout retombe par derrière. L'autre extrémité s'élève sur le devant de la tête , en forme d'aigrette.

*Fin de la Notice Historique sur la Perse.*

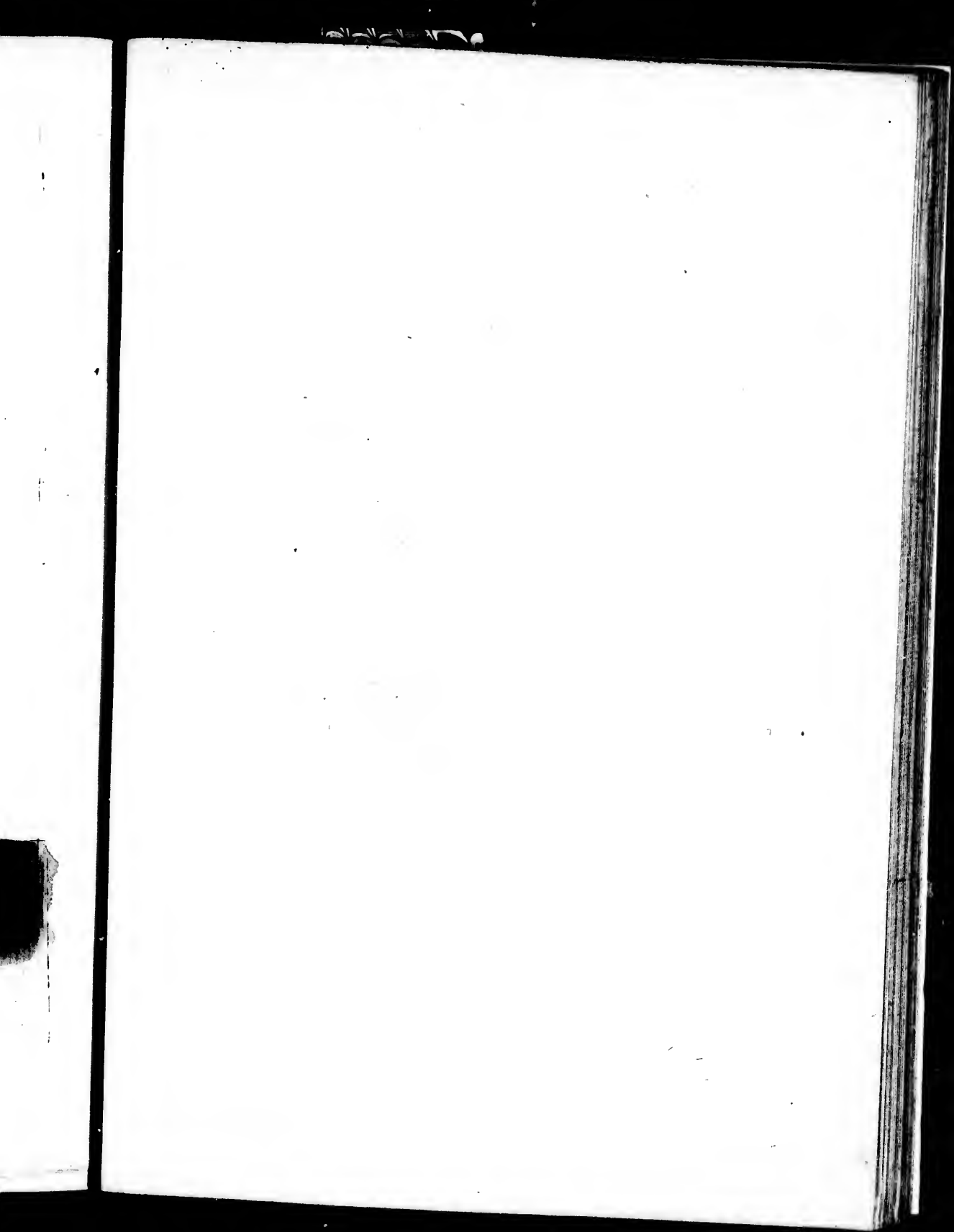




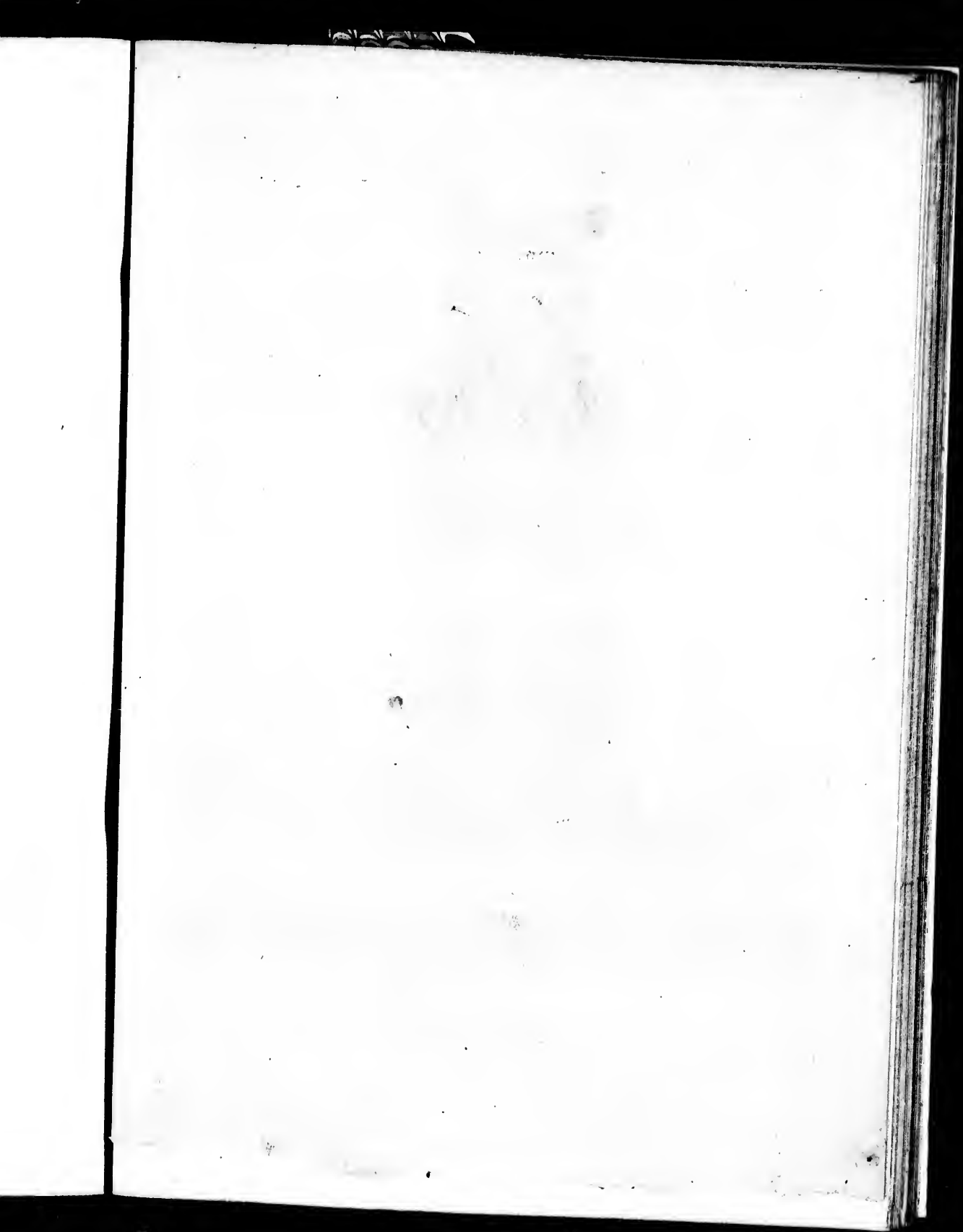




*Armenienne que l'on conduit pour la marier.*

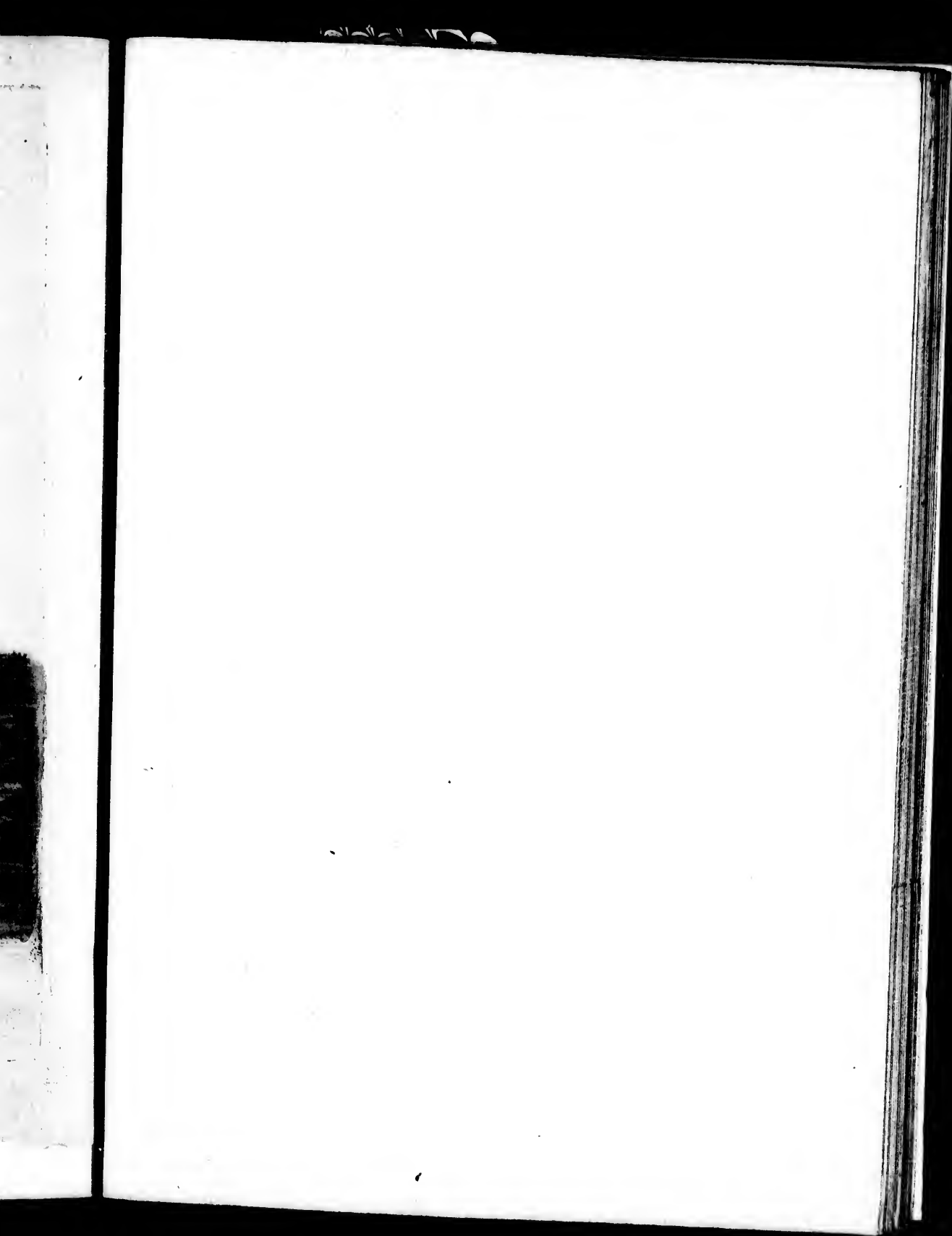


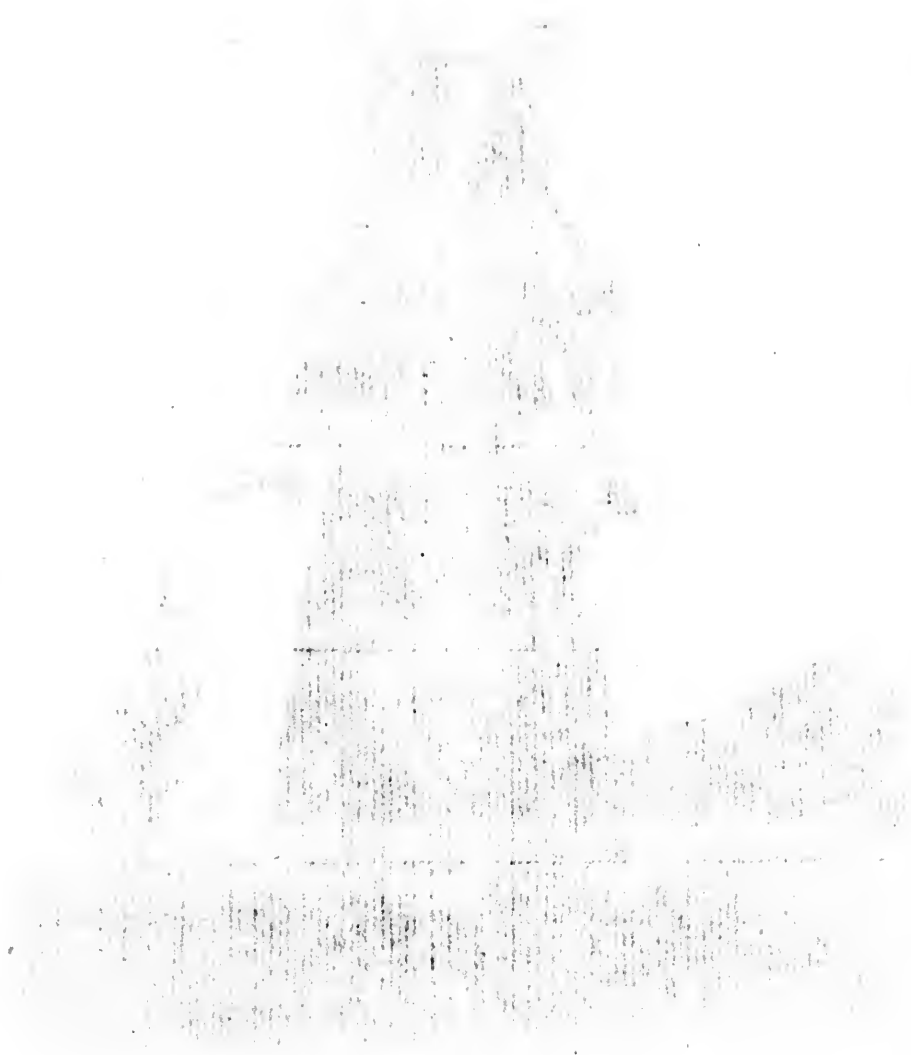


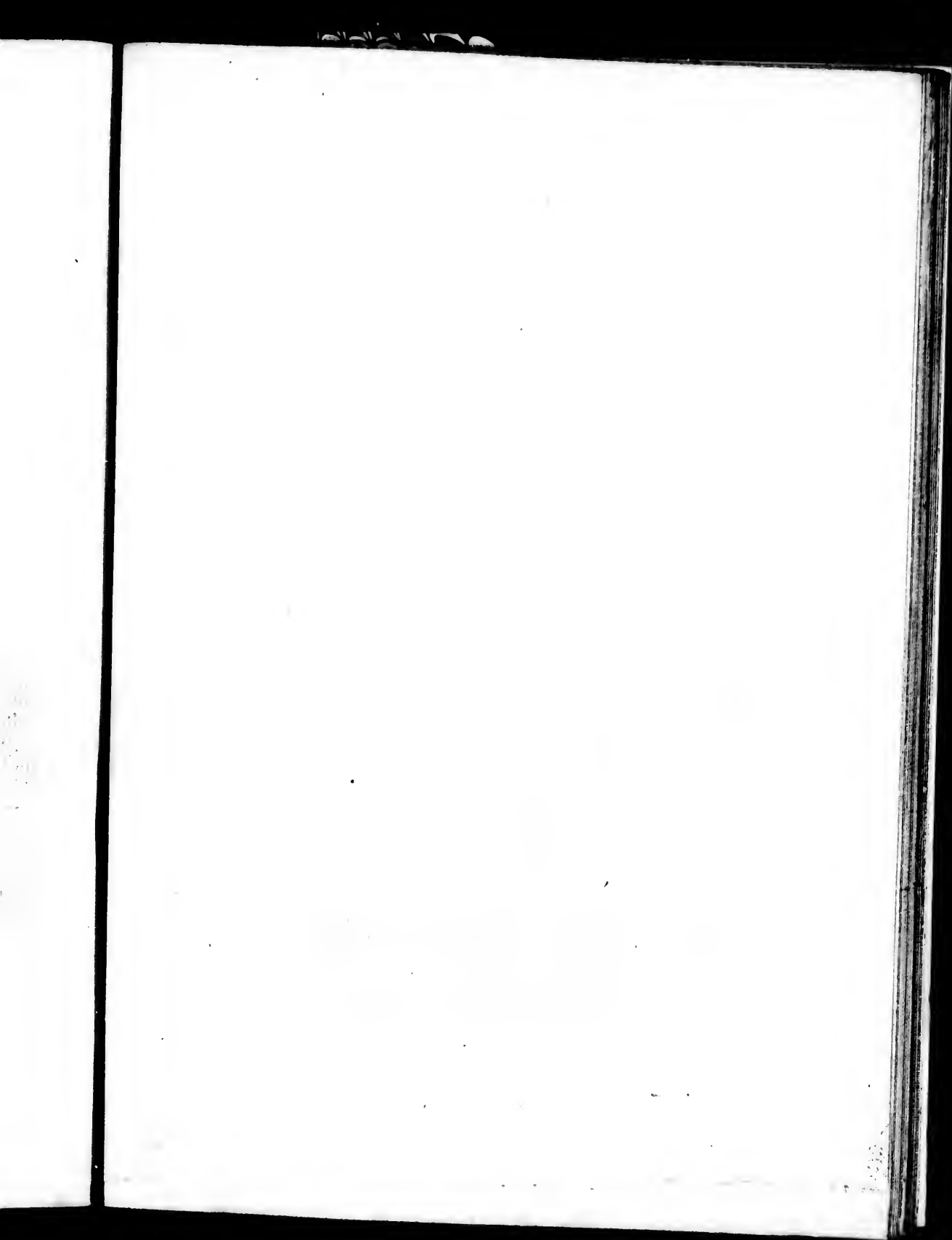




*Armenienne en Habit de Cérémonie.*



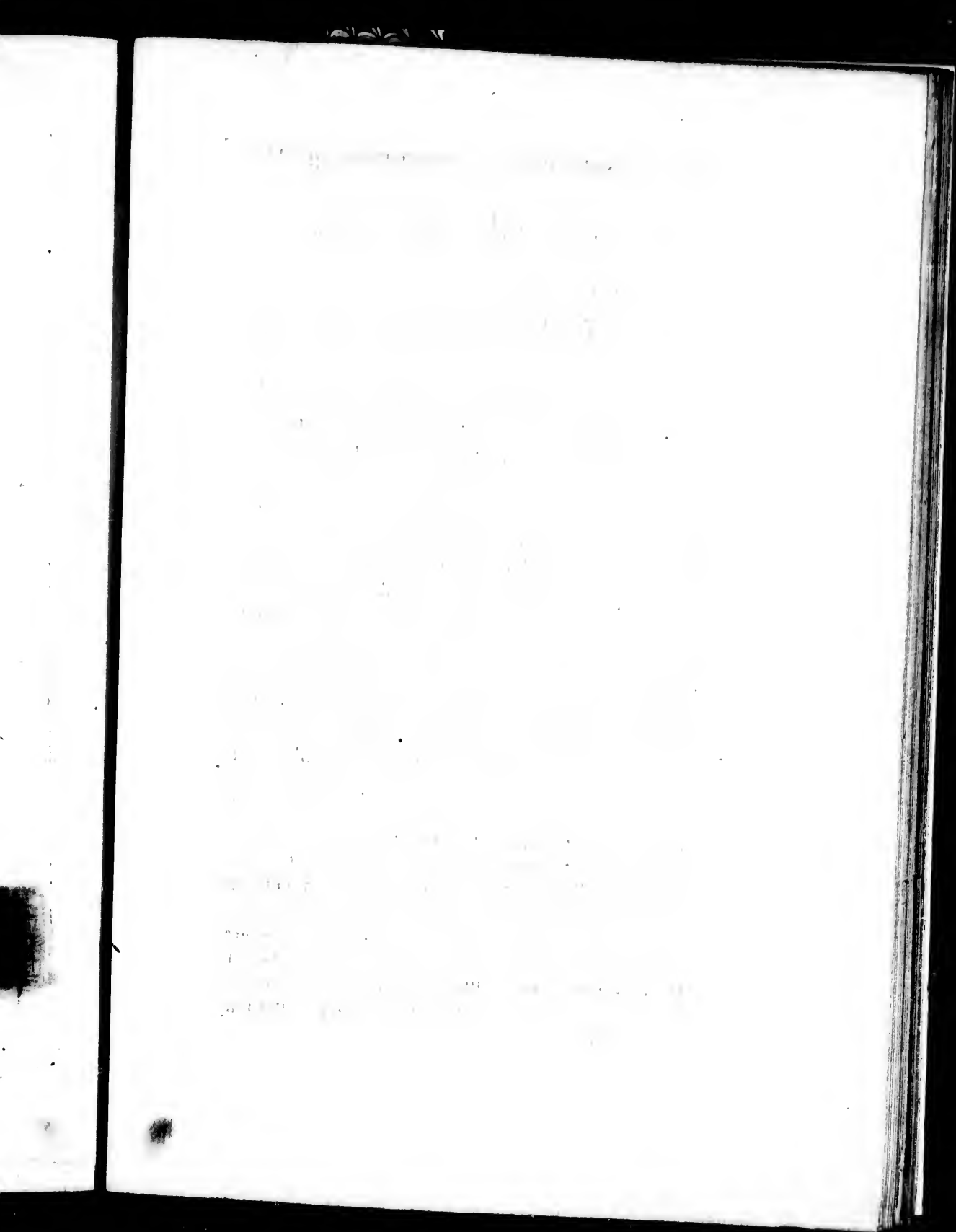


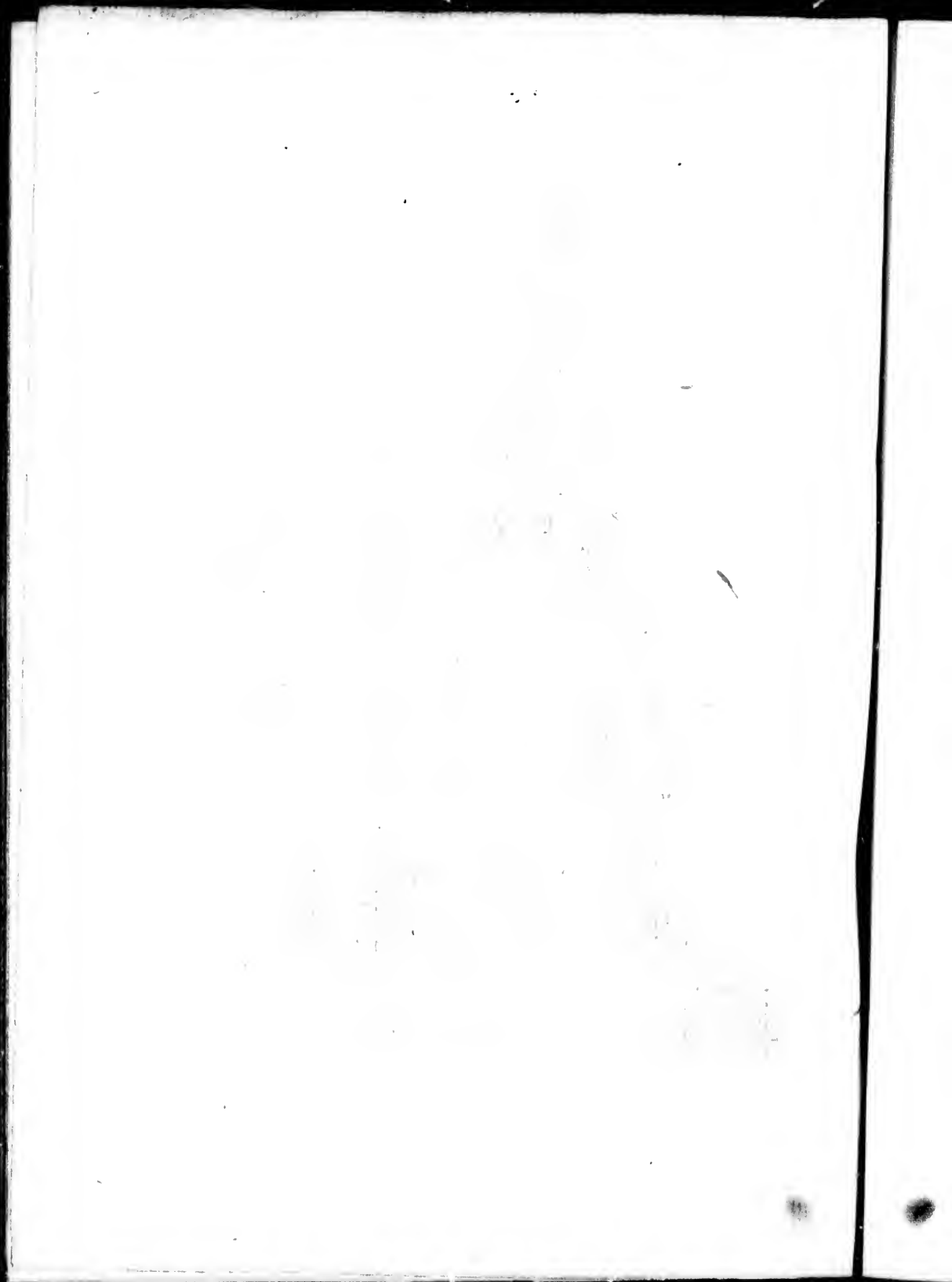






*Armenien*





---

# M Œ U R S

## ET COUTUMES

### DES ARMÉNIENS:

---

L'ARMÉNIE n'est en elle-même qu'une des contrées les moins importantes de l'Asie ; mais c'est sur ce petit théâtre que furent représentées les deux plus grandes scènes de l'Histoire du Monde. La Création & la seconde Population de l'Univers eurent lieu en Arménie ; c'est-là que le doigt complaisant de Dieu façonna l'argile à son image , donna la pensée à la matière , & fit ce Chef-d'œuvre de raison & d'inconséquence, appelé Homme. C'est-là qu'il plaça l'Homme & la Femme dans un Jardin de délices, d'où nous devons tous sortir heureux & bons. Il en arriva tout autrement, comme on fait ; & les sources du Tigre , de l'Euphrate & du Phison (le Phase) , attestent seules aujourd'hui l'existence du Paradis terrestre dont elles fertilisent encore l'emplacement ; ce fut aussi sur l'Ararat ( 1 ) , haute

---

( 1 ) Les Naturalistes ont jugé l'Ararat un très-ancien Volcan éteint , qui devoit être l'un des plus considérables du globe ; puisqu'encore aujourd'hui la végétation n'a pu atteindre jusqu'à la région de la neige. Quoique l'Histoire ne rapporte aucune irruption de ce Volcan, les cendres mobiles qui couvrent la partie moyenne de cette Montagne, ne permettent pas de douter de sa première organisation physique.

Montagne d'Arménie , que vint se reposer l'Arche merveilleuse que respecta le déluge , & à qui nous devons le premier réparateur de genre humain réduit à la seule famille de Noë. Les Arméniens , fiers d'être , pour ainsi dire , les fils aînés de la terre , montrent encore n'aguères , aux Sceptiques , les vénérables débris de l'Arche antique , construite par Noë. Tous ces faits extraordinaires sans doute , n'en sont pas moins authentiques , ( la dernière circonstance exceptée ) , puisqu'on les trouve *détaillés dans la Bible.*

L'Histoire profane de l'Arménie n'est pas aussi satisfaisante , à beaucoup près. Vahé , dernier des 53 Rois de la lignée de Laik , premier Souverain , & arrière petit-fils de Gomer , né de Japhet , fut , dit-on , vaincu par Alexandre. Puis viennent les 27 Rois de la race des Arfacides. D'autres Annalistes moins suspects , nous apprennent que l'Arménie , d'abord Province des Médes & des Perses , grossit bientôt le vaste Domaine du vainqueur d'Arbelles , & devint le partage de l'un de ses Généraux. Puis le joug des Romains pesa long-tems sur elle. Puis les Sarrafins & les Tartares y firent des incursions tour-à-tour ; enfin , elle obéit en ce moment , à ses premiers maîtres les Perses , conjointement avec les Turcs. Ces derniers ont même imposé au démembrement de l'Arménie qu'ils possèdent , le nom de Turcomanie ; Erzerum en est la Capitale : Erivan est celle de l'Arménie Persane. L'Arménie ne peut s'enorgueillir de ses Villes ; mais en perdant son éclat ; elle a conféré la fertilité de son sol. Elle ne donne pas

par-tout de bons Vins, que l'Arménien aime beaucoup, & auxquels il ne préfère que l'argent.

La haute antiquité des Arméniens les a rendus superstitieux. Du plus loin qu'un d'entr'eux apperçoit le Mont Ararat ( qu'ils appellent *la Montagne de l'Arche* ), il se prosterne, & baise la terre, selon lui, le berceau du genre Humain. L'Evangile leur a paru trop nud; ils l'ont chargé à l'envi, de quantité d'accessaires plus ridicules les uns que les autres. Ils n'ont pas des notions bien nettes sur le personnel de J. C. Ils semblent ne pas admettre de Purgatoire. Ils ont de l'Enfer une idée qui doit paroître sublime; ils ne se le peignent point sous l'image d'un feu dévorant; ils disent tout simplement que la damnation consistera dans l'éternelle absence de Dieu, visible seulement aux yeux des justes. Le plus grand supplice d'un coupable, selon eux, est d'être sans cesse en présence de son crime. L'Extrême-Onction ne leur paroît pas un Sacrement d'une nécessité absolue.

Industrieux & amis du travail, ils croient pouvoir borner le nombre de leurs Fêtes religieuses, à quatre principales; les autres se célèbrent avec le Dimanche. Ils appellent le Pape, le grand Portier du Ciel.

On ne désigne ici que les Arméniens schismatiques; les autres sont très-dociles observateurs des SS. Dogmes de l'Eglise: ces derniers sont très-répandus en Pologne, & sur-tout dans la Province de Nakchivan en Perse. La plupart d'entr'eux vont trafiquer en Turquie; ils haïssent leurs frères égarés hors de la Catholicité; &

ils ont plus d'un motif pour autoriser leur conduite : car ceux-ci, par exemple, avant de recevoir la Communion, croient s'y être suffisamment préparés en prenant un bain, qu'ils ont substitué aux eaux salutaires de la piscine de pénitence. Ils refusent aussi la Communion aux Epoux pendant tout le temps de la première année de leur mariage, parce que (prétendent-ils), tout entiers au plaisir, ils ne peuvent à la fois servir deux maîtres avec une ferveur égale.

Leur Rit ne permet pas non plus aux Prêtres d'approcher tous les jours de la Sainte Table, pour y faire un Sacrifice auguste, qui exige qu'on soit en état de grace. Mais on remarquera que leurs Prêtres ne sont point célibataires; & il n'y a qu'un Socrate Chrétien, qui pourroit conserver son ame calme & intacte au milieu des orages journaliers d'un ménage.

Communier tout le Peuple à la fois avec une seule & même grande Hostie, divisée en une infinité de parcelles, leur semble un moyen de plus pour resserrer les liens de fraternité parmi les Fidèles.

Ils ont une si haute opinion de la sainte Eucharistie, qu'ils s'en abstiennent, s'il leur survient quelque ulcère, tant qu'elle suppure : ils l'interdisent à leurs femmes pendant leurs infirmités lunaires.

Ils sont si religieux observateurs de la propreté, qu'ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils faisoient usage d'un vase dans lequel seroit tombé un rat ou une souris, avant d'avoir fait dire un Evangile sur le vaisseau souillé par le contact d'un animal im-

monde. Leurs Curés, outre qu'ils y trouvent leur compte, n'ont garde de combattre cette pratique superstitieuse, mais dont la cause est innocente, & dont les effets sont salutaires. Par une suite de leur caractère, c'est presque un crime parmi eux, de maltraiter un chat, destructeur des souris & des rats, ce quadrupède fourré obtient toute leur reconnoissance.

Ils observent le Carême avec une régularité qui nous édifieroit, si de tels exemples ne glissoient pas sur l'esprit des Sybarites. Pendant toute la sainte quarantaine, les Arméniens s'ôtent la ressource du vin, du poisson, & même de l'Huile. Ils passent plus de six mois de l'année, en jeûnes rigoureux. Les jeunes filles s'exténuent. en ne mangeant pas pendant les trois jours qui précèdent la Fête du grand Saint *Sarkis*, ou *Sergius*. C'est leur Saint Nicolas qui fait rencontrer des maris de bon choix.

Les Epoux ne passent point immédiatement, comme chez nous, de l'Autel à la table & de la table au lit. Loin d'habiter avec sa femme, le mari peut à peine la voir pendant les trois premiers jours accomplis qui suivent la bénédiction nuptiale. On dit que cette autre superstition religieuse tourne au profit de l'hymen.

Les Arméniennes, devenues mères, sont réputées immondes pendant les premiers quarante jours qui suivent celui de l'accouchement. Elles ne peuvent toucher à rien, pas même se présenter au Soleil, dont elles souilleroient les rayons par leur regard impur. L'Ancien Testament, qu'ils prennent à la lettre, autorise à leurs yeux ces bizarres pratiques.



Leurs Cérémonies Religieuses sont très-multipliées ; mais ils n'y assistent pas toujours avec le recueillement qu'elles exigent. L'Ordination d'un Evêque, sur-tout, est auguste & imposante. Il s'y passe une formalité, reste précieux d'un ancien usage bien respectable, & que l'on doit regretter. Le Patriarche, venu pour consacrer le Prélat, après avoir recueilli les suffrages du Clergé assistant, passe ensuite à ceux des Laïcs ; le Peuple, représenté par deux (1) pauvres, donne sa voix avant le Tiers-Etat ; & le Tiers-Etat, avant l'ordre de la Noblesse, qu'on ne consulte qu'en dernier. Un autre incident digne d'attention, c'est que l'Evêque élu se laisse entraîner, comme malgré lui, jusqu'aux pieds du Patriarche pour en recevoir ses pouvoirs. Tout ceci

(1) Qu'on me permette de rapprocher ici le cérémonial qu'on observe encore aujourd'hui en France, dans plusieurs Communautés. Par exemple, quand une Novice prononce ses Vœux en public, dans le Monastère de St. Thomas de Villeneuve, fauxbourg St. Germain, à Paris ; elle reçoit d'abord l'anneau des mains du Célébrant, puis s'achemine vers la porte de l'Eglise. Alors une Femme du Peuple se fait jour à travers la foule des parens & amis invités, se présente devant la jeune Religieuse, lui prend son anneau, le passe à son doigt, & l'embrasse en lui disant : *Ma Sœur ! souvenez-vous que vous êtes la servante des pauvres.* Cérémonie touchante, & qui frappe d'autant plus, que ces bonnes Filles, à moitié récluses, consacrent en effet leur existence au pansement des playes & au soulagement de la misère des derniers rangs de la société. Que la Religion est auguste & belle !

rappelle visiblement les temps de la primitive Eglise. Alors un Prélat ne recevoit le Bâton Pastoral , que du consentement du Peuple; loin de briguer ce dangereux honneur , il ne sentoit que le poids de la dignité à laquelle on l'appelloit , & qu'il n'acceptoit qu'avec une sage méfiance en ses talens & en ses lumières. Autres tems , autres mœurs ! Les Evêques Arméniens sont , pour la plûpart , si peu instruits , qu'ils ont perdu presque toute la considération attachée à leur titre. Les Docteurs (*Vartabeds*), en ont profité pour prendre le pas sur eux , & pour trancher même du Patriarche. On leur désireroit moins d'apreté pour le gain , & plus de régularité dans leurs mœurs.

Quand ils disent leurs Messes , à la Commémoration des Morts , les Prêtres Arméniens font preuve de générosité. Ils ne rappellent qu'en passant les noms chers & consacrés des Apôtres & des premiers Martyrs; mais ils s'arrêtent complaisamment sur les noms des Hérétiques , leurs anciens ennemis , pour le salut & le repos desquels ils intercèdent avec ferveur. Ils ont un autre usage sujet à bien des abus , & qui tend à compromettre la dignité de la Religion. Afin de pouvoir administrer aux malades de prompts secours spirituels , ils se sont avisés de garder chacun chez eux , un saint Cyboire , qu'ils placent dans leur appartement , sans presque aucune distinction , & *inter pocula* ; & sans que la présence d'un tel objet oblige à plus de retenue dans les détails de leur vie domestique.

Les Arméniens prétendent que l'acte le plus méri-

ritoire de cette vie , est de faire un pèlerinage à Jérusalem. Ils le jugent même tellement indispensable , que si un homme juste mouroit avant que d'avoir pu accomplir ce vœu , l'Ange chargé de faire la présentation de son ame dans le Paradis , en reculeroit le moment désiré , pour lui donner le temps d'aller errer & voltiger pendant quelques minutes autour du tombeau de J. C.

Les Prêtres , en Arménie , n'accordent point gratuitement la sepulture aux morts pauvres. Le cadavre est souvent un jour entier sur le seuil de l'Eglise , sollicitant la pitié & l'aumône. Quand le bassin , placé à ses pieds , offre la quantité de pièces de monnoie requise pour le salaire des Prêtres , alors ils procèdent à l'enterrement. Le Baptême & la Communion , ainsi que les Messes , tout se paye dans les Eglises d'Arménie , avec la même rigueur , & l'on n'y fait point de crédit. Pour un écu donné d'avance , un Docteur obtient du Patriarche , en faveur du premier mari qui se présente , la permission de répudier sa femme. Quelquefois cependant , le Cadi exige son attache. Les Arméniens ne peuvent se remarier plus de deux fois.

Les Evêques , chacun dans leur district , ne lavent pas les pieds à douze pauvres seulement , mais à tout le peuple de son Diocèse. Ce zèle apostolique a pour véritable motif , la pièce d'argent que chaque individu ne peut guère se dispenser de jeter , en fortant des mains de son Prélat , dans un large bassin placé *ad hoc*.

Lors de la Bénédiction nuptiale , le Célébrant lie avec

un beau mouchoir brodé , la garde & le fourreau d'une épée si étroitement , qu'on ne sauroit dégager la lame. Cérémonie qui donne à entendre que les Epoux ne doivent rien se permettre entr'eux , avant que le Prêtre ne soit venu rompre ce noeud dans leur maison. En conséquence , des matrones gardent à vue la nouvelle épousée , tandis que les jeunes hommes surveillent le mari. Selon la coutume des lieux , il doit se passer au moins trois jours , huit jours au plus , avant la consommation. Le moment enfin arrivé , le Prêtre entre avec le mari dans la chambre de l'épouse , couverte d'un grand voile rouge , à travers lequel elle respire à peine. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrémités d'un fil , il le coupe dans le milieu entr'eux d'eux avec l'épée en question , qu'il dégaîne en leur présence , après avoir dénoué & pris pour lui le mouchoir dont il l'avoit liée. Le despotisme Sacerdotal peut-il être poussé plus loin ? Puis il fait heurter leurs têtes modestement l'une contre l'autre , en signe de consentement , ( auquel on pourroit bien joindre souvent l'épithète de *forcé* ). Il remet ensuite l'épée nue entre les mains de l'époux , & lui ordonne d'en frapper trois fois légèrement la tête de l'épousée , qui s'incline comme par soumission & obéissance ; enfin , le Prêtre se retire tout de bon , & abandonne les nouveaux mariés à eux mêmes. Ce n'étoit pas ainsi qu'en agissoient les familles patriarcales , qui laissèrent les premières empreintes de pas d'homme sur le sol fortuné de l'antique Arménie ; les pères alors , seuls Pontifes de leurs enfants , bénissoient les nouveaux époux af-

sortis par l'amour , & laissoient faire le reste à la Nature.

Presque tous les Arméniens se sentent une espèce de vocation particulière pour le Commerce. L'Europe ne communique guère avec la Perse , que par leur canal. Ils font le Négoce avec une intelligence si déliée , qu'elle ressemble beaucoup à l'astuce Juive. Ils se sont bâtis tout près d'Ispahan , un Fauxbourg considerable , qu'ils décorent du nom de Ville de Sulfa. Cette Nation , qui pourroit redevenir quelque chose dans le système politique , est comme une riche éponge que les Turcs & les Persans pressurent à l'envi , chacun de leur côté , à mesure qu'elle se remplit. Ils ne reconnoissent point de Noblesse entr'eux ; & l'inégalité des conditions a fait place à celle des richesses , tout aussi funeste , tout aussi flétrissante que l'autre. Les deux grands Empires dont ils dépendent , & dont ils ne sont , pour ainsi dire , que les Courtiers , les excluent de tous emplois dignitaires ; mais les chûtes fréquentes & funestes auxquelles on est exposé dans les postes éminens , ne doivent pas les leur faire regretter beaucoup. Qu'ils tâchent de mettre un peu plus de loyauté dans leurs échanges , & ils sentiront bientôt qu'avec l'estime de soi-même & la considération publique , on peut très-bien se passer des honneurs.

Mais on ne peut également se sévrer des plaisirs du cœur. N'en coute-t-il donc rien à un Arménien de tenir sa femme comme en chartre-privée ? Quand une Arménienne obtient la grace , toujours rare , de franchir

pour un moment , le seuil de sa porte , elle est toujours enveloppée d'un long manteau ; un grand voile blanc la couvre de telle sorte , qu'elle n'a de libre que les yeux pour se conduire , & le nez pour respirer.

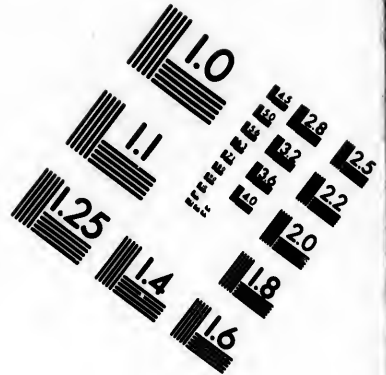
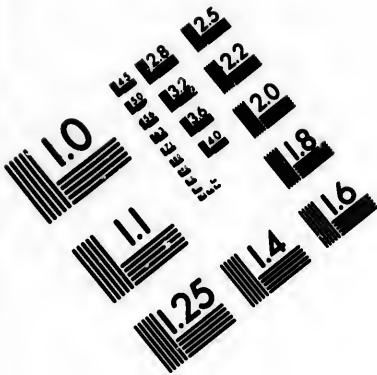
Le Costume des Hommes & des Femmes est presque le même , & ne varie guère. C'est celui de tous les Orientaux ; simple , commode , décent & noble , il consiste en plusieurs robes très-longues , de drap ou d'étoffes légères , selon la saison. Celles de dessous sont assujetties par une ceinture plus ou moins riche , selon les facultés de l'individu qui la porte.

Le plus élégant des Philosophes de ce siècle , bravant un moment nos modes , comme il bravoit constamment nos préjugés , vécut pendant quelques années dans la délicieuse vallée de Montmorency , vêtu en Arménien , & coëffé de même , d'un bonnet ( 1 ) de drap fourré. On lui fit presque un crime de ce choix innocent de parure , qu'on trouva bizarre ; & on accusa de démence & de singularité le Sage , paisible & modeste , qui écrivoit *Emile*.

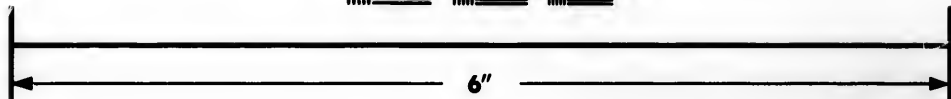
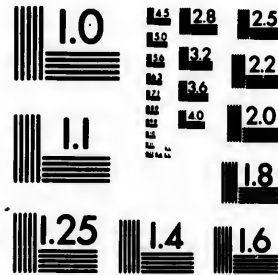
*Fin des Mœurs & Coutumes des Arméniens.*

( 1 ) J. J. Rousseau est gravé sous ce Costume.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



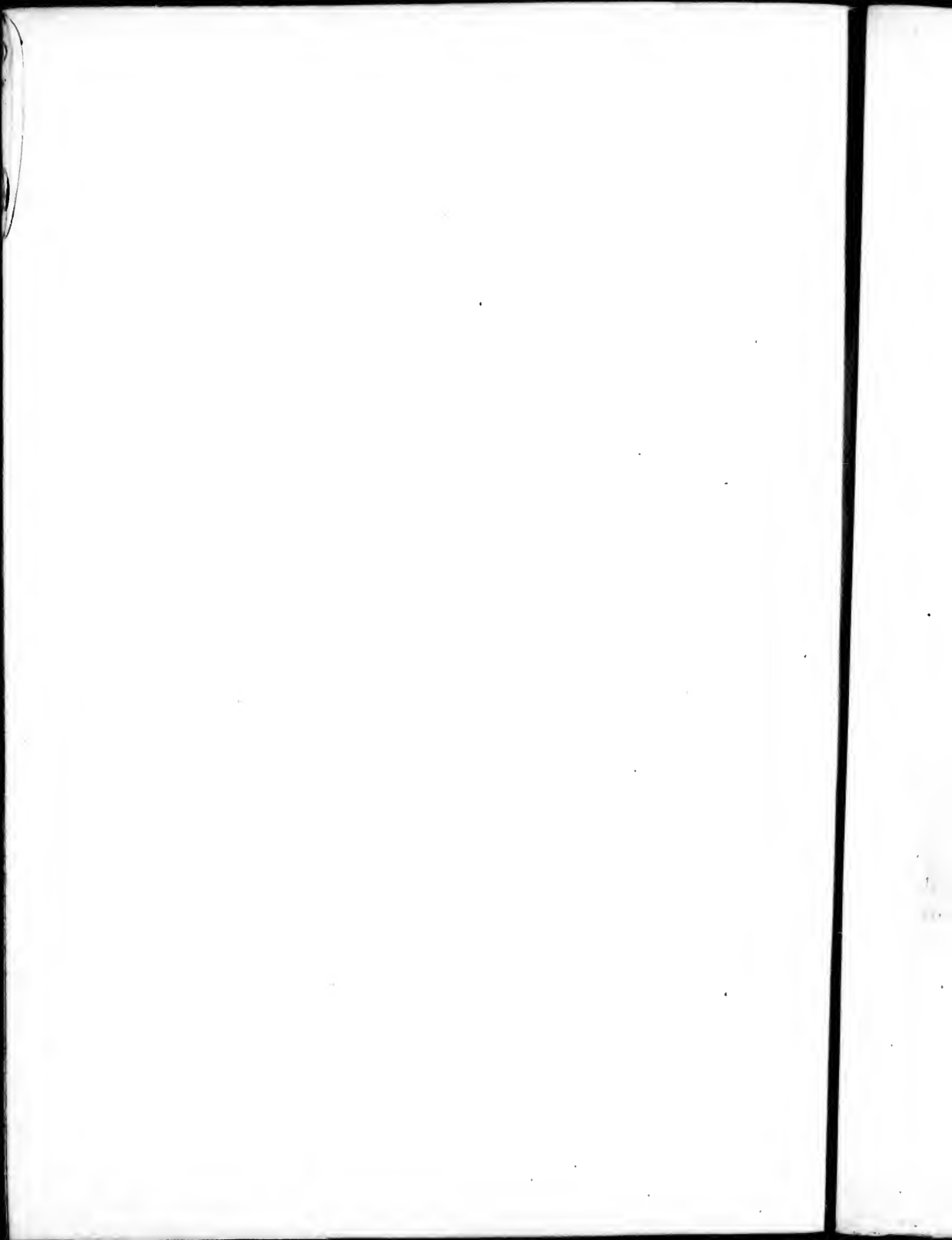
**Photographic  
Sciences  
Corporation**

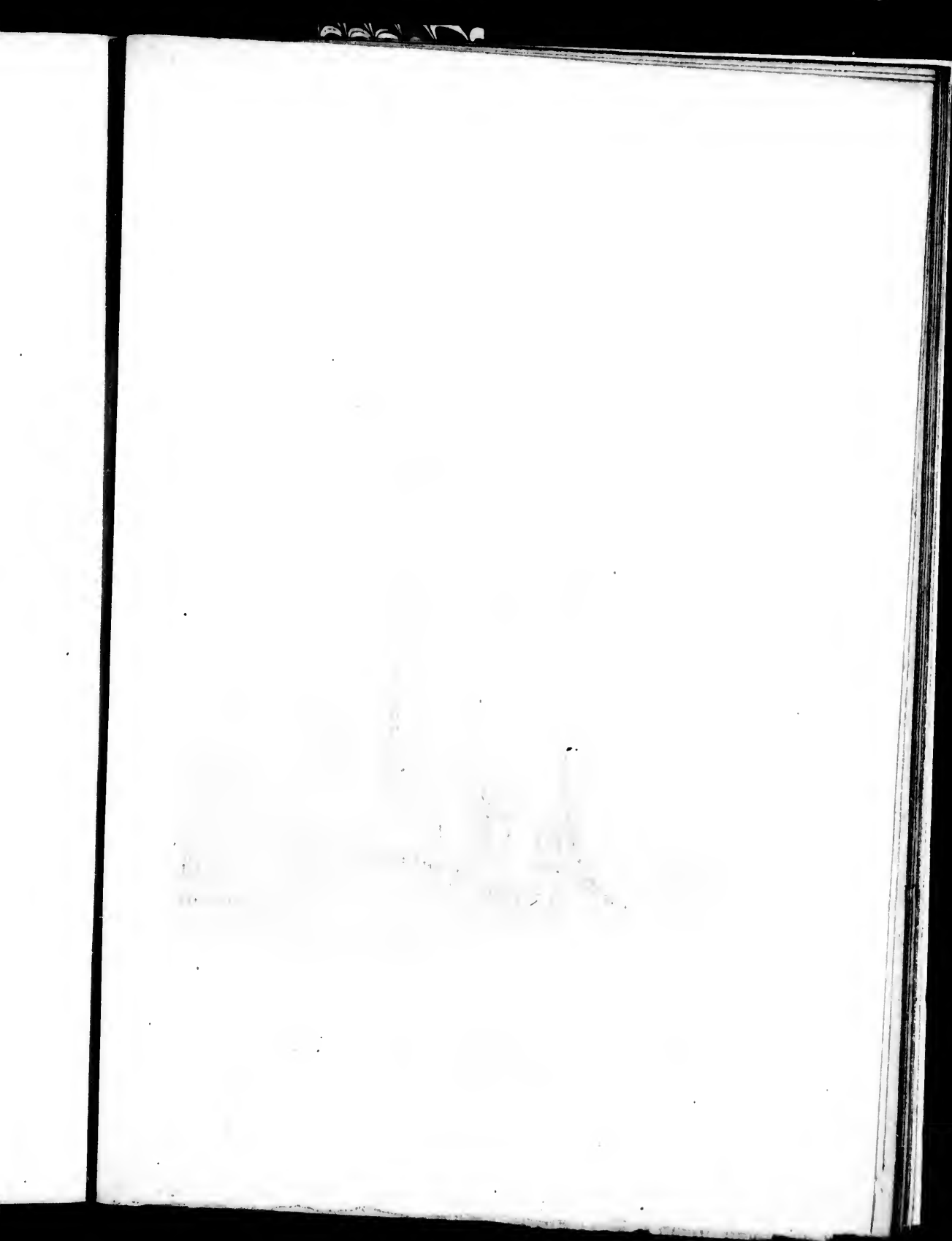
23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



0  
E E E E E E 28  
E E E E E E 32 25  
E E E E E E 22  
E E E E E E 20  
E E E E E E 18  
E E E E E E 16

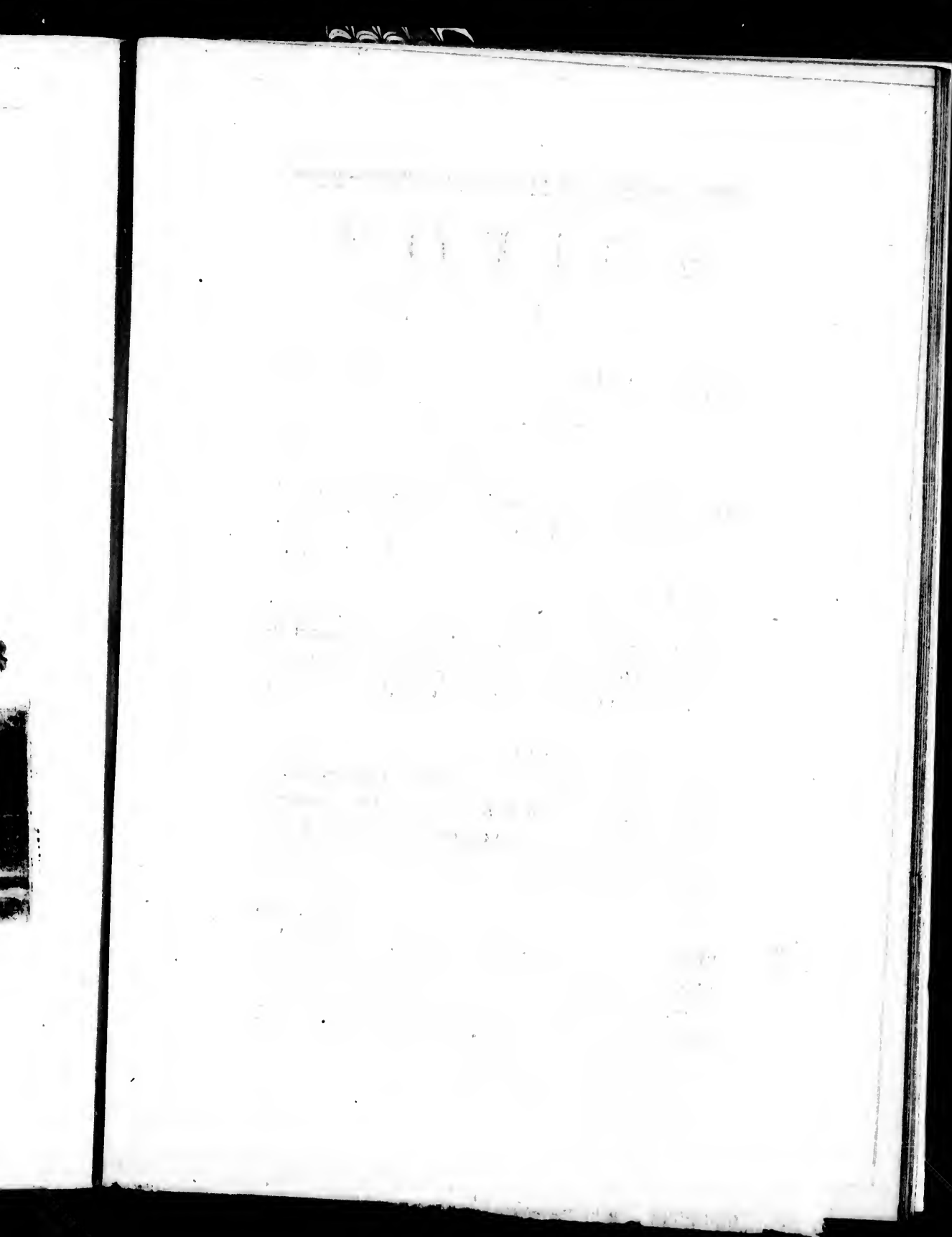
11  
10  
E E E E E E  
E E E E E E







*Femme de Jerusalem*





---

N O T I C E  
H I S T O R I Q U E  
S U R J É R U S A L E M.

---

**L**A Palestine, dont Jérusalem est la Capitale, fut la patrie des premiers Pasteurs ou Patriarches, Race innocente, dont le culte simple & pur, devoit *encore* suffire à l'Homme.

Mais bientôt il fallut des Loix positives aux Hommes devenus plus éclairés & moins sages qu'Abraham, Isaac & Jacob. Moïse parut. Cet homme de génie, sous la dictée d'une sainte inspiration, donna un Code politique & sacré à sa Nation. Ses Livres divins immortalisèrent cette Cité.

La révolution de plusieurs siècles amena un ordre de choses ineffable, & digne sans doute de nos respects religieux. JESUS naquit & mourut pour servir tout à la fois de leçon & d'exemple ; & le Christianisme, en modifiant le culte Mosaique, rapprocha les Hommes de cette Loi Naturelle, de laquelle toutes les autres découlent.

Les Enfans d'une autre Religion sont aujourd'hui les Maîtres de Jérusalem & de son territoire. Ils se montrent d'autant plus jaloux de cette propriété, qu'ils se croient rentrés dans le patrimoine de leurs premiers

parens, Abraham & Ismaël. Mais que les Arabes & les Turcs sont bien loin d'en avoir conservé les Mœurs! Aux Pasteurs ambulans & amis de l'hospitalité, ont succédé des Pâtres vagabons & rançonnant le pieux Voyageur. Les actes d'amour & de reconnoissance qui constituoient le culte primitif, ont fait place à des pratiques de Sectes plus superstitieuses les unes que les autres.

C'est là qu'on montre encore aujourd'hui l'Arbre heureux, au pied duquel la Vierge s'affeyoit, quand elle cheminoit de Bethléem à la Ville sainte.

C'est là qu'on rencontre la Citerne des Mages, où pendant que leurs montures s'abreuvoient, ils furent frappés de l'apparition subite de l'Etoile miraculeuse qui devoit les guider jusqu'à la Crèche de *Notre-Sauveur*.

Plus loin est la Roche caverneuse où se retiroit Isaïe, ce Prophète courageux, qui gourmandoit les Rois jusque dans leur Palais, & qui mourut victime de la Vérité, après en avoir été l'Apôtre éloquent.

Un peu plus loin est le Tombeau de la belle Rachel, que Jacob n'obtint qu'après 14 années de service.

Hébron, à une plus grande distance, se glorifie de posséder la Grotte sépulchrale d'Abraham, le premier des Chefs de familles nombreuses, dont la puissance paternelle servit de modèle, & peut-être d'origine à la Royauté. Heureuses les Nations dont les Souverains ne seroient que des Patriarches!

Bethléem est sans contredit l'endroit le plus inté-



ressant des environs de Jérusalem , non seulement par les souvenirs augustes qu'il rappelle , mais encore par la fraternité touchante des Chrétiens de diverses Communions qui habitent ce lieu sanctifié ! Leur intérêt nécessite cette bonne intelligence. Harcelés journellement par les Arabes des Villages circonvoisins , leur force n'est que dans leur union.

Hors de l'enceinte de Bethléem , est un paysage tout-à-fait digne du siècle Patriarchal. On l'appelle la *Grotte des Pasteurs*. Les pâturages les plus aromatiques en font toute la richesse. Les Bergers d'alentour y conduisent leurs troupeaux , & y renouvellent encore tous les jours les scènes champêtres du temps d'Abraham & à la naissance de Jésus. Une circonstance précieuse pour la Religion Chrétienne , c'est que le berceau de son Législateur fut entouré de Pasteurs innocens , de Pastourelles naïves , admis à lui rendre hommage avant les Princes de la terre. Que ne devoit-on pas attendre de si doux présages ? Et puisque de paisibles Pasteurs ont été instruits les premiers de la *bonne nouvelle* qui devoit ramener les Mœurs & la Félicité parmi les Hommes , le divin Réformateur né à Bethléem , semble avoir voulu nous faire entendre que les Hommes ne redeviendront heureux & bons , que quand ils auront recouvré la simplicité & l'innocence du siècle pastoral.

La vie agricole n'y fleurit pas en proportion de la fertilité du sol. Les Pâtres Arabes qui l'habitent , sont trop turbulens , pour se livrer aux occupations sédentaires.

taires du Laboureur , & trop vindicatifs entr'eux , pour épargner la petite récolte de leurs ennemis.

Les abeilles se plaisent beaucoup sous ce climat aimé de la Nature & négligé par les Hommes. Leurs essaims y fourmillent ; en sorte qu'avec un peu de soin , cette terre heureuse réaliseroit les peintures *que nous en ont laissé les Prophètes* ; on y verroit couler des ruisseaux de lait & de miel.

C'est dans ces beaux lieux que le Roi Salomon avoit ses Jardins & un Palais de plaisance que possède aujourd'hui le Grand-Seigneur. Quatre Soldats Turcs remplissent de fumée de tabac le Château & les Bosquets , asyle des chastes amours de la tendre Sunamite. On lit sur la porte d'entrée , ces deux versets du Cantique des Cantiques , écrits en Arabe :

#### L' E P O U X.

Mon Epouse est comme un Jardin interdit à tout autre qu'à moi. C'est un Eden riche en toutes sortes de fruits.

#### L' E P O U S E.

Eh bien ! que mon Bien-Aimé entre dans son Jardin , & qu'il goûte du fruit de ses plans ! (1)

---

(1) Extrait du Cantique des Cantiques, ou Epithalame de Salomon , scène Patriarchale , traduire de nouveau par le Berger Sylvain , T. 1. d'un Recueil choisi d'Idylles , par une Société de Gens de Lettres , in-89. , chez Royez,

Jérusalem, dont on fait remonter la fondation jusqu'à Melchisedech, n'est aujourd'hui que l'ouvrage de l'Empereur Adrien. Jadis peuplée, dit-on, d'un million d'habitans, elle en compte à peine 15000 maintenant. 10000 Turcs; 4000 Chrétiens de toutes sectes: le nombre des Juifs n'y monte pas à mille têtes. Une Mosquée y remplace le fameux Temple de Salomon; & le Palais de Pilate sert de Maison au Gouverneur Musulman.

Un Santon qui sçait à peine lire, mais qui connoît la valeur d'une piañtre, habite à présent la Prison taillée dans le roc vif, attendant les murailles de Jérusalem où Jérémie fit ses belles lamentations.

La Vallée de Josaphat, où, selon Joël, tous les Hommes à la fin du Monde, doivent ressusciter pour y attendre le Jugement suprême de Dieu, est aujourd'hui un Vallon délicieux.

Pour suppléer au défaut de Monumens effacés par le temps, ou détruits par la rivalité des Sectes Religieuses, près du Mont des Oliviers, est un petit Bourg, où l'on s'acquittoit, il y quelques années, d'une cérémonie commémorative de l'entrée solennelle de J. C. dans Jérusalem. Le P. Gardien des Religieux de Sion, se rendoit processionnellement à Betphagé. Deux Moines à qui il impositoit les mains, se détachent pour aller quérir une ânesse. Ce quadrupède à longues oreilles arrivoit. Le R. P. G., en habits pontificaux, montoit dessus, entouré de ses Religieux, en chappes de brocard. Le Peuple accompagnoit ce cortége, en

chantant dévotement des Hymnes analogues à la circonstance , tenant des palmes à la main , & jonchant le chemin de branchages verts , & souvent de leurs propres manteaux.

Jérusalem est bien telle qu'Adrien la fit rebâti-  
r ; mais les lieux consacrés par les scènes diverses de la  
*Passion* , ont changé de face.

Adrien , en haine du Christianisme , en voulut  
profaner le berceau. C'est ce qui le porta à faire dresser  
un simulacre de Vénus , à l'endroit même où l'on avoit  
planté la Croix de *Jésus-Christ*.

On béatifa la Princesse pieuse qui purgea le Calvaire  
des impuretés dont on l'avoit souillé à dessein. Ce  
moment de triomphe pour la Religion nouvellement  
établie , en cimentea les fondemens , & lui en assûra la  
durée que le temps semble avoir confirmé jusqu'à  
présent.

Qu'il est triste cependant pour les dévôts Pélerins ,  
de ne pouvoir visiter le Tombeau de J. C. , sans  
en avoir obtenu , à prix d'argent , la permission des  
deux Janissaires qui le gardent ! Qu'il est douloureux  
que la foi des Croisés ne se soit pas conservée assez  
vive pour se maintenir dans le petit Royaume qu'ils  
avoient fondé dans Jérusalem , à la pointe de leur  
épée !

Il n'est pas moins fâcheux d'entendre les Chrétiens

---

(1) Voyez l'article *Aphrodite* , au second volume de nos  
*Tableaux de la Fable* , in-12. , avec Figures. Paris , chez  
M Pavard , Editeur.

rassemblés autour du Sépulchre de leur commun Législateur , se traiter réciproquement de schismatiques , & former diverses Communions , qui ont chacune leur Liturgie particulière. Le but de toute Religion n'est-il pas de resserrer les *liens* de fraternité parmi les Hommes ?

Quoi qu'il en soit , les Catholiques qui ne sont pas les plus forts en nombre à Jérusalem , pourroient envier aux Grecs le cérémonial que ceux-ci observent à la célébration de leur mariage. Nous le rapporterons pour donner une idée des Mœurs du pays ; car les Grecs forment la Secte la plus nombreuse des Chrétiens de la Capitale de la Palestine.

Les deux Amans (l'Amour , parmi les Grecs , fait de plus de mariages que l'intérêt ) se pourvoient d'abord plusieurs Parreins & Marreines , qui attestent publiquement les dispositions de leurs cœurs , & qui leur épargnent l'embarras de faire eux-mêmes à haute voix l'aveu de leurs sentimens réciproques.

Le Papis ou le Pasteur célébrant , assuré de leur mutuel consentement , garanti par le témoignage de ceux qui les mènent à l'Autel , pose sur la tête des Conjointes une couronne de branches de vignes entrelacée de fleurs & nouée avec des rubans. Puis il passe au doigt de l'Epoux un anneau d'or , & un anneau d'argent au doigt de l'Epouse. Il remue autour de leurs doigts , ces anneaux consacrés , comme pour s'assurer s'ils ne les blessent pas. Les Parreins & les Marreines répètent le même essai. On fait faire ensuite aux nouveaux mariés , deux tours en rond dans l'Eglise.

Pendant cette double tournée , celui qui préside au cérémonial de la Fête , tient la couronne élevée de trois pouces au-dessus de leurs têtes , comme pour éprouver si le joug qu'on leur impose n'est pas au - delà de leurs forces. Le Pape trempe du pain dans du vin ; & après en avoir mangé un morceau , il le donne à partager entre les deux Epoux & leurs Pareins & Maraines ; Puis il les conduit jusqu'à la porte du Temple , en leur disant :

L'anneau conjugal ne blesse le doigt de l'un ni de l'autre. Le joug de l'Hyménée ne pèse sur la tête de l'un ni de l'autre. Allez en paix vous rassasier à la même table & vous enivrer à la même coupe ; puisque vous paroissez destinés par la Nature , à vivre désormais l'un avec l'autre & l'un pour l'autre.

Au sortir de l'Eglise , l'Epousée se promène à pas lents , & pendant une heure , dans les principaux quartiers de Jérusalem. Sa marche est annoncée par le bruit des tambours & le son des haut-bois. Sa Famille la conduit enfin à la maison de son Epoux , presque sur le seuil de la chambre nuptiale. Elle s'y assied au milieu de ses compagnes en cercle devant elle ; la tête couverte d'un voile , elle attend , ( & n'attend pas long-temps ) , que son Epoux ardent vienne lui-même , d'une main tremblante , lever ce voile , qu'il donne aux jeunes filles présentes. Celles-ci s'en retournent aussi-tôt en le déchirant ; & la porte de l'appartement se ferme jusqu'au lendemain.

L'habillement des Femmes à Jérusalem , tient du

---

SUR JÉRUSALEM.

---

Costume Grec & de celui des Juifs avant leur dispersion  
En Palestine , on voit presque à découvert , les  
Femmes mariées.

Une longue draperie fait l'habillement général.

*Fin de la Notice Historique sur Jérusalem.*

